



UNIVERSITE DU DROIT ET DE LA SANTE - LILLE 2
FACULTE DE MEDECINE HENRI WAREMBOURG
Année : 2018

**THESE POUR LE DIPLOME D'ETAT
DE DOCTEUR EN MEDECINE**

**Comment les personnes âgées de plus de 75 ans conçoivent
le bien-être**

Présentée et soutenue publiquement le 18 juin 2018 à 16h
au Pôle Recherche
Par Pavlos PETIT

JURY

Président :

Monsieur le Professeur Olivier COTTENCIN

Assesseurs :

Monsieur le Professeur François PUISIEUX

Madame le Docteur Sabine BAYEN

Directeur de Thèse :

Monsieur le Docteur Michel CUNIN

Avertissement

La Faculté n'entend donner aucune approbation aux opinions émises dans les thèses : celles-ci sont propres à leurs auteurs.

Comment les personnes âgées de plus de 75 ans conçoivent le bien-être

Table des matières

RÉSUMÉ	9
INTRODUCTION	10
MÉTHODES	12
RÉSULTATS	13
Tableau 1 : Caractéristiques des participants	13
I) VACILLEMENT	14
a) Rencontrer une limite physique	14
b) Fragilisation psychique	14
c) Bouleversement relationnel et social	15
II) RIEN NE VA PLUS DE SOI	17
a) Le rapport au corps remis en question	17
b) Rapport au temps remis en question.....	17
c) Statut familial remis en question.....	18
III) LE CERCLE DU MALAISE ET DU BIEN-ÊTRE	20
a) Réactions à l'expérience de la limite physique	20
b) Le bien-être comme solution au malaise.....	20
c) Reconnaissance, regard des autres.....	21
d) Refuge dans le confort.....	22
IV) REPRENDRE CONFIANCE	23
a) Retrouver le plaisir et la saveur	23
b) Retrouver la légèreté	23
c) Vivre la dimension relationnelle	24
d) Se sentir libre avec ou sans les autres.....	25
e) Vie intime et intérieure	25
IV) AU-DELÀ D'UN ÉTAT DE BIEN-ÊTRE	26
a) Prise de distance avec l'illusion du bien-être	26
b) Cultiver	26
c) Vivre la créativité.....	27
d) Éprouver sa singularité	27
V) LA DIMENSION EXISTENTIELLE	29
a) Questionnement sur la mort	29
b) Raconter sa vie	30
c) Transmission.....	30
d) Questionnement sur la vie, dimension de l'existence	31
MODÉLISATION DES RÉSULTATS	33
DISCUSSION	34
I) PRINCIPAUX RESULTATS	34
a) Conception du bien-être	34
b) Un au-delà (ou en-deçà) du bien-être	34
II) POINTS FORTS ET POINTS FAIBLES DE L'ETUDE	36
a) Points forts	36
b) Points faibles.....	36
III) COMPARAISON AVEC LA LITTÉRATURE	37
a) Penser l'origine du malaise.....	37
b) Penser le concept du bien-être.....	38
c) La santé au-delà (ou deçà) du bien-être	40
CONCLUSION	43
BIBLIOGRAPHIE	45
ANNEXES	47
Tableau 2 - Liste de contrôle COREQ	47
VERBATIMS	49
EXTRAITS DU JOURNAL DE BORD	280
GUIDE D'ENTRETIEN	282

RÉSUMÉ

Contexte : Identifié au concept de « santé » depuis 1946, le bien-être tend à être promu comme objectif de soin et de politique de santé pour les personnes âgées.

Objectif : Analyser la conception du bien-être chez les personnes âgées afin d'améliorer leur accompagnement en médecine générale.

Méthodes : Analyse par théorisation ancrée d'entretiens individuels compréhensifs réalisés auprès de personnes âgées de plus de 75 ans, recrutées dans l'entourage du chercheur ou parmi les patients de médecins généralistes de la région Hauts-de-France, après consentement éclairé recueilli oralement. Les entretiens ont été enregistrés par dictaphone puis retranscrits sur logiciel NVivo. Un journal de bord a permis d'articuler le matériau des entretiens avec l'élaboration théorique.

Résultats : L'expérience du vieillissement était celle d'un « vacillement » marqué par une fragilisation physique, psychique et relationnelle. Les rapports au corps, au temps et aux autres étaient remis en question : « rien ne va plus de soi ». Cette expérience était celle d'une incertitude pouvant aboutir à des questionnements. Le bien-être était vu comme une solution au malaise suscité par l'incertitude. Il était marqué par les idées d'acceptation, de sérénité, de confort, et de reconnaissance sociale. En dehors du sentiment de malaise, les notions de plaisir, de vie intérieure et relationnelle, ainsi que de liberté s'exprimaient. Une dimension nouvelle apparaissait au-delà de la conception du bien-être. Cette dimension s'interrogeait sur l'illusion que pouvait recouvrir le terme de bien-être lui-même. Elle exprimait la nécessité de cultiver, de créer et d'affirmer une singularité. Enfin, une dimension existentielle, marquée par l'incertitude, posait la question du rapport à la mort, à la transmission et à la vie vécue, suscitant parfois la nécessité de raconter sa vie.

Conclusion : Le concept de bien-être se forme à partir d'un malaise et propose une approche réductrice du vieillissement basée sur la gestion des risques. Ce malaise peut être projeté sur les personnes âgées et intériorisé. La dimension singulière et existentielle exprimée dans les entretiens remet en cause le concept de bien-être, et interroge la société comme chaque individu dans sa relation avec les personnes âgées.

INTRODUCTION

En 1946, une nouvelle définition de la santé est énoncée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) : « la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité »(1). Il s'agit d'une révolution du concept de santé par rapport à la définition qu'en donnait le chirurgien René Leriche, seulement dix ans plus tôt en 1936 : « la santé c'est la vie dans le silence des organes ». La santé n'est plus définie de façon négative. La voici maintenant identifiée à un concept positif : le « bien-être ».

Il est aisé de constater l'omniprésence du bien-être dans notre société. C'est un argument marketing redoutable. Il peut se lire aussi bien sur la boîte d'une tisane que sur un produit cosmétique, sur la devanture d'une pharmacie que sur celle d'une cabine de bronzage. Il est devenu un objectif partagé, un consensus. Mais que signifie le bien-être ?

Le bien-être est défini par « un sentiment général suscité par la pleine satisfaction des besoins du corps et ou de l'esprit (CNRTL)* ». Dans le Larousse, le bien être est défini comme « un état agréable résultant de la satisfaction des besoins du corps et du calme de l'esprit » et comme une « aisance matérielle qui permet une existence agréable ».

Progressivement, le bien-être va se développer dans la sphère médicale en intégrant les outils d'évaluation de la santé. Il devient un critère d'efficacité thérapeutique. En 1975, l'échelle *Quality of Well Being Self-Administered Scale (QWB-SA)* voit le jour et propose une échelle générique de bien-être (2). D'autres échelles génériques du bien-être ou de la qualité de vie ont ensuite été proposées : *36-item short-form health survey (SF-36)*(3), *World Health Organization Quality Of Life (WHOQOL-100)* créé par l'OMS (4), *l'indicateur de santé perceptuelle de Nottingham (ISPN)* (5), *le Sickness Impact Profil (SIP)* (6), et *le Profil de Santé de Duke* (7).

De même, le concept du bien-être est utilisé par les institutions politiques françaises pour tenter de répondre à la question que pose le vieillissement de la population. En 2007, le plan *Bien vieillir*, sous l'égide du Ministère de la Santé et des Solidarités, proposait « les étapes d'un chemin pour un vieillissement réussi »(8).

La préoccupation actuelle du bien-être peut en effet se comprendre dans le contexte du bouleversement démographique européen. La part croissante des personnes âgées dans la population fait l'objet de rapports épidémiologiques réguliers. Au premier janvier 2016, les personnes âgées de plus de 65 ans représentaient 18,8% de la population française (INSEE). En 2060, les personnes de plus de 60 ans pourraient représenter un tiers de la population française (INSEE).

L'enjeu est donc d'intégrer le bien-être comme indicateur de santé dans le soin et l'accompagnement du sujet âgé. Or la limite d'une évaluation du bien-être est l'évaluation elle-même. Elle ne peut pas prendre en compte la singularité de la personne, c'est-à-dire sa propre représentation du bien-être.

L'objectif était de mieux comprendre les représentations du bien-être chez les personnes âgées afin d'améliorer leur accompagnement en médecine générale.

MÉTHODES

La population cible était les personnes âgées de 75 ans et plus.

Les critères d'exclusion étaient les troubles cognitifs ou de communication, et les personnes incapables de supporter un entretien d'une vingtaine de minutes.

Le consentement était recueilli oralement avant chaque entretien.

La méthode qualitative par théorisation ancrée a été utilisée pour l'analyse des données. Cette méthode a pour objectif d'explorer le vécu des personnes interrogées, d'en rendre compte, et d'en proposer un modèle intégratif en menant une analyse inductive. Deux chercheurs indépendants ont réalisé le codage ouvert de chaque entretien. Le codage axial puis sélectif ont été réalisés par le chercheur principal.

Un journal de bord a été tenu tout au long de la recherche permettant à l'élaboration théorique de rester ancrée au matériau des entretiens. Dans le journal de bord, des comptes-rendus de terrain, de codages, théoriques, et opérationnels ont permis l'analyse ancrée dans les données et de rassembler, après chaque analyse d'entretien, les nouvelles pistes à explorer.

Les participants ont été recrutés soit dans l'entourage du chercheur sans qu'une relation intime puisse les lier, soit parmi les patients de médecins généralistes de la région Hauts-de-France. Un échantillonnage des participants en fonction de l'âge, du sexe et du lieu de vie (maison/appartement/institution), et de la situation maritale a été réalisé. Un échantillonnage théorique a été réalisé, orientant la recherche de nouveaux participants en fonction des phénomènes étudiés.

Les entretiens individuels menés étaient de type compréhensif. Le guide d'entretien évoluait après chaque entretien, et était consigné dans les comptes-rendus opérationnels. Ce type d'entretien permettait de s'approcher au plus près, et sans à *priori*, des représentations des participants. Les techniques de relance et de reformulation ont été utilisées.

La suffisance des données pour élaborer la modélisation a été atteinte quand les entretiens n'apportaient plus de nouvelles catégories conceptuelles.

La grille Consolidated criteria for Reporting Qualitative research (COREQ) permettant d'évaluer les critères de scientificité de ce travail figure en annexes dans le tableau 2.

Le comité de protection des personnes, et un comité d'éthique n'ont pas été consultés.

RÉSULTATS

Les caractéristiques des personnes recrutées sont résumées dans le tableau 1.

Tableau 1 : Caractéristiques des participants

Numéro d'entretien	Pseudo	Genre H/F*	Âge (ans)	Lieu de vie	Situation maritale
1	Nina	F	84	Maison Péri-urbain	veuve
2	Zago	H	76	Maison Péri-urbain	marié
3	Bibo	H	75	Maison Péri-urbain	marié
4	Yuko	H	90	Appartement Urbain	marié
5	Jojo	H	81	Maison Péri-urbain	veuf
6	Dada	F	89	Maison Péri-urbain	mariée
7	Fifi	F	88	Maison Péri-urbain	veuve
8	Joyeux	H	88	Foyer logement Péri-urbain	veuf
9	Lisette	F	83	EHPAD** Urbain	veuve

*H = homme F = femme

**EHPAD = Etablissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes

I) VACILLEMENT

Les personnes questionnées ont exprimé le sentiment d'être soudainement ou progressivement ébranlées par la réalité du vieillissement. Que ce soit par la rencontre d'une limite physique, l'expérience d'une fragilisation psychique ou le bouleversement du statut social, les repères se troublent, la personne se sent vaciller.

a) Rencontrer une limite physique

La rencontre avec une limite corporelle était évoquée comme expérience fondamentale du vieillissement. Le corps, à travers ses difficultés telle l'expérience de la douleur, était le point de départ des entretiens avec Fifi et Bibo.

- « *Dès que je suis debout, j'ai mal au dos, et alors, ce qui me désole le plus en ce moment, c'est que j'ai de plus en plus de mal de marcher longtemps.* » (Fifi)

Il pouvait aussi s'agir d'une limite sensorielle, comme par exemple l'apparition des troubles de la vision.

La confiance en soi, en son corps était mise à mal. Il existait une appréhension d'agir :

- « *Depuis quelque temps avec ces problèmes que j'ai, j'appréhende beaucoup de choses maintenant, alors qu'avant bon je faisais ce que j'avais à faire, euh je me préoccupais pas...* » (Bibo).

Le vieillissement était d'abord une expérience vécue dans le corps :

- « *C'est parce-que tout demande un effort si vous voulez maintenant. Tout demande un effort physique et le corps ne suit plus au fond.* » (Fifi)

b) Fragilisation psychique

Le psychisme était également concerné par le vacillement. Il n'était pas souvent nommé comme tel, et son expression pouvait être indirecte. Des indices de fragilisation psychique émaillaient le discours de plusieurs participants.

Fifi parlait clairement du lien entre son vécu du déclin physique et sa souffrance psychique :

- « *Le moral. Bah forcément quand la souffrance vient que vous vous sentez diminué ça devient une souffrance morale !* » (Fifi)

Les sentiments de dévalorisation de soi étaient récurrents : sentiment d'inutilité, d'impuissance, de ne pas être digne d'intérêt :

- « *Je vais pas lui raconter ma vie, parce-que ça ne va pas l'intéresser.* » (Lisette)

Lisette exprimait également un sentiment de culpabilité après sa chute qui avait précipité son entrée en EHPAD avec son mari :

- « *C'était à cause de moi, parce-que c'est moi qui suis tombée, qui n'était plus à la hauteur pour m'occuper de lui. (...) Je me suis sentie fautive, je me sens encore fautive.* » (Lisette)

Enfin, un sentiment d'angoisse pouvait s'installer, parfois exprimée comme une peur de la dépendance. Le plus souvent, il n'était pas nommé explicitement. Il se manifestait de façon détournée, par exemple par des troubles du sommeil.

- « *Comme vous ne dormez pas la nuit (...) on y pense hein (...), vous avez mal au dos, euh, bah vous y pensez quoi, bon. Faut respirer.* » (Fifi)

c) Bouleversement relationnel et social

Que ce soit le rôle joué dans la famille, la place occupée au sein de la société, ou la dynamique relationnelle en général, le statut social était lui aussi ébranlé.

Jojo racontait comment il avait été placé en pré-retraite avec l'impression d'avoir été mis à l'écart de l'entreprise dans laquelle il travaillait. De plus, les institutions s'étaient chargées de son avenir, l'orientant vers la seule voie possible de la retraite. Sa participation dans la société en tant qu'homme de métier n'était plus reconnue.

- « *J'ai demandé au ministère du travail (...) il m'a été répondu « vous êtes budgété ça ne nous intéresse pas que vous retravailliez ». Là j'ai eu un bon coup de, bon coup de vieux que j'ai pris là... »* (Jojo)

Lisette eut le sentiment d'être dépossédée de sa liberté lors de son « placement » en EHPAD. Après avoir subi un vol d'argent par une de ses filles, elle fut mise sous curatelle pour sa protection. Pour chacune de ses demandes, des procédures administratives étaient nécessaires, et elle devait compter sur son autre fille pour obtenir de l'argent de poche. Un sentiment de perte d'initiative personnelle et d'impuissance se dégageait :

- « *Mes enfants ont dit « on peut plus les laisser à deux dans l'appartement (...). On nous a casés en maison de retraite ! »* (Lisette)
- « *Pour nous protéger, (...) nous mettre en curatelle. Alors là, c'est la catastrophe ! (...) Je n'ai pas d'argent ! Ils ont tout bloqué ! Faut attendre des permissions (...). On peut pas lutter.* » (Lisette)

La perte d'autonomie venait transformer le statut occupé au sein de la famille. Par exemple, Bibo avait un rôle d'homme de famille responsable du bricolage et du jardinage mis à mal par sa limitation physique.

- « *J'ai demandé à...une entreprise de venir me faire le jardin. Bon, si tu veux pour moi faire faire le jardin par quelqu'un d'autre euh, franchement je...j'dirai presque ça me fout hors de moi de le faire faire.* » (Bibo)

Enfin, la relation conjugale était aussi sujette au bouleversement, notamment à travers l'expérience du veuvage. La perte du compagnon chamboulait la vie et les repères.

- *« Depuis le décès de mon épouse (...) y'a des jours qui sont quand même durs, quand je vais pour rentrer à la maison je dis « ah ben tiens je vais passer un coup de fil pour dire que je vais passer ! ». Ah bah non je ne peux plus passer le coup de fil, y'a personne au bout du fil. » (Jojo)*

II) RIEN NE VA PLUS DE SOI

Après le vacillement, les rapports à soi et au monde qui pouvaient être remis en question, plus précisément le rapport au corps, au temps, à la famille. Le passé insouciant contrastait avec un présent incertain. Des questions, parfois sources d'angoisse, émergeaient, à partir du moment où la vie n'allait plus de soi.

a) Le rapport au corps remis en question

Le rapport au corps apparaissait contradictoire au fil des entretiens. Un besoin de sentir son corps, de l'éprouver, mais également la nécessité de s'en distancier, pouvait s'exprimer.

Jojo parlait de l'importance d'être à l'écoute du corps :

- « *Il faut être à l'écoute de son corps quand même.* » (Jojo)

Mais en même temps, il parlait de son corps comme d'une mécanique, façon d'en apprivoiser les « dysfonctionnements », et éventuellement de s'en protéger :

- « *Pour la voiture c'est pareil, par exemple j'entends un bruit ah, qu'est-ce que c'est ? Là sur la santé bah c'est un petit peu cette philosophie-là aussi.* » (Jojo)

Zago utilisait également un vocabulaire similaire pour parler de son corps, réduit à une machine qu'il s'agirait de maintenir en fonction :

- « *Puis bon je sens un peu que, je commence à être usé si vous voulez. Le mécanisme n'est pas pareil, maintenant faut lubrifier.* » (Zago)

b) Rapport au temps remis en question

L'expérience de la limite physique, le sentiment d'avancer en âge, changeait la façon d'appréhender le temps. Chacune des personnes avait son rapport singulier au temps mais il était possible d'observer dans les entretiens à la fois des attitudes dénotant une volonté de contrôle, ou au contraire, un sentiment de « lâcher prise ».

Dada évoquait bien la modification de son rapport au temps. Son corps ne lui permettait plus d'aller aussi vite, elle expérimentait la lenteur.

- « *Je deviens très lente.* » (Dada)

Pour Jojo, le futur était devenu aléatoire, il s'agissait de vivre « au jour le jour ».

- « *Compte tenu de mon âge, le futur est très aléatoire. Je vois des tas de gens autour de moi qui disparaissent, (...) donc mon futur c'est déjà, de vivre presque au jour le jour.* » (Jojo)

Yuko exprimait aussi un vécu « au jour le jour » lié à l'approche de la mort. Sans

l'attendre de façon obsédante comme un décompte avant une échéance connue d'avance, le sentiment de sa proximité et en même temps de son imprévisibilité faisait que chaque jour était vécu comme un don supplémentaire de vie :

- « *En principe, je me souviens aussi que, si on savait la date ça serait atroce ! (...) Bon là on dit toujours bah ça fera peut-être un jour de plus... Tandis que si on savait la date on n'arrêterait pas de les compter. J'ai l'impression qu'on se suiciderait. Pour essayer de raccourcir le, le décompte. »* (Yuko)

Devant le bouleversement du rapport au temps, une volonté de maîtrise pouvait s'exprimer :

- « *J'ai besoin que ma vie soit programmée (...). Ce que je n'aime pas c'est me laisser faire. »* (Dada)

A l'inverse, Nina appréciait ne rien faire, en laissant des temps libres, non programmés. Nous voilà plutôt dans le « lâcher prise » :

- « *Et si je n'ai envie de rien faire, maintenant je pars du principe que je ne fais rien. »* (Nina)

c) Statut familial remis en question

La place dans la famille était remise en question à partir du moment où la perte d'autonomie risquait de modifier les enjeux relationnels.

Par exemple, Nina et Fifi, mères de famille, voyaient leur rôle protecteur bouleversé par la dépendance. En effet, les voilà contraintes de demander à leurs enfants d'assurer une fonction protectrice, ce qui inversait les rôles. Cela expliquait la peur qu'elles pouvaient ressentir d'être perçues comme un poids par leurs enfants.

- « *J'ai très peur de tomber donc je fais très attention dans les escaliers, parce-que je sais que ce serait la cata, que j'embêterais tout le monde. »* (Fifi)
- « *Et puis, comme je veux pas être une charge non plus »* (Nina)

Pour Dada, le temps était venu de repenser à son rôle de mère, et lucidité, parfois avec quelques regrets :

- « *Oui, oh j'ai été autoritaire, je me rends compte maintenant... »* (Dada)
- « *Je pense que j'ai pas bien peut-être profité de mes enfants. »* (Dada)

Suite au décès de son épouse, les enfants de Mr Joyeux, inquiets de sa solitude, avaient demandé à ce qu'il vive en résidence. Il avait « capitulé », obéissant sagement à l'injonction préoccupée des enfants. Les rôles se renversaient et la place de chacun semblait se modifier dans la dimension relationnelle familiale :

- « *J'habitais (...) une assez grande maison (...) moi je serais encore resté mais mes enfants se faisaient beaucoup de soucis que j'étais seul (...). Alors à la fin j'ai capitulé (...) donc, pour leur tranquillité... » (Joyeux)*

La préoccupation pour l'enfant s'exprimait également. Tant qu'un avenir ne lui était pas assuré, une inquiétude pouvait persister. Le sentiment de responsabilité envers l'enfant restait présent :

- « *Le jour où elle (sa fille) aura pleinement réussie ce point-là, je serai de ce côté-là (...) je serai satisfait. » (Jojo)*

Enfin, Yuko parlait de la parentalité en la situant dans une dimension existentielle. Evoquant la mort récente d'un de ses petits-enfants, la procréation posait la question de la vie et la mort, du sens donné à la mise au monde d'un enfant :

- « *On a eu le problème (...) d'un petit fils qu'on a perdu mais enfin, on les voit grandir, on a la satisfaction d'avoir quand même, peut-être créer des futurs morts bien-sûr, mais enfin ils ont eu tout de même la joie de vivre. Parce-que c'est tout de même une joie de vivre hein ! » (Yuko)*

III) LE CERCLE DU MALAISE ET DU BIEN-ÊTRE

Le vacillement a remis en question le rapport au corps, aux autres et au temps. Les anciennes certitudes ont été ébranlées. Un sentiment d'angoisse pouvait apparaître. Comment, dans les entretiens, les personnes interrogées réagissaient-elles à cette perte des repères ?

a) Réactions à l'expérience de la limite physique

Un sentiment de frustration émergeait lors de certains entretiens :

- « *Je m'en sens un peu frustré parce-que j'aurais aimé faire encore des choses.* » (Bibo)

Une des premières réactions au sentiment de frustration était la réduction des attentes. Elles étaient réduites à des besoins qu'il s'agissait de satisfaire. Ce qui posait question, et il était peu abordé, c'était le désir. Quand Yuko l'évoquait, il était considéré comme source de dérangement. Le désir devait être contrôlé :

- « *Le bien-être c'est admettre...y'a que ce qui est vital qui est essentiel. Voilà c'est tout. On vit, on respire, on mange.* » (Yuko)
- « *On a des désirs qui...il faut avoir la sagesse de mettre ses désirs à l'échelle de ses possibilités, de ses revenus.* » (Yuko)

Les stratégies d'acceptation et d'adaptation ressortaient fréquemment des différents entretiens. Les deux procédaient de la même volonté de sortir de la frustration.

- « *Je pense que le bien être, c'est déjà (...) s'accepter tel qu'on est.* » (Nina)
- « *Le bien-être on l'adapte aux circonstances.* » (Bibo)

Un sentiment de résignation pouvait ensuite se dégager :

- « *On ne peut pas être et avoir été.* » (Lisette)

Un sentiment de séparation entre le corps et l'esprit émergeait de cet effort pour faire taire la manifestation du corps à travers les différentes stratégies précédemment citées :

- « *Le fait que physiquement je peux pas (...), ma pensée elle m'emmènerait beaucoup plus loin !* » (Bibo)

b) Le bien-être comme solution au malaise

La fragilisation psychique évoquée plus haut pouvait susciter des questions menaçantes. Ce qui allait de soi n'était plus, et un malaise pouvait s'installer, tant physique que psychique. Le bien-être était fréquemment invoqué comme étant la réponse à ce malaise, sa solution. Le malaise appelait le bien-être.

Une des dimensions du malaise se percevait à travers l'idée que la vie passée était insouciant comparée au vécu présent marqué par le poids de la préoccupation :

- « *Depuis quelque temps avec ces problèmes que j'ai, j'appréhende beaucoup de choses maintenant, alors qu'avant bon je faisais ce que j'avais à faire, euh je me préoccupais pas...* » (Bibo)

Plusieurs fois, la volonté de ne pas trop s'écouter était retrouvée, de peur d'affronter certaines questions posées par le vacillement.

- « *Si on s'écoute euh...on réalise qu'on est pas bien, qu'on a mal ici ou qu'on a mal ailleurs (...). Et le fait de s'écouter bah fait remonter des choses qu'on a pas toujours envie de voir revenir* » (Nina)

Le bien-être était alors invoqué comme réponse au malaise. Il s'agirait de fuir l'angoisse, de trouver un état où l'esprit pourrait trouver son calme, s'apaiser :

- « *P.P : Et c'est-à-dire quoi, c'est quoi la tranquillité d'esprit ?*
Y : Et bah c'est justement le bien-être ! » (Yuko)
- « *Le bien-être moral c'est me sentir (...) serein.* » (Bibo)

c) Reconnaissance, regard des autres

Avec la remise en question des enjeux relationnels, le regard des autres était pris en compte et des préoccupations de reconnaissance pouvaient apparaître.

Jojo par exemple, exprimait un besoin de reconnaissance multiple. La reconnaissance morale pouvait s'entendre comme le besoin d'être reconnu pour sa vertu :

- « *Je suis athée (...). Et, un type de reconnaissance que j'apprécie, c'est quand quelqu'un dit par exemple à mon épouse, ou à d'autres membres de ma famille : « mais finalement Jojo il est plus chrétien qu'un chrétien », dans son comportement, voilà ce que j'appelle une reconnaissance.* » (Jojo)

Le besoin de se sentir actif, et d'être vu comme tel, ainsi que le besoin d'être reconnu dans son utilité émergeaient plusieurs fois dans les entretiens :

- « *J'ai pas l'impression d'être âgé (...), je m'occupe de personnes qui sont cinq fois plus jeunes que moi et qui sont, en autres difficultés si vous voulez.* » (Zago)

Enfin, la peur d'être jugé par les autres apparaissait. Cette peur concernait assez spécifiquement la manifestation du désir. Certaines paroles de Yuko l'illustraient bien :

- « *S'il faut que j'aille chez le médecin pour lui dire vous savez il faudrait me donner une pilule pour me redonner du courage (...) d'abord je serais gêné de lui demander, parce-que, il me traiterai de vieux cochon...* » (Yuko)

- « *On ne va jamais au restaurant (...), moi j'aime bien saucer mon assiette et j'ose pas le faire au restaurant pour montrer qu'on est bien élevé.* » (Yuko)

d) Refuge dans le confort

La préoccupation matérielle semblait être un des aspects important de la recherche du bien-être :

- « *Moi je pense que, ce qui est obligatoire, ce qui est nécessaire, c'est le bien-être matériel.* » (Dada)

Il était souvent assimilé au confort :

- « *Les médecins sont beaucoup plus attentifs (...) au confort, au bien-être.* » (Dada)

IV) REPRENDRE CONFIANCE

Reprendre confiance dans son corps en retrouvant la notion de plaisir, retrouver un sentiment de légèreté, se sentir indépendant tout en vivant dans une dimension relationnelle. Reprendre confiance sans se défendre d'un malaise. Nous nous éloignons du cercle fermé du bien-être et du malaise. Il ne s'agissait plus de répondre à un malaise mais d'affirmer une positivité.

a) Retrouver le plaisir et la saveur

Retrouver la notion de plaisir permettait de sortir de la négativité de la frustration et de la résignation.

En donnant de la valeur à de petits éléments quotidiens souvent jugés insignifiants, ils devenaient source de plaisirs :

- « *Ça peut être pas grand-chose, un rayon de soleil (...), vous apprenez une bonne nouvelle dans la journée ça vous met du baume au cœur.* » (Nina)
- « *Les petits plaisirs c'est ça. Des petites choses, qui paraissent insignifiantes.* » (Jojo)

Le plaisir pouvait être vécu dans la répétition :

- « *Des manies qu'on prend en vieillissant, (...) c'est à dire qu'une manie devient un besoin parce qu'on a tellement l'habitude de le faire et qu'on en ressent un certain plaisir* » (Nina)

Le plaisir du voyage, du déplacement était plusieurs fois mentionné :

- « *Voilà puis bon nos plaisirs c'est tous les ans de retrouver des amis, notamment en Espagne, dans (...) l'Aragon.* » (Zago)

Enfin, Joyeux parlait de ses ballades solitaires dans la campagne où il se mettait à « savourer » la nature. Le verbe « savourer » va au-delà de la notion de plaisir car il implique la dimension du temps : un vécu de l'instant présent et une attention portée à la durée. Ce n'était pas la satisfaction qui était cherchée mais la prolongation.

- « *Alors là j'aime bien, quand je suis dans la nature j'aime bien être tout seul, voilà. Je savoure la nature.* » (Joyeux)

b) Retrouver la légèreté

Le sentiment de légèreté dont il était question n'était pas construit comme protection face au malaise. Il se manifestait de façon spontanée. Il contenait les notions de surprise et d'inconscience.

Loin de la frustration, l'idée d'apprécier la qualité de la vie et les bons jours était aussi présente :

- « Savourer tout amélioration, dès qu'on a eu l'eau chaude on a dit, c'est formidable ! » (Yuko)

L'idée d'apprécier sa chance ressortait des entretiens :

- « On se dit « rappelle-toi quand tu étais fauché » (...). Comme les personnes que l'on voit souvent dehors...ça fait relativiser aussi les choses. » (Jojo)

Dada exprimait un sentiment de légèreté à pouvoir relativiser, pouvoir qui lui était donné par son avancée en âge :

- « J'ai donné une valeur relative quoi. Bon c'est peut-être mon âge aussi (...). On a beaucoup moins de responsabilités...ça c'est agréable ! » (Dada)

Pour Nina, avoir une dose d'inconscience lui permettait de rester optimiste, voir d'y puiser sa force :

- « Le verre (...) à moitié plein (...), j'ai une petite dose d'inconscience quelque part. » (Nina)

Enfin, Fifi racontait son étonnement face aux capacités de récupération de son corps : non plus frustrée de ses limites physiques mais surprise par le pouvoir de son corps.

- « Je suis très curieuse d'avoir récupéré (...) de l'épaule. J'ai bien récupéré je suis étonnée. » (Fifi)

c) Vivre la dimension relationnelle

La vie relationnelle était un des thèmes principaux trouvés dans chaque entretien. Elle témoignait d'un besoin mais aussi d'un désir : besoin de contact, et désir d'éprouver une relation de qualité. A ce titre, l'écoute était fondamentale :

- « Ça fait du bien d'être écoutée. » (Lisette)

Jojo parlait de son plaisir de faire rire une jeune demoiselle. La dimension du désir entraînait également en jeu :

- « J'ai tenté une (...) petite plaisanterie d'abord puis là j'ai vu qu'elle souriait, alors après j'ai raconté une autre plaisanterie (...) pour la détendre, (...) y'a eu un grand éclat de rire. » (Jojo)

Au-delà du bien-être, le bonheur était cherché dans le partage. Pour Dada, le bonheur n'était possible que dans la dimension relationnelle, c'est là qu'il prenait sa véritable intensité :

- « Ce qui est nécessaire c'est la vie relationnelle, moi je crois que l'homme n'est pas heureux tout seul quoi. Il est pas complet. » (Dada)

Le partage concernait la réciprocité de la relation. Bibo parlait du partage de son expérience professionnelle, de l'importance de découvrir des autres et à son tour de leur apprendre quelque chose de son expérience.

La dimension relationnelle impliquait la recherche de la qualité et de l'authenticité dans l'échange :

- « *Je crois que y'a des moments d'échanges vrais quoi par moment.* » (Dada)

La relation d'amitié, où la parole était libre, en faisait partie :

- « *Comme on s'est connu très jeune on n'a pas de tabou entre nous (...), c'est la simplicité.* » (Fifi)

d) Se sentir libre avec ou sans les autres

La dimension relationnelle ne pouvait pas faire l'économie d'une certaine exigence d'indépendance. Il ne s'agissait pas seulement de se sentir entouré et soutenu. Ce qui importait était plutôt la possibilité de se sentir libre avec ou sans les autres.

Joyeux, pour qui les relations familiales étaient fondamentales, rappelait qu'il ne s'en était jamais senti assujéti :

- « *Je n'ai jamais été esclave de la famille rien du tout, j'ai été bien dans mon élément.* » (Joyeux)

Yuko parlait avec admiration de son grand-oncle qui, à quatre-vingt ans, affirmait en avoir soixante. Il ne souhaitait pas être identifié à son âge objectif mais tenait à se sentir libre de choisir le sien :

- « *On lui disait "quel âge vous avez ? J'ai soixante ans". Il était à près de quatre-vingt. « C'est l'âge qui m'a plu je l'ai conservé ». C'est une philosophie extraordinaire hein, ça m'avait marqué !* » (Yuko)

e) Vie intime et intérieure

La vie relationnelle avait ses limites. Il existait dans les entretiens une dimension de vie intime, parfois solitaire et intérieure, où la personne pouvait se ressourcer.

Lisette, lors de ses insomnies, se retirait dans le monde de ses pensées, peuplés de voyages et souvenirs :

- « *La nuit quand je dors pas, bah je fais mes voyages ! (...) C'est pour ça que je m'ennuie pas trop la nuit ! (...) Je suis dans mes pensées, tandis que là je suis dans la réalité.* » (Lisette)

Joyeux évoquait son épouse défunte et le sentiment de sa présence malgré sa disparition. Il s'agissait d'un sentiment intime, non communicable même avec ses plus proches. Ainsi, il parlait de son « jardin secret », où les morts étaient encore présents. Une véritable vie intérieure :

- « *Avec mes enfants c'est un sujet qu'on n'aborde jamais. C'est mon truc à moi ça (...). C'est mon jardin secret.* » (Joyeux)

IV) AU-DELÀ D'UN ÉTAT DE BIEN-ÊTRE

Au-delà de la recherche d'un état de bien-être, s'exprimait la nécessité de cultiver l'esprit et la sensibilité, d'affirmer sa singularité et de vivre une créativité. Nous quittons une vision statique de la vie pour retrouver une dimension dynamique.

a) Prise de distance avec l'illusion du bien-être

Un doute sur la crédibilité de la notion de bien-être pouvait s'exprimer dans les entretiens.

Le bien-être serait la promesse de l'absence de souffrance. Fifi rappelait qu'elle faisait bien partie de la vie :

- « *Quand on revient au bien-être, (...) ce qu'on aimerait bien ne pas avoir comme fatalité c'est la souffrance au fond...Mais c'est la vie !* » (Fifi)

Nina avait également des doutes sur la possibilité de guérison, de supprimer toute douleur et toute souffrance :

- « *Quand on entend guérissez-vous de l'arthrose je dis « mon œil »* ». (Nina)

Enfin, Fifi montrait que la vision du bien-être comportait une dimension passive qui ne lui correspondait pas du tout :

- « *Le bien-être c'est justement être servi à domicile, être chouchouté, mais moi je suis pas du tempérament à être chouchoutée* ». (Fifi)

b) Cultiver

Cultiver son esprit ou sa sensibilité plaçait la personne dans une dimension d'apprentissage, de transformation, qui n'avait plus rien à voir avec les notions de déclin physique et de résignation compensées par la recherche de confort. Une autre vision du corps apparaissait, non plus réduit en termes de fonctionnement et de dysfonctionnement, mais en termes de sensibilité, singularité et créativité. Le corps retrouvait une ouverture, une dimension dynamique et une possibilité d'invention.

Cultiver était une notion concrète. Zago le montrait bien lorsqu'il disait qu'un des premiers gestes de sa journée consistait à cultiver son jardin :

- « *Le matin (...) je suis dans mon jardin, je vais m'occuper de mes légumes, de mes fleurs !* » (Zago)

Joyeux, qui vivait dans une résidence pour personne âgée, et qui avait toujours aimé jardiner, déplorait l'absence de possibilité de cultiver un petit bout de terre :

- « Si j'avais mon petit bout de terrain (...), je pourrais commencer à piquer des laitues et compagnie, ah si j'ai toujours fait le jardin ! » (Joyeux)

Dada parlait de son exigence de vivre dans une dimension esthétique. Il s'agissait de cultiver son espace de vie et de travail comme un jardin. Cela donnait ensuite le souci de la qualité dans le travail :

- « J'ai pu (...) transformer le réfectoire en salle à manger, avec des cloisons pour isoler (...), des plantes vertes sur les cloisons (...). Donc ça m'a donné une exigence de beauté, de travail. » (Dada)

Cultiver son esprit, « se cultiver », partait du plaisir d'apprendre, de l'exigence d'un apprentissage continu :

- « J'en apprend à tout âge (...). Le soir en me brossant les dents, je fais le point sur la journée, je me dis "qu'est-ce que t'as appris aujourd'hui ?" (...). Avoir l'esprit toujours en éveil. » (Jojo)

Dada évoquait l'importance de la dimension intellectuelle dans sa vie :

- « J'ai quand même toujours été intéressée par la réflexion (...) c'était avec la revue *Esprit* de Paul Ricœur vous savez (...), c'est une réflexion qui m'avait apporté beaucoup. » (Dada)

c) Vivre la créativité

Zago évoquait une activité qu'il avait lui-même créée :

- « J'ai également une autre activité que j'ai créée (...). C'est la numérisation de films super huit et double huit (...), on reproduit pour certains des cassettes VHS sur DVD. » (Zago)

Dada allait plus loin car elle parlait de la créativité comme du moteur même de son sentiment de vie.

- « Par exemple j'aime bien essayer une recette. (...) Oui, on a l'impression de continuer à vivre. » (Dada)

d) Eprouver sa singularité

La singularité de chaque participant ressortait dans les entretiens, au détour d'une histoire, de façon impromptue, parfois comme un cri du cœur.

Jojo parlait de la nécessité d'affirmer sa pensée, de ne pas laisser passer des paroles injustes :

- « Leur dire leurs quatre vérités quoi (...). Et puis les arrêter (...) de dire des sottises de ce genre-là quoi. Ça, là je jubile ! » (Jojo)

Yuko quant à lui, évoquait plusieurs fois le fait de se sentir spécial, pas tout à fait normal, en dehors des comportements habituels :

- « *J'ai un caractère spécial...* » (Yuko)

Il soulignait le fait que sa vie, avec son épouse, avait été singulière, spéciale :

- « *Faut reconnaître (...) qu'on a pas eu une vie tout à fait normale.* » (Yuko)

Joyeux, qui se décrivait comme un « *gars simple, ordinaire* » livrait, à la fin de l'entretien, une confidence sur sa passion des oiseaux. Il s'agissait d'une passion car son amour des oiseaux relevait de l'irrationnel, du démesuré. Or la passion est liée au désir en ceci qu'elle n'a rien de « raisonnable », que son origine est souvent inconsciente, et que sa satisfaction est loin d'être évidente. En effet, ce n'était pas la quantité de trente oiseaux dans son garage qui procurait satisfaction à Joyeux. Le désir, la passion, ne cherchaient pas leur satisfaction mais leur déploiement. Et il tenait à le dire avant la fin de l'entretien, comme le cri du cœur de sa part de folie qui était en même temps sa dimension singulière :

- « *Si y'a un truc qui me manque c'est mes oiseaux ! (...) Y'en avait une trentaine dans le garage.* » (Joyeux)

V) LA DIMENSION EXISTENTIELLE

Loin de la notion de bien-être, puisqu'il s'agissait simplement d'« être », la dimension existentielle se retrouvait étouffée par le sentiment de malaise. Elle était souvent évitée car jugée dangereuse. En effet, découlant de l'expérience de l'incertitude, lorsque « la vie ne va plus de soi », elle pouvait être source de souffrance. Elle impliquait de se poser la question de la finitude et de la transmission. Elle renvoyait la personne à son histoire, au bilan de sa vie. Elle pouvait être source d'une nécessité de raconter sa vie, d'en transmettre la force et le mystère.

a) Questionnement sur la mort

Présente autour des vivants, particulièrement chez les personnes âgées dont les proches disparaissaient, la mort pouvait susciter un questionnement :

- « *On est entouré ici malheureusement de gens qui commencent à disparaître.* » (Zago)

La possibilité d'une mort prochaine était envisagée sans tabou, elle était acceptée comme faisant partie de la vie et de la condition humaine. Yuko et sa femme en parlaient même avec humour : c'étaient surtout les autres qui avaient peur de les perdre.

- « *La dame en dessous là, elle dit : "bah votre fille elle vient". Bah j'dis bah bien sûr, elle vient parce qu'elle sait bien, elle se demande combien qui restera d'anniversaires à souhaiter ! (...) On n'est pas éternel.* » (Yuko)

Fifi disait penser souvent à la mort, surtout lorsqu'elle se sentait perdre son autonomie. Ce n'était pas tant la mort qui la travaillait, mais la façon de mourir. La déchéance était plusieurs fois mentionnée dans l'entretien et très redoutée. Fifi souhaitait mourir comme son beau-frère, encore vivante, sans avoir à vivre un corps au stade ultime de la dépendance :

- « *Il est mort à huit heures du soir, affalé comme ça sur son bureau, en marquant ses petites notes, comme il avait l'habitude, ça c'est merveilleux !* » (Fifi)
- « *Cette déchéance qui est le, qui est la fin de vie de toutes les personnes. C'est, c'est...c'est odieux ça mais c'est la vie que voulez-vous ?* » (Fifi)

L'euthanasie était une possibilité envisagée :

- « *Je vais en Belgique et je demande d'avoir la, ...la, solution de, comme en Suisse de pouvoir avaler quelque chose et aller hop !* » (Fifi)

Yuko parlait de la mort de sa grand-mère et de son père. Ce qui l'avait marqué et qu'il avait admiré c'étaient le calme et la lucidité qu'ils avaient éprouvés au moment de mourir.

Il s'interrogeait sur cette conscience aigüe dont ces deux personnes firent preuve au moment où ils quittèrent la vie, loin de l'image d'une mort dans l'inconscience souvent désirée :

- « *Et j'admire ma grand-mère (...), je la vois le jour de sa mort, je la vois dans son fauteuil rouge Voltaire, "donnez-moi une feuille de papier, et un porte-plume, que j'écrive le nom des gens qui vont porter les coins du drap. (...) Elle savait, elle a dit "je meurs cette nuit".* » (Yuko)
- « *Il m'a dit (...) je meurs cette nuit.. Et il est mort cette nuit. Et grand-mère a dit je meurs cette nuit. Elle a écrit tout ce qui fallait. Donc à mon avis on doit avoir conscience.* » (Yuko)

b) Raconter sa vie

Dans plusieurs entretiens, surtout avec Yuko et Jojo, c'était la vie de la personne qui était contée, évidemment sans la prétention de défilier toute leur vie. La narration intervenait au décours d'une remarque, apparemment sans rapport direct avec la question posée, comme si elle provenait d'un lien mental, d'une association, où une petite histoire de vie était racontée.

- « *C'est extravagant aussi cette histoire-là encore...* » (Yuko)

L'entretien avec Yuko était presque un récit de vie. Sa structure était assez étonnante car la fin de l'entretien revenait, après multiples détours et contorsions, à la question du point de départ. En effet, l'entretien débutait sur la surdité de l'oreille gauche de Yuko, acquise à l'âge de cinquante-trois ans. Presque à la fin de l'entretien, au détour d'une anecdote, il parlait de l'accident qu'avait subi son père : il reçut une balle dans l'oreille gauche lors de la « guerre de Quatorze » qui le rendit sourd. Yuko, alors enfant, allait lui dire ses bêtises et mauvaises notes à son oreille gauche pour que son père n'entende pas. A la mort de ce dernier, il en avait ressenti un sentiment de culpabilité :

- « *Il reçoit une balle dans l'oreille, elle ressort par-là. (...) Il avait perdu l'oreille... Alors je m'en suis voulu, parce-que nous, (...) à chaque fois qu'on avait une mauvaise note on allait lui dire du côté qu'il entendait pas hein. Alors il disait « tu sais bien que j'entends pas de ce côté-là ». Et moi j'ai eu le même tour, ah oué. (...) La même oreille. J'ai été lui demander pardon sur sa tombe, parce qu'on l'avait emmerdé vraiment tout le temps avec son oreille qui manquait.* » (Yuko)

c) Transmission

La question de la transmission se posait. Souvent, elle apparaissait en premier dans sa dimension matérielle. Mais très vite, cette dimension ne suffisait plus, la transmission posait question. Dans certains entretiens, elle était mise de côté, jugée encombrante, pour celui qui transmettait comme pour ceux qui recevaient. C'est bien qu'elle posait question. Au terme d'une vie, que transmettre ? Que transmettre de sa vie ?

La première dimension de la transmission souvent évoquée était matérielle :

- « *Transmettre (...) y'a l'héritage d'abord (...), cette transmission matérielle.* » (Dada)

Fifi préférait se désengager de la transmission. Elle ne se trouvait pas digne d'être écoutée, ne cherchait pas à s'affirmer, souhaitait laisser libre de son message les générations suivantes. Et pourtant une demande lui avait été faite d'écrire un livre :

- « *Ils attendent plus rien de moi ! Si, ils voudraient que j'écrive un livre sur ce que j'ai vécu, sur l'évacuation et tout ça mais j'ai pas le courage !* » (Fifi)

Fifi reconnaissait pourtant l'importance d'avoir reçue de sa propre mère une transmission, une parole. Cette même parole semblait plus difficile à assumer aujourd'hui :

- « *Ma mère (...) elle avait quatorze ans à la guerre quatorze, bon elle a écrit son journal de la guerre quatorze ! (...) Et c'est vrai que je l'ai lu plusieurs fois, c'est vrai que, je peux comprendre que les enfants voudraient que je le fasse. Mais bon c'est pas une chose que j'ai envie de faire.* » (Fifi)

La transmission, au-delà de son aspect matériel, concernait la responsabilité et l'autonomie. Si elle se limitait à son aspect matériel, certaines valeurs se perdaient. Transmettre c'était susciter l'exigence de conduire sa vie en autonomie et en responsabilité :

- « *Je pense que les enfants doivent prendre leur vie à charge (...), ils doivent être les auteurs de leur vie quoi.* » (Dada)

d) Questionnement sur la vie, dimension de l'existence

De la mort à la transmission, en passant par les histoires d'une vie, un retour en arrière s'opérait, et la vie vécue était questionnée.

Jojo exprimait le regret d'avoir trop privilégié la vie professionnelle par rapport à la « vie » tout court.

- « *J'étais un peu idiot (...), parce-que j'ai trop privilégié la vie professionnelle à la vie tout court.* » (Jojo)

Par ailleurs, pour Jojo, l'existence ne se limitait pas à la mort tant qu'elle était portée par la mémoire de ceux qui survivaient. L'oubli serait la véritable mort :

- « *Je prétends moi que l'on est absolument mort, le jour où plus personne ne pense à toi.* » (Jojo)

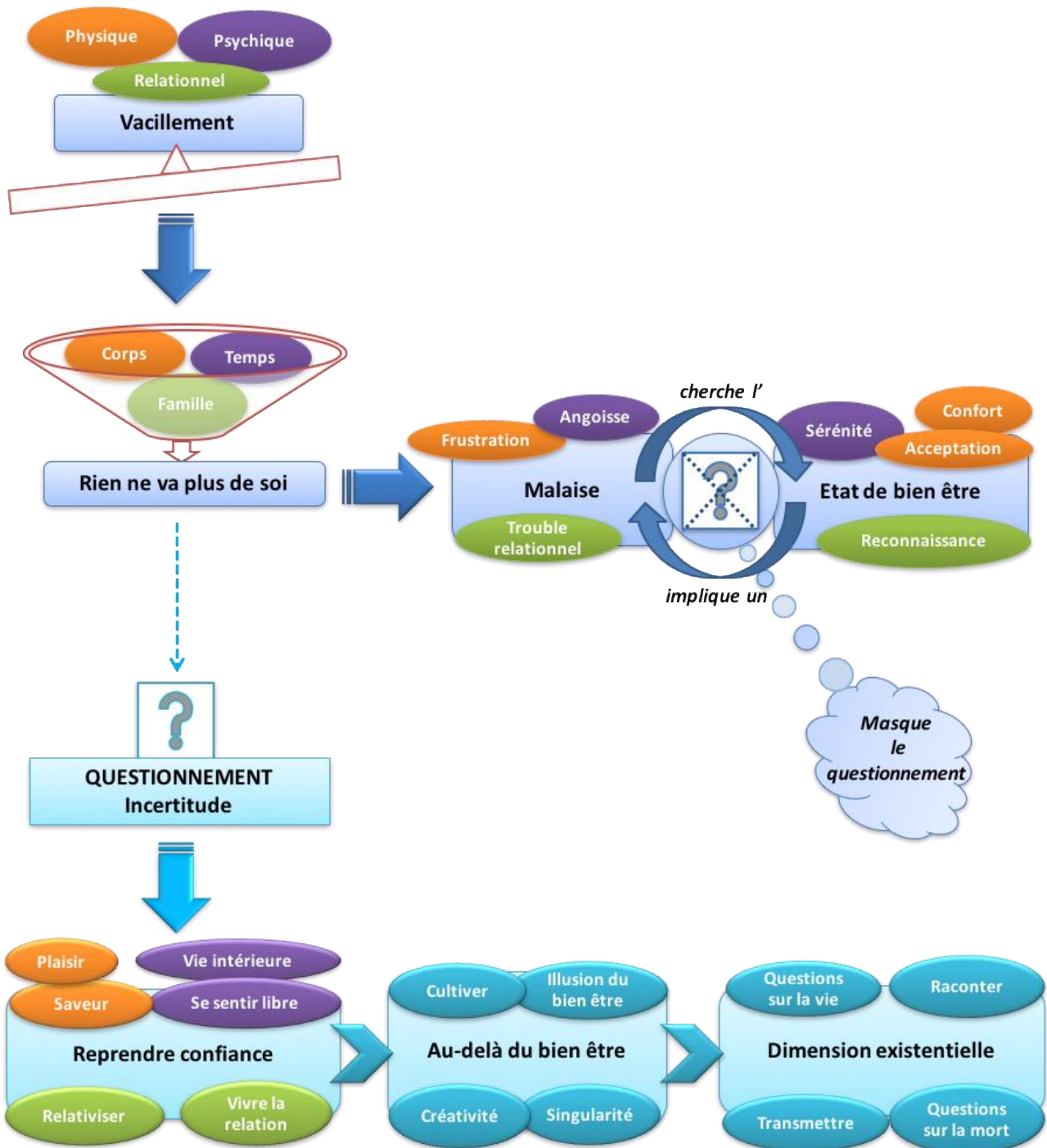
Quand un retour se faisait sur la vie vécue, ce n'étaient pas les souvenirs de « bien-être » qui revenaient. C'était l'expérience du bonheur qui était rappelée :

- « *Parce que nous on avait ça (fais le geste du zéro avec ses doigts) en poche (...). On n'était pas malheureux parce qu'on était jeune mariés ! (...) On était très heureux !* » (Yuko)

Le questionnement sur la vie ne trouvait pas de réponse. Là se trouvait peut-être la dimension de l'existence, lorsque le mystère de la vie était éprouvé, lorsque l'énigme restait irrésolue :

- « *Ah la vie hein c'est un point d'interrogation (...). Pourquoi on est venu, est-ce qu'on a bien fait de venir, est-ce-que...point d'interrogation.* » (Yuko)

MODÉLISATION DES RÉSULTATS



DISCUSSION

I) PRINCIPAUX RESULTATS

a) Conception du bien-être

Les deux premières propriétés identifiées du bien-être étaient l'acceptation et l'adaptation. Il s'agissait d'accepter sa limitation, de s'y adapter, pour ne pas se sentir frustré. Un sentiment de résignation pouvait s'y substituer.

Le bien-être demandait aussi une prise de distance avec le corps et sa réduction à un ensemble de besoins à satisfaire. Le corps se manifestait à travers la douleur, la limitation, et rappelait ainsi sa présence. Il cessait de « fonctionner ». Il ne se manifestait pas seulement à travers la douleur mais aussi à travers le désir, qui, pour une personne âgée est mal vu. Le bien-être consistait à s'éloigner de la tension qu'exerçait le corps à travers la douleur et le désir.

Face à la remise en question du statut social, le bien-être consistait en la reconnaissance de la vertu, de l'apport professionnel et personnel, de la place dans la société et la famille. Il venait rassurer une inquiétude identitaire, un sentiment d'être oublié. Le bien-être comme réconfort de l'image de soi.

Enfin, le bien-être était vu comme un apaisement de l'inquiétude psychique, via l'acceptation, la réassurance sociale, la promesse d'un confort de l'âme et du corps.

b) Un au-delà (ou en-deçà) du bien-être

Au-delà de la vision d'un rapport au corps à apaiser par l'acceptation et la résignation, les notions de plaisir et de saveur s'exprimaient. Il ne s'agissait plus de compenser une limite mais de vivre pleinement ce que le corps a de positif.

Le fait de cultiver un jardin ou son esprit, vivre sa créativité, remettaient en cause l'idée d'un corps déclinant conçu en termes de performances et de capacités amoindries par l'usure de l'âge.

Par ailleurs, le relationnel était vécu dans toute sa complexité et pas seulement comme une demande de reconnaissance. Il n'était pas réduit en termes de besoins, mais se vivait en incluant l'authenticité, le sentiment d'indépendance et le désir.

Réduisant le sujet à un ensemble de besoins à satisfaire, la conception du bien-être mettait sous silence le désir. L'entretien avec Joyeux était une bonne illustration de la manifestation du désir au-delà de toute conception de bien-être.

Les entretiens révélaient la présence d'une dimension existentielle. Le thème de la mort

était abordé, avec ses interrogations et ses peurs.

Un retour sur la vie vécue s'inscrivait aussi dans cette dimension. Certains souvenirs étaient évoqués. Loin d'une idée de bien-être, ils concernaient spécifiquement des épisodes de vie où les conditions de vie étaient précaires, où le confort n'était pas au rendez-vous, mais où dominaient les sentiments de bonheur et de joie.

Enfin, la transmission se trouvait engagée dans un questionnement. La dimension matérielle était considérée comme insuffisante. Même la dimension morale qui s'ajoutait ne pouvait clore la question. Qu'est-ce que transmettre ? Que transmettre de sa vie ?

II) POINTS FORTS ET POINTS FAIBLES DE L'ETUDE

a) Points forts

Ce travail de recherche a exploré la conception du bien-être chez les personnes âgées grâce à des entretiens individuels où leur vécu singulier a pu être entendu. Aucun questionnaire n'a été préétabli afin que la parole soit la plus libre possible. La préoccupation actuelle pour la mesure du bien-être motive la recherche de critères objectifs d'évaluation en partant de présupposés sur la conception du bien-être. Ce travail a cherché à se débarrasser de tels présupposés pour que la subjectivité de la personne puisse être entendue. Cela a permis de laisser s'exprimer des représentations complexes, tissées de contradictions, à chaque fois singulières. Enfin, l'analyse des entretiens a pu faire émerger les limites du concept de bien-être en montrant son dépassement par une conception plus ouverte de l'existence.

b) Points faibles

Un point faible était la place occupée par l'auteur en tant qu'intervieweur. Sa position de médecin, connue par les participants, a pu induire un certain type de réponse tourné vers la sphère « médicale », occultant d'autres dimensions du vécu personnel.

La difficulté à explorer intentionnellement la dimension existentielle a également constitué un point faible. En effet, cette dimension est apparue de façon spontanée et impromptue au cours des entretiens. Lors de tentatives d'exploration intentionnelle, l'information se dérobait. Il s'agit d'une limite de l'étude car il manque une exploration supplémentaire de ces dimensions. Cependant, leur particularité était d'émerger à l'insu de l'explorateur, par surprise, incontrôlables, car inhérentes à la singularité de la personne.

III) COMPARAISON AVEC LA LITTÉRATURE

a) Penser l'origine du malaise

Une des hypothèses de ce travail est que la préoccupation pour le bien-être serait le signe d'un malaise. D'où vient ce malaise ? Ce développement n'a pas l'ambition d'y répondre mais d'ouvrir certaines pistes de réflexion.

La première interrogation qui peut se poser est : et si le malaise venait d'ailleurs que de chez les personnes âgées ?

Une étude belge de 2017 réalisée par la mutuelle Solidaris a permis de démentir de nombreux préjugés sur les personnes âgées. La question posée était « Comment vont les 80 ans et plus ? ». 453 personnes de cette tranche d'âge ont pu être interrogées en Belgique : 83% des séniors interrogés se « sentaient bien » pour leur âge. Fait intéressant, seuls 12% des séniors se déclaraient souvent anxieux ou déprimés contre 26% pour les 18 ans et plus - soit plus du double - (comparaison avec une étude réalisée par Solidaris sur le bien-être en 2016)(9). En appendice de l'étude, le neuropsychologue Stéphane Adam montrait que ces résultats étaient en contradiction avec les croyances de la population « adulte » sur les personnes âgées. En effet, dans une étude réalisée en Belgique et au Canada, la population générale estimait à 30% le taux de dépression chez les sujets âgés. Cette estimation atteignait 50% chez les médecins urgentistes d'un hôpital et chez le personnel d'une maison de repos en Belgique (9). De façon plus générale, de nombreuses enquêtes ont montré que nos sociétés occidentales véhiculaient des stéréotypes négatifs sur le vieillissement. Ce phénomène a été nommé pour la première fois par le gériatre américain Robert Neil Butler en 1969 dans un article intitulé *Age-ism : another form of bigotry* (10). Dans les enquêtes américaines et européennes, l'âge constituait le facteur de discrimination le plus important, loin devant le sexe, l'origine ethnique ou la religion (10). Une étude canadienne de 2011 montrait également la présence de tels présupposés sur l'âge dans le discours médiatique (11).

Ces études amènent à penser que le malaise des séniors pourrait être une projection faite sur le grand âge, signe de la peur qu'aurait la population générale à l'égard du vieillissement. Et si le malaise concernait surtout les adultes jeunes, la société « active » en générale ?

Enfin, c'est dans l'ouvrage de Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, publié en 1930, que le concept de malaise est développé (12). Il y aurait un malaise inhérent au processus de civilisation. Afin d'unir ses membres, la civilisation doit restreindre deux tendances pulsionnelles humaines : la sexualité et l'agressivité. C'est parce que l'humain, dans sa condition de dépendance à autrui (enfance), a peur de perdre l'amour de l'autre

dont il dépend, peur de ne plus être protégé, voire d'être puni par cet autre protecteur, qu'il renonce à sa tendance agressive. L'hypothèse est que cette tendance serait intériorisée, prise en charge par l'instance qui représentera la conscience morale de l'individu, appelée Surmoi. Celle-ci viendrait satisfaire la tendance agressive en la retournant contre la conscience (le Moi). C'est comme si l'instance protectrice (les parents par exemple), qui est susceptible de punir en permanence toute manifestation agressive, se trouvait intériorisée. Elle surveillerait incessamment non seulement les actes mais les moindres pensées où un désir de satisfaction agressive pourrait s'exprimer. D'où, pour Freud, un sentiment de culpabilité inconscient qui se manifesterait par une angoisse ou un malaise. L'homme a ainsi échangé « la menace d'un malheur externe (perte de l'amour et punition, de la part de l'autorité extérieure), contre un malheur interne continu, la tension de la conscience coupable » (12). Cela permet d'analyser le sentiment de culpabilité qui peut être présent chez certaines personnes âgées. L'entretien avec Lisette à ce sujet était explicite. Ses insomnies suite à son remord de n'avoir pas détecté l'AVC que son mari avait fait la nuit, et sa chute étaient responsables de la décision par ses enfants de la mise en maison de retraite. Cette décision était responsable de la dépression de son mari. Freud écrit : « les vicissitudes, donc le refus qu'oppose le monde extérieur, confortent grandement le pouvoir de la conscience morale dans le Surmoi »(12). Ce sentiment de culpabilité, ce malaise, présent à l'échelle de la société, pourrait aussi expliquer certaines réactions de discriminations, notamment à l'égard du grand âge. Cela permettrait au reste de la population de négocier son propre malaise : « Il est toujours possible de lier ensemble (...) un grand nombre d'êtres humains, pourvu qu'il en reste d'autres envers lesquels manifester leur agressivité »(12). Enfin, l'analyse freudienne des mécanismes de la culpabilité éclaire la façon dont les personnes âgées peuvent intérioriser le discours négatif ambiant sur le vieillissement, jusqu'à arriver à des formes d'autodépréciation retrouvées dans des entretiens de l'étude.

b) Penser le concept du bien-être

Le concept de bien-être a tenté de replacer l'individu au centre de la définition de la santé : c'est le sentiment subjectif de bien-être qui indique la bonne santé. Or il n'est pas innocent et véhicule certaines idées qui sont analysées dans l'essai de la philosophe Danielle Moyse publié en 2001 et intitulé : *Bien naître, bien-être, bien mourir*. Le parallèle est fait entre trois injonctions très présentes dans la société actuelle. Il s'agirait de maîtriser au mieux la naissance, l'existence et la mort, pour éviter le plus possible les souffrances qui pourraient les accompagner. Or, Danielle Moyse se demande justement dans quelle mesure « le contrôle de la vie humaine, du début à sa fin, ne la met pas

gravement en péril »(13).

Le bien-être s'éclaire dans ce parallèle avec le bien-naitre et le bien mourir : « ce bien-être fait singulièrement écho à un « bien naître » lui-même conçu comme évitement de ce qui génère angoisse et trouble. (...) Il ne faut pas s'étonner que le risque soit en notre monde ce qui doit être évité par-dessus tout. »(13)

Le vocabulaire de la « gestion » pullule à ce sujet, que ce soit dans le langage courant, médical, économique et administratif : il s'agit de « gérer » la situation, c'est-à-dire, souvent, résoudre un risque. Cette attitude de protection face à l'inconnu, au risque, se trouvait fréquemment dans le rapport avec les personnes âgées. L'exemple de Lisette, qui avait eu l'impression d'avoir été « casée » dans une maison de retraite « pour son bien », pour être « protégée », est parlant. Sa mise sous curatelle, également dans le but de la « protéger », avait engendré chez elle un sentiment de perte d'initiative personnelle. Cette attitude gestionnaire s'incarnait dans sa propre famille, avec le personnel médical qui l'entourait et qui n'avait pas le temps de l'écouter, et bien-sûr en la figure de l'Administration contre laquelle Lisette se sentait impuissante. Parallèle, un sentiment de repli sur soi, de perte de mémoire et d'autodépréciation s'exprimaient. Cette attitude de surprotection des personnes âgées a été analysée par le neuropsychologue Stéphane Adam qui a montré à l'aide d'études que « le fait d'aider une personne âgée, voire de faire les choses à sa place, contribuerait à une baisse de ses performances, à une moindre confiance dans ses capacités à réaliser une tâche. En d'autres termes, l'excès d'aide participe à la grabatisation de nos aînés. ». (10) Le bien-être comme attitude de protection face au risque est fondée sur la peur. Cette peur peut être intériorisée par la personne âgée qui peut alors s'enfermer dans une attitude passive, statique, et de repli.

Dans l'entretien avec Fifi, une méfiance quant au concept de bien-être s'exprimait. L'idéal d'un bien-être cherchant à combler l'individu en lui évitant toute souffrance sonnait faux. Dans son roman autobiographique écrit juste avant de mourir d'un cancer, l'écrivain suisse Fritz Zorn revient sur son enfance, exemple de l'idéal du bien-être, mais source de sa névrose parce-que mensonger. « Le fait que je me trouvais dans le meilleur des mondes possibles, c'était justement cela qui était mal ; le fait que, dans ce meilleur des mondes, tout n'était jamais que délices, harmonie et bonheur, c'était justement cela le malheur. Tout de même, un monde exclusivement harmonieux et heureux, cela ne peut exister, et si le monde de ma jeunesse prétend avoir été un pareil monde, (...) il faut qu'il ait été, dans ses fondements mêmes, faux et menteur. Je vais donc tenter d'exprimer les choses de la façon suivante : ce n'est pas dans un monde malheureux que j'ai grandi mais dans un monde menteur. Et si la chose est vraiment bien menteuse, le malheur ne se fait pas attendre longtemps. Il arrive tout naturellement ».(14)

Ce monde où règne le bien-être, Aldous Huxley l'a également décrit dans son roman d'anticipation *Le meilleur des mondes*. Le bien-être s'articule avec un bien naître et un bien mourir poussés à l'extrême : la naissance est complètement artificialisée grâce à des bébés en flacon, l'euthanasie est la règle dès le moment où le corps manifeste les moindres signes de « sénilité ». De plus, tout symptôme de malaise ou anxiété est immédiatement soulagé par le « soma », psychotrope permettant un apaisement encore plus efficace que les benzodiazépines actuelles. L'irruption du « sauvage » va perturber les individus de cette civilisation du bien-être : il lit du Shakespeare, et prend le risque de tomber amoureux.

Danielle Moyse rappelle que le risque premier dans la vie est celui d'aimer : « la seule infirmité (...) qui frappe la vie en son cœur même et que personne ne songe pourtant à "éradiquer" est l'incapacité d'aimer. Et peut-être trouve-t-elle précisément son origine en ce que nous croyons être le "bien-être" et la "santé". Lorsque l'un et l'autre ne sont effectivement que "préservation contre les risques", accès à "un monde exclusivement harmonieux et heureux", comment prendrions-nous le grand risque d'aimer ? N'avons-nous pas simplement oublié qu'il n'est nulle possibilité d'aimer sans risque, que "là seul où il y a danger, croît aussi ce qui sauve", comme l'écrit Hölderlin et que, de ce fait, la mise à l'abri contre tous les dangers est le plus grand danger qui soit ? ». (13)

c) La santé au-delà (ou deçà) du bien-être

Dans un article publié en 1967 intitulé *Le concept d'individu sain*, le pédiatre et psychanalyste Donald Winnicott parle de la santé comme d'un « sentiment d'être ». Il avance « qu'être et se sentir réel sont le propre de la santé » (15). Au-delà ou en-deçà du bien-être, il y a l'être, qui a pour condition une insécurité fondamentale et une dimension de risque. Il est aussi lié à un sentiment d'indépendance et de responsabilité : « la vie d'un individu sain se caractérise autant par ses peurs, des sentiments conflictuels, des doutes, des frustrations que par ses aspects positifs. L'essentiel est que l'homme ou la femme se sente vivre sa propre vie » (15). En outre, Winnicott énumère trois dimensions que vivent les individus « sains », et qui sont retrouvés dans les résultats de l'analyse des entretiens :

« La vie dans le monde » caractérisée par les relations aux autres et à l'environnement.

« La vie de la réalité psychique personnelle (ou intérieure) : (...) de cette vie font partie les rêves. »

« L'expérience culturelle » (15).

La vie intérieure est importante car elle permet de considérer l'autonomie différemment, comme la nécessité de respecter la vie intérieure de la personne. Cette vie intérieure a

une dimension incommunicable qu'il est nécessaire de prendre en compte. Elle peut être un lieu de ressourcement pour la personne, un lieu de transition avec une réalité parfois difficile. Elle est à la fois un refuge pour la pensée, un rêve éveillé, et un jardin secret. Quand une personne âgée semble perdue dans ses pensées, n'est-elle pas justement en train de se promener dans son jardin secret ?

Dans son article *Vivre créativement*, Winnicott développe aussi l'idée que la créativité est liée avec le sentiment d'exister : « quand on vit créativement, on voit que tout ce que l'on fait renforce le sentiment que l'on est vivant, que l'on est soi-même ». Il précise que « par vie créatrice, j'entends le fait de ne pas être tué ou annihilé continuellement par soumission ou par réaction au monde qui empiète sur nous ; j'entends le fait de porter sur les choses un regard toujours neuf » (16). Vivre avec la dimension créative va dans le sens d'un sentiment d'autonomie, important dans le contexte de peur de la dépendance que traverse les personnes âgées. Ce sentiment d'autonomie diffère de la représentation habituelle d'un corps fonctionnel. Il s'agit plutôt du déploiement de la singularité dans la créativité. Cette autonomie-là n'est pas quantifiable, elle ne peut venir que d'une expérience subjective. Enfin, « vivre créativement est toujours plus important pour l'individu que bien faire » (16), que bien-être également ? La vie dans la dimension créative se soustrait à toute forme de norme ou jugement extérieur ainsi qu'à toute tentative d'évaluation. Elle procède de la singularité de la personne.

Il existe manifestement une tension entre cet au-delà du bien-être et la santé pensée en termes de sécurité contre la maladie ou la déficience. Winnicott renverse cette opposition car il fait rentrer la notion de risque dans la santé : « il faut laisser à la santé le droit de comporter ses propres risques » (15). Georges Canguilhem, médecin et philosophe, montre qu'il y a paradoxe dans le concept de santé. Celle-ci comprend le risque de maladies. Le symptôme actuel consisterait à vouloir se protéger à tout prix contre ce risque-là : « Il convient donc de travailler aujourd'hui à guérir les hommes de la peur d'avoir éventuellement à s'efforcer de guérir, sans garantie de succès, de maladies dont le risque est inhérent à la jouissance de la santé » (17). Le risque est une composante inhérente au vivant : « La maladie, c'est le risque du vivant en tant que tel » (18).

Au-delà du bien-être se trouve la question de l'existence. Non pas la réponse mais sa question. L'expérience du vieillissement, à travers le corps, peut être vécue comme expérience existentielle. Il serait faux d'assimiler vieillissement et maladie. Mais la réflexion de Canguilhem sur la dimension existentielle de la maladie rejoint le questionnement qui a émergé de ce travail : « L'existence de la maladie (...) comme épreuve existentielle chez l'homme, suscite une interrogation, jusqu'ici sans réponse

convaincante, relative à la précarité des structures organiques. Rien de ce qui est vivant n'est achevé à proprement parler » (18).

Le corps, lieu de possible souffrance pour la personne âgée, est aussi le témoin de l'histoire d'une vie. Or cette vie peut est porteuse d'une énigme que le corps expose. Une nécessité de raconter sa vie peut se manifester. Souvent il est dit qu'une personne âgée « radote ». En effet, la parole peut être répétitive. Mais à l'entendre, peut-être pourrions-nous percevoir l'énigme qui est posée au narrateur lui-même et qu'il tente d'éclairer dans le cheminement de sa narration ? Quand une personne raconte, ne fait-elle pas l'expérience de ce que la vie a d'extraordinaire et de légendaire, de ce qu'elle a de merveilleux et de mystérieux, et que nous oublions souvent de remarquer ?

Enfin, à travers cette épreuve existentielle se pose la question de la mortalité. Et elle n'a pas bonne presse à l'ère du transhumanisme. Elle est pourtant celle que dévoile la maladie : « les maladies sont les instruments de la vie par lesquels le vivant, lorsqu'il s'agit de l'homme, se voit contraint de s'avouer mortel » (18).

CONCLUSION

Ce travail a tenté de mettre en lumière une certaine conception du bien-être à partir de l'analyse d'entretiens avec des personnes âgées de plus de 75 ans. Au-delà de la particularité de chaque entretien, il s'est dégagé un aspect de la formation du concept de bien-être dans le discours des personnes interrogées. S'agissant d'un concept, en recherche d'une identification, il poussait à clore le discours. Ce travail a suggéré qu'il pouvait mener à une forme d'impasse.

Or les personnes interrogées ont chacune exprimé à leur manière une dimension qui ne s'intégrait pas dans ce concept et qui a été ici nommée « au-delà (ou au-deçà) du bien-être ». Son expression n'était pas attendue, elle émergeait de la conversation, comme la nécessité de sortir de l'impasse de la question posée. Et c'est à ce moment-là que s'exprimait le plus clairement la dimension singulière de la personne. Cette ouverture de la conversation au-delà du champ du bien-être a remis en cause la question initiale.

Ce travail suggère que cette dimension singulière qui a émergé questionne l'idée même de bien-être en montrant l'envers de ce concept. L'hypothèse, qui mérite réflexion et pourrait être le point de départ d'autres études, est que celui-ci puise sa légitimité dans un sentiment de malaise, qu'il aborde de manière réductrice l'être humain et en particulier la personne âgée.

De plus, comme tout concept, le bien-être incite à l'évaluation, afin de fixer des objectifs à la fois de politique publique, et individuels. Or ce travail a montré que les personnes interrogées échappaient ou souffraient de cette volonté extérieure d'évaluation. La dimension existentielle et singulière qui a émergé des entretiens résiste à cette objectivation.

Au fil de l'analyse, des questions se posent qui pourraient nourrir des travaux de recherche : sur ce qui est manqué dans la relation à une personne âgée lorsqu'elle est abordée en terme de bien-être ?

La ségrégation actuelle des personnes âgées, dénoncée dans plusieurs rapports publics, ne concernerait-elle pas aussi le fait que leur approche, et donc la parole qui leur est permise, se trouve limitée à la dimension du bien-être ?

Ne pourrait-on pas voir ici une forme de défense contre ce que les personnes âgées ont à dire ? Contre la question que pose les personnes âgées au reste de la société ? Notamment la question du comportement gestionnaire de la société tant à l'échelle collective qu'individuelle où il s'agit de « gérer » le problème des personnes âgées au même titre que l'on « gère » sa propre vie ?

Une des questions posées par la dimension existentielle, dans laquelle entre une personne âgée, pourrait être formulée ainsi : Ai-je pris le risque de vivre vraiment ? Et la personne qui écoute, de se poser cette question pour elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

1. OMS | Constitution de l'OMS: ses principes [Internet]. WHO. [cité 8 déc 2017]. Disponible sur: <http://www.who.int/about/mission/fr/>
2. QWB-Manual.pdf [Internet]. [cité 8 déc 2017]. Disponible sur: <https://hoap.ucsd.edu/qwb-info/QWB-Manual.pdf>
3. qualite_de_vie_sf36.pdf [Internet]. [cité 9 déc 2017]. Disponible sur: http://ile-de-france.drjscs.gouv.fr/sites/ile-de-france.drjscs.gouv.fr/IMG/pdf/qualite_de_vie_sf36.pdf
4. WHO | WHOQOL: Measuring Quality of Life [Internet]. WHO. [cité 9 déc 2017]. Disponible sur: <http://www.who.int/healthinfo/survey/whoqol-qualityoflife/en/>
5. age-286062-l_echelle_de_nottingham_health_profile--WixpRX8AAQEAAFOPEgkAAAAE-a.pdf [Internet]. [cité 9 déc 2017]. Disponible sur: http://www.jle.com/download/age-286062-l_echelle_de_nottingham_health_profile--WixpRX8AAQEAAFOPEgkAAAAE-a.pdf
6. PubMed Central Full Text PDF [Internet]. [cité 9 déc 2017]. Disponible sur: <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC3804474/pdf/AIM-21-3-160.pdf>
7. 03Qualite.pdf [Internet]. [cité 8 déc 2017]. Disponible sur: <http://inpes.santepubliquefrance.fr/30000/pdf/03Qualite.pdf>
8. presentation_plan-3.pdf [Internet]. [cité 8 déc 2017]. Disponible sur: http://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/presentation_plan-3.pdf
9. Les80AnsEtPlus1.pdf [Internet]. [cité 13 mai 2018]. Disponible sur: <http://www.institut-solidaris.be/wp-content/uploads/2017/05/Les80AnsEtPlus1.pdf>
10. Adam S, Joubert S, Missotten P. L'âgisme et le jeunisme : conséquences trop méconnues par les cliniciens et chercheurs ! Rev Neuropsychol. 28 mai 2013;me 5(1):4-8.
11. Lagacé M, Laplante J, Davignon A. Construction sociale du vieillir dans les médias écrits canadiens : de la lourdeur de la vulnérabilité à l'insoutenable légèreté de l'être. Commun Organ. 1 déc 2011;(40):87-102.
12. Freud S. Le malaise dans la civilisation. Points. 2010.
13. Moysse D. Bien naître – bien être – bien mourir. Propos sur l'eugénisme et l'euthanasie [Internet]. Toulouse: ERES; 2001. 276 p. (Réponses philosophiques). Disponible sur: <https://www.cairn.info/bien-naître-bien-être-bien-mourir--9782865869251.htm>
14. Zorn F. Mars. Gallimard; 1982.
15. Winnicott D. Le concept d'individu sain. In: Conversations ordinaires. Gallimard. 1988. (Folio Essais).
16. Winnicott D. Vivre créativement. In: Conversations ordinaires. Gallimard; 1988. (Folio

Essais).

17. Canguilhem G. Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? In: Ecrits sur la médecine. Seuil. 2002. (Champ Freudien).
18. Canguilhem G. Les maladies. In: Ecrits sur la médecine. Seuil. (Champ Freudien).

ANNEXES

Tableau 2 - Liste de contrôle COREQ.

°	Item	Guide questions/description
Domaine 1 : Équipe de recherche et de réflexion		
<i>Caractéristiques personnelles</i>		
1. Pavlos PETIT	Enquêteur/animateur	Quel(s) auteur(s) a (ont) mené l'entretien individuel ?
2. Validation du 3e cycle des études Médicales	Titres académiques	Quels étaient les titres académiques du chercheur ?
3. Interne en médecine générale	Activité	Quelle était leur activité au moment de l'étude ?
4. Homme	Genre	Le chercheur était-il un homme ou une femme ?
5. Initiation à la recherche qualitative	Expérience et formation	Quelle était l'expérience ou la formation du chercheur ?
<i>Relations avec les participants</i>		
6. Non	Relation antérieure	Enquêteur et participants se connaissaient-ils avant le commencement de l'étude ?
7. introduction sur l'objectif de la thèse	Connaissances des participants au sujet de l'enquêteur	Que savaient les participants au sujet du chercheur ? <i>Par exemple : objectifs personnels, motifs de la recherche</i>
8. Interne en médecine générale en cours de rédaction de thèse sur le thème du bien-être des personnes âgées.	Caractéristiques de l'enquêteur	Quelles caractéristiques ont été signalées au sujet de l'enquêteur/animateur ? <i>Par exemple : biais, hypothèses, motivations et intérêts pour le sujet de recherche</i>
Domaine 2 : Conception de l'étude		
<i>Cadre théorique</i>		
9. théorisation ancrée, entretiens compréhensifs et analyse NVivo.	Orientation méthodologique et théorie	Quelle orientation méthodologique a été déclarée pour étayer l'étude ? <i>Par exemple : théorie ancrée, analyse du discours, ethnographie, phénoménologie, analyse de contenu</i>
<i>Sélection des participants</i>		
10. échantillonnage selon le sexe, le lieu de résidence, échantillonnage théorique.	Échantillonnage	Comment ont été sélectionnés les participants ? <i>Par exemple : échantillonnage dirigé, de convenance, consécutif, par effet boule-de-neige</i>
11. Téléphone	Prise de contact	Comment ont été contactés les participants ? <i>Par exemple : face-à-face, téléphone, courrier, courriel</i>
12. Neuf participants	Taille de l'échantillon	Combien de participants ont été inclus dans l'étude ?
13. Un participant en incapacité physique de réaliser un entretien.	Non-participation	Combien de personnes ont refusé de participer ou ont abandonné ? Raisons ?
<i>Contexte</i>		
14. Domicile	Cadre de la collecte de données	Où les données ont-elles été recueillies ? <i>Par exemple : domicile, clinique, lieu de travail</i>

15. Conjoint du participant pour 2 entretiens	Présence de non-participants	Y avait-il d'autres personnes présentes, outre les participants et les chercheurs ?
16. sexe, âge, lieu de résidence (urbain/rural/ semi-urbain et maison/appartement/institution).	Description de l'échantillon	Quelles sont les principales caractéristiques de l'échantillon ? <i>Par exemple : données démographiques, date</i>
Recueil des données		
17. Question de départ fixe, entretien compréhensif avec guide d'entretien souple et réactualisé au cours de la recherche (compte rendu d'apprentissage).	Guide d'entretien	Les questions, les amorces, les guidages étaient-ils fournis par les auteurs ? Le guide d'entretien avait-il été testé au préalable ?
18. Non	Entretiens répétés	Les entretiens étaient-ils répétés ? Si oui, combien de fois ?
19. Audio	Enregistrement audio/visuel	Le chercheur utilisait-il un enregistrement audio ou visuel pour recueillir les données ?
20. Pendant et après.	Cahier de terrain	Des notes de terrain ont-elles été prises pendant et/ou après l'entretien individuel ou l'entretien de groupe focalisé (<i>focus group</i>) ?
21. En moyenne 1 heure.	Durée	Combien de temps ont duré les entretiens individuels ou l'entretien de groupe focalisé (<i>focus group</i>) ?
22. Non	Seuil de saturation	Le seuil de saturation a-t-il été discuté ?
23. Non	Retour des retranscriptions	Les retranscriptions d'entretien ont-elles été retournées aux participants pour commentaire et/ou correction ?
Domaine 3 : Analyse et résultats		
Analyse des données		
24. L'auteur et un chercheur indépendant pour le codage ouvert puis l'auteur seul pour le codage axial et sélectif.	Nombre de personnes codant les données	Combien de personnes ont codé les données ?
25. Modélisation du codage	Description de l'arbre de codage	Les auteurs ont-ils fourni une description de l'arbre de codage ?
26. Déterminés à partir des données.	Détermination des thèmes	Les thèmes étaient-ils identifiés à l'avance ou déterminés à partir des données ?
27. NVivo 11	Logiciel	Quel logiciel, le cas échéant, a été utilisé pour gérer les données ?
28. Non	Vérification par les participants	Les participants ont-ils exprimé des retours sur les résultats ?
Rédaction		
29. Oui, identifiées par le pseudo du participant.	Citations présentées	Des citations de participants ont-elles été utilisées pour illustrer les thèmes/résultats ? Chaque citation était-elle identifiée ? Par exemple : numéro de participant
30. Oui	Cohérence des données et des résultats	Y avait-il une cohérence entre les données présentées et les résultats ?
31. Oui	Clarté des thèmes principaux	Les thèmes principaux ont-ils été présentés clairement dans les résultats ?
32. Oui	Clarté des thèmes secondaires	Y a-t-il une description des cas particuliers ou une discussion des thèmes secondaires ?

VERBATIMS

ENTRETIEN N°1 : NINA

Date de l'entretien : 16/07/2016

Lieu de l'entretien : B. (péri-urbain)

Durée de l'entretien : 36 minutes

Caractéristiques de l'informateur : Femme / 84 ans / veuve / pavillon

_ Pavlos Petit : Alors Nina, je vous pose ma question pour mon travail de thèse. Donc, ma question c'est de savoir, à travers votre vécu personnel, ce que signifie pour vous le bien être.

_ Nina : Ah oui c'est vrai le bien être ! Ba le bien être déjà, c'est dans n'importe quoi. Cela peut être le bien être corporel, ça peut être le bien être dans la maison, ça peut être... Quelque soit l'endroit où on se trouve c'est de se sentir bien, et puis, d'assumer. Et déjà je pense que le bien être, c'est déjà personnellement s'accepter tel qu'on est. Parce qu'on ne peut pas avoir été, on a été, hein, jeune tous. Alors parfois on regarde des photos, d'ailleurs avec M. ça des fois on le fait, et puis on dit : « Mon Dieu ! », « Ba je dis oui mon Dieu, on a été comme ça on est plus ! » *rites* C'est tout. Mais je pense que déjà, quand on s'accepte, y'a déjà un pas qui est fait. Et puis après le bien être c'est ... On va se trouver bien chez soi parce qu'on a rangé sa maison comme on veut, parce qu'on vit, je ne vais pas dire la vie qu'on veut parce que c'est pas toujours ce qui se passe mais moi... Enfin pour moi le bien être c'est... Oui de se sentir bien là où on est, et puis, puis voilà ! Ça c'est la formule Nina.

_ PP : C'est ça, c'est votre formule !

_ N : C'est ça.

_ PP : Et le bien être corporel ?

_ N : Ah, alors là le bien être corporel il y a beaucoup de choses qui viennent euh... Ça peut être contrarié parce que par exemple on va se lever et on a des douleurs, parce qu'on a un peu le cafard, parce que... Alors moi j'ai une formule personnelle toujours, je

dis toujours : allez ! On va se mettre un petit coup de 38, fillette, dans l'arrière train ! Et ça je me le dis je fais de la sophrologie là ! Et puis ça redémarre. Alors il faut...Faut pas trop s'écouter quoi. On est obligé de se secouer un petit peu parce que sinon...Sinon c'est pas possible. Alors c'est vrai que parait-il c'est typiquement français, on se plaint beaucoup nous les français. Oui, mais je pense que y'en a d'autres c'est pareil de toute façon. Mais...Moi des fois je me plains et puis je me dis, bon y'a pire que toi. Donc étant donné que y'a pire...Sauf le jour où vous êtes moins bien luné que d'habitude ou le temps est gris et tout ça et puis là on s'écoute un petit peu et puis c'est tout. mais je pense que quand on se...Quand on part comme ça, on arrive à se sentir bien même des fois dans des conditions qui ne sont pas extraordinaires. Mais bon c'est parce qu'il faut. Il faut puis c'est tout. La vie, la vie c'est ça. Le temps passe, ben on ne peut plus faire ce qu'on faisait avant, ba il faut accepter. Qu'est ce que vous voulez ?! *rires*

L'autre fois, l'autre fois justement avec M. on parlait d'un tas de choses, elle me dit « tu te rends compte ?! » et je lui dis mais écoute, dis-toi bien que tu ne peux plus faire maintenant ce que tu pouvais faire à 20 ans. Alors ba, tu fais ce que tu peux et puis le reste tu le fais le lendemain et puis voilà. C'est ça enfin...Enfin moi je vis le bien être comme ça. Parce que vous allez avoir dix personnes et y'aura dix réactions différentes.

_ PP : Tout à fait.

_N : Voilà c'est...Moi c'est comme ça que je le conçois et puis...Je vais pas dire que c'est comme ça que j'ai été formé mais un petit parce que, mon mari était pilote dans l'armée de l'air. Donc on a connu la guerre d'Algérie puisqu'il était là-bas. On s'est marié, moi je suis parti en Algérie avec lui. Et bah des fois il partait deux semaines, il rentrait, il changeait de valise puis il repartait quoi. Il fallait bien...Fallait bien vivre quand même. Et puis fallait que la maison ça tourne et les enfants c'était pareil. Donc je pense que quand on a des...Oui des conditions de vie un peu comme ça. Ça va de soi, il faut, il faut. Euh, j'ai perdu mon mari, ça va faire 6 ans au mois d'octobre. Je dis pas que je vis bien tous les jours, c'est pas vrai mais...Mais, il est plus là, il est plus là. Puis ben, on essaye d'avoir des petits...Pour moi il est parti en mission et puis voilà. C'est tout, il faut arriver à se...parce que bon, des regrets on en a tous, mais on ne peut pas vivre que de regrets. Bon j'ai des enfants, j'ai des petits enfants, bon bah tout ça...ça pousse...ou ça tire ! (*rires*) C'est comme on voit. Mais bon il faut rester positive. Il faut...c'est pas tous les jours, faut être franc.

(*Montrant son chien*) Alors lui c'est hein, six mois sans rien ! Parce qu'avant on avait des chiens. Et au bout de six mois j'ai dit non, je ne reste plus toute seule, j'en ai par-dessus la

tête. Alors j'ai dit à mes enfants, en particulier à une de mes filles : voilà je vais prendre un chien, si il m'arrive quelque chose, parce que malheureusement on est plus vers ces périodes là que quand on est tout jeune, est ce que tu accepteras de t'occuper de mon chien ? Elle m'a dit : y'a pas de problèmes. J'ai dit : je le prends. Et bon, ça ne remplace pas un compagnon ça, mais y'a une présence. C'est tout. Et maintenant je parle à mon chien plutôt qu'à parler aux murs ! (*rires*)

_ PP : Une présence avec qui, exactement vous échangez.

_ N : Bah oui ! Non non mais c'est vrai c'est une présence, c'est...je sais pas quand il vous voit un peu triste il vient vous câliner. Vous connaissez ça avec votre chat, c'est ça c'est pareil, ça vient ça...puis bon ils ont leur vie aussi à eux. Mais lui il est très, je reconnais qu'il est très câlin. De tous les chiens que j'ai eu d'ailleurs, et pourtant j'avais, j'avais quand même eu un chien, j'ai eu des chiennes...mais c'est vraiment lui le plus câlin.

_ PP : Cela rentre dans votre bien être ?

_ N : Ah oui ! Ah bah maintenant oh la oui ! Bah oui parce que justement ça a permis de combler un certain vide que j'avais, et puis...je ne me vois plus sans lui.

Il m'a fait passer une nuit une fois, parce que monsieur était parti chez sa voisine et ne voulais plus revenir ! Il a couché dehors, une chance il faisait bon encore. Il a couché dehors mais qui a mal dormi ? C'est moi ! (*rires*) Lui je pense que non, ça ne l'a pas traumatisé de trop ! Mais...oh ça fait partie du bien être ça oui. Comme il y a des petites choses, vous recevez une bonne nouvelle et bon bah ça vous, ça vous...voilà et puis, y'a un tas de trucs comme ça. Et bah il faut prendre ce qui vous vient et puis...et puis dire bah c'est un bien précieux, et puis voilà. (*s'adressant à son chien*) Hein mon pépère !

_ PP : Le bien être chez soi ? Vous parliez du bien être corporel et du bien être chez soi ?

_ N : Bah oui suivant comment vous, comment vous expliquer...Il y a des gens qui n'aiment pas rester chez eux. Bon moi je ne suis pas une casanière, vraiment parce que quand j'en ai un peu assez, bon ou je vais dehors, parce que dehors on a toujours des choses à...ou alors je prends ma voiture je vais faire un tour mais chez soi vaut mieux que vous soyez, enfin moi je dis, parce que j'ai quand même pas mal bougé, j'ai fait quand même pas mal de déménagement avec le mari que j'avais. J'ai même vécu en Polynésie

tout ça, bah oui parce que mon fils est né en Polynésie, mais, là où j'arrivais, je recréais quelque chose, et une fois que vous avez votre cocon autour de vous...voilà on, on se retrouve, je ne vais pas dire dans ses affaires mais, on se retrouve dans quelque chose qui nous plaît. Et puis, c'est d'ailleurs pour ça que je n'aime pas, enfin moi je connais des gens qui adorent changer les meubles de place et tout ça...j'accepte que chacun, mais moi non, moi quand quelque chose est fait et que ça me plaît, j'aime bien le garder. Et pour vous donner l'exemple j'ai le fils d'une amie qui est venue il y a quelque temps et...bon et puis maintenant il est papa donc c'est pas la même chose, et il me disait « ah », puisqu'il est venu à la maison tout petit et il m'a toujours appelé Tina. Parce que sa mère me disait souvent au lieu de m'appeler, elle disait P. au lieu de m'appeler P., et le petit, Tina. Bon, et il me disait « Tina j'aime bien venir chez toi parce que je retrouve tout comme je l'ai connu. Voilà et ben oui moi c'est ça...Je suis pas maniaque ! Je peux pas dire que je sois maniaque mais j'ai voilà, j'aime bien retrouver mon petit cocon...Et même, même si je pars en vacances, enfin qu'on prenne une location et autre, il fallait que je recrée quelque chose. Et une fois qu'on est là tous, bah c'est que voilà on avait choisi et puis c'est tout.

_ PP : A chaque endroit où vous allez...

_ N : Oui, oui. Ah ben oui parce que...j'avais l'habitude de dire, moi pourvu que j'ai mes affaires...oui parce que quand les enfants, et mon mari, bon bah on recrée un petit chez soi et puis, puis voilà.

_ PP : Cela vous avez eu à le faire beaucoup dans votre vie...

_ N : Ah bah oui j'ai dû faire...quatorze déménagements à peu près. Et encore ça aurait pu continuer pire. Parce que ici ça fait quand même trente-six ans que j'y suis donc c'est plus stabilisé. Mais, bah oui. Depuis que j'ai quitté mes parents et puis que on est allé d'abord en Algérie, d'Algérie on est revenu en France, mon mari était basé au Bourget, du Bourget on est allé ensuite dans l'Eure, puisqu'il était à la base à Evreux, de l'Eure on est venu en Seine et Marne, et je dois en oublier entre temps parce que par exemple en Polynésie on est arrivé on était à un endroit, on a déménagé bon, et en Seine et Marne, bah en Seine et Marne j'ai habité vers à Savigny et on a terminé ici. Mais il faut que je recrée, une fois que c'est recréé c'est bon, je suis chez moi.

_ PP : Et là vous vous sentez bien, le fait de recréer...

_ N : Ah oui oui. Et puis voyez, les enfants ils disent bah « vient passer tant de jours », bah je suis partie deux mois cette hiver parce que ma fille m'a kidnappé entre guillemets...Mais moi je suis bien chez moi. Et...j'éprouve pas le besoin de partir. Bah, j'ai de l'extérieur, j'ai une maison pour moi toute seule qui est trois fois trop grande mais enfin bon ça c'est pas grave. C'est, c'est notre maison et puis les enfants...l'autre fois je dis « oh si ça continue je vais » et « non non non et puis nous alors si on a, si il nous arrive, il faut qu'on puisse se rapatrier quelque part », « bon d'accord ! » (*rires*). Bon bah c'est comme ça. Et pourtant mes enfants sont loin tous les trois. Parce que j'ai une fille qui habite à Pau, j'en ai un autre qui est dans le Lot et ma deuxième fille elle est dans les Alpes Maritimes. C'est, famille éclatée. Enfin famille éclatée par le travail hein. Bah oui comme M. avec ses filles. Bon bah c'est comme ça et puis voilà.

_ PP : Vous avez parlé aussi du bien être, c'est de se sentir bien, être bien dans sa peau...

_ N : Oui, oui !

_ PP : Qu'est-ce que ça veut dire pour vous ?

_ N : ...

_ PP : Dans votre vie de tous les jours.

_ N : Bah quand je me sens, comment vous expliquer...quand on se sent...bon déjà quand il y a un peu de soleil on se sent nettement mieux. Quand il pleut, quand le temps est triste...l'hiver il peut y avoir de très belles journées en hiver bon. Moi je dis quand il y a un rayon de soleil on se lève avec le comment, le moral nettement meilleur. Mais je sais pas quand on se sent...moi je dirai zen. Quand on se sent...bon je dis pas que des catastrophes, des soucis il y en a tous les jours mais...je sais pas. Quand j'ai pas trop mal par exemple, puisque bon, j'ai quand même pas mal d'arthrose et autre. Puis quand on entend guérissez-vous de l'arthrose je dis « mon œil » mais enfin bon ça c'est autre chose (*rires*). Voilà, le matin moi quand je me lève et que j'ai pas trop mal, ah je dis tiens ça va ! Bon et puis voilà. Puis faut avouer aussi que j'ai...j'ai une tendance c'est à...ironiser sur certaines choses. Ou alors je me dis à moi même « allez arrête de te plaindre hein ! » Et si c'est pas le jour je me dis « allez plains toi un bon coup », mais à moi même, c'est tout. Et

puis non mais j'ai toujours tendance à ironiser sur les choses et puis...mais ironiser dans le bon sens, pas méchamment. Et puis voilà, puis faut prendre la vie comme...de toute façon la vie, euh, la vie elle nous est imposée qu'on ne le veuille ou non et...je pense que ça sert à rien de...bon j'ai la chance pour moi de ne pas avoir un caractère dépressif. Parce que ça, je sais ce que c'est, mon mari avait aussi, mon beau père a fait de la dépression et alors là faut voir comme, et ça c'est pas, enfin quand je dis un caractère, parce que quand ça se déclare souvent on prend ça un peu à la légère, or je trouve que la dépression c'est une vraie maladie. C'est sournois, c'est bon. Disons que j'ai pas ce genre de caractère, tant mieux pour moi parce que, je vous dis mentalement, je, se remuer (*en avalant le mot*), bon y'a des jours j'ai pas envie comme les autres de bouger, de faire ci de faire ça, mais quand j'ai pas envie je reste tranquille chez moi puis, puis voilà. Je cherche pas midi à quatorze heures, on fait comme ça et puis c'est tout. Mais alors quand on se sent comme ça pas trop mal, bah j'dis bon faut apprécier puis, puis voilà. Donc quand on se, quand on a pas trop mal, quand on rien de vraiment particulier qui à vous, comment dire, à vous inquiéter ou autre, bon bah là je peux dire qu'on est bien donc, être, on est bien donc, voilà c'est tout.

_ PP : Et, j'ai bien aimé vous avez dit une phrase « ne pas trop s'écouter »...

_ N : Et oui, bah oui parce que, ça c'est un peu, je dis que ça devient un peu un cercle vicieux parce que si on s'écoute, si on s'écoute euh...on réalise qu'on est pas bien, qu'on a mal ici ou qu'on a mal ailleurs enfin bon, tout ce que vous voulez. Et le fait de s'écouter bah fait remonter des choses qu'on a pas toujours envie de voir revenir...et bon...j'aime bien écouter les autres, et d'ailleurs j'ai souvent des amis ou même des plus jeunes qui viennent, qui aiment bien me parler parce que je les écoute, après je dis que ce que j'en pense, j'impose rien du tout. Mais déjà soi même pas trop s'écouter. Ou alors le jour où on a envie de s'écouter, parce qu'on est comme tout le monde on a le droit, bah on reste chez soi, on ne voit personne comme ça on importune personne ! (*rires*) Bah, c'est une, c'est la logique. Bon c'est peut-être plus facile à dire qu'à se, qu'à faire. Mais bon non quand y'a du soleil j'ai pas trop envie de m'écouter, donc voilà ! (*rires*) Par contre, quand il fait pas beau, c'est vrai qu'arrive un moment où là...mais non sinon...non faut se secouer voilà, faut pas s'écouter, faut se secouer puis...puis les journées passent parce que des fois, des fois on est à la fin de semaine je dis « mon dieu déjà ! ». Donc il a bien fallu que le temps passe, puisqu'on dit que le temps qui passe vite on ne s'en rend pas compte, celui qui s'écoule lentement, pourquoi, pour quelle, bon y'a des raisons sûrement, celui-là est beaucoup plus long à passer, et pourtant le laps de temps est le même. (*rires*) ça

c'est...(parlant au chien) oui oui, oui t'es adorable; allez sois sage. Non mais c'est...de toute façon...quelqu'un qui n'a pas le...enfin qui n'a pas le moral dirons-nous, qui est toujours triste ou qui ne pense qu'à des choses tristes...ça n'arrange pas les choses non plus. Alors, on est peut-être plus ou moins prédisposé à ce genre de choses. Mais moi mes parents étaient un peu comme ça, euh...et ils n'avaient pas la même vie que nous on a pu avoir parce que c'est vrai qu'avec le modernisme avec tout ce qu'on veut. Mais, au moins ils ne se laissaient pas abattre...donc de toute jeune je pense que...voilà puis c'est tout. Et puis la vie qu'on vit aussi fait que...alors des fois on me dit « oh la la vous êtes toute seule ! », bah oui je suis toute seule malheureusement. Mais, bah c'est justement ce laps de temps qui reste autant le passer plus ou moins agréablement...que de toujours gémir, se plaindre et autre. Bah on essaye de faire passer le temps et puis, voilà. Et des fois avec des petites choses de rien du tout hein ! Mais bon...

_ PP : C'est quoi pour vous par exemple ces petites choses ?

_ N : Ah, oui c'est quoi ? Ça peut être pas grand-chose, un rayon de soleil comme je vous disais de...et puis vous apprenez une bonne nouvelle dans la journée ça vous met du baume au cœur, euh vous apprenez une naissance, vous apprenez, bon on n'apprend pas que ça malheureusement, mais...moi j'ai toujours essayé de voir le côté positif des choses. Vous savez on dit toujours le verre à moitié vide c'est très, à moitié plein déjà c'est plus...bon eh ben, quand essaye d'appliquer ça...ma foi...ou alors est ce que j'ai une petite dose d'inconscience quelque part sûrement aussi j'en sais rien. Je me suis pas psychanalysée pour savoir mais...(rires) faut peut-être en avoir aussi pour réagir comme ça. Mais ça ne m'empêche pas de penser à mon époux, ça ne m'empêche pas de, des fois dire « oh les enfants sont loin », mais non mais bon c'est leur vie et puis, comme je veux pas être une charge non plus, voilà, c'est, c'est bien comme ça...voilà qu' ! (rires)

_ PP : Et c'est déjà beaucoup !

_ N : Oui ! Ah ça ne durera peut-être pas tout le temps hein je sais pas vous savez, là je vous dis ça maintenant mais savoir je peux devenir euh...bon si je deviens sénile de toute façon je ne me rends plus compte des choses, alors donc c'est différent. Mais...c'est vrai que quand on a eu, enfin bon j'ai fréquenté par la force des choses le milieu hospitalier...et c'est vrai que quand on voit certaines choses, quand on côtoie certaines personnes, on se dit euh « ouf j'ai de la chance ! ». J'ai de la chance parce que quand même j'ai une prothèse mais je, je peux marcher, je peux faire ci, je peux faire ça, je

peux...donc tout ça ça y fait...Puis vous avez des gens qui sont...enfin moi je suis, je suis seule, bien que j'ai pas mal d'amis c'est pas ce que je veux dire, mais je suis seule, mais mes enfants euh m'appellent par exemple au téléphone tous les jours, tous les trois, chacun d'un côté ils m'appellent. Euh c'est un peu comme si je les voyais dans la journée, même on se parle même par skype hein parce que et...chose que je n'ai pas connu quand je vivais en Polynésie parce que, à l'époque l'ordinateur on n'en parlait pas comme maintenant. Euh le téléphone ça n'était pas non plus du tout comme maintenant parce que j'ai eu moi pendant trois ans, j'ai eu mes parents une fois au téléphone, il avait fallu ouvrir une ligne spéciale ! Ah bah oui à l'époque c'était encore des, c'était pas la ligne téléphonique normale. Non pas que je sois né, comme m'avait dit un de mes petits fils sous le temps des pharaons mais...enfin bon quand même ! Et maintenant ceux qui vont en Polynésie, n'importe où, avec ça euh on est plus coupé du monde. Alors que là-bas c'était l'écriture, et puis voilà c'était tout.

_ PP : C'est important pour vous justement euh ces moyens de communication ?

_ N : Oui enfin moi j'ai une amie qui vous dirait « oh là là elle avec son téléphone euh ! ». D'ailleurs, parce que je considère que quand on vous appelle, des fois c'est vrai, on a malheureusement des démarchages téléphoniques ou des ceci et cela, mais bon ces gens-là font leur travail, j'essaie d'être aimable, s'ils ne le sont pas ils comprennent vite. Mais sinon c'est...oui bah c'est important parce que, comment...bah c'est un, un relai que vous avez euh...vous êtes ici bon ma fille est à côté de Nice bon on se téléphone comme si on était l'une à côté de l'autre. Bon, mon autre fille est à Pau c'est pareil, en plus je connais les lieux où vivent donc quand elles me disent « je suis sur la terrasse », je me la représente, je sais où elle est. Euh...c'est important oui. Ah bah il est sûr que là je pense que ça a été...alors c'est important et quelque fois, surtout le portable hein, mais quelque fois c'est...comment je dirais...c'est envahissant. Parce que le téléphone portable ça vous touche partout, euh, dans n'importe quel lieux, à n'importe quel moment, et y'a des moments vous aimeriez bien être euh, oui, bon, vous me direz c'est pas difficile y'a qu'à le couper, mais bon, moi je considère j'ai des téléphones c'est pour qu'ils fonctionnent donc je les coupe pas. Mais...puis même ça quand on s'envoie, sans se parler par skype, on peut s'envoyer des petits mots, on...oui c'est un contact ! Je dis qu'avec ça on est moins isolé qu'on ne pouvait l'être, enfin et puis avec le téléphone on est beaucoup moins isolé qu'on ne pouvait l'être avant.

_ PP : Pour en revenir juste au, au bien être corporel, vous parliez que des fois y'a quand

même des douleurs, comme pour vous les douleurs d'arthrose, et dans ces situations là justement comment vous faites pour euh...et bah...

_ N : Accepter ?

_ PP : Retrouver votre bien être ?

_ N : Bon, c'est pas tous les jours facile. Bon déjà je vais vous dire que quand ça fait vraiment mal, et bah je vais dans mon fauteuil et je me repose. De toute façon maintenant je suis obligée de faire ça parce que je vais passer l'aspirateur, au bout d'une demi-heure je suis obligée de m'arrêter. On pose l'aspirateur, ou le balai ou n'importe quoi, on s'installe, on attend que ça passe, et puis quand on sent que ça va un peu mieux bah on reprend, voilà. Maintenant quand y'a des jours où c'est plus fort que d'autres, bah, ce que j'essaie moi, actuellement je fais de, enfin j'ai des séances de kinési, elle elle me fait de la kinésie...ah ça y'est je vais plus me rappeler du terme ! C'est pas fonctionnel mais enfin bon elle touche, en plus elle est d'origine asiatique donc si vous voulez elle touche tous les points d'acupuncture, les choses comme ça, et...c'est vrai que quand je sors d'une séance avec elle je suis épuisée, mais...le lendemain je suis bien. Puis vous savez euh on, je fais aussi de l'aquagym, le lendemain on a des douleurs un petit peu partout mais on se dit qu'après tout ces douleurs là c'est bon puisqu'on a réveillé ce qui ne marche pas trop ! (*rires*) Mais...puis à certains moments on essaye d'oublier. Parce que si, justement, si on ne pense qu'à sa douleur, elle s'amplifie. Non pas la douleur s'amplifie vraiment, mais elle s'amplifie par euh comment je dirais...parce que quand on a une obsession, ça prend des proportions énormes. Là c'est tout. Et...bah on essaye d'oublier, et quand on oublie et qu'on se relève et que ça fait mal un bon coup, et bah on fait comment on dit aïe et puis voilà ! (*rires*) Vous savez là je marche, mais M. peut vous le dire, euh bon...il m'est arrivé d'avoir une canne parce que j'avais des, vraiment mal, il valait mieux que je me...sente plus assurée. Mais j'étais à une période où...j'avais du mal à me déplacer parce que double sciatique, bon...vous avez sûrement eu déjà des clients avec des bonnes sciatiques. Mais je peux vous dire c'est pas, c'est pas facile ! C'est très douloureux. (*silence*) On...on se dit allez faut quand même le faire. Bon quand y'a, quand on a quelqu'un avec soi, on a des choses on peut demander, mais quand on est toute seule il faut que ça fonctionne quand même, hein donc que euh...voilà. Et puis bah, moi je me suis vue rester, parce que j'avais tellement mal, euh je vais dire des journées entières oui dans mon fauteuil, en attendant, c'est le moment de le dire, en attendant que ça se passe. Parce que le chaud, et calée dans le fauteuil j'étais bien, et petit à petit la douleur,

euh la douleur très forte, réussissait à baisser. Mais bon, y'a pas grand-chose à y faire hein. Alors si je peux vous dire on fait des massages, on fait de l'acupuncture on fait de la mésothérapie, on se met des pommades, on...on se, je fais même moi maintenant des...trucs électriques dans le dos, et ça je trouve que ça fait énormément de bien alors j'en fais tous les jours. Et...ce que j'appelle mes soins d'ailleurs parce que le matin euh, quand j'ai pris mon petit déjeuner, je me mets mes électrodes, et c'est vrai que ça me fait du bien, donc autant le faire.

_ PP : C'est des petites électrodes que vous placez euh...

_ N : Bah j'ai des...comment ça s'appelle, j'ai un appareil que j'ai acheté d'ailleurs. Et c'est, bah on met, oui on met...c'est un carré collant qu'on met et on se met au courant ! *(rires)* Y'a trente-six façons de s'y mettre hein ! *(rires)* Mais c'est vrai où le jour où je ne peux pas le faire, mhm mhm, parce que mon appareil est déchargé ou j'ai oublié de le recharger ou j'ai un rendez-vous j'ai pas le temps, je le sens. Alors ça ne me coûte pas grand-chose de le faire, j'évite de prendre des médicaments, puis, puis voilà. C'est...parce que je suis même allé, j'ai pris du, comment ça s'appelait...du sk...du...du skenan...

_ PP : Oui, de la morphine.

_ N : Oui voilà. Très bien. Et je peux vous dire que...quand, j'ai, enfin je suis allé voir un médecin pour la douleur, qui m'a dit bon bah va falloir arrêter ça parce que la morphine ça va bien. Alors il m'a dit vous faites en huit jours, « oui docteur, d'accord ». Je me suis levé un matin, bon je me dis ça va aller hop ! Bah je sais ce que c'est que d'être au sevrage ! *(rires)* Mais j'ai tenu bon parce que j'ai dit ça...il faut arrêter, il faut arrêter. Parce que c'est bien beau bon on prend, c'est sûr on prend des médicaments mais...y'a un moment où le corps il en assez aussi. C'est pas que je suis ni anti-médicaments, ni trop médicaments, mais juste la bonne mesure, puis voilà.

_ PP : Est ce que, j'ai l'impression, lorsque vous parlez donc du matin, de vos soins, c'est un moment qui est indispensable justement dans votre bien être...

_ N : Alors vous allez rire parce que pour moi, c'est un moment de repos, et de repos assise hein parce que je fais ça dans mon fauteuil, et un moment de détente, parce que je prends ma tablette et je joue. Alors bon ça me fait une heure que je passe à ça, mais, euh alors c'est pas tellement l'heure à jouer avec la tablette qui me guérit hein c'est pas ça,

mais le fait de faire cette séance c'est comme si j'avais une séance de mon kiné ou quelque chose...D'ailleurs quand j'y vais c'est vrai qu'elle me fait mal, l'autre fois elle m'a retravaillé ma jambe parce que ma prothèse ces temps-ci me fait mal et elle m'a même mis des ventouses euh bon...ça tiraille hein. Mais...je me suis tellement sentie bien après que ça vaut le coup de souffrir un petit peu. Alors je me mordais le doigt (*rires*) ou je criais un bon coup puis tant pis...mais bon ben voilà ça se...

_ PP : Est ce qu'il y a d'autres moments comme ça dans votre journée qui sont assez indispensables à votre bien être, comme ce moment-là du matin...

_ N : Alors j'ai bon effectivement, j'ai bon la période de mes soins, euh...le midi après mangé je ne fais pas de sieste parce que je n'arrive pas à dormir, mais j'aime bien m'accorder allez euh...une demi-heure, trois quart d'heure tranquilles, je fais des mots croisés, bon et puis si j'ai un travail à faire je le fais, si je n'ai rien à faire et ben je regarde la télé, je brode en même temps, enfin j'arrive toujours à trouver euh...de quoi m'occuper. Et si je n'ai envie de rien faire, maintenant je pars du principe je ne fais rien. Voilà, là c'est, c'est comme ça. Non mais c'est vrai il y a des périodes où j'aime bien comme ça...je pense que c'est plus du, comment je dirai, des manies qu'on prend en vieillissant, puis d'autres moments des besoins...bah c'est à dire qu'une manie devient un besoin parce que...parce qu'on a tellement l'habitude de le faire et qu'on en ressent un certain plaisir sûrement que je voilà...je vais et puis...m'enfin ça dure pas...non puis j'ai jamais pu faire de sieste. Je suis...non pas que je suis anti-sieste mais...si j'ai le malheur de m'endormir, comment je vais vous expliquer ça, quand je dis toujours j'ai l'impression après d'avoir le cœur qui dors encore. Voyez je ne suis pas bien. Alors ben voilà j'évite et puis c'est tout, c'est tout puis...ou alors on est sur, je suis chez des amis on joue aux cartes, bon bah tout ça c'est de la détente c'est du...

_ PP : C'est ça. Donc y'a ce moment de détente euh, assez important...

_ N : Oui euh...alors des fois je me pose même moi-même la question en me disant « mais tu te détends pourquoi ? » (*rires*) Et bah j'ai pensé qu'il valait mieux que je me détende et puis que ça me fasse du bien que...bon puis maintenant j'ai plus d'impératifs comme j'ai pu en avoir en étant plus jeune donc, voilà...Alors quand on regarde bien ça fait beaucoup de détente quand même hein ! (*rires*) Et ce que j'aime beaucoup aussi c'est le matin, dans mon lit. Ah, je me dis « est ce que dois, vraiment je vais me lever ? », mais je me lève hein parce que...(*rires*). Mais oh j'apprécie. Puis des fois je me réveille très tôt,

oh je dis « non il est pas l'heure hein ! », et j'arrive à, me rendormir. Alors, ben voilà. Voyez ce sont des petites choses comme ça...

_ PP : Voilà.

_ N : ...qu'on prend pour, puis on s'aperçoit que c'est pas désagréable. Mm, (*toux*)...Sinon ben...non y'a rien de...c'est surtout le matin, c'est vrai que le matin j'aime bien, oué oué. Et quand je ne peux pas le faire, parce que par exemple j'ai un rendez vous euh, enfin de bonne heure, oui des fois à neuf heure et demi ou bon dix heure, là j'ai pas le temps parce que faut que je me lève, faut que je fasse ce que j'ai à faire, mais...et j'ai beau par exemple en rentrant dire bon ben je vais rattraper bah non c'est pas pareil. C'est pas pareil et...et ça me manque cette...d'ailleurs le docteur m'avait dit vous pouvez arrêter quand vous, oui mais moi je trouve que ça me fait du bien alors, j'en profite. Alors y'en a qui disent « oh non moi ça m'énerve ces trucs électriques », bah oui non pour moi, moi ça m'énerve pas donc, je continue.

_ PP : Comme vous dites c'est rentré dans vos besoins ?

_ N : Oui, oui c'est rentré dans...dans l'ordre du jour. Voilà...le matin je fais ci, je fais ça bon ben...c'est vrai que on dit toujours on a pas de besoins on s'en crée. C'est vrai. Et ben ça c'est un besoin qui m'a été...enfin, qu'on m'a conseillé de faire, et puis j'avoue que maintenant ben je continue parce que je trouve que ça m'apporte quelque chose. (*silence*) Et ça n'embête personne. Donc euh... (*rires*). C'est encore mieux ! (*rires*). Voilà.

_ PP : Merci Nina.

_ N : Oh bah y'a vraiment pas de quoi.

ENTRETIEN N°2 : ZAGO

Date de l'entretien : 30/07/2016

Lieu : B. (péri-urbain)

Durée de l'entretien 26 minutes

Caractéristiques de l'informateur : homme / 76 ans / marié / pavillon

_ Pavlos Petit : Voilà donc, Mr Zago, euh, donc comme je vous l'ai dit donc c'est euh, un travail, une recherche sur le bien-être, le bien être des personnes âgées. Et euh, donc la question que je vous pose, question assez ouverte, c'est comment est-ce que vous, vous voyez le bien être, à travers votre vie, votre vécu.

_ Zago : D'abord mon bien être c'est tout simplement de, le matin je me lève, je fais ma toilette et là je suis dans mon jardin, je vais m'occuper de mes légumes, de mes, mes fleurs ! Ensuite je vais marcher. Dans le temps malheureusement j'avais un petit chien, je marchais pendant une heure tranquillement. Maintenant j'attends mon épouse et nous allons marcher autour du lac en bas pendant une heure à peu près. On revient, on s'occupe du repas de midi. Voilà et puis après ben on s'occupe selon...selon nos activités que nous avons ici sur P.. Ici nous sommes sur P., Mr A. c'est sur B.

_ PP : C'est ça.

_ Z : Alors sur P., moi j'ai différentes activités avec la commune que j'ai monté il y a, maintenant une dizaine d'années. C'est-à-dire que je suis président d'un conseil de hameau ou quartier si vous voulez qui regroupe à peu près sept mille habitants ici à P.. Et on organise plusieurs fois par an des activités comme un rallye vélo, comme des, comme des brocantes, un nettoyage de la rivière entre autres, et puis euh...au moment de Noël, on fait un goûter inter-génération avec des personnes âgées et des enfants. On distribue des bonbons et puis des, voilà. Entre autres activités, j'ai également une autre activité que j'ai créée il y a cinq, six ans là. C'est la numérisation de films super huit et double huit que les gens ont depuis des années et qu'ils ne regardent plus parce qu'ils n'ont plus le matériel adéquat. On numérise également toutes les diapositives et puis euh, on reproduit pour certains des cassettes VHS sur DVD. Ça nous donne beaucoup d'activité vous voyez.

_ PP : Eh oui.

_ Z : Alors euh, à part ça ba, il nous reste un peu de temps pour s'occuper de nos petits-enfants. Alors nous avons une fille ici qui se trouve à peu près à vingt kilomètres d'ici. Bon maintenant les enfants sont grands, on les voit plus beaucoup. Mais j'ai une autre fille qui se trouve euh, à côté de Limoux dans l'Aude, nous y allons de temps en temps pour garder les enfants.

_ PP : Mmm, les petits enfants.

_ Z : Les petits enfants, oui les petits enfants. Et puis bon bah on, de temps en temps on prend quelques vacances, c'est-à-dire euh, à peu près fin juin, mi-juin on s'en va un peu en Vendée, une semaine. Et puis, là, on va partir fin août pour une quinzaine, trois semaines peut-être en Espagne. Voilà.

_ PP : Donc, euh. Si j'ai bien compris c'est euh...toutes ces activités-là, qui, qui font partie pour vous de votre bien être.

_ Z : Oui exactement. Mon épouse fait partie d'une chorale, donc ça fait de l'occupation, parfois ils donnent des récitals.

_ PP : D'accord.

_ Z : Bon moi voilà j'ai des activités gymnastique, activité aqua fitness piscine.

_ PP : Oui.

_ Z : Et on sort, le dimanche on sort rarement parce que, on profite, on laisse les autres, les parisiens notamment se promener et puis nous on reste sur la, le secteur...Voilà.

_ PP : J'ai noté aussi que, dans vos activités il y a...y'a quelque chose de l'intergénérationnel.

_ Z : Oui, beaucoup oui.

_ PP : En quoi ça, ça vous fait du bien de participer à ça ?

_ Z : Bah disons que, j'ai pas l'impression d'être âgé, j'ai maintenant 76 ans mais je m'occupe de personnes qui sont cinq fois plus jeunes que moi et qui sont, en autres difficultés si vous voulez. Alors je leur fourni des bouquins, je leur fourni...j'ai des amis qui, qui travaillent encore dans différentes branches, qui font des livres notamment, qui font de la musique. Et puis moi je m'occupe du jardin. Avec d'autres amis on fait, l'hiver, enfin au printemps je fais mes semis, j'en donne à de tas de gens, et puis je garde les miens aussi. Voyez, voilà. Alors dans le temps j'avais un petit chien, que, que j'aimais beaucoup, malheureusement il est décédé cette année, cet hiver. Donc comme je suis...à mon âge je peux plus en reprendre. On s'engage pour quinze à vingt ans avec un chien donc euh voyez.

_ PP : Et c'était un compagnon...

_ Z : Ah oui c'était un compagnon, c'était un gosse !

_ PP : Et pourquoi vous dites euh, vous vous sentez jeune ? Vous vous sentez jeune ?

_ Z : Bah parce que je m'imagine pas que j'ai bientôt quatre-vingt ans ! Non pas du tout, je fais un peu de sport, un peu moins maintenant. Je faisais beaucoup de vélo avant, mais maintenant ça devient un peu dangereux. Les routes sont plus très sûres du point de vue, les camions vous frôlent. Non c'est plus, vaut mieux mettre les vélos sur la voiture et allez se promener en forêt. Puis bon je sens un peu que, je commence à être usé si vous voulez. Le mécanisme n'est pas pareil, maintenant faut lubrifier.

_ PP : rires. C'est ça. Comment justement est-ce-que vous sentez dans votre corps ce, ce bien être ? Qu'est-ce que ça veut dire pour vous en fait ?

_ Z : Bah...je peux pas vous...Comment exprimer ça je sais pas moi ? Silence Pouvoir se...toujours libre, de pouvoir marcher, de pouvoir se conduire, pouvoir...toutes les activités, bon je faisais plus avant mais maintenant bon, je me suis un peu réduit parce que, faut penser à garder toute la mécanique en route. Tant qu'on a un peu de la santé...On est entouré ici de malheureusement de gens qui commencent à disparaître, ou des maladies graves et...notamment une voisine qui est ici là et qui a une maladie de Charcot. Et qui malheureusement bon, on donne notre petit coup de main. Silence. Voyez, c'est bien organisé la vie et puis bon, y'a pas de contraintes. Surtout ça.

_ PP : Cela veut dire y'a pas de contrainte ?

_ Z : Parce que dans le temps, bon à l'époque où je travaillais, je travaillais dans les dépôts pétroliers, quinze à dix-sept heures par jour. Quand je, je faisais des stages de pompiers notamment, de sécurité et pas mal de choses. Et après, y'a, des copains qui m'ont dit « mais bon, t'es à la retraite mais si tu veux on va faire une, t'as fait des tas de stages, maintenant c'est à toi d'enseigner ». J'ai dit « non c'est fini ! Je ne veux plus de contraintes. Si je veux partir je pars, si je veux plus de... ». Bon mon épouse n'était pas encore à la retraite quand je suis parti, donc j'étais un peu freiné sinon. Sinon, on partait, avant on partait un mois et demi, deux mois et demi en Espagne en vacances. Bon maintenant on s'est restreint parce que là...On gagne plus la même chose. Et malheureusement nos retraites ne sont pas revalorisées ! Depuis une dizaine d'années. Voyez.

_ PP : Justement cette...cette liberté, j'ai l'impression que c'est important pour vous.

_ Z : Ah oui ! Silence.

_ PP : C'est-à-dire euh...vous la considérez par rapport à votre...c'était votre travail ?

_ Z : Oui.

_ PP : Maintenant vous la considérez comment, pour vous c'est...ça veut dire quoi pour vous aujourd'hui votre liberté dans la vie ?

_ Z : Soupir. Faire ce que je veux (*à peine audible*) ! Bon limi...limité. Je peux pas m'amuser à dilapider tout l'argent que j'ai mis de côté. Mais non, non. On vit normalement. Ce que j'appelle vivre, comme on vivait avant, dans le temps.

_ PP : ça veut dire quoi ?

_ Z : Bah y'avait plus les...Je sais pas comment vous expliquer ! On avait pas tant de contraintes dans le temps. Je peux même vous dire que dans le temps on roulait en voiture on...Le, le maximum de la vitesse c'était...il y avait jamais de vitesse imposée. Voyez maintenant, bon vous dépassez de 1 km/h vous risquez la tôle plus que, que celui

qui vient de violer une bonne femme, mais enfin c'est, c'est un peu ça si vous voulez. Oh y'a quand même, enfin toutes... *Silence*.

_ PP : Vous sentez plus de restrictions qu'avant ?

_ Z : Oui, quand même oui. Moi personnellement ça ne me gêne pas beaucoup, mais je vois que certain, ça va beaucoup les gêner. Je vois par exemple les choses...la sécurité, je vois dans...Y'a de ça vingt-cinq, trente ans, les jeunes faisaient du stop, ils étaient tranquilles, ils se déposaient...maintenant vous voyez plus personne faire du stop. Mais enfin, je fais pas mal de route, c'est très peu...peut-être à la sortie de Paris. Mais...les gens ont moins confiance. Y'a quand même, une insécurité quand même ici. Malgré nos...y'a quand même des...pourquoi on met des signal d'alarme sur les maisons ? Pourquoi...alors qu'on pourrait laisser la porte ouverte. C'est un peu ce qui...ce qui nous freine, enfin pas freine mais nous gêne un peu maintenant. *Silence*

_ PP : Mmm, comme disons, une teinte de...une teinte de gris dans le...dans le paysage.

_ Z : Oui. Et vous faites médecine où ça, dans la région...sur Paris ?

_ PP : A Lille.

_ Z : Ah d'accord. C'est pas à côté. Moi j'ai une...une nièce qui...qui fait méd...fait toubib mais elle est à Foix je crois.

_ PP : Et euh, pour en revenir à vous, est-ce que...vous parliez donc euh, par exemple du début de votre journée, le matin euh...qu'est ce qui est...si j'ai bien compris y'a des choses qui sont assez importantes pour que, entre guillemets, « la journée soit belle ».

_ Z : Bah qu'il fasse beau déjà.

_ PP : Oué.

_ Z : Déjà qu'il fasse beau. Bon s'il pleut c'est pas grave, mais euh, je vais m'occuper d'autre chose, je vais travailler à l'intérieur, j'ai un ordinateur, je fais beaucoup de photos...je suis toujours d'une occupation. La cuisine aussi, pourquoi pas. J'aime bien faire des petits plats. Voilà...Puis bon...Non on s'occupe de ça...je peux pas vous dire je

sais pas comme ça...à priori ce que je vais faire le lendemain matin...Demain ça va être dimanche je crois. Bah y'a p'tête le marché, faire un tour au marché, puis voilà. Rencontrer des amis, discuter un petit peu...Et après on va faire, on va utiliser le barbecue, et, passer la journée ici, vous voyez...regarder les piafs !

_ PP : Vous aimez bien passer du temps dehors ?

_ Z : Ah oui ! Oui. Dès qu'il y a un rayon de soleil, même l'hiver je suis dehors. Dès qu'il ne pleut pas je suis dehors. Bon là des fois y'a pas grand-chose à faire dans le jardin mais enfin, on va marcher. Silence. Qu'est-ce qu'je me suis fait pour...à la retr', quand j'ai été mis à la retraite, j'dis c'était mieux la retraite je suis parti avant...j'avais cinquante-sept ans parce que ma société avait fait déjà une jointure avec une autre société, ils prenaient personne au-dessus de cinquante-deux donc ils ont dégagé les gens, et on habitait à Rueil-Malmaison avant, à côté du mont Valérien. Des amis m'ont dit « alors tiens, Michel t'es à la retraite maintenant donc tu vas pouvoir t'occuper d'un jardin, on te donne une parcelle de terrain. Parcelle de terrain qui faisait à peu près trois cent mètres de long sur douze mètres de large sur les flancs du Mont Valérien.

_ PP : Ah oui !

_ Z : Un ancien rond de vigne. Avec une cabane, une source, et puis bon...Et surtout ce que j'ai fait à ma retraite, c'est visiter tous les musées de la région de Paris, que j'avais vus, connus quand j'étais gosse et que j'avais jamais eu le temps de revoir. Sauf une fois, une fois par an, je prenais une journée avec mes filles, et on allait au zoo, au, au jardin des plantes exactement, et on revenait à pied, à peu près, le long de la Seine, pour voir les bouquinistes, pour voir les...c'était un, un plaisir. Maintenant mes filles, c'est surtout de mes petites filles que je m'occupe. J'ai deux filles et cinq petites filles.

_ PP : Oué ! Ba félicitations ! Beaucoup de filles !

_ Z : J'y suis pour rien pour les gamines ! Rires. J'aurais bien voulu avoir un train électrique mais enfin vous voyez...

_ PP : Donc, vous avez été retraité à quel âge du coup ?

_ Z : Cinquante-sept.

_ PP : Cinquante-sept.

_ Z : Non cinquante-six, le 31 décembre 1996 à 19 heures.

_ PP : C'est précis.

_ Z : C'est précis et j'ai fait mon travail comme d'habitude. Après ils ont été embêtés.

_ PP : Vous avez aimé votre travail ?

_ Z : Oui. J'ai fait quinze ans de gestion de station-service, puis quinze ans de gestion d'un dépôt de lubrifiants. Ça prenait, bah des semaines de 80 heures. Voyez. Autrement bah j'avais, j'étais, pas responsable mais enfin, j'avais la gestion de à peu près 170 stations-services dans la moitié nord de la France y compris l'Alsace et la région de l'est. Fallait... Fin c'était agréable, voir la clientèle, voir des, voir des gérants, voir des clients, voir des têtes nouvelles.

_ PP : Et vous l'avez vécu comment le passage à la retraite ?

_ Z : Euh le premier jour, ça, ça fait tout drôle hein ! Ça fait tout drôle comme je me levais tous les matins à 4 heure, bah vous continuez à vous réveiller à 4 heure mais après je me recouche ! Rires. C'est, quelques jours, puis après c'est, j'ai repris une activité. Puis à l'époque j'avais encore ma maman. Ma maman est décédée l'année dernière à 106 ans, et je m'en suis occupé pendant des années. Mais c'était en province, dans une maison, à côté de Blois, fallait s'occuper... Y'avait pas mal d'allers et retours.

_ PP : D'allers et retours, tout à fait...

_ Z : Maintenant...on tire un trait sur, sur tout ça parce que...on peut plus entretenir trois maisons. Silence. Voilà puis bon nos plaisirs c'est tous les ans de retrouver des amis, notamment en Espagne, dans un peu dans le, le...l'Aragon de Mr A. Mes parents aimaient bien aller en Espagne, depuis 1947, enfin voilà...

_ PP : Vous y allez chaque année ?

_ Z : Pratiquement à, disons que, y'a peut-être 2-3 ans que je n'y suis pas allé. Silence. J'y suis même descendu en mobylette, quand j'étais étudiant.

_ PP : J'ai une question c'est, pour vous est-ce qu'il y a une différence entre donc, par exemple ce plaisir ou d'autres plaisirs que vous avez et la sensation de bien-être ?

_ Z : Bah non, c'est la même chose.

_ PP : C'est la même chose.

_ Z : Pour moi c'est la même chose. Le bien-être c'est, ce que je vous ai dit c'est, le plaisir de pouvoir faire ce que je veux en fonction de mes possibilités.

_ PP : Est-ce que euh, les limitations dont vous parlez dans votre corps, qu'est-ce que c'est ?

_ Z : Les limitations ?

_ PP : Vous sentez vous m'aviez dit ?

_ Z : Ah bah on a pas le même souffle qu'à soixante ans. On commence à s'apercevoir qu'y a des choses qu'on...Bon je fais du vélo bah, je, j'ai du mal à respirer. Je sens des choses...bah faut se limiter, faut pas faire des...je ferais plus de ski maintenant. Je, je veux éviter tout accident. On fait plus la même chose, on monte plus dans les arbres, bon maintenant y'en a plus vous me direz ! Y'avait un cerisier, il est mort donc euh, c'est pas en montant dans le lilas que je risque de me faire du mal donc euh. Non mais voyez ce que je veux dire, on fait attention à notre santé quand même.

_ PP : Don c'est important de, de quand même s'écouter ?

_ Z : Oui, bien sûr...On est dans un quartier calme, je sais pas si vous vous en rendez compte, vous sortez de la région parisienne où c'est quand même...je sais pas...vous habitez sur Lille ? C'est quand même une ville aussi...

_ PP : Une grande ville...

_ Z : Une grande ville. J'ai connu Lille pour des raisons professionnelles, Saint André lez Lille notamment, où y'avait notre dépôt. Mais, on habitait à Rueil, à la rigueur c'était pourtant pas trop mal...c'était la proche banlieue, mais ça s'est bétonné de partout, et puis, au début où on habitait là-bas, je tirais le lapin depuis ma fenêtre de salle à manger ! Rires. Maintenant, on est venu chercher, quand à la retraite, quand on était tous les deux à la retraite on a cherché, on a agrandi le cercle autour de, enfin de Paris, d'où habitait nos filles, qui habitait Raveil, on a cherché autour puis on est tombé ici, ça a plu puis voilà. Et on s'est intégré pratiquement dans les trois mois qui suivait sur la vie communale. J'ai pas, on m'a demandé plusieurs fois de faire partie du conseil municipal. J'ai dit non, moi je suis apolitique, je veux ma liberté. Et je m'entends avec n'importe, avec tous...les gens qui sont actuellement à la Mairie, les anciennes mandatures comme les nouvelles. Eviter toute friction. Le premier adjoint m'a présenté un jour au Maire, le nouveau Maire, et a dit « bah voilà, Zago c'est la seule personne qui s'est jamais engueulé avec quelqu'un sur P. ». Y'a des gens qu'on aime plus ou moins mais bon, qu'on tolère. Ça fait partie aussi ça du bien-être.

_ PP : C'est-à-dire ?

_ Z : Bah, d'être bien avec tout le monde enfin...sans être copain à fond y'a des gens qui, on a pas les mêmes idées mais on se respecte.

_ PP : Avec qui vous continuez à échanger...

_ Z : Ah oui, oui oui.

_ PP : Vous êtes marié depuis combien de temps ?

_ Z : Ça va faire cinquante ans au mois d'Octobre vous voyez ! On prépare nos noces d'or.

_ PP : Félicitations !

_ Z : Non, c'est une question de, une question de chance et de santé surtout. Beaucoup de mes amis sont veufs ou veuves et...et puis y'en des divorcés aussi, on a eu tous les...Y'a la guerre qui a fait pour quelque chose aussi...Enfin moi je suis né bon, en 40 et,

j'ai eu le droit à la guerre d'Algérie, mon père était à la guerre de quarante, mes grands-parents ont eu la guerre de 14 et 70, voyez c'est, je suis passé à travers, 'fin, certains...

_ PP : Oui, c'est vrai...

_ Z : Je voulais dire également, je m'occupe des, je suis porte drapeau des anciens combattants, et membre vice-président de la FNACA.

_ PP : De la ?

_ Z : FNACA c'est la Fédération Nationale des Anciens Combattants en Afrique du Nord.

_ PP : En Afrique du Nord, ok...Vous participez à, à beaucoup d'activités !

_ Z : Bah ça occupe et, ça fait, permettre de se faire des amis, de tous bords.

_ PP : Et bah merci.

_ Z : Y'a pas de quoi.

ENTRETIEN 3 : BIBO

Date de l'entretien : 09/09/2017

Lieu : S. (péri-urbain)

Durée de l'entretien : 37 minutes

Caractéristique de l'informateur : homme / 75 ans / marié / pavillon

Pavlos Petit : Je voulais savoir, comment est-ce que vous vous représentez votre bien-être, à partir de votre vécu personnel, de votre expérience personnelle.

Bibo : Alors, d'abord, qu'est-ce que tu entends par bien-être ? Parce-que y'a deux, moi je vois deux aspects, y'a le bien-être psychologique et intellectuel si je peux dire et le bien-être physique. Pour moi c'est deux choses différentes mais complémentaires quand même, hein.

P.P : Je m'intéresse aux deux. Je m'intéresse aux deux et euh, et justement je...partons sur, voilà sur ces deux bien-être.

B : Je dirai que le, le bien-être déjà le plus facile à cerner je dirai, ce serait le bien-être physique pour moi. Puisque pour moi le, le bien-être c'est pouvoir faire tout ce que j'ai envie, que je souhaite faire sans avoir de contraintes physiques qui me, qui me bloquent et qui m'empêchent...euh je dirai que je suis un peu bien placé pour le, le savoir puisque j'ai quand même de, des problèmes osseux articulaires et ainsi de suite...euh parce que bon je sais pas si tu es courant mais enfin j'ai quand même eu par le passé des opérations de la colonne vertébrale, de hernies discales qui ont laissé des traces, ce qui fait que bah y'a quand même des choses où je suis quand même un peu...pas handicapé, c'est pas le mot, mais euh où je me sens quand même gêné et je me rends compte aussi que maintenant avec euh, en vieillissant, il m'arrive des, des petits pépins que je n'avais pas avant. Hein, je me suis là, à l'ascension, je me suis cassé le poignet par exemple, en tombant, euh...je m'étais fait, plusieurs fois je suis tombé dans alors, j'ai des problèmes de vue si tu veux, puisque j'ai fait un décollement de rétine, y'a trois quatre ans maintenant, et puis j'ai été opéré d'un, d'une membrane épi...sur la, la rétine y'a un an et demi ce qui fait que...

PP : Sur l'autre œil.

B : Sur l'autre œil, hein. Ce qui fait que j'ai des problèmes de relief, des choses comme ça, et je me fous par terre assez facilement. Donc je me suis, je me suis fait un jour un arrachement osseux sur, sur le pied, un autre jour ça été sur la main, chose que, et alors, le, là, ce problème à la main que j'ai eu là, enfin au poignet, parce que au départ ça m'est arrivé quand on était dans la maison en Auvergne, je suis tombé parce que j'ai pas vu de marches tout bêtement euh, y'a, y'avait deux, deux marches, mais de même couleur donc comme je vois pas bien les reliefs, je l'ai pas vu je me suis étalé, bon sur place on a commencé par dire c'est une entorse j'avais été voir le médecin, bon une entorse j'ai été faire une radio ils ont pas trouvé de cassure rien, bon puis au bout de quatre semaines toujours pas de mieux donc le médecin ici, parce que j'étais revenu ici, m'avait fait faire un scanner et c'est là qu'on s'est aperçu que y'avait le capitatum qui était cassé. Donc euh...ce, ceci, euh... alors on m'a dit à ce moment-là alors il faut garder l'attelle pendant huit semaines, bon je l'ai gardée, puis au bout de huit semaines j'avais toujours mal je suis allé, retourner, alors là on a été de nouveau là-bas, je suis retourné voir le même médecin là-bas qui m'a dit bah oui mais au bout de huit semaines que, il faut conserver l'attelle maintenant, et puis il m'a fait faire de la rééducation, j'ai fait un peu une dizaine de séances de kiné là-bas...bon, ça va mieux mai j'ai encore, malgré tout, maintenant ça fait quand même trois mois hein, euh, et j'ai quand même encore des douleurs et des mouvements qui me gênent. Donc c'est là où je me dis pour moi le bien-être ce serait pouvoir faire tout, alors là j'ai jardiné un petit peu bon bah c'est vrai que je le sens, j'ai mal, 'fin j'ai mal, je suis pas spécialement douillet c'est vrai mais, c'est pas des douleurs insupportables mais ce qui n'empêche que...ce, si tu veux, ce cet aspect de, je dirai d'une gêne permanente, 'fin permanente, mais 'fin pas, mais sur certains, sur beaucoup de mouvements qui me font euh, alors y'a des, alors c'est vrai que maintenant et je m'en rends compte depuis quelque temps avec ces problèmes que j'ai, j'appréhende beaucoup de choses maintenant, alors qu'avant bon je faisais ce que j'avais à faire, euh je me préoccupais pas...

P.P : Sans se poser trop de questions...

B : Rien du tout, alors que là maintenant bah si tu veux quand je, quand je jardine, quand il faut se relever je suis à quatre pattes sur la pelouse euh c'est vrai que je m'y reprends à deux fois. Hein, donc c'est, 'fin pour moi le bien-être c'est tout ça que, 'fin je dirai entre guillemets « un manque d'autonomie » enfin, j'appelle ça autonomie c'est, si tu veux, un manque d'assurance dans tout ce que je voudrai faire parce que je sais que y'a des choses qui me contiennent.

PP : Un manque d'assurance, un manque de confiance ?

B : Bah disons que, euh, je suis d'un tempérament à pas rester les deux pieds dans le même sabot, à faire beaucoup de choses et bon, mais malgré tout depuis quelque temps je me rends compte, alors c'est vrai que j'ai eu quand même ces problèmes de vue qui m'ont quand même pas mal handicapés...euh bon ces problèmes j'ai, j'ai de l'arthrose, j'ai bon, beaucoup de choses qui font que, je me sens pas aussi libre que je le souhaiterais, pour faire ce que j'ai envie de faire.

P.P : Alors qu'avant ces questions ne se posaient pas ?

B : Bah elles se sont quand même toujours plus ou moins posées comme je, je te l'ai dit j'ai eu ces problèmes de colonne vertébrale qui remontent à...

PP : Quel âge ?

B : A vingt-neuf ans, ma première opération de hernie discale c'était à vingt-neuf ans !

P.P : Vous aviez vingt, vingt-neuf ans.

B : A vingt-neuf ans. Oui, et la deuxième j'en avais trente-trois, quatre ans après. Donc depuis, je sais que j'ai toujours une sensibilité particulière et euh bon alors là depuis quelque temps maintenant, un autre exemple, depuis quelque temps mon médecin m'a dit quand vous bricolez mettez une ceinture euh de maintien lombaire. C'est, c'est ce que je fais ! Hein bon je le fais alors des fois j'oublie mais enfin je dirai quand je sais que j'ai des travaux un peu importants à faire je mets la ceinture, bon ça me soulage mais malgré tout ça fait pas tout. Donc si tu veux c'est ça ou, c'est ça que je qualifierai de...de...

P.P : Une entrave au bien-être ?

B : Voilà, une, 'fin, une entrave...je peux pas dire que j'fais pas ce que j'ai envie de faire, mais je le fais avec des contraintes, et avec obligé de prendre des précautions que je n'aurai pas prise y'a quelques années si tu veux, ce que j'aurai fait dans la foulée...

P.P : De façon insouciante...

B : Oui c'est ça ! Parce-que ça me paraissait naturel et, et je dois dire que même maintenant euh...y'a certains travaux que j'hésite à me lancer à faire, parce-que je sais que j'aurais du mal, 'fin j'y arriverais peut-être, mais alors bon d'une part y'a ce problème de vue, parce-que depuis que j'ai été opéré de ce problème-là, j'ai toujours quand même ces problèmes de relief, de...je vois mal si tu veux, si j'ai besoin de desserrer une vis, je vois pas comme ça si c'est une vis à tête fendue ou une tête cruciforme, euh bon. Donc là, là si tu veux c'est, alors, compte tenu de ça, y'a des choses que j'hésite, j'hésite à me lancer à faire donc c'est, c'est là où, parce-que, je sais, je sais pertinemment que j'aurais du mal à le faire, je dirais, j'arriverai, j'y arriverai quand même, mais pas aussi naturellement et facilement que j'aurais pu le faire il y a quelques années.

P.P : Vous anticipez les difficultés à l'avance et du coup ça peut bloquer parfois certaines...

B : Eh oui, oui.

P.P : Certains projets.

B : Oui.

P.P : Et est-ce que, parce-que finalement euh, ces contraintes physiques euh...vous vivez avec depuis assez longtemps, donc est-ce que vous avez développé justement une euh...une autre façon de faire, une autre façon de vivre avec ces contraintes, avec le temps ?

B : Bah disons que...j'ai développé une autre, par la force des choses je dirai, euh, une autre façon de faire c'est qu'il y a des choses que je fais faire que je faisais moi-même avant !

P.P : Mmm.

B : Là si tu veux avant les vacances, bon c'est vrai que j'avais cette attelle qui me gênait, que je pouvais pas faire, j'ai demandé à...une entreprise de venir me faire le jardin. Bon, si tu veux pour moi faire faire le jardin par quelqu'un d'autre euh, franchement je...j'dirai presque ça me fous hors de moi de le faire faire. Mais, j'y suis entre guillemets

« contraints ». Silence. Parce-que, et là par exemple on, on a passé deux mois dans la maison en Auvergne, bon bah y'a des choses que je n'ai pas faits parce-que je ne pouvais pas, parce-que j'avais mal, j'avais encore l'attelle, j'ai eu l'attelle jusqu'à fin juillet, donc, et puis après j'ai, comme il m'avait dit euh, avec ce que vous avez eu faut pas porter, faut pas appuyer, faut pas frapper, faut pas faire...

P.P : Faut pas, faut pas, faut pas.

B : Bah voilà...Donc c'est toutes ces interdictions, bon, je dois dire que le ai suivies pas toujours très rigoureusement mais enfin y'a quand même des choses où je, puis toute façon je, je le sentais si tu veux donc, donc partant de là y'a des choses, que je n'ai pas fait, et, et je dirai que c'est là ou alors après c'est l'aspect bien-être moral si je puis, peux dire, c'est que euh, bah je me dis j'ai pas fait ce que j'aurais dû faire dans la maison. 'Fin dans la maison ou dans le jardin, 'fin le, l'entretien de...

P.P : C'est ça donc ça retentir après sur le bien-être moral.

B : Bah forcément parce-que... *Silence.*

P.P : Donc en fait euh, c'est voilà, c'est-à-dire que vous avez séparé au début le bien-être moral et physique et en même temps en partant du physique, là on est arrivé euh...justement au bien-être moral.

B : Oui.

P.P : Et ça justement ça, ça a quel sens justement pour vous le bien-être moral ? Si on vous dit...quel sens ça prend pour vous ?

B : Bah pour moi le, le bien-être moral c'est me sentir bien, je dirai euh...ouh la vache...

P.P : Oué, l'averse...

B : Euh, je dirai serein, dans tout ce que, que j'entreprends quoi ! Hein...

P.P : Plus sûr de vous...serein ça veut dire quoi, ça veut dire...

B : Serein c'est...premièrement euh, c'est faire quelque chose qui me plaise, hein, dans des bonnes conditions, et puis, sentir que ce que je fais, bon d'une part ça me plaît et c'est utile parce-que ça fait du bien à moi-même et aussi à l'environnement quoi ! Si tu veux une maison agréable et tout, c'est pour moi mais c'est aussi pour la famille, enfin c'est pour les, tout ça. Donc euh...c'est, c'est cet ensemble là si tu veux.

P.P : C'est ça c'est, si je décompose y'a...y'a donc la liberté de faire quelque chose qui vous plaise, mais c'est aussi quelque chose qui fait plaisir aux autres.

B : Ah bah oui, si tu veux pour moi, je dirai que, dans ma vie, je, j'ai souhaité, 'fin, avec J. (*sa femme*) tous les deux si tu veux, le but au bout de cinquante ans de mariage on a quand même vécu pas mal de chose, euh bon certes des choses qui me plaisent mais qui sont aussi utiles et euh épanouissantes pour l'environnement, pour le, 'fin quand je dis l'environnement, je parle pas de l'environnement 'fin euh...

P.P : Climatique...

B : Climatique, mais notre milieu, notre environnement si tu veux c'est être capable de, de pouvoir aller, si tu veux si demain je me sentais incapable de pouvoir aller voir les enfants ou des choses comme ça, euh si tu veux là ce serait encore plus, pour moi ça serait moralement, je dirai pas insupportable mais plus dur à vivre quoi ! *Silence*.

P.P : Donc euh, quand vous dites, voilà, quand vous dites votre environnement je, je vais m'attarder sur ce, sur ce terme parce-que je trouve intéressant ce que vous avez dit au, à votre bien-être moral. Euh, donc voilà, environnement, si on s'arrête sur ce terme, qu'est-ce que ça comprend pour vous ?

B : Bah l'environnement c'est, c'est tous les, 'fin au départ pour moi c'est tous les gens qui sont, mes proches, ou ceux avec qui je suis en relation. Donc, je parle, moi j'ai toujours considéré que je, 'fin, l'être humain n'est pas né à vivre tout seul dans son coin, il est amené à vivre en société, à vivre avec des collègues de travail, des amis, de la famille, donc pour moi l'environnement c'est tous ceux avec qui je suis en contact, sous une forme ou sous une autre. Hein, et donc tous ces gens-là, bah ce que je souhaite c'est pouvoir euh, être avec eux dans les meilleures conditions , physiques et morales pour pouvoir vivre des choses intéressantes avec eux quoi ! *Silence*.

P.P : Tout à fait.

B : Si tu veux là pendant les vacances, on a eu une quinzaine de personnes qui sont passées nous voir, alors des amis de plus ou moins proches, de la famille, tout ça, bon bah si tu veux si, dans la, pour moi, le bien-être c'est avoir encore les moyens de les recevoir, de vivre avec eux un moment de partage intéressant, d'aller se balader, d'aller faire différentes choses ensemble, pour qu'il y ait une, si tu veux quand on s'est marié il y a cinquante ans, euh un des aspects qu'on avait évoqué, puisqu'on avait suivi à l'époque de la préparation, parce-que là ça se faisait à l'époque, notamment à la paroisse et puis préparation pour le mariage et un des aspects qu'on avait soulevé c'est qu'on souhaitait que notre famille soit une famille accueillante, ouverte, et capable de recevoir tous les gens qui se présentaient quoi !

P.P : C'était un projet dès le départ, et c'est projet qui, que vous avez fait avec J., à deux.

B : Mais bien-sûr ! Et actuellement si tu veux, beaucoup de choses d'ailleurs, si, on va fêter nos cinquante ans, on va être, j'sais pas une cinquantaine de personnes, mais c'est des gens qu'on a connu tout au long de notre cheminement, avec lesquels on a gardé des contacts, plus ou moins étroits avec certaines certes, c'est sûr mais, et on, si tu veux pour nous c'est, tout cet environnement-là qui fait que pour nous bah, on s'épanouit et c'est ça pour moi, une occasion de bien-être.

P.P : Donc euh...si je comprends bien, votre bien-être il est lié aussi à celui des autres...

B : Ah bah absolument !

P.P : Puisque ce qui est important c'est que l'environnement s'épanouisse.

B : Absolument si tu veux, euh, je, je te cache pas que quand on a su que V. (sa fille) se séparait, ça nous a foutu un coup si tu veux, et ça a eu, je peux pas dire que ça a eu une répercussion directe sur nous, mais n'empêche que ça nous a quand même euh, fichu un coup quoi ! *Silence.*

P.P : Partager quand, je vous arrête à chaque fois sur les mots...

B : Non vas-y...

P.P : Cela peut paraître parfois mais c'est, je trouve ça vraiment intéressant, par exemple vous avez dit justement, ce qui compte c'est partager des choses intéressantes avec des gens qui, qui vous environnent. Euh par exemple qu'est-ce que c'est pour vous, des choses intéressantes, parce-que ça veut pas dire forcément la même chose pour chacun, justement...

B : Bah des choses intéressantes ça peut être partager des idées, ça peut être partager des activités...si tu veux, moi ça fait, ça va faire dix-huit ans que je travaille comme bénévole au diocèse de C., je m'occupe des bâtiments, bon bah je côtoie des gens avec lesquels je n'ai aucun besoin, 'fin je n'ai aucune obligation de faire quoi que ce soit avec eux sinon de faire, bon je souhaitais m'engager dans l'église, hein, et puis j'ai des gens avec lesquels je partage des activités intéressantes, j'ai découvert des choses, ils m'ont apportés moi j'ai peut-être apporté aussi des choses, mais j'ai appris aussi beaucoup par eux parce-que, notamment comme je m'occupe des bâtiments, euh y'a avec moi des un architecte, euh, y'a des gens qui comme moi sont retraités mais ont fait toute leur carrière dans le bâtiment, donc qui connaissent des aspects plus techniques que moi, parce-que moi je suis pas de formation bâtiment à la base, bon si tu veux donc tout ça ça me permet d'échanger avec eux de, et je dois dire que j'ai bien appris à leur contact un certain nombre de choses. Donc pour moi le partage c'est un échange si tu veux. Hein, c'est eux, avec leur expérience sur des sujets bien particuliers me font découvrir des choses et peut-être que moi de mon côté avec mon expérience je peux leur faire découvrir es choses aussi.

P.P : C'est ça...

B : Et ce qui fait que maintenant si tu veux, ça me permet dans d'autres circonstances de pouvoir me resservir de ce qui m'ont apporté, et donc de, c'est un enrichissement personnel.

P.P : C'est ça. D'avoir encore plus de plaisir qu'avant. Après avoir justement partagé euh, avoir réalisé cet échange. Silence. Alors j'ai également une question, c'est que, alors est-ce que pour vous, le bien-être...

B : Tu peux me tutoyer hein ...

P.P : Oui c'est vrai. Alors est-ce que pour toi le bien-être c'est quelque chose, disons, qu'il soit moral ou physique, mais justement, est-ce que c'est quelque chose qui est stable, c'est-à-dire qui est, est-ce que c'est un état, est-ce qu'on peut dire un état de bien-être, quelque chose qui finalement est semblable toute la vie, ou est-ce que justement, ou est-ce que c'est quelque chose qui change ?

B : Bah toute façon je pense que, c'est quelque chose qui évolue parce-que euh, le bien-être notamment le bien-être physique, je te parlais des contacts que j'ai pu avoir bon bah, à un moment donné je vais avoir des contacts de tel ou tel thème avec tel ou tel personne, et puis à d'autres moments ce sera d'autres sujets avec d'autres personnes, dans d'autres circonstances, ce qui fait que, je crois que le bien-être moi je le qualifierai pas comme un état fixe et figé hein, mais je dirai entre guillemets y'a une infinité de bien-être...Y'en a un, pour je dirai faire un peu en résumé, le bien-être de base c'est le bien-être au sein de mon couple, hein... ça c'est entre guillemets un état de bien-être. Et puis après va y'avoir l'état de bien-être dans mon boulot, si tu veux. Je crois qu'on peut pas dire y'a un bien-être, y'a x étapes ou stades différents en fonction des circonstances dans lesquelles on est. Tu vois, et de même que le bien-être physique, euh bah à un moment donné on aura plus de douleur à tel endroit ou des trucs comme ça, on va plus se focaliser là-dessus et puis après on va trouver un remède ou je sais pas quoi ça ça va se calmer et va y'avoir autre chose donc là aussi euh, on peut pas dire que, je pense que y'ait beaucoup de gens qui ait une santé telle qui puissent dire je suis parfait, j'ai mal nulle part, j'ai pas de contraintes, j'ai pas de diabète, j'ai pas ceci, j'ai pas cela, hein bon moi c'est vrai que bah j'ai eu différentes opérations, j'en ai eu des quantités 'fin, beaucoup, bah, à chaque fois, ça été des étapes, il a fallu retrouver une autre situation derrière. Et donc, entre guillemets, le bien-être on l'adapte aux circonstances.

P.P : Mmm, tout à fait. Donc en fait, si j'ai bien compris, il évolue, il évolue...

B : Oui c'est ça !

P.P : Il évolue en fonction des relations...

B : Si tu veux pour moi le bien-être c'est un état, mais cet état est fonction de l'environnement, fonction des circonstances, fonction de ce que l'on vit à un moment donné, fonction de...

P.P : Et plus précisément, est-ce que du coup ta vision du bien-être a évolué dans le temps. Du fait que...avoir rencontré ces premières opérations, ces premiers ennuis de santé, physiques comme tu dis, euh, puis après est-ce que du coup, en dehors du fait que c'est un état qui change en fonction des circonstances, est-ce que ta vision a elle-même évolué ? Ou non, ou pas ?

B : Non je pense pas, je pense que ma, ma vision et ma notion entre guillemets, de bien-être n'a pas évolué, par contre je me suis adapté aux circonstances pour me dire bah, aujourd'hui c'est, c'est, aujourd'hui y'a des choses que je fais plus terminé ! J'accepte. Mais alors euh, bon ça, je m'en sens, c'est vrai je m'en sens un peu frustré parce-que j'aurais aimé faire encore des choses mais euh, bon bah je me suis adapté et je me trouve bien comme, 'fin même si y'a des fois où je me dis merde je pourrais faire, j'arrive plus à faire ci, j'arrive, mais malgré tout, comme on dit on a plus vingt ans bah, on fait avec hein !
Rires.

P.P : Et donc cette frustration, est-ce que vous la dépassez ? Est-ce que vous la surmontez ?

B : Bah par la force des choses oui. Oui comme je te le disais je m'y adapte, même si des fois ça me fait un peu, 'fin râler ou me dire bah non merde faut que...

P.P : Est-ce que ça fait du bien de râler des fois ? Ou pas ?

B : Bah ça guérit pas ! *Rires.*

P.P : Très juste, très juste.

B : Non non ça, bon on peut toujours, y'a des fois c'est vrai que, c'est, si tu veux quand je me fous par terre par exemple bah je peux râler ce que je veux je me suis foutu par terre quand même hein ! Donc euh, et là je me dis oui là je sens que y'a quelque chose qui, qui va moins bien, c'est vrai ! *Silence.*

P.P : Est-ce que vous avez l'impression, donc parce-que j'ai bien compris le terme d'accepter c'est-à-dire dire accepter une limitation, en fait c'est ça au moment du...physique...

B : Oui à partir du moment où...

P.P : Et est-ce que euh...c'est-à-dire que...c'est comme ça pour vous que vous gardez votre bien-être ? C'est en acceptant la limitation, et qu'elle devienne plus une frustration ? Est-ce que c'est, j'essaye de bien comprendre...

B : Non attends de quel bien-être tu parles ?

P.P : Physique par exemple....Mais même je dirai les deux puisque les deux sont liés.

B : Le, le bien-être physique euh...par la force des choses je l'accepte si tu veux. Et, et je me dis bon bah maintenant je suis comme ça, je suis comme ça c'est tout ! Même si ça me, intellectuellement ça me plait pas, parce-que j'aimerais pouvoir faire autre chose...

P.P : Oué.

B : Mais du point de vue physique entre guillemets j'ai pas le choix.

P.P : C'est ça. Quand vous dites par la force, quand tu dis par la force des choses euh...j'essaie de, c'est quoi la force des choses c'est le fait que le...

B : Bah le fait que physiquement je peux pas...je peux pas faire mieux hein !

P.P : Oué. Mais par contre ta pensée euh...

B : Ah bah...Moi ma pensée elle m'emmènerait beaucoup plus loin ! Rires.

P.P : Ta pensée elle te dirait de faire un marathon ?

B : Euh oui 'fin...

P.P : Non je rigole mais...

B : C'est ça, y'a longtemps que c'est finit ça, non mais c'est vrai que...Alors comme je te le disais tout à l'heure y'a des choses pour lesquelles euh, intellectuellement je sais que je peux, je sais que physiquement je pourrai plus le faire donc intellectuellement, je me limite

aussi en fonction de ça. J'en, si tu veux, euh le...mes limitations, d'un point de vue physique font que intellectuellement, je ne m'engagerai plus à faire certaines choses.

P.P : Mais euh, ces choses dont tu parles sont projets concrets, je veux dire euh...

B : Bah oui.

P.P : Par exemple...

B : Bah je sais pas moi, aller faire une expédition en vacances avec beaucoup de marche en montagne, un truc comme ça, bah je sais que j'aurais du mal donc euh...ce genre de choses, pourtant la montagne j'en ai fait quand même un petit peu quand j'étais plus jeune bon bah maintenant, c'est fini.

P.P : Donc c'est ça que tu entends par intellectuellement, c'est d'envisager euh, un projet, que tu...

B : Non mais c'est-à-dire que, intellectuellement connaissant mes limites physiques, je sais que, je ne pourrai pas m'engager sur tel ou tel activité, comme je te disais tout à l'heure le fait de m'engager à refaire des travaux important, sachant que j'aurai des difficultés...j'en fais quand même si tu veux parce-que ça, parce-que c'est pas mon genre de rien faire. Mais y'a des choses ou euh...bah y'a, y'a je dirai y'a vingt ans de ça j'aurais déjà fait tout un tas de choses que je n'ai pas encore entamé parce-que j'hésite à m'y lancer.

P.P : Est-ce que, à l'inverse, parce-que euh, là on a parlé que, on a dit qu'avec le temps, donc y'a des contraintes, des limitations physiques qui entraînent comme tu l'as dit une limitation intellectuelle, c'est-à-dire d'envisager certains projets...euh et moi ma question c'est est-ce que à l'inverse, avec le temps y'a disons des nouvelles perspectives ou des nouveaux plaisirs, voilà on peut nommer comme ça par exemple, qui te sont apparus ? Ou pas ?

B : Bah pour l'instant...je dirai j'ai pas, pas franchement parce-que j'ai encore je dirai suffisamment de choses que je fais, qui me permettent, bah je dirai bah de continuer de me sentir bien dans ce que je fais quoi ! Si tu veux, alors là, là, bon par exemple j'te dis je suis toujours à travailler à l'évêché, euh bon je vais avoir soixante-quinze ans l'an

prochain, j'envisage quand même de dire va peut-être falloir lever le pied un petit peu parce-que, alors, je pense pas que je vais m'arrêter complètement complètement mais actuellement j'y suis presque...bon pas à temps plein mais J. te dirai que j'y suis trop...mais bon euh, je vais essayer peut-être à partir de l'an prochain de faire que un jour sur deux alors que là j'y suis, au moins quatre jours par semaine si tu veux, donc...

P.P : Dans le jardin ?

B : Non dans...

P.P : Ah oui à l'évêché ! Ah d'accord oui pardon.

B : Non mes travaux à l'évêché. Donc de ce côté-là euh, parce-que je sens aussi que je fatigue aussi ! Si tu veux y'a, y'a tout un ensemble, bon y'a les problèmes physiques proprement dit de douleur, de choses comme ça, mais y'a aussi le fait que, j'ai plus de mal à réagir, donc je fatigue plus, ça m'arrive des fois le matin en me levant de, pfou, me sentir encore un peu fatigué, et si j'avais pas cette obligation, 'fin obligation...que je veux bien, mais euh je resterai bien un petit plus longtemps au lit si tu veux. Bon, donc là je crois que, c'est plus du domaine de l'âge avançant qui font que, y'a des choses qu'il faut aussi accepter de ne plus avoir la vigueur de, des vingt ans hein !

P.P : Mais comme tu dis, tu gardes suffisamment de...

B : Mais actuellement j'ai, j'ai suffisamment d'occupations, pour me dire je suis encore capable de faire ce que j'ai à faire, j'y arrive encore bon même si c'est de plus en plus, 'fin, un peu plus dur, euh bon le jour où j'arrêterai, parce-qu'un jour ou l'autre je suis bien forcé bon de m'arrêter, bon bah qu'est-ce que je vais trouver bon, des activités j'en ai encore hein, je lis, je fais des mots croisés des choses comme ça, mais bon si tu veux c'est plus du tout du même domaine si tu veux. A partir du moment où, je m'arrêterai à l'évêché, je vais plus me recentrer sur des activités euh, de loisir personnel je dirai.

P.P : Alors que là l'activité à l'évêché c'est quelque chose qui est dans l'échange comme tu l'as dit. Et tu envisages voilà que...avec le temps, un changement de type d'activité qui soit plutôt des...

B : Bah ça dépend, je sais ce qui pourrait se présenter, si ça se trouve y'aura peut-être d'autres activités du même, du même ordre mais peut-être un peu moins contraignante que ce que je fais actuellement si tu veux. Mais je resterai pas, c'est sûr que je resterai pas enfermé dans la maison tout le temps... *Silence.*

P.P : Oui, tu as besoin de sortir, d'aller dehors de...

B : Toute façon, bon, j'ai besoin de ça et puis moi, comme je te le disais toute à l'heure, je considère qu'on est pas fait pour vivre tout seul dans son coin, y'a un minimum de relation à avoir, donc c'est ça qui faut, qui faut entretenir et, essayer de développer au maximum !
Silence.

P.P : Et bah voilà...je trouve que c'est...intéressant d'appuyer ce point le fait que c'est toujours en relation en échange que ça se passe.

B : Oui, si tu veux bon...en échange et comme je te l'ai dit aussi au début, toujours avec le souci que les gens qui sont en contact avec moi se sentent bien aussi dans la relation qu'on puisse avoir euh, de façon... *Silence.*

P.P : Que ce soit réciproque.

B : Oui.

P.P : Bah merci Bibo, je sais pas si tu as d'autres choses à ajouter ?

B : Sur le sujet bah j'sais pas c'est peut-être toi qui a plus des points particuliers...

P.P : Non moi je trouve qu'on a...pas mal d'éléments, et euh bah ça m'a beaucoup intéressé en tout cas de...

B : Si à la réflexion, ou quand tu réécoutes, tu as des points sur lesquels...

P.P : Je souhaite revenir...

B : Tu souhaites revenir bah tu me le dis et on en parle hein.

P.P : Volontiers. Merci !

B : Bah de rien ! De rien.

ENTRETIEN N°4 : Yuko

Date de l'entretien : 06/10/2017

Lieu de l'entretien : O. / Urbain

Durée de l'entretien : 2h 40 minutes

Caractéristiques de l'informateur : Homme / 90 ans / marié / Appartement

Pavlos Petit : Donc je vous pose ma question Mr Yuko, ma question donc de recherche, je voudrais savoir euh, à travers votre vécu personnel, comment est-ce que vous vous représentez le, votre bien-être ? Voilà, votre bien-être.

Mr Y. : Bien. Y'a deux cas : y'a d'abord l'animal...

P.P : Oui.

Y : On est une bête ! Rires. Hein, bon. Et puis après y'a l'animal pensant. Y'a deux choses, bon. Alors, en tant que bête...*Rires*...la première chose c'est la santé. Parce-que, alors c'est ce que j'avais dit en souriant au Dr Z., ça vous concerne ! Parce-que il est certain que je ne peux pas imaginer qu'on puisse imaginer le bien-être, si on a...ou une tare, ou vraiment une malformation ou quelque chose. Mais alors y'a quand même ceci, c'est justement comme on est pensant, même si on a un gros problème, parce-que par exemple je vous donne mon exemple. J'ai eu un problème lamentable à cinquante-trois ans : j'ai fait les oreillons, bon, souvent pour les hommes ça se passe assez bas, pour moi hélas j'ai perdu le nerf auditif gauche...Donc...

P.P : Dans les suites de ces...de cette infection.

Y : J'ai, j'ai eu le syndrome de Ménière, c'qu'on les femmes astronautes, et je n'ai plus de nerf auditif par-là (*montrant l'oreille gauche*). Donc là y'a rien du tout.

P.P : Vous n'entendez rien à gauche, de l'oreille gauche ?

Y : Non. Alors à ce moment-là, pour moi qui était géomètre expert, mais qui aurait voulu être musicien. J'aurais voulu, j'étais passionné d'orgue, mon professeur d'orgue était aveugle, il m'avait appris le braille d'ailleurs pour l'aider au maximum, il m'avait toujours dit, tu es un bon organiste mais tu n'es pas virtuose. Donc tu n'en vivras pas. Parce-que le

malheureux qui tient l'machin pendant des...pour les curés, il mène, et moi justement j'aidais mon professeur au maximum, je lui permettait d'être titulaire à deux endroits, je terminais les offices et il courait à l'autre pour faire un autre, pour avoir du cachet, 'fin c'était un homme il était malheureux, donc moi à ce moment-là si vous voulez ça a été une catastrophe aussi, parce-que je dirigeais une schola, j'étais obligé d'arrêter puisque quand on entend tout ce qui vient d'un seul côté on n'a pas la stéréophonie. Donc...

P.P : Vous aviez quel âge là ?

Y : Cinquante-trois ans.

P.P : Vous aviez cinquante-trois ans quand c'est arrivé.

Y : Oui. Alors c'est très simple, c'est ce que j'avais marqué là, si on a pas la sagesse, d'accepter ce qui vous tombe, et à reconnaître que ça n'est pas primordial, puisque c'était une amélioration de ma qualité de vie, mais ce n'était pas essentiel. Ma femme n'a jamais dirigée une schola, elle joue du piano merveilleusement mais, pour elle, bon. Moi j'ai accepté aussi, sinon, bah on sombre dans le, dans le désespoir ! J'ai dit royalement au curé de la paroisse : écoutez je m'excuse mais je ne peux plus diriger la schola. Bon il a été surpris. J'dis écoutez si vous voyez Michel Jazy arriver avec une jambe sectionnée et un pilon en bois, vous ne seriez pas étonné ne plus le voir courir ! Bon, alors je m'excuse je ne peux plus diriger la schola. Moi tout vient de droite. J'arrive sur la rue pour traverser il arrive un ditom (incompréhensible) par là-bas je l'entends venir de par là. Quand je laisse tomber quelque chose par terre, c'est pas par là qu'il tombe, même si c'est là-bas. Donc si on n'admet pas, que cette infirmité c'est acquis, on a plus de bien-être. Et j'ai eu la décision de dire, c'est tout, c'est comme ça. Et ça c'est ce qui permet d'avoir le bien-être malgré les emmerdes qu'au début on estimerait vraiment, presque insurmontable ! Voilà, et ça dépend aussi de beaucoup de choses le bien-être, il faut savoir comment on a été élevé. Nous, j'ai été élevé chez des parents mervei...des parents formidables, des petits commerçant, qui menaient un train de vie très simple, je n'ai jamais été habitué à aller aux vacances de neige, on en avait pas les moyens, ça ne m'a jamais manqué ! Bon, on allait en vacances, c'était chez grand-mère et grand-père, c'est tout. Donc moi, si j'prenais des vacances, ça ne me rendait pas m...(incompréhensible), j'étais très heureux en vacances chez mes grands-parents puisque, mes parents vivaient en appartement, bon on habitait C. c'était une belle ville. Mais bon, moi ça a été la découverte de la vie rurale, j'allais chez grand-père grand-mère, qui vivaient en autarcie, y'avait un jardin, on faisait tous les

légumes, y'avait des lapins, y'avait des poules, y'avait soixante ruches, et ils vivaient en achetant la viande au boucher qui passait une fois par semaine, mais ils vivaient en autarcie ! Et moi j'ai vu le jardin, j'ai commencé en bêchant à m'apercevoir qu'il y avait des fourmilières, ce que c'était qu'une...je savais pas ce que c'était, j'étais émerveillé ! Y'avait, voilà. Donc, pour moi c'était ça les vacances, j'ai jamais...après si quand-même quand on a vieilli, on...alors euh douze treize ans, avant treize ans c'était la guerre, mes parents ont décidé de camper un peu pour me faire sortir, mais c'était très simple, donc on a jamais eu de, j'ai jamais eu de, et quand on a été élevé comme ça, bon chez mes parents il n'a jamais fait de plus de treize-quatorze degrés dans la maison, on était très économe, on était pas riche loin de là, et euh, l bien-être je reconnaît que ça me manquait, et actuellement je dois reconnaître que, j'estime mon bien-être ici, d'avoir pu avoir, de me lever sans...éternuer trois quatre fois ! *Rires*. Et j'ai trouvé que, voilà. Et d'ailleurs c'est ce que j'ai dit, il faut savourer toute amélioration de qualité de vie. Nous on a vécu jusqu'à mes deux premiers enfants, sans salle de bain, sans eau chaude courante, ah mais, c'était comme ça ! Bon, nous un jour quand même bon, on ét...on était dans une très grande maison puisque je vous dis j'avais six sept huit employés par moment, donc y'avait le bureau des employés, mon bureau et nous tous et quatre enfants. C'était une immense maison ! Dont je n'étais pas propriétaire. J'étais locataire, parce que j'avais, et j'avais décidé, moi, sachant, dix ans à l'avance les terrains qui viendraient à bâtir, je voulais pas être taxé de salaud, et j'avais décidé que dans mon rayon d'activité, je ne serais pas propriétaire, la seule que j'ai c'est ma concession au cimetière pour me foutre dedans ! Y'avait déjà mon frère qui...

Epouse : Je peux venir ? Je peux venir ?

Y : Oui.

P.P : Bien-sûr.

Y : Y'a pas de secrets. Alors donc, à ce moment-là, euh, je, je sais plus de, j'étais en train de parler, alors j'estime que quand, on était dans une maison locataire, on a eu nos deux enfants, on les lavait dans une baignoire en zinc qu'on posait sur deux chaises, on faisait bouillir de l'eau sur les...on n'imaginait pas avoir une cuisinière, c'est encore...y'a de l'eau qui bouillait dessus pour faire chauffer le bain. Hein. Après quand on a eu nos premiers enfants, bon on est arrivé au troisième on était quand même plus à l'aise, parce que nous on avait ça (*fais le geste du zéro avec ses doigts*) en poche, hein. On avait donc des

dettes sur le cabinet, à payer. Hein, bon. Et donc, vraiment pendant les premières années, et on n'était pas malheureux parce qu'on était jeune mariés ! Mais aujourd'hui personne, aucuns de mes jeunes petits-enfants n'accepteraient d'avoir la manière dont nous avons vécu !

P.P : Les conditions que vous avez connues.

Y : Ah bah oui ! Et nous on était, on était très heureux. Donc on avait le bien-être. Alors que c'était une situation que les jeunes actuellement estimerait absolument insupportables ! Alors donc à ce moment-là euh, dans notre maison, bien qu'on soit locataire, on attendait P., hein notre troisième, j'ai dit y'a pas, on va installer une salle de bain. Et pourtant j'ai fait tout moi-même hein ! J'ai, on a installé l'eau chaude, on a installé une salle de bain. J'ai demandé à mes propriétaires qui étaient vraiment des bons amis, quelque fois j'étais obligé de lui dire, M'sieur G. faudrait quand même augmenter mon loyer, ça fait trois ans que vous n'avez pas bougé ! Bon, il me dit bah oui mais Toto, moi on m'a toujours appelé Toto parce que j'avais le même prénom que mon père, c'était complètement idiot, alors J. c'était mon père et Toto, « sel aux dents », c'était moi Toto ! Alors Jean, on, on m'a jamais appelé Jean, c'est ma belle-mère qui m'a appelée J., c'est la seule à m'avoir appelé comme ça. Bon, alors Mr G. m'a dit oui vous pouvez faire ce que vous voulez dans la maison, donc on a mis une cloison, on a coupé le...on avait une salle de bain, à ce moment-là je ne savais sou, souder, donc on devait monter tout en tuyaux métalliques, tarauder avec de la filasse et tout, parce que j'avais vu faire faire ça, mais on a installé tout, on était heureux comme des rois ! Quand on avait notre...

E : Et on avait rien. Au début on avait une cuillère d'un côté, la fourchette de l'autre !

Y : Bah quand on s'est installé on avait ça ! On avait rien du tout ! Bon on a démarré.

E : Et vous voyez maintenant on est ici.

Y : Et on apprécie. Justement c'est ce que j'ai dit, savourer tout amélioration, dès qu'on a eu l'eau chaude on a dit, c'est formidable ! Et maintenant on est les premiers à dire, on ne pouvait pas vivre sans ! Tellement on s'y est habitué !

P.P : Ah y'a l'habitude qui joue !

Y : Y'a l'habitude qui rentre là-dedans hein ! Alors, j'avais dit ça. Il faut donc, j'avais dit avoir la sagesse de régler son train de vie sur ses moyens. Voilà, ça c'est une grosse chose aussi. Parce que si on, si on veut, mais ça justement c'est la chance qu'on a de naître dans un milieu. J'imagine un jeune qui naît dans un milieu où il a tout, qui joue au tennis, je vois, on habitait C. qui était une ville archi-bourgeoise où il y avait, j'ai toujours connu le tennis club, où entre parenthèses vous rentrez faut être patronner, suffit pas de payer faut être admis sur recommandation de !

E : On s'est marié à C., à l'hôtel de ville de C. !

Y : Bah oui ! Parce que moi à C...Parce-que vous voyez voilà, c'est ça les problèmes aussi. A C., bon je suis né là, et jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, où je suis après parti faire mes études à Paris et à Amiens. Bon, mais je suis vraiment c...ois, parce-que j'avais tous mes copains ici, hein bon, je faisais partie de la schola, à l'église X., je connais beaucoup de monde, j'étais, pas scout mais j'allais avec les scouts on allait camper avec eux. On avait vraiment une vie extraordinaire ! Et je n'ai été là que logiquement, dix-neuf ans, mais j'estime que de zéro à quatre, y'avait sûrement que le biberon à boire ! Donc, j'estime que j'ai été que seize ans à C., ça va faire vingt-six ans que je suis ici et je ne suis pas N..ois.

P.P : Et vous n'êtes pas ?

Y : Je ne suis pas n...ois. Mais j'ai été c...ois. Ici je peux croiser le maire je ne le salue pas. Ce n'est pas que je ne veux pas le saluer, je ne le connais pas. J'sais qu'il s'appelle L., et qu'il est sûrement pas en soutane mais...*Rires*. Enfin, bon faut reconnaître qu'ici on est quand même dans un immeuble collectif et qu'on a de formidables voisins, d'une gentillesse extraordinaire, qui nous rendent des services et que nous rendons à...on se reçoit, on s'aide dès qu'il y a un problème et, ça, ça joue beaucoup dans le, la qualité de vie de voir les gens qu'on fréquente. Alors qu'à C. par exemple, qui était une ville très bourgeoise, on est reçu sur le paillason mais on ne rentre pas.

P.P : Et alors pourquoi vous dites que vous n'êtes pas N...ois, mais compiégnois ?

Y : Ben parce-que ici je ne connais personne. Je connais les gens verticaux qui sont ici, et encore, ceux qui y vivent pas les locataires qui restent un an, deux ans, là je les connais je les salue quand même parce-que je suis poli, hein dans l'ascenseur ! Mais euh, je ne connais, tandis qu'à C. bah, je connaissais tous les docteurs ! Bon ici moi je connais le

docteur Z. mais je connais aucun autre ! Hein bon, euh mon frère avait tous ses copains, je connaissais tous ses copains. On avait, mon père était commerçant, en tant que commerçant, on connaît un monde fou ! Hein tandis qu'ici...bon je connais mon marchand de journaux parce-que je vais quelques fois chercher le journal quand ma femme n'y va pas.

E : Moi je connais les personnes au marché, j'ai même ma petite fille qui me dit mais tu connais tout le monde ici !

Y : Mais elle ne sait pas leurs noms ! Tandis qu'à C. moi, on avait, j'avais des bons camarades, des bons amis, j'avais même un, un de mes camarades, mon meilleur camarade, oui c'est assez curieux, c'est un peu la vie ça. Mon meilleur camarade était le septième d'une famille de treize enfants. Voyez quoi hein ? Bon et ces gens-là en ce temps-là y'avait pas d'allocations familiales. Bon, alors maman souvent disait bah tu diras à A. on va aller au cinéma, tu l'inviteras parce-qu'il n'allait jamais au cinéma ! Aller au cinéma à treize c'était pas possible hein ! Bon, alors quelque fois, t'invitera A., bon...Donc c'était mon meilleur copain, vous voyez la vie...c'était assez bizarre, c'est qu'un jour, finalement mon camarade A. me dit écoute, il avait, on avait dix-huit ans, dix-neuf ans, tu ne voudrais pas venir camper trois jours avec moi j'ai quelque chose à te dire. Bon on est parti camper, chez des amis on avait une ferme on avait tout, il m'a dit je te préviens je rentre dans les ordres, je rentre moine à l'abbaye L.. Je tombais de cent (incompréhensible), bon je savais c'était une famille très pratiquante, bon mes parents n'ont jamais mis les pieds à l'Eglise bon, mais bon soit j'étais baptisé j'ai fait ma communion, c'était la méthode, dans le temps c'était comme ça. Bon, ça m'a surpris. Bien, il est rentré effectivement dans les ordres mais, vous savez, après on s'en ait aperçu, c'était ses parents, c'était l'entonnoir, la preuve c'est que sa sœur était...ici à B., bonne sœur à B., il avait un autre frère qui est prêtre, et ça n'a pas marché !

P.P : Cela n'a pas marché...

Y : Et pourtant il était à l'abbaye, pourtant j'allais le voir souvent j'y allais, j'ai même passé quasiment la libération. Et alors vous savez j'ai un souvenir fou d'un repas. J'allais souvent passer une ou deux journées là-bas, c'était un lieu de tranquillité. Et tout d'un coup, on pas le droit de parler pendant le repas, j'avais vu vraiment des têtes que j'avais jamais l'habitude de voir et pas des prêtres...Donc quand le, père A. a sonné la sonnette on avait le droit de parler à la fin du repas. J'dis mais A. c'est qui ça ? Ah bah les trois là-bas ce

sont des déserteurs allemands, les quatre là-bas c'est des parachutistes anglais, ils sont planqués chez nous tous les jours vous savez, c'était extraordinaire de voir, et on entendait les bombes partout puisque c'était la pleine guerre, la libération, j'ai un souvenir de ça...fou !

P.P : Incroyable...C'était un refuge aussi...

Y : Et alors voyez mon copain...

P.P : Oui pourquoi vous dites que ça n'a pas marché ?

Y : Eh bah non ! Peut-être huit ans après, je reçois un coup de fil, à...F., oui, ici c'est A., Ah, bah écoute c'est long je vais t'expliquer, j'ai fait comprendre que ma vocation, c'était un...presque forcé par mes parents, et je ne suis pas à l'aise, et depuis trois ans je fais une demande à la cour de Rome, à la Rote, pour être relevé de mes vœux. C'est arrivé, je suis relevé de mes vœux, je suis dans le vie civile et j'en bave comme tout, je suis ramasseur de lait dans la (*incompréhensible*)...

P.P : Et il était heureux comme ça ?

Y : Et je suis malheureux comme tout parce-que je me rends compte que c'est difficile de vivre. Quand j'étais moine tout le monde s'arrêtait pour me prendre en voiture maintenant si je fais du stop tout le monde passe. J'dis écoute A. je vais te dire ceci, je connais ton niveau en math t'as fait math élem avec moi, il était à ma droite et à ma gauche c'est J.D qui est devenu archevêque de C.. Et pourtant j'étais dans un collège laïque hein ! Collège de C. hein !

P.P : Vous avez frôlé les ordres aussi !

Y : J'étais, frôlé ah oui ! *Rires*. Enfin j'étais organiste mais ça s'est arrêté là. Bon, j'ai dit écoute je connais ton niveau en math, je peux t'embaucher, moi j'ai déjà six employés, je connais ton niveau en math, je peux te former en six mois, ici à Frênes tu sais moi ça fait déjà sept huit ans que je suis ici...mon propriétaire, formidable bah qui est devenu un ami, un parent presque...il était secrétaire général de la mairie de Frênes. Enfin c'était le maire parce-que le maire pour le ministre il savait même pas faire ses discours c'était lui qui lui faisait ses discours. Enfin bon on avait de la chance, j'dis écoute avec Mr G. je te trouverai

une maison, je te loge, c'est d'accord, il est venu chez moi, il est devenu mon principal. Alors voyez comme la vie est...hein bon. Et y'a à peu près sept huit ans j'ai eu un coup de fil...

E : Et il s'est marié ! Il s'est marié !

Y : Alors après oui en allant voir sa sœur, qui était nonne à B., il a fait la connaissance d'une femme qui était, veuve, qui avait deux enfants. Il l'a épousé, il est venu à C., je lui ai retrouvé une maison juste en face de chez moi, un locataire, il avait que la rue à traverser pour travailler, et il a vécu, hein oui, et il a été mon principal jusqu'à la fin. Il est même parti un an avant que je prenne ma retraite. Donc vous voyez comme, la vie...bon eh bien moi pour moi c'était un bien-être extraordinaire d'avoir comme principal un gars qui m'était archi dévoué, parce-que j'avais une confiance absolue...

E : Et il lui a téléphoné après...

Y : Et donc il m'a téléphoné à peu près huit ans, écoute c'est long, je te téléphone parce-que j'ai repensé à toi cette nuit, et vraiment je voulais te remercier parce-que je me rends compte de ce que t'as fait, je veux pas me donner de ga...mais, ma femme peut vous le dire ça. J'étais un, il m'a dit écoute oui, je suis ici...il a malheureusement perdu sa femme hein, d'ailleurs c'est le dernier office que j'ai joué à C., c'était l'enterrement de sa femme, j'ai jamais rejoué de l'orgue depuis. Et alors donc, j'ai reçu le coup de fil, ça m'a fait quand même grand plaisir, et vous voyez ça fait partie de la qualité de vie ça...

P.P : Oui...

Y : De compter sur quelqu'un que j'savais qu'il m'était dévoué. Et vous voyez j'avais même, dans mon métier, quand je savais que mon équipe travaillait à cet endroit-là, s'il fallait que moi j'aille, et que je passe là, je prenais un autre itinéraire, parce-que si je passe là je suis sûr que c'est le moment où ils vont s'asseoir ou pour boire un coup ou pour euh...et je veux pas qu'ils aient l'air que je les...

P.P : Que vous les espionnez...

Y : Que je les surveille. Hein, alors je changeais mon itinéraire pour ne pas passer par là. Et ça ça fait partie de la clef des...et voyez-vous, j'avais dit aussi, l'âge venant, il faut

admettre, qu'on a pas les mêmes plaisirs, qu'on a pas les mêmes désirs, hein c'est vrai j'vois nous on a eu la chance, on peut dire la chance, le beau-père de ma femme...

E : Oui parce-que ma mère, elle a divorcé, j'avais deux ans...Ma mère elle avait un caractère euh...terrible !

Y : Donc c'était mon beau-père...c'était un homme charmant, et un jour il est arrivé chez nous, ce qui se faisait régulièrement, il aimait beaucoup venir chez nous parce-qu'entre parenthèses la mère de ma femme, donc son épouse, était une personne qui avait le fond, c'est pas de sa faute, mais elle était méchante, bon c'est comme ça hein, bien. Mais alors donc il arrive chez nous en disant mes petits-enfants, ma petite J., c'est comme ça qui disait, je viens de faire un héritage formidable, de cousins, bon bien. Et comme votre maman veut absolument aller dans le midi, on va acheter un, un studio...

E : Un studio à M.

Y : Dans le midi, à M..Tu vois ma petite J., comme ça plus tard je te laisserai quelque chose. Moi qui suis évidemment géomètre expert qui ait fait tout de même trois années de droit, je lui dis écoute beau-papa je m'excuse, bah alors voyez je vous appelle beau-papa mais vous n'êtes pas le père de J., et si vous le laissez à J., c'est un don à un étranger, quatre-vingt pourcent de droit de succession. Je vous présente l'affaire telle qu'elle est. Ah bah si vous voulez que J. l'ait faut lui donner tout de suite.

P.P : Sinon euh...

Y : Donc il faut acheter le studio en étant vous usufruitiers, J. et moi...

E : Nous on avait un plan d'épargne logement...

Y : Oui mais attendez, ça c'est...il nous met un studio bon, eux évidemment ils n'avaient qu'une fille, un studio c'est bien ils seront deux, nous avec les enfants c'est invivable un studio. C'est pas des vacances, il faut vivre dans la même piaule que les mouflets, je ne vois pas beaucoup les vacances ! Bon, j'avais dit donc à ma belle-mère moi écoutez, j'estime qu'un studio c'est trop petit, est-ce que vous n'aimeriez pas un F2 ? Moi j'ai un plan d'épargne logement encours qui prend fin l'année prochaine, attendez un an, je vous donnerai le complément et vous achetez un F2. *(Prenant une voix aigüe)* Mais Toto,

qu'elle m'appelait, mais Toto on vit bien dans une caravane ! Oui oui même mami même dans la rue ! Bon finalement ils ont acheté le studio parce-que...Mais enfin bon...Oui mais alors ils se sont, voyez la preuve en est c'est que, c'était magnifique ils habitaient R. où il était percepteur, quand il venait je disais c'est le percepteur ou le beau-père ? Si c'est le percepteur je vous fous un coup de pied au cul ! Rires. Bon mais enfin, alors, il allait en vacances là-bas deux mois, bah un mois c'est rien on défait le lit mais...quand on y vit trois cent soixante-cinq jours de l'année, c'est ennuyant hein de tous les soirs refaire le plumard. Finalement il est arrivé ce qu'il devait arriver, c'est qu'ils sont devenus locataire d'un F2, en payant un loyer, et ils louaient leur studio ! Parce-qu'ils ne voulaient pas vivre dans un studio ! Ils se sont aperçus que c'était invivable ! Hein voilà, voilà ! Bon donc quand ils sont morts il n'y a eu aucun problème, c'était nous qui étions...comme on était devenus propriétaires, on est devenus pleins propriétaires. Bon moi connaissant...on avait quatre enfants, c'était mille deux-cents kilomètres hein de...

E : Et une plage de galets !

Y : Et une plage de galets oui nous on a jamais adoré les galets bon, mais enfin soit ! Moi l'midi en plus de ça j'aime pas trop le soleil, j'aime bien mais pas sur moi bon. Alors j'ai tâté un peu le terrain, avec mes enfants, j'avais quatre...trois garçons une fille. Qui est-ce qui serait intéressé par le studio de M., bon ils étaient tous mariés, et avec des enfants, ils nous ont dit nous bah un studio on n'en a rien à foutre, ça ne nous plait pas ! Hein donc à ce moment-là j'ai dit bah c'est tout, on le vend, on vend le studio, on a raclé tous les fonds de tiroir, et puis j'ai dit, on achète un F2. Bon, et à ce moment-là, tout à fait par hasard, en mille neuf cent quatre-vingt-un, c'est pas qu'on ait fêté l'élection de Mitterrand pas du tout hein, mais mon frère est mort en soixante-dix-neuf bon, il était célibataire, il a mené une vie extraordinaire, il a toujours été...

E : Il faisait partie de la DST hein !

Y : A Dakar, à Abidjan, à...Après il était en Nigéria...bon il a mené une vie d'...et il avait des revenus formidables, il était, il avait une retraite totale puisqu'il était dans le contre-espionnage...euh le double, et aux colonies le double du double, à trente-cinq ans il avait une recette totale, là il a refait une deuxième carrière de, d'espionnage économique dans une entreprise de (*incompréhensible*), bon il voyageait dans le monde entier. Quand il est décédé, il était célibataire, il a eu la maladie de Hodgkin malheureusement, il était, et quand je suis allé à l'opération j'étais son seul garant et quand il est, le toubib m'a dit vous

savez votre frère, maximum trois ans, et effectivement au bout de trois ans il est mort. Alors à la fin, moi j'allais le voir euh, tous les mois hein, à l'hôpital. Après je m'en suis rendu compte que c'était pour me rendre service mais enfin bon, sur le coup j'ai pas bien compris quoi, il m'a appelé il me dit écoute tu sais que c'est la fin, je voudrais pas, il parlait cru comme ça, je voudrais pas crever ici comme ça tout seul à l'hosto, est-ce que tu peux me prendre chez toi ? Toi t'es célibataire tu fais ce que tu veux moi je suis marié, je te répondrai ce soir quand je serai rentré. Alors à F. j'ai dit à ma femme : alors E...

E : On l'a pris.

Y : Mais en réalité c'est pas vrai, c'est parce-qu'il n'avait pas de sépulture ni rien à Paris et qu'il aurait été emmerdé comme tout, qu'est-ce que j'en aurais fait ? En réalité c'est ça, il s'est dit c'est Toto à F...la secrétaire de la mairie et tout. Et effectivement donc, donc ce soir ma mie m'a dit c'est d'accord. J'ai été le chercher, dès qu'on a l'a ramené effectivement mon docteur a dit bon vous savez bon c'est une question de jours, euh, moi c'est tout j'vois Mr G., euh le lendemain y'avait la fosse, la fosse était mise, tout était fait et on a pu l'enterrer tranquille. Donc vous voyez, donc à ce moment-là, j'ai eu quand même, je reconnais beaucoup de chance, l'appartement que j'ai ici c'était l'appartement de mon frère que j'ai vendu.

E : Il avait un appartement à Paris...

Y : A la station...

E : C..

P.P : Vous avez eu un...un certain héritage.

Y : Donc j'ai eu...moi, reconnais puis entre parenthèses il avait aussi une assurance vie euh, bon qui m'a, donc j'ai payé des vacances à mes en, en quatre-vingt-un pour la première fois, nous on vivait chichement vous savez, mais on était très heureux ! Voyez la différence hein, on vivait, pas chichement mais normalement, sans besoins ! Bon, j'ai dit je paye des vacances, j'avais toujours entendu parler des gens qui disaient : oh vous savez L. c'est sensationnel, c'est sensationnel ! Donc en quatre-vingt-un, donc pour pas fêter Mitterrand mais pour remercier mes enfants, j'dis je paye les vacances à tout le monde, sans jamais avoir mis les pieds, par, en téléphonant à des agences, on a loué un

appartement pour nous, et puis un appartement dans une maison pour J.M qui était déjà marié, et qui avait une fille hein, C., ma petite-fille ! Pour eux, parce-que faut être, chacun avait avec son, son âge hein euh...et on avait trois autres enfants avec nous. Quand on est arrivé à L., j'étais émerveillé ! Je me vois encore poser mes valises, on avait un appartement, sur le remblai, on avait toute la vue jusqu'au (*incompréhensible*), c'était, j'ai posé mes valises j'ai dit : mon dieu ! J'ai été émerveillé ! Bon, et on a passé un mois...

E : Un mois de beau temps !

Y : C'était nos premières vacances ! Donc vous voyez...

P.P : Vous aviez quel âge là ?

Y : En quatre-vingt-un, je suis né en vingt-sept...

P.P : Oui c'est ça donc euh, vous êtes mathématicien donc euh...Rires. Non mais vous aviez cinquante-quatre ?

Y : Oui c'est ça bon. Pour nous ça a été une révélation. Alors j'ai dit, on a été émerveillé. Alors comme j'ai vu que mes enfants voulaient pas de, du studio à M...

E : Bah on s'est dit on va acheter à L..

Y : On va acheter à L... Alors ma fille comme par hasard elle a épousé un chouan ! Rires. Bon, elle a été, elle travaillait ici à W., à Y., elle était laborantine à Y., et elle a fait la connaissance, bon, elle arrivait à vingt-huit ans, toujours célibataire, mais ils étaient dans l'appartement que j'avais acheté, parce-que mes parents quand ils sont décédés, mon père était petit commerçant mais...il n'avait pas grand...petit train de vie, ils n'ont jamais été propriétaires de rien, mais il avait des actions, moi des actions je sais pas, j'ai eu vu mon notaire, on a tout vendu. Et j'ai acheté un petit appartement, à S., que j'ai toujours, et donc mes enfants ont fait leurs études en habitant là-bas. Et ma fille habitait là-bas après, jusqu'à...Bon et alors quand ma fille est arrivée à vingt-huit ans j'avais dit bon moi je prendrai ma retraite à S., elle va avoir vingt-huit ans...j'ai dit...pas la foutre dehors...(incompréhensible, toux) J'achète un autre appartement parce-que mon frère étant décédé j'avais un peu un peu d'argent. J'ai encore acheté un appartement à Loos, y'avait pas six mois, un mois qu'on l'avait acheté elle me dit j'ai rencontré quelqu'un au

sport d'hiver, on se marie ! Bah écoute on est très content et c'est un mariage formidable, ils ont eu trois enfants dont un qui est toubib là maintenant, et ils habitent à côté, tout à côté de G., à D.. Donc L. c'est à deux pas, donc j'ai fait la même chose j'ai acheté le studio à ma fille devenue propriétaire, et nous usufruitiers. Et pendant au moins quinze ans, au moins quinze ans, on allait passer deux mois tous les ans à L.. Le mois de juin pour nettoyer tout que ça soit propre, on laissait juillet-août pour les enfants et petits-enfants, et on retournait tout le mois de septembre pour tout nettoyer tout remettre en place. Et nous on passait deux mois merveilleux. Tout le monde allait là-bas, j'ai jamais demandé un centime ! Entre parenthèses justement je voulais vous montrer la différence, quand on allait à M. voir ma belle-mère, on allait dans son studio on payait la location...Je ne vous fais pas le croquis, hein. Moi mes enfants étaient à L., pendant des années, pendant quinze ans en vacances, tous ! Ils n'ont jamais dépensé un sou, c'est moi qui payait les loyers, l'eau, l'électricité. Et je ne regrette pas ! Hein, bon. Il s'est tout de même...Donc vous voyez, à ce moment-là on était heureux nous. On passait deux mois par an à L., on était enchanté ! On y va plus maintenant, primo parce-que...bah nous la plage ça nous dit plus rien du tout. Bon ma voiture, j'avais une bonne voiture, elle va avoir vingt-sept ans dans deux mois, je me demande comment elle va passer le contrôle technique en décembre prochain ! Bon je n'oserais plus, moi maintenant le plus loin que je vais c'est B....*Rires*...à dix kilomètres. Si je vais quand même, à F. voir encore nos amis, puisque Mr G. est mort c'est sa fille, qui est notre, enfin qui était notre propriétaire pendant trente-huit ans, elle est marraine de...

E : Elle est marraine de...elle reçoit tous les enfants. Quand elle a eu quatre-vingt ans, ils sont tous venus, même ma fille de G., ils sont allés souhaiter ses quatre-vingt ans !

Y : Bah oui parce-que, elle n'avait pas d'enfants, et nos enfants ça a été ses enfants.

E : Alors à chaque fête des mères, je lui souhaite la fête des mères ! Elle n'a pas eu d'enfants mais, elle a élevé les miens !

Y : Ah bah oui elle les a élevés, elle les a nettoyés, elle les a...

E : Alors pour ses quatre-vingt ans j'ai ma fille qui est venu de G. avec son mari, tous les enfants sont venus, on lui a fait croire qu'on l'emmenait au restaurant pour se...

Y : Pour qu'elle soit habillée et prête, on est arrivé avec tout, chacun avait apporté là le vin et tout, elle a pleuré de joie. Voyez ça ça fait partie des qualités de vie extraordinaire d'avoir pu faire plaisir comme ça à une personne, qui était sans enfants et qui s'est retrouvée...

E : Alors elle s'est mise à pleurer !

Y : Bah alors vous voyez, nous maintenant on va plus à la Baule parce-que je vous dis d'abord (*incompréhensible*) puis il faut marcher beaucoup moi ma femme marche difficilement. Moi j'fais encore mes trois kilomètres tous les jours hein. Tous les jours trois kilomètres à pied. Je vais même ici quelque fois marché de K. à pied, aller-retour hein...ça ne me gêne pas du tout.

E : Et il y a pas longtemps il est allé, vous êtes allé...y'a combien...

Y : J'ai été au faubourg d'I. pour chercher un machin pour mon rasoir électrique. Bah ça fait au moins cinq kilomètres aller-retour. J'dis je prendrai le bus en revenant puis c'est le jour où il y avait la grève des retraités, je défilais pas hélas, mais bon ! Rires. Et alors mon bus il était coincé par les retraités enfin j'ai fait l'aller-retour à pied. Mais enfin c'est pour vous dire vous voyez comme ça change. Nous on était heureux, à L. on...on guettait, hein en juin on fout le camp hein puis en septembre...maintenant on y va plus, ça ne nous manque absolument pas. Donc vous voyez comme quoi ça évolue avec l'âge.

P.P : Quand vous dites c'est ça, quand vous dites que le désir, il évolue avec l'âge.

Y : Le désir évolue avec l'âge ! Bon bah, qu'est-ce que vous voulez, c'est normal. Bah pour les jeunes mariés c'est pareil on fait l'amour vingt fois dans la semaine, bon bah nous maintenant on dit au revoir !

E : Soixante-six ans de mariage !

Y : Bah euh, qu'est-ce que vous voulez ? Parce-que moi s'il faut que j'aille chez le médecin pour lui dire vous savez il faudrait me donner une pilule pour euh me redonner du courage...(*incompréhensible*) bah euh d'abord je serais gêné de lui demander, parce-que, il me traiterait de vieux cochon...Rires. Enfin, on ne peut pas savoir.

P.P : Oh, il n'y a pas à être gêné.

Y : Mais il faut reconnaître qu'il faut admettre, c'est ça, le bien-être c'est admettre ce que...y'a que ce qui est vital qui est essentiel. Voilà c'est tout. On vit, on vit, on respire, on mange, on a des désirs qui...il faut avoir la sagesse de mettre ses désirs à l'échelle de ses possibilités, de ses revenus. Parce-que moi c'est pareil, je suis le premier à, je suis pas anxieux ou à guetter mon compte en banque, le, on a, je sais que j'ai tant par mois bon bah c'est tout ! On a axé notre vie comme ça, on sait que y'a pas de problème. Bon, si y'avait un gros pépin je sais comment on ferait. Bon et en plus de ça faut reconnaître que, on a la chance on, avec nos enfants, de s'entendre admirablement.

E : Ah oui, il y a juste, y'a qu'avec V. que ça n'allait pas.

Y : On a fils qui a eu un gros, qui a eu un problème.

E : Ah oui il a eu un problème. Il a divorcé deux fois !

Y : Rires. Il a divorcé deux fois.

E : Il avait épousé une fille qui savait rien faire ! Il a deux garçons qui a, un de vingt-sept ans et un de dix-huit ans...

Y : Mais qui sont comme leur mère qui ne font rien !

E : Qui ne font rien, ils n'ont rien c'est des, c'est les deux seuls A. !

Y : Ils sont déjà chômeurs ! Hein bon.

E : Voilà alors euh donc euh...

Y : Mais ça, bon il faut reconnaître aussi que la, le, bon on s'est fait du mauvais sang aussi pour nos enfants. Mais enfin dès qu'ils ont quand même passés l'âge bon. On est heureux de voir que ça va. Mais on est plus...dès qu'ils sont tout de même installés, on s'est quand même arrangé à leur faire faire des études, euh...

E : Bah oui, bah bah...

Y : Notre fils aîné il a été, il a été agrégé de science physique ! Et il était professeur ici pour les préparations aux grandes écoles. Il est en retraite depuis cette année. Bon, ma fille bon elle avait un, elle travaillait à W., et elle était très bien vue, la preuve en est c'est quand elle a dit je me marie avec un...

E : Je m'en vais à G....

Y : Avec son, elle est partie à D.. Son professeur lui a trouvé une place dans les séminaires à D.. C'était gentil de sa part.

E : Elle faisait de la recherche sur le, sur le diabète. Elle est en retraite aussi maintenant.

Y : Quant à mon troisième...

E : Lui il était, il était cadre, pas cadre il était, il faisait partie du conseil de direction de, d'IM dans l'informatique...

Y : Il était sans arrêt en voyage...

E : Il était envoyé aux quatre coins de monde, alors il en avait jusque-là !

Y : Il en a eu marre alors il a décidé de s'installer à son compte.

E : Il se retrouvait à Onolulu, il se retrouvait...

Y : Il a ouvert une école de...

E : De, de...oui alors ça s'appelle...

Y : Donc c'est le monde des micro-ordinateurs, et de machin...

E : Et il s'est mis avec sa femme.

Y : Et donc tous nos enfants, on a le plaisir d'avoir ses enfants quand même casés.

E : Alors puis le dernier il est, il est cadre chez...

P.P : Et donc ça, ça fait partie de...

Y : ça fait partie quand même du bien-être !

P.P : La relation avec vos enfants.

Y : Parce-que sinon on se demanderait comment ils vont...

E : Et mon fils le dernier là, il vient manger tous les mercredis à la maison.

Y : Moi je me suis arrangé aussi bon, j'avais l'appartement d'H., y'a l'appartement de A. que j'avais acheté quand j'ai cru que S. allait...prendre...bon. Y'a eu L., et puis ici c'est l'appartement de mon frère que j'ai vendu que j'ai, ramené par ici pour aider ma petite fille justement. Et j'ai fait ma donation, ayant la chance d'être bien avec tous les notaires, que j'ai servi pendant...longtemps. Y'avait un donc le notaire aussi où j'ai vendu mon cabinet de géomètre, il a tout de même dû permettre de faire une bonne opération, puisque c'est pas donné, il m'avait dit Mr Y. quand vous voudrez faire vos affaires, je vous remercie de nous avoir bien servi pendant près de trente ans, je vous ferai cadeau de mes honoraires ! C'est rare vous savez chez les notaires, c'est des rapiats, hein bon. Donc j'ai fait ma donation-partage, et j'ai donné, j'avais quatre appartements j'ai tout donné à mes enfants. J'ai plus rien.

P.P : Cela c'est important...

Y : J'ai donné en, pour une tranquillité d'esprit.

P.P : Ah ça fait de...

Y : Aussi justement...

P.P : Et c'est-à-dire quoi, c'est quoi la tranquillité d'esprit ?

Y : Et bah c'est justement le bien-être !

P.P : Mais quel est le lien du coup avec euh, les appartements et vos enfants ? En quoi ça vous tranquillise l'esprit ?

Y : Eh bien justement parce-que vous savez moi j'ai tellement vu des gens riches et en après la mort des gens, le partage, les bagarres, les belles filles qui foutent leur nez qui n'ont rien à y dire, ou les gendres qui n'ont rien à y dire, j'ai dit moi de mon vivant on, j'ai réuni tout le monde, j'ai et on a dit si t'avais ça, t'avais ça...vous avez du poids tandis que quand vous êtes mort, vous ne pouvez plus, vous ne pouvez plus rien dire ! Mais ils sont là et ils peuvent s'arracher ! Alors j'ai dit de mon vivant, donc S. c'est évident, L. c'est à, mais c'est elle qui s'est occupé pour l'acheter parce-que je dis écoute, moi je dispose de tant, va là-bas, vadrouille, cherche ce qui te convient. Bon après y'avait les trois autres, bon bah, j'en ai un qui a déjà été bien amélioré, parce-que Eliane, notre, notre fameuse, la fille de notre propriétaire, fin notre propriétaire, qui est filleule de P., lui a déjà donné sa maison. Elle lui a, elle a fait une vente, elle a reçu rien et elle avait payé les frais de vente, donc il est propriétaire de la maison d'E. donc j'dis t'as été gâté, t'auras le plus petit appartement, puisque tes autres frères n'ont rien eu.

P.P : Vous avez tout mis sur la table.

Y : Voilà, bon. Celui qui était le plus lésé c'était C., je lui ai donné ici qui est le plus bel appartement ! Hein. En leur expliquant bien, tu vois voilà, moi...

E : Et là, il a divorcé une deuxième fois il s'était remarié avec une fille qui avait seize ans et demi de moins que lui !

Y : Cela ne pouvait pas marcher.

E : On lui a dit non mais t'es, t'es fou ! Elle est bien, remarquez, elle était gentille et tout, très très gentille. Mais alors au bout de douze ans il a eu une fille avec elle, et au bout de douze ans il a dit, elle a dit bah écoute ça va plus moi je veux sortir euh, puis euh C. avait cinquante ans elle en avait trente, donc ça c'est, elle a dit on se sépare, ah ! Alors vous voyez deux fois hein !

Y : C'est pas possible ça, moi j'ai l'exemple d'un oncle...

E : Et la petite fille...Et là il a eu la chance de rencontrer une personne de son âge hein, qui est très très gentille, qui a adopté la fille et même ses deux enfants...

P.P : Mais cette, y'a une question de transmission là...c'est-à-dire que vous avez, vous avez souhaité transmettre à chaque enfant...

Y : Ah oui moi j'ai tout donné à chacun, et ils n'auront rien d'autre puisque j'ai rien d'autre, j'ai pas de fortune, personnelle. J'ai que ma, j'ai que ma...

P.P : Mais un toit et euh...

Y : J'ai ma retraite, ma femme n'a aucune...

E : J'ai aucune retraite moi si moi j'ai...

Y : Elle a eu le loyer, je m'étais arrangé puisque donc j'ai donné les, l'appartement, mais j'en ai l'usufruit, donc sa retraite c'est...

E : J'ai trente euros par an !

P.P : Est-ce que la transmission euh, je vous pose une question est-ce que la transmission pour vous elle, elle s'arrête à la transmission de bien ?

Y : Ah non, y'a la manière dont on les a élevés hein. Moi par exemple mes enfants ils n'ont jamais eu de voiture. Ils étaient étudiants ils me disaient ah mes copains ils viennent en voiture, j'dis moi tant que vous n'aurez pas les moyens de payer l'entretien de votre voiture vous n'aurez pas de voiture, je vous paye l'abonnement de chemin de fer, l'abonnement de tram tout ce que vous voulez mais pas de bagnole !

E : Ah oui, et ils ont tous achetés leur voiture eux-mêmes.

Y : Cela...il faut montrer les limites, c'est tout. Moi ça j'étais, j'étais formel là-dessus.

P.P : C'est-à-dire que, qu'ils puissent s'autonomiser avant de...

Y : Il faut être responsable, faut que ça...Parce-que la majorité c'est pas une question d'âge. Je vois j'ai mon petit-fils de vingt-sept ans, il est pas majeur hein ! Il vit encore au crochet de, il a vécu avec deux filles...

E : Il ne fait rien, ils ne font rien ! C'est les deux seuls A., et bah...

Y : Il habite dans une maison, quand mon fils C. est parti, bon c'était lui qui est parti il avait tous les torts c'est normal, il a laissé à sa, sa première femme la maison et tout, c'est une maison, belle maison...

E : Qu'il s'est fait construire...

Y : Bon y'a un immense jardin devant un beau parterre de fleurs, il est parti il a laissé sa femme là avec deux garçons, c'est la forêt vierge ! Y'en a pas un qui fait le jardin ni l'entretien ni rien ! Et ils ne font rien ! Et ils vivent...alors J. il a encore une pension, euh parce-que C. était condamné à payer mais pas après vingt ans...

E : Il a dix-huit ans...

Y : Oui bah il a encore deux ans à toucher. Mais au lieu de dire maman, papa est parti on va...J'y suis allé une fois par hasard, je suis passé devant, c'est la forêt vierge ! Devant il y avait un petit ... (*incompréhensible*) avec une brouette et des fleurs et tout, on ne voit même plus la brouette c'est...c'est la pampa ! Et y'a deux garçons là-dedans qui ne font rien ! Qui n'ont aucun métier, et qui ne travaillent pas.

E : Bah on a eu une fois C. ici, il ne voulait pas aller promener. A une heure de l'après-midi il voulait aller coucher !

Y : Moi je fais trois kilomètres à pied, maintenant c'est trois, avant c'était quatre mais comme...(*incompréhensible*) alors j'ai dit alors tu viens on va faire le tour. Ah non j'aime mieux m'allonger je suis fatigué. T'es fatigué à quoi ? A rien faire ?

E : Alors on l'a secoué, du coup il a dit bah je téléphone à papa je retourne ! Alors il a téléphoné à son père puis il s'est fait engueulé ! Rires.

P.P : Je vous pose une autre question, euh vous avez, vous avez dit que, il faut, disons mettre ses désirs à la mesure de ses moyens, mais donc, on parle de moyens financiers, mais vous avez parlé au début du, qu'on est des animaux, le corps, alors est-ce que, pareil, le désir il est à la mesure de, du corps ? Quand vous avez dit on avance en âge, les désirs changent...

Y : Oui il faut avoir la sagesse d'admettre. La différence d'un animal, c'est la sagesse. L'animal il a pas une question de sagesse, lui c'qui veut d'abord c'est bouffer, c'est la première chose qui fait, hein bon...nous bon, il faut reconnaître que question de bouffement bon on est pas malheureux mais enfin on ne fait aucun excès ! Y'a aussi des choses là-dedans, on ne va jamais au restaurant, jamais, d'ailleurs moi j'aime pas, moi j'aime bien saucer mon assiette et j'ose pas le faire au restaurant pour montrer qu'on est bien élevé. *Rires.* Moi ce que j'aime c'est la sauce, alors bon, moi la viande je m'en passe moi ce que j'aime c'est la sauce de la viande...

E : J'ai un traiteur au marché, puis je lui dit vous me mettez plus de sauce parce-que mon mari il aime mieux la sauce que la viande ! Et je suis toujours bien servi.

Y : Parce-que alors, c'est pareil, bon euh moi je n'ai jamais fait de sport, pourtant c'est, mais j'ai toujours marché attention j'avais un métier je faisais des kilomètres à travers champs, à travers la boue et tout euh...Donc c'est une activité physique. Mais, je reconnais qu'aussi, je m'en suis rendu compte après, c'est que, je dis j'étais parce-que ça fait bien trois ans que j'en ai plus jamais eu, mais j'étais asthmatique, et en réalité je suis sûr que si je n'aimais pas le sport c'est parce-que je n'avais pas de souffle ! C'est maintenant que je réfléchis. Et qu'à l'époque je n'étais pas bien parce-que quand, moindre effort...

E : Il avait des crises d'asthme, on était obligé d'ouvrir...

Y : Ah bah je me mettais à la fenêtre. Bon, je le docteur m'a tout de même bien soigné, et en plus de ça bon, ça fait sourire aussi mon petit-fils qui est toubib : j'ai lu un jour un article, y'a au moins trois ans, d'un docteur, en souriant j'ai dit au Dr C. il devait être propriétaire de pommiers...qui disait que si les asthmatiques mangeaient une pomme par jour ils auraient bien moins de crises d'asthme. Ça fait trois ans que je mange une pomme par jour, je n'ai plus jamais eu de crise d'asthme. Vrai pas vrai j'en sais rien mais c'est comme ça.

Vous voyez c'est, vraiment bizarre !

P.P : Alors vous vous êtes mis à faire du marathon depuis !

Y : J'fais pas de marathon mais j'fais de la marche !

E : Et puis il ne pouvait pas boire de, de boissons alcoolisées, non pas...

Y : Non de boissons pétillantes. Ça me donnait une crise d'asthme aussi sec ! Le champagne, même le soda, dès que j'avais bu le machin à bulle, j'avais une crise d'asthme. Maintenant, je bois du champagne, enfin entendons nous, je ne, nous ne buvons, mais ça si on ne boit pas, c'est tout une, c'est tout une autre raison...Euh attention, mes parents ne buvaient pas, pour ça il faut dire merci à mes parents parce-que si je suis en bon état c'est parce-que ils ont menés une vie, pas monacale mais, très raisonnée, mais ils adoraient le bon vin, mais ils ne buvaient très peu, mais le bon vin ! Et moi j'ai eu un gros problème, quand j'ai fait ma première année d'étude de géomètre expert c'était dans une école à A., et à A. toute ma famille est d'A. puisque ma mère est A...oise, j'avais ma tante, c'est ma marraine, et mon parrain son mari, qui étaient des richissimes de l'époque...

E : Des marchands de velours !

Y : Des millionnaires en 1927 ! Ils avaient deux cents ouvriers, des fabricants de velours ! Ils avaient trois usines de velours à A.. Bon c'étaient des richissimes ! Bien, j'avais jamais compris, parce-que quand la famille se rencontrait, je vois encore l'oncle, rue L. le vieil oncle H., qui disait à maman, oh tu sais B., elle pompe ! Bon moi, je savais ça du temps, elle pompe qu'est-ce que ça veut dire ? Elle buvait comme un trou ! Et alors voilà une personne euh, pour moi c'était, imaginez leur maison, y'avait une salle de billard, billard français avec les cannes, les éclairages, et tout, salon pour les dames, fumoir pour les messieurs, 'fin voyez les millionnaires de l'époque, hein ! Pour vous donner un exemple, elle était allée chez Lancel à E. avec moi, parce-que je passais mon bac et qu'elle me logeait à E. dans leur appartement, elle va chez Lancel acheter un cadre pur mettre une photo de sa petite-fille, vous n'avez pas plus cher ? Non mais, moi j'serais revenu en rajoutant un zéro hein ! *Rires*. Or, figurez-vous qu'un jour, bon elle avait, bon elle ne pouvait pas me loger bah c'est normal, mais elle avait trouvé, puisqu'elle faisait partie des, des bienfaisances de, la région d'A. par sa, sa haute stature. Elle allait servir au repas des

vieux, elle avait demandé, puisque, est-ce que vous ne pourriez pas trouver une chambre pour mon, c'est mon filleul et mon, et mon neveu. Donc, il s'est trouvé un ménage, des vieux, qui m'ont trouvé une chambre. Mais ils avaient accepté de me loger à condition que je fournisse les draps. Ils voulaient bien me loger mais me donnez les draps. Donc ma tante avait dit c'est d'accord, je te donnerai les draps, tous les mois tu viendras, tu m'amèneras les draps, bien. Don c'était, il s'est passé ceci, euh...j'amène mes draps le matin, et je devais passer les reprendre le soir en rentrant, lavés et prêts, je reçois un coup de fil à l'école même de ma cousine qui était sa fille, sa petite-fille, J., elle dit écoute A., ne va pas chez, ne va pas manger chez, chez la tante elle n'est pas bien. Mais elle ne savait pas que j'avais besoin des draps ! J'y suis allé. Je suis rentré, pas un chat, pas de bonne, rien. La maison vide, son mari, mon oncle, quand c'était comme ça il foutait le camp, bon je voulais mes draps. J'ai grimpé, j'arrive dans une chambre, j'vois ma tante allongée par terre, saoul comme un (incompréhensible), un, deux, elle était à moitié nue, elle comptait, elle avait combien, soixante-cinq ans, elle touchait ses doigts de pieds : « un, deux ! Un deux ! Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'est-ce que vous voulez ? ». Ça m'a fait un choc ! Parce-que moi, c'est là que j'ai compris qu'est-ce que ça voulait dire qu'est-ce qu'elle pompe ! J'ai enfin réalisé ce que c'était. J'ai trouvé ça atroce ! J'ai depuis une haine pour le vin, inimaginable ! Et je crois bien que c'était pas le vin, c'était l'alcool et l'apéritif, enfin. Du coup moi tout ce qui est alcoolisé, j'ai une haine absolue ! Et je bois que de l'eau !

P.P : Et maintenant pétillante.

Y : Quand y'a une fête si je bois un petit peu de, m'enfin, quand euh...

E : C'est pareil, J., elle peut pas, elle elle peut pas, elle peut boire d'alcool elle est malade.

Y : Mais réellement, et j'ai pris une haine des gens ivres ! Ça m'a tellement, ça m'a choqué ! Parce-que pour moi c'est une personne, pour moi c'était, c'était une personne qui faisait partie des, de la haute société d'A., imaginer que ça pouvait être une poivrote. Mais ça fait un choc, on peut pas imaginer hein. Et alors ma cousine était gênée, était honteuse parce-que bah, elle était honteuse de dire que sa grand-mère elle picolait. Alors elle avait voulu essayer de m'empêcher d'y aller.

P.P : Et c'est pour ça, mais bon vous aviez...

Y : Mais voyez comme c'est bizarre quand d'un seul, un p'tit détail tout de suite ça...

P.P : Ça peut changer la vie.

Y : Ça ouvre ! *Rires.*

P.P : Moi j'ai, j'ai une question parce-que finalement euh, vous m'avez raconté, depuis votre enfance jusqu'à, et vous m'avez bien dit que vous avez eu une enfance plutôt modeste, et avec parfois des conditions rudes, mais j'ai l'impression que, est-ce que ça vous est arrivé de connaître la frustration ? Parce-que vous, vous, c'est le, vous voyez parce-que à chaque fois vous, c'est vrai vous me dites alors finalement à chaque fois vous n'avez jamais ressenti de, de manque.

Y : Non, j'ai jamais eu de besoin, j'ai jamais eu de, non, non parce-que j'ai toujours été habitué, ça ça vient de la manière dont on a été élevé. Moi j'ai toujours admis, d'avoir ce qu'il y avait. Voilà. Bon mes parents vivaient très chichement, euh...

P.P : Et ça monsieur Y. ça vous vient naturellement, ou c'est quelque chose que vous vous, quelque chose que vous vous dites ?

Y : Non moi ça m'est venu naturellement. J'sais pas, j'arrive pas, par exemple vous voyez j'ai jamais, euh, les vacances bah, j'vous dis, la première...

E : De vacances en quatre-vingt un !

Y : Mais, bon, maintenant on y va absolument plus, pour trente-six raisons, mais ça ne nous manque absolument pas !

P.P : Mmm, c'est ça.

Y : C'est la sagesse ! Il faut la sagesse de vivre avec ses moyens, moi par exemple, euh, j'vois je connais des gens ils, dès qu'on commence à avoir la neige, moi j'ai jamais été la neige, je ne sais même pas ce que c'est, j'ai jamais enfilé un ski, ça ne me manque pas du tout ! Et j'ai pas du tout envie d'y aller ! Bon, d'abord, peut-être que j'aurais eu envie...

E : Et moi j'fais la maladie de Raynaud alors j'ai pas envie d'y aller non plus ! *Rires.*

Y : Non mais, c'est assez curieux.

E : Rien que de voir la neige, moi je me recouvre jusqu'ici !

Y : Moi j'suis, j'estime que quand on a la sagesse de, d'avoir les besoins essentiels vitaux satisfaits, bon. Je vois nous, on meurt pas de faim, on ne meurt pas de soif, bon...

E : Les vacances, bon bah...

Y : Les vacances on a fait un trait dessus, parce-que d'abord quelque fois on nous avait même dit, bon j'disais j'ai ma voiture j'ose plus faire tant de kilomètres que ça, bah prenez le train !

E : Oh non !

Y : Vous savez, j'ai été en rage contre mon professeur de philo, hein, mais je me rappelle qu'il avait eu une illustration extraordinaire quand même qui m'avait marquée. Il m'a dit, il disait ceci, vous savez le véritable épicurien, eh bien c'est un homme seul sur une île déserte avec un palmier qui fournit des noix de coco. Parce-que c'est pas tant la recherche du plaisir, c'est de supprimer toutes les emmerdes. Et quand il est tout seul sur son île déserte, il a aucun voisin qui l'ennui, il a besoin de personne, il sait qu'y aura rien d'autre, il a à bouffer les noix de coco qui lui tombent, le véritable épicurien c'est le type qui est seul sur son île déserte. Et nourrit par les, par la nature. Alors tout le monde s' imagine que l'épicurien c'est celui qui bouffe comme quatre, qui va, qui va rencontrer les filles de joie pour s'amuser un petit peu, et puis attraper la vérole ! *Rires.* Alors...

P.P : Vous c'est quelque chose que vous avez recherché ou, c'est-à-dire, ce bien-être...

Y : Oui quand même !

P.P : C'est quelque chose que vous avez recherché, qui était un but, ou c'est quelque chose qui est venu avec, avec la vie, comme la noix de coco qui tombe.

Y : Non par exemple voyez, moi si j'ai rencontré ma femme, ça c'est cocasse. Mais bon, moi j'avais toujours dit je me marierai quand même hein. Bien, mon frère ne s'est pas

marié. Bon. Peut-être pour d'autres raisons, m'enfin soit. Euh...moi j'avais quand même toujours dit, je me marierai, certainement pas avec une fille de C.. Bon j'étais dans un lycée mixte, on a connu la folie des surprises party à la fin de la guerre, puisque y'a, on a été pendant quatre ans, moi en quarante-quatre j'avais dix-sept ans hein, c'est l'âge où on commence à avoir envie d'aller danser et tout, pendant les quatre ans y'avait pas de bal, y'avait pas de fêtes, hein y'avait même pas de cinéma il était réquisitionné par les allemands, on était occupé. Donc après c'était la, la folie des surprise-party à droite, à gauche, on n'arrêtait pas de danser bon. C'était des flirts sans, uniquement le plaisir de montrer qu'on est sorti avec une fille, mais moi j'avais toujours dit bon, j'avais des bonnes camarades puisqu'on était dans un lycée mixte, j'ai, on avait des bonnes camarades mais bon, j'avais toujours dit, c'est pas la, moi je sais que bon...elle sortait avec, entendons-nous bien, en ce temps-là il n'est pas question e coucher avec. C'était exceptionnel, j'ai juste un de mes camarades qui a eu un problème, qui a eu un mouflet d'ailleurs ! Rires. Parce-que justement à ce moment-là on parlait de rien. On ignorait tout, mais ça se limitait simplement à s'embrasser c'est tout. Hein c'était le, c'était le maximum du flirt, bon. Alors on se, ah t'as été copine avec untel, moi j'ai eu vraiment des bonnes amies, hein H.U je l'ai jamais embrassé de la vie mais c'était vraiment une bonne amie ! Bon hein, elle est mariée maintenant, bon y'a longtemps qu'on n'a pas eu de ses nouvelles. Mais c'était vraiment une amie, euh, la sœur de Serge c'était vraiment une copine, mais j'avais toujours dit ça ne sera pas mes femmes. Et j'avais toujours dit, je prendrai une femme en dehors !

E : Et ben voilà, et il a trouvé ! *Rires*.

Y : Ben je l'ai trouvé oui, tout à fait par hasard. Euh...

E : Bah oui moi j'habitais J. à l'époque, mon père était percepteur...

Y : Moi, ayant la chance d'être géomètre, enfin je faisais mes études, on pouvait faire son service de l'armée dans le service géographique de l'armée, où on fabrique les cartes d'état-major. C'était au fort de M. à E.. Donc j'ai demandé à faire mon service militaire, et à ce moment-là on est logé-nourrit. Parce-que moi j'ai fait mes études, j'ai un caractère spécial...

E : Oui hein, ça c'est vrai !

Y : Non mais surtout, non c'est pas ça tout à fait. Mon frère d'ailleurs, dès qu'il avait une situation extraordinaire, pour lui c'était toujours, il ne s'occupait pas, il voulait faire ses études à E., il descendait à l'hôtel, il n'était pas, li coûtait à mes parents, je m'en rappelle encore mes parents, j'entendais papa dire « je sais pas comment je vais faire à mes échéances », j'savais même pas ce que c'était que des échéances. Hein, parce-que ça lui coûtait les yeux de la tête, et moi j'avais décidé que je ferai mes études, tout seul, sans...Donc y'avait, la première année c'était à A. mais là y'avait pas de problèmes, j'habitais là, ça ne coûtait rien à mes parents, je mangeais à la cantine ça ne coûtait rien du tout, et le soir j'achetais un cornet de frites. Et puis alors à la cantine j'laissais un, j'avais un, comment que ça s'appelle, pour mettre du manger dedans...une gamelle ! Et bon, il mettait pas de la viande, il mettait des légumes et le soir je mangeais ça, mes deux p'tits vieux ils me réchauffaient, et un cornet de frites. Et, ça ne coûtait rien à mes parents, hein. Et alors après, les études, c'était ou trois ans aux arts et métiers, ou alors, non deux ans aux arts et métiers, ou trois ans aux cours du soir. Entendons-nous bien, vous allez voir les horaires, tous les soirs, de six heures à huit heures, tous les soirs. Le samedi après-midi, de deux heures à six heures, et le dimanche matin de huit heures à midi. Bon, pendant trois ans ! C'est ce que j'ai fait. Et ma troisième année je l'ai faite en étant militaire ! J'étais logé-nourrit.

E : J'ai encore la photo où il est soldat !

Y : J'ai, l'examen de sortie où on a la photo dans les arts et métiers, j'suis en maréchal des logis j'ai été nommé sous-off, hein bon. Et à ce moment-là moi, j'avais, je mangeais le midi à la caserne, mais le soir je ne pouvais pas fallait, c'était à six heures pour manger, moi à six heures j'étais en classe. Hein alors le soir c'était une baguette de pain et un demi, et un camembert ! J'ai dîné pendant six mois comme ça ! Bon, et j'ai passé mon examen. Donc vous voyez j'ai voulu, ne rien coûté à mes parents. Hein, et ça j'ai réussi comme ça...

E : Et après il est venu à J..

Y : Et alors à ce moment-là donc, c'est arrivé comme ça. Notre service c'était au fort de Montrouge. Je prenais le bus et après la gare. Bon, on a décidé de faire l'autoroute du sud. Il passe sur le...

E : Sur le fort de M..

Y : Il fallait démolir le fort de M.. Donc il a été décidé de transporter le, le service géographique de l'armée. Il s'est trouvé que y'avait une caserne qui était libéré à J., et qu'on envisageait de faire là-bas, donc on a décidé d'aller passer le mois de Juillet, là-bas si on pourrait s'y installer. Donc on est parti là-bas.

E : Un mois.

Y : Un mois. Pour voir si on pouvait installer ça. Et donc pendant ce mois-là, y'a eu le quatorze Juillet. Alors y'a...Rires. Voilà, voilà, voyez comme ça arrive ! Bon.

E : Il dit qu'il se souviendra de la prise de la Bastille hein !

Y : Alors à ce moment-là moi, il faisait très chaud au mois de Juillet, y'avait la piscine, alors on a dit au capitaine Gigi « est-ce qu'on peut aller se baigner ? Bah oui vous pouvez ! Mais conservez le calot, qu'on sache que vous étiez militaires ». Parce-qu'en slip de bain. Bon alors là on est allé à la piscine, bon j'ai vu des gens qui jouait au ballon, j'ai dit « on peut jouer avec vous ? ». J'ai rencontré cette demoiselle. Bon, bien, puis c'est tout. Le soir c'est le quatorze Juillet, j'dis je vais aller au bal...

E : Moi aussi avec mes copains, mes copines !

Y : Bon ma femme était là-bas avec ses parents bien-sûr ! Vous savez en ce temps-là...

E : Oui parce-qu'on était accompagné à l'époque hein ! On sortait pas toute seule.

Y : Donc re-rencontre, on danse, on bavarde, on parle musique parce-qu'on était passionnés de musique ma femme, moi j'étais passionné de musique, Jean-Sébastien Bach pour moi, c'était un Dieu ! Bon, et alors ma femme oui elle me dit « oui j'aime bien la musique classique », ah bah elle aime bien aussi Beethoven, Bach et tout, ah bah oui ça fait plaisir, hein bon. En plus de ça, il se passe ceci, c'est que à Paris, vous pensez bien, euh tout le monde partait en permission le soir. Puisque tout le monde où qu'il habite à un train qui l'emmène chez lui ! Donc si de deux cent cinquante personnes le samedi, il restait les douze personnes, qui servait le service de garde ! Mais tous les autres ne mangeaient pas, ni le samedi, ne le dimanche, ni le lundi matin ! Il faisait des bénéfices extraordinaires, et ils achetaient tout à des prix extravagants, au marché, aux Halles, c'était le Rungis à

l'époque hein. C'était aux Halles. Donc, là-bas, personne ne partait en vacances. On pouvait pas partir, moi je ne pouvais pas aller à Compiègne de J. ! C'était impossible l'aller-retour en vingt-quatre heures ! On bouffait là pendant tout le temps, on crevait la faim ! Elle me dit, je vais vous présenter à mes parents. J'suis allé chez ses parents, elle m'a présenté, ils m'ont fait dîner, j'ai mangé comme quatre ! On a bavardé musique, ma femme ma...belle-mère était première violoncelliste, je l'ai accompagné. Mon beau-père était flutiste, je l'ai accompagné.

E : Et moi je faisais du piano !

Y : On a...et ma femme jouait bien du piano. Donc on a sympathisé, et pendant tout le reste des quinze jours j'allais tous les soirs, j'allais dîner là-bas. C'en est resté là.

E : C'en est resté là ! C'est tout !

Y : Voyez hein, c'en est resté là.

E : Il est parti puis moi j'suis parti à R., papa...

Y : Bon sur ces entrefaites, il est nommé, il a fait la route des vins il était à J., après il a été à R., après il a fini à S., voyez. Bon au bout d'un an et demi, bon on avait sympathisé vraiment, j'trouvais, bon j'dis bien c'est la fille qu'il me faut. J'ai téléphoné : « est-ce que vous êtes d'accord ? Est-ce qu'on tente de se marier ? ».

P.P : Comme ça au téléphone !

E : Ah oui !

Y : Je l'avais même jamais embrassé hein !

E : Eh non c'est vrai !

Y : Voyez hein !

E : on s'écrivait, mais fallait que je lui envoie, y'avait qu'à répondre oui ou non !

Y : Fallait répondre oui ou non ! Fallait cocher, moi j'écris pas !

E : Rires. Ah il écrit mal d'abord.

P.P : Ah vous lui avez demandé de...

Y : Est-ce que ça vous vient, est-ce qu'on essaye de se marier. « Répondez : oui ou non ».

E : Et bah j'ai répondu oui.

Y : Elle a répondu oui. Bon c'est tout alors on a décidé on se marie. Alors, à ce moment les parents sont venus, ils ont fait connaissance, bon on a sympathisé, et puis on a dit se marie. On a fait des fiançailles à, à R.. Hein et puis après six mois après on s'est marié.

E : Oui, on s'est marié au mois de Juillet.

Y : On s'est marié au mois de Juillet. Alors là je vous dis c'est pareil, quand on essayé de se marier à C. c'est une ville, le baron, le maire c'était le baron de Rothschild. Voyez, là-bas y'avait toute la noblesse euh, si on ne s'appelle pas, y'avait la baronne de Barante ! Papa l'appelait la baronne de basse-rente, ils étaient fauchés comme les blés ! Mais ils étaient, et alors le maire les casait, euh directeur du bureau d'aide social, directeur du...tous ces gens-là étaient casés ! Et ils vivaient lorsqu'on appelait le quartier des avenues, des maisons...archi-huppées où y'avait le golf en bas euh. Bah moi j'étais habitué à ça. Et alors à C. c'était ça. « Y'avait combien de personnes au mariage ? ». On comptait, « oh là y'en avait cent ! ». Moi j'ai vu des mariages, parce-que j'étais organiste là, à Y. où était mon professeur. Et ça durait j'sais pas, j'rentrait même chez moi j'disais au saint christain, « laissez les portes ouvertes » chez moi on voyait la nef... « quand il reste vingt personnes vous rallumez je retourne jouer la sortie ». Parce-que je voulais pas rester une demi-heure à poireauter là-haut ! Alors quand y s'agit de se marier bien-sûr on s'est marié à la mairie de C.. Et puis j'ai dit à mon copain qui était moine à l'abbaye « est-ce que tu peux te démerder pour que je me marie à l'abbaye ? Y'aura personne, y'aura juste nous ». Il s'est débrouillé. Donc A.. Ca été difficile parce que dans une abbaye on ne publie pas les bans, et il faut qu'il y aient les bans qui soient publiés. Pour que le mariage religieux soit valable. Alors ils se sont débrouillés, il a réussi à faire admettre par le maire qu'il y avait péril dans l'église, et que, pour remplacer l'église c'était la chapelle de

l'abbaye. Donc logiquement on s'est marié dans l'église mais qui était fermée donc dans la chapelle de l'abbaye.

P.P : Et ça a été validé comme ça...

Y : Et donc dans la, y'a juste mon professeur qui est venu qui a tenu les orgues. C'était un orgue magnifique je l'ai souvent joué. Il a été inauguré c'était l'organiste de Notre Dame de Paris qui est venu, le comte Léons de Saint Martin. Y'avait sa femme...c'était le, le grand site ! Mais vraiment enfin, donc on s'est marié là on était, douze personnes...comme ça j'ai dit les p'tits compiégnais seront emmerdés ils pourront pas compter combien y'avait de gens.

P.P : C'est ça ! Et c'était à l'abbaye.

Y : Et c'était à l'abbaye d'U., à dix kilomètres de C..

E : J'sais pas où il est le...

Y : Ah bah cherche pas...Mais c'était, faut dire c'était un cadre extraordinaire. Parce-que c'était très très...

E : Ah oui c'est beau l'abbaye !

Y : C'était magnifique. Parce-que la chapelle était vraiment distincte de l'abbaye. Y'avait cinquante mètres entre eux deux. Et entre deux y'avait les vestiges de l'ancienne grande nef de l'abbaye où il y avait tous les arcs.

E : C'est beau, c'était beau !

Y : C'était magnifique !

P.P : Donc là vous avez combien d'années de mariage ?

Y : Soixante-six ans.

P.P : Soixante-six ans.

E : Au mois de Juillet. Trente Juillet.

P.P : Félicitations.

Y : Et attention, attention ! On s'est marié le, parce-qu'à C. on y veillait hein, on s'est marié le samedi à la mairie, et le lundi à l'abbaye.

E : Et le dimanche ma belle-mère elle avait réunie tous les amis de...

Y : Et alors mamie, comme, après on a fait le repas dans un, un restaurant à la forêt de Compiègne, euh, pour ça mes parents étaient extraordinaires, elle a dit tiens on, on peut pas les inviter au mariage puisque de toute façon c'était à l'abbaye, bon. Mais tout le dimanche elle a, tous mes copains et mes copines ils sont venus comme ça j'ai pu présenter ma femme, puisqu'on a avait jamais vu ma femme avant ! Fallait bien que je leur présente hein ! Et on a bien fait, on a pas de regrets. Mais, c'est quand même assez rare.
Rires.

P.P : Ah oui, le coup de téléphone là.

Y : C'est quand même assez rare hein.

E : Ah oui ça il téléphone. Mais écrire non !

Y : Moi écrire c'est impossible ! J'dis toujours, si y'a mille gens qui, 'fin je ne serai jamais célèbre forcément.

E : Ah bah ça c'est vendu à un Noël au...vous aviez écrit quelque chose et puis euh...

Y : Non, j'ai écrit à Mme B., pour la remercier. Quand on s'est marié elle nous avait offert un...

E : Un moulin à légumes !

Y : On n'avait rien du tout. Bon. On a démarré on avait zéro franc zéro centime en poche hein bon. Alors donc on a dit vous pouvez donner tout ce qu'on veut on a rien ! On

démarre à zéro. On, on vivait dans un poulailler que j'avais retapé hein. On n'avait pas l'eau courante rien !

E : Ah oui, au début hein. Avec des araignées énormes qui marchaient...

Y : On entendait les araignées marcher sur le papier bon...Mais ça ne fait rien on était heureux on était jeunes mariés. Bon, alors Mme B. elle m'avait offert un passe légumes. Et j'ai lui ai envoyé quand même une lettre de remerciement, et j'ai oublié de mettre un timbre ! Rires. Elle a dit une lettre de Toto ça vaut bien ça ! Rires. Elle a dit une lettre de Toto, parce-que j'ai jamais écrit, j'ai horreur d'écrire. Ah oui, on a bien bavardé hein !

P.P : On a bien bavardé hein ! Bah écoutez...

E : Et bah on va prendre l'apéritif !

P.P : Ah bah avec plaisir, volontiers. Ah bah merci beaucoup.

Y : Bah de rien, si ça peut vous intéresser d'avoir quelques éléments.

P.P : Non c'est...j'ai eu beaucoup d'éléments c'était, très riche !

Y : Bah oui faut reconnaître que, 'fin nous on ne regrette pas on est, on reconnaît qu'on a pas eu une vie tout à fait normale. Mais, ça ne nous gêne pas du tout. Et ça doit être un peu dans la famille parce-que mon, mon fameux grand-oncle là qui venait, qui avait dit elle pompe, euh, il était, il avait pas quatre-vingt ans il était encore très agile, très lesté, il laissait toujours tombé quelque-chose, il montrait qu'il pouvait ramasser. Alors on lui disait "quel âge vous avez ? J'ai soixante ans". Il était à près de quatre-vingt. « C'est l'âge qui m'a plu je l'ai conservé ». C'est une philosophie extraordinaire hein, ça m'avait marqué ! C'est un âge qui m'a plu je l'ai conservé. Rires.

P.P : Comment vous voyez le futur justement ?

Y : Bah écoutez y'a trois jours ma femme était vraiment pas bien. J'ai même bien cru que...elle était sur...

E : Vous voyez que je fais collection de chouettes hein !

P.P : Mais j'ai vu.

E : J'en ai qui viennent de partout parce-que mon fils s'en allaient souvent, j'en ai qui viennent de...Alors je ne sais plus. (*Interruption de l'entretien*).

Reprise de l'entretien 1h44

P.P : Mais alors comment vous voyez l'avenir, justement c'est une question que je vous posais.

E : Bah maintenant, à notre âge hein...

Y : Bah on attend la fin. Tous les jours je dis en v'là un des passé. Y'a deux jours, là j'ai vu maman mal partie.

E : Ah j'étais mal partie.

Y : Ah oui elle était mal foutue...

E : Alors je ne peux pas prendre, je fais de l'arthrose, je ne peux pas prendre de lait de vache. Tout ce qui est, tout ce qui est à base...c'est mon ostéopathe qui m'a dit ça, il m'a dit « ne prenez pas de, de lait de vache ni de... ». Et puis une fois comme ça allait bien, j'ai pris de la, ma belle-fille a apporté des fraises, mon voisin il m'avait offert des fraises, et j'avais acheté des fraises, j'ai fait les fraises chantilly, je me suis gavé de crème chantilly, et j'étais trois jours sans pouvoir marcher.

P.P : Ah oui donc ça a vraiment...

E : Alors je peux en prendre un petit peu, hein, mais là j'avais fait vraiment une grande de crème chantilly.

Y : *Rires*.

P.P : Tout ce qui est à base de laitage ça vous...

E : Tout ce qui est à base de lait de vache. Alors il ne faut plus, il faut pas, moi j'adore le maroille, j'adore le camembert, je peux pas en manger et je mange du fromage de chèvre, je mange du fromage de brebis. Bon, c'est très bon aussi hein ! *Rires.*

Y : C'est le problème, il faut admettre l'un ou l'autre.

E : Mais y'a des périodes où je ne sais pas marcher ! Je peux pas mettre un pied devant l'autre, hein j'ai été une journée comme je pouvais pas marcher, j'devais me trainer vraiment.

P.P : Mais quand vous dites : vous attendez la fin...

E : C'est venu d'un seul coup.

P.P : C'est avec euh, anxiété ou non avec calme.

Y : Avec résignation. Voilà, parce-que c'est toujours la sagesse qui l'emporte. Avec, on sait que ça doit être, bon c'est tout. Hein euh.

E : On est heureux d'être ensemble.

Y : En principe, je me souviens aussi que, si on savait la date ça serait atroce ! Ça serait encore pire ! Bon là on dit toujours bah ça fera peut-être un jour de plus, ça fera peut-être... Tandis que si on savait la date on n'arrêterait pas de les compter. J'ai l'impression qu'on se suiciderait. Pour essayer de raccourcir le, le décompte.

E : J'ai dit à P. « commande-moi des marrons pour Noël, je crois que je suis encore en vie alors ! » *Rires.* Alors il m'a commandé des marrons.

Interruption de l'entretien (1h 47 minutes) : me montre son ordinateur.

Reprise à 1h 58 minutes.

Y : Enfin, faut prendre la vie comme elle se présente, voilà.

E : Maintenant à notre âge, on sait plus trop...

Y : Ah bah non, au jour le jour, c'est tout.

P.P : Est-ce que je peux vous poser, vous n'êtes pas obligé de répondre, c'est une question un peu intime, parce qu'on avait commencé à l'aborder. C'est justement quand on a abordé la question du désir, de la sexualité qui change avec l'âge. Parce-que soixante-six de, voilà moi je suis tout jeune, tout jeune papa, je suis avec mon épouse depuis...

Y : Oui bien-sûr.

P.P : Mais euh voilà est-ce que vous vous avez, y'a eu toute une évolution dans votre sexualité.

Y : Bah forcément. On l'accepte. C'est bien obligatoire. Qu'est-ce que vous voulez faire. Silence. C'est comme ça, il faut admettre, les hommes n'ont plus d'érection. Bon alors, qu'est-ce que vous voulez faire ?

P.P : Est-ce que la sexualité elle change ?

Y : Bah y'en a plus du tout.

P.P : Y'en a plus du tout, mais ça s'accepte que y'en ai plus ?

Y : Oui ça s'accepte parce-que toute façon, bah je me rappelle moi, en rigolant je me rappelle marraine V. qui disait "oui euh, le plaisir de l'amour c'est comme les journaux, quand on est tout jeune c'est, matin midi et soir, après c'est hebdomadaire, l'autre c'est mensuel, l'autre c'est trimestriel". Rires. Et c'est vrai, ça va pas, qu'est ce que vous voulez, c'est la nature comme ça hein ! Bon. Il faut le reconnaître.

P.P : C'et la nature.

Y : On peut pas faire autrement hein. Bon, on plus déjà, il faut reconnaître que chez l'homme, moi personnellement j'ai été opéré de la prostate à 70 ans. Hein bon. Je m'en rappelle toujours, De Gaulle disait toujours : quand on est opéré de la prostate on n'a plus d'éjaculation, bah vraiment on n'est plus un homme.

P.P : Et c'est De Gaulle qui disait ça ?

Y : C'est De Gaulle qui disait ça. Il avait été opéré de la prostate il était furieux, parce qu'il dit bah on est plus un homme. Bah oui, évidemment on n'est plus un homme, forcément. Mais on est bien obligé d'y passer quand on ne peut plus uriner.

P.P : Et oui.

Y : On est là on souffre atrocement. Donc on admet de se faire opérer. On sait pertinemment que, bah là, il faut admettre, il faut avoir justement c'est ça, c'est la sagesse, y'a que la sagesse qui fait admettre. Voilà c'est tout, et si on n'a pas la sagesse...on est foutu. Bah oui nous là on sait bien que, bon. La dame en dessous là, B., là, elle dit : "bah votre fille elle vient". Bah j'dis bah bien sûr, elle vient parce qu'elle sait bien, elle se demande combien qui restera d'anniversaires à souhaiter !

E : Elle vient souvent !

Y : Alors on n'y pense pas du tout en temps ordinaire ! Elle me dit "elle vient, elle vient pourquoi ?", bah j'dis parce-qu'elle a bien peur qu'il y'en ait pas un second encore après ! Elle s'en voudrait toujours de dire "je suis pas venu à son dernier anniversaire » ! Et il faut le reconnaître, on le reconnaît nous-même on sait bien ! On n'est pas éternel. On trouve déjà que c'est extraordinaire. Je me rappelle moi ça avait frappé puisque mon frère est mort chez moi à cinquante-quatre ans. Jeune hein ! Bon. Alors nous on, ça nous pose une question, alors moi je me rappelle avec maman, on en parlait hein, on disait mon dieu si on va jusqu'à soixante-dix ans faudra pas se plaindre.

E : On trouvera que c'est bien.

P.P : Soixante-dix ans vous aviez...

E : Si on va jusque-là ça sera bien.

Y : Moi à ce moment-là j'ai tout de même vu mes grands-parents mourir, et c'était extraordinaire dans l'époque, en mille neuf cents...Ma grand-mère est morte en trente-neuf, mon grand-père en trente-sept, c'était l'opération de la prostate en ce temps-là ça se faisait en deux fois, à un mois d'écart et entre les deux, il a pas supporté la deuxième

opération donc il est mort. Et ma grand-mère et morte en trente-neuf. Ils sont morts tous les deux dans leur quatre-vingtième année. C'était considéré comme très vieux !

P.P : A l'époque...

Y : En trente-sept. Elle est morte en trente-neuf.

E : Ma grand-mère elle est morte à soixante ans.

Y : Et j'admire ma grand-mère parce-que, je la vois le jour de sa mort, je la vois dans son fauteuil rouge Voltaire, "donnez-moi une feuille de papier, et un porte-plume, que j'écrive le nom des gens qui vont porter les coins du drap". En ce temps-là, à la campagne, y'avait quatre cordes aux quatre coins du corbillard et c'était les amis qui portait en terre. Elle choisissait les noms, elle savait elle a dit "je meurs cette nuit" ! Et ça j'en parlerai encore après bon on va pas... "Je meurs cette nuit. Voilà les noms de gens qui vont venir, il faut m'enterrer à l'église, je ne veux pas que ça soit le chantre qui chante, si il s'appelait Mr P., c'est un ivrogne invétéré". *Rires.* Ah oué hein, et à ce moment-là, devant moi elle a fait ça, donc en trente-neuf j'avais douze ans, je vois la scène, si je savais dessiner je le ferai. Et après donc le soir elle est partie dans sa chambre, mon papa a voulu y aller, elle lui a dit "sort d'ici mon fils, on ne meurt pas devant son fils, appelle ta femme". Alors mamie y est allé et elle morte dans les bras de maman.

P.P : De votre mère.

Y : Oui.

P.P : De sa belle-fille.

Y : De sa belle-fille. Mais pas devant son fils. Et à ce moment-là, y'a un autre fils qui est venu, le fameux oncle P., avec qui elle avait eu des gros différents : "dehors d'ici ! tu n'as rien à faire ici " ! Je l'entends encore.

E : Il doit tenir de la grand-mère ici.

Y : Parce-que, quand mon père est décédé, bon, mon père, ça c'est extravagant aussi cette histoire-là encore. Donc quand maman est décédée, mon père s'est retrouvé

forcément seul. Bon. Mon frère il habitait à ce moment-là à Madagascar, il lui dit "bah écoute papa, est-ce que tu viendrais pas avec moi à Madagascar, pour te changer les idées, pas te retrouver dans la maison ou t'étais avec maman". Finalement il a accepté, le v'là parti à Madagascar. Bon, ça n'a pas bien tourné, il avait un cancer mais on ne le savait pas, cancer du pancréas. Pfou ! A ce moment-là il a dit "faut me ramener là, faut me ramener. Je veux être enterré avec maman, je veux pas ne pas être enterré avec maman à Frênes". Voyez ce que mon frère a dû dépenser en, 'fin il était riche. Pour le mettre sur un brancard, il prenait trois places et il fallait une infirmière, aller-retour pour l'accompagner. Hein, trois places, l'infirmière, mon frère. Enfin donc il est arrivé, je le vois encore arriver à Frênes dans l'ambulance. J'ai vu la fameuse infirmière elle accompagnait jusqu'à Frênes, elle était contente elle avait jamais vu Paris ! *Rires*.

E : Et puis c'était au mois de Février y'avait de la neige...

Y : Elle était toute contente, c'était en Février. Bon alors mon père est arrivé. Bon, là il a dit... « il faut l'opérer », bon on l'a opéré. Alors mon frère était revenu en France avec lui, et à ce moment-là on passait une journée M.(frère), une journée moi, alors pour rester avec papa. Moi j'étais de service, c'était un dimanche. Et à ce moment-là j'étais organiste à l'église Z., à U., un orgue...magnifique puis un curé passionné de belle musique, ça c'était, pour moi c'est un souvenir extraordinaire, de, le chanoine était passionné de belle musique, on a eu, c'était des messes c'était des, concerts, bon. Alors bon j'étais ennuyé, il était huit heures du matin c'était mon jour, alors à dix, à neuf heures et demi j'dis à papa : « écoute papi, écoute papa » j'disais « papa j'suis embêté parce-que je dois assurer l'office là à U. et je peux pas me faire remplacer en ce moment y'a personne pour me remplacer ». « Mais te fais pas de soucis, je meurs cette nuit, tu peux aller faire ton office et tu reviens ». Donc j'ai pris ma voiture, j'ai foncé à U. y'avait onze kilomètres, j'ai joué l'office, puis contrarié j'ai joué l'office, j'suis revenu, je suis avec lui. A deux heures du matin il commençait à remuer. Je dis « qu'est-ce qu'il y a ? ça va pas ». J'ai appelé l'infirmière, elle m'a dit « monsieur c'est la fin »...Et à ce moment-là, bon j'étais d'accord puisqu'à F. j'connaisais forcément tout le monde, ça faisait bah. Et donc c'était d'accord que si y'avait un problème, c'était l'ambulancière, elle accepte pas de transporter un mort mais quelqu'un qui est encore chaud. Hein puisqu'on peut dire qu'il est mort dans, dans l'ambulance. Comme ça on l'a ramené chez lui et il est censé être mort chez lui. Alors j'ai téléphoné à, je ne sais plus comment elle s'appelait. Je lui ai téléphoné j'ai dit « écoutez venez chercher papa li est mort et faut le ramener tout de suite tant qu'il est encore chaud ». Et on l'a ramené puis on l'a ramené chez lui. Mais il m'a dit « te fais pas de

soucis tu peux aller tranquille faire ta messe, je meurs cette nuit ». Et il est mort cette nuit. Et grand-mère a dit « je meurs cette nuit ». Elle a écrit tout ce qui fallait. Donc à mon avis on doit avoir conscience. On doit avoir conscience. Mais c'est les deux seules personnes auxquelles vraiment j'ai assisté à la mort, mon grand-père non il est mort à l'hôpital. Et puis c'était en trente-sept j'avais que douze ans.

E : Encore un peu de Pinot ?

P.P : Non merci, oui non je vais, je vais bientôt rentrer là.

Y : Ah oui, ah la vie hein c'est, un point d'interrogation hein.

P.P : Oui c'est ça, ça reste un point d'interrogation.

Y : C'est un point d'interrogation, pourquoi on est venu, est-ce qu'on a bienfait de venir, est-ce-que, point d'interrogation. Mais enfin, je reconnais quand même, que, nous on vit, et parce-qu'on est, mais c'est parce-qu'on est heureux d'avoir eu des enfants. J'ai l'impression que les personnes sans descendance...

E : Oui j'ai une personne en dessous au cinquième elle a pas d'enfant. Elle est toute seule elle a perdu son mari.

Y : Elle est toute seule 'fin oui, on l'aide au maximum aussi hein. Elle est gentille alors, mais je reconnais, parce-que nous quand même, on est tellement, bon, on a eu le problème quand même d'un petit fils qu'on a perdu mais enfin, on, on les voit grandir, on a la satisfaction d'avoir quand même, peut-être créer des futurs morts bien-sûr, mais enfin ils ont eu tout de même la joie de vivre. Parce-que c'est tout de même une joie de vivre hein ! Faut bien le reconnaître quand même.

E : Et la bonne santé parce-qu'il faut avoir quand même une bonne santé.

Y : Bah oui c'est ce que je dis, la santé c'est quand même la base de tout ! La base de l'animal ça ! Hein. C'est ça, je lui avais dit au docteur Z, le premier tout, c'est de voilà, parce-que moi, j'ai eu un problème d'arthrose, un peu comme mamie mais moi ça c'est miraculeusement passé, bon. Et un jour je revenais d'avoir fait les courses là-bas, et je

commence à maigrir parce-que j'avais vraiment, j'avais mal. Alors je râlais. C'était y'a, y'a cinq ans à peu près. J'savais même plus enfiler une paire des chaussettes hein.

E : J'étais obligé de lui enfiler ses chaussettes.

Y : Ce sont des chaussettes de contention, c'est difficile à mettre hein.

E : Il pouvait ouvrir les volets, il pouvait pas ouvrir sa porte de voiture.

Y : J'arrivais pas à ouvrir, baisser mon carreau pour passer le passe pour ouvrir la porte, je savais plus rien, j'étais bloqué complètement. Alors je parlais, je râlais, juste je croise un, un monsieur il avait j'sais pas au maximum trente ans, dans une chaise roulante, ah...Je me suis engueulé j'ai dit « ferme ta gueule bon dieu ! ». Je me suis engueulé. J'dis tu vois pas celui-là il a, moins de trente ans, il est là entrain de marcher comme ça. Et toi tu rouspètes parce-que t'as un peu mal ? Je me suis enguirlandé. Ah bah, c'est comme ça. Rires. Et oui ! Ah ça la vie !

E : Oui ça vaut quand même d'aller jusqu'à quatre-vingt-dix ans.

P.P : Parce-que vous avez tous les deux...

E : Moi j'ai quatre-vingt-onze.

Y : Elle va avoir quatre-vingt-onze.

P.P : Vous allez sur quatre-vingt-onze.

Y : Et moi, j'ai, bah j'vais sur quatre-vingt-onze, j'ai passé quatre-vingt-dix et demi. Je suis né le dix-neuf mars. Avril, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre, quand on est en Octobre je suis quatre-vingt-dix et demi passée.

E : Oui. Et moi je vais avoir quatre-vingt-onze.

Y : On était à cinq mois d'écart.

P.P : c'est ça.

Y : Parce-que ma femme est née en Octobre...

E : En Octobre vingt-six.

Y : Et moi en Mars vingt-sept. Hein donc euh.

P.P : Vous êtes plus jeune !

Y : Ah moi je suis plus jeune hein.

P.P : Rires.

Y : Mais enfin cinq mois d'écart c'est rien.

E : J'vois E. elle était mariée avec son, son mari il avait onze ans de plus qu'elle. C'est beaucoup !

Y : C'est difficile.

E : C'est-ce qu'avait fait C. quand il avait épousé V., il avait seize ans et demi d'écart. On lui avait dit tu sais C., seize ans et demi d'écart...

Y : Cela ne marchera pas.

E : Cela ne marchera pas.

Y : Moi j'avais l'exemple de mon oncle, euh le fameux oncle P. là que vous, ma grand-mère avait foutu dehors.

E : On lui avait dit ça peut pas marcher.

Y : Et c'est assez cocasse vous voyez parce-que, c'est bizarre la vie hein. Moi euh, mon père...Ma grand-mère avait échafaudé tout un système pour, pour caser ses enfants. C'était une maîtresse femme hein. Bon.

E : Oui il doit tenir d'elle parce-que...

Y : Oui c'était une maitresse femme. Bon. Alors logiquement c'était l'oncle P. qui aurait dû aider, c'était l'aîné qui devait aider le suivant et vice et versa, bien. Bon il s'est trouvé que l'oncle P. n'a pas aidé mon père, comme il aurait dû. Bien. Il aurait dû être notaire finalement il a pas fait de notariat il s'est mis agent de...agent immobilier, bon. Alors elle lui en a toujours beaucoup voulue, et à ce moment-là l'oncle de Port-Saïd, le frère qui était pharmacien à Port-Saïd, qui avait, une très belle situation, il possédait trois pharmacies en, en Egypte. Il était reçu à la cour du roi Fouad, tout ça c'était, c'est, c'est, quand il est arrivé il soignait avec des cataplasmes de bouse de chameau hein ! Rires. Donc il dit à mon frère, à mon père, j'ai une belle place pour toi. Dans trois ans je te fais rentrer à la compagnie du canal de Suez. Mais dépêche-toi d'finir ton service militaire, à l'époque c'était trois ans. Donc mon père s'est engagé, en Mars quatorze, c'est un mauvais choix. Hein bon. Il était né le vingt-six août, le vingt-six août quatorze il aurait eu vingt ans, le vingt-deux août à A. il reçoit une balle dans l'oreille, elle ressort par-là. On le met dans un wagon sur la paille, on l'a retrouvé trois jours après à T. à commencer à s'en occuper. Hein m'enfin de toute façon il avait perdu l'oreille...Alors je m'en suis voulu, parce-que nous, il était, donc il avait une oreille en moins, et à chaque fois qu'on avait une mauvaise note on allait lui dire du côté qu'il entendait pas hein. Alors il disait « tu sais bien que j'entends pas de ce côté-là ». Et moi j'ai eu le même tour, ah oué.

P.P : La même oreille ?

E : La même oreille.

Y : La même oreille. J'ai été lui demander pardon sur sa tombe, parce-qu'on l'avait emmerdé vraiment tout le temps avec son oreille qui manquait.

E : Il a attrapé les oreillons.

Y : Et alors. Et oui moi les oreillons. Mais mon père c'est une balle dans la tête. Alors moi j'avais demandé au docteur ici mais comment ça se fait que mon père n'a jamais eu de problème d'équilibre ? Moi j'ai un gros problème d'équilibre ! Voyez quand je me lève...Bon là assis c'est encore à peu près bien, mais si allongé je me mets debout...

E : Ah bah une fois il s'est levé trop vite...

Y : Y'a trois ans je me suis levé d'un seul coup, je me suis affalé de tout mon long. Il me fait deux minutes. Quand j'étais chez mon dentiste pour me remettre faut m'asseoir une minute, puisqu'ils vous allongent maintenant. Euh, j'ai plus d'équilibre hein. Alors j'dis « mais comment ça se fait que mon père ». Bah il dit monsieur c'est tout simple : « votre père a eu ça a dix-neuf ans, son cerveau a eu le temps de s'habituer, à avoir... Tandis que maintenant vous... »

E : Il avait cinquante-trois ans quand c'est arrivé.

Y : « Vous vous avez votre cerveau d'un côté qui vous donne, des bons, des bonnes idées, et de l'autre côté des âneries. A dix-neuf ans il a pris l'habitude de trier, vous non ! » Rires. Mais, j'ai été lui demander pardon parce-que je me suis rendu compte vraiment que c'était, euh, que je, je regrettais de lui avoir vraiment, embêté avec ça.

P.P : Avec le fait qu'il était sourd d'une oreille.

Y : Bah oui. Oui parce-que à chaque fois qu'on avait quelque chose, on allait lui dire de ce côté-là.

E : Hein, c'est filou hein ! *Rires.*

Y : Tu sais j'ai eu une mauvaise note ceci, j'ai une mauvaise note cela. Bah oui, c'est le hasard hein. C'est le hasard...Et oui. Et moi j'aurais voulu vraiment, être organiste, mais non mon professeur m'avait dit : « tu es un bon organiste ça va bien t'es au poil, mais pour vivre, bon, pour gagner sa vie en faisant des disques tout ça, faut être virtuose ». Et moi il me dit « tu seras jamais virtuose, t'a des doigts trop gros ». Bon. C'est tout à fait, c'est par hasard. Parce-que moi mes parents n'allaient à l'église. Bon. Ils étaient croyants, pas vraiment croyants peu importe. Et alors mon père était commerçant. Mais c'était un commerçant vous savez comme on n'en fait plus maintenant. Euh : « ah si vous venez c'est...si vous êtes curé...je vais vous faire vingt pour cent de rabais ». Hein. « Ah vous venez pour la caisse d'allocation familiale », ça n'existait pas mais pour le bureau de bienfaisance « bah je vais vous faire vingt pour cent », pourtant il vivait déjà chichement, hein. Et lors donc tous les curés de la paroisse et puis de la ville, ils se fournissaient chez papa, ils venaient chercher leur papier, leur stylo à bille, leur, pas un stylo à bille ça n'existait pas à l'époque. Les stylos à encre, les, les, toutes les fournitures de bureau. Et

donc à ce moment-là le fameux curé de l'église juste en face. Il venait comme tous les autres, c'était J.B.. Et alors euh un jour, mon père avait voulu me faire faire des études, français latin. Il voulait vraiment du latin. Et je ne mordais pas dans le latin. Et je, je ne sais pas, ça ne rentrait pas. Bon. Il se trouve que le curé de, l'église là qui avait alors soixante-dix-huit ans, il avait été professeur de français-matin-grec au petit séminaire de N.. Et alors un jour papa il en parlait avec lui, il dit « oh j'ai des ennuis avec mon fils, il mord pas du tout en latin ainsi et là. Alors comme papa était gentil et que, monsieur le curé est là il lui dit « bah écoutez, moi j'étais professeur, vous allez me l'envoyer tous les jeudi après-midi, de deux heures à quatre heures on va faire du latin ». Donc je suis allé chez ce brave curé, entre parenthèses j'avais fait ma communion moi, au lycée, avec l'aumônier du lycée, j'avais, j'avais jamais mis les pieds dans l'église Y. qui était, en face de chez moi puisque de la fenêtre de mes parents on voyait le, l'hôtel. Bon. Et il m'a fait travailler le latin, je lisais le latin et le comprenais à livre ouvert. J'avais même appris le premier (incompréhensible) de Cicéron par cœur, je le sais : « ...(récite en latin)...J'étais un as, je suis devenu un fort en latin. Et alors à ce moment-là, j'avais été, j'avais reconnu que j'avais été émerveillé en l'église Y, pas celle-ci, mais où j'avais, qui servait de chapelle pour les communions. Les orgues ça m'avait passionné. Et à ce moment-là donc en voyant le curé, je dis « monsieur le curé je voudrais bien voir les orgues d'église », parce que j'ai, j'ai toujours été impressionné, je n'ai jamais vu, je ne sais pas comment ça fonctionne. J'avais donc treize ans à l'époque, et j'avais appris le piano à huit ans. On m'avait fait apprendre le piano chez une vieille fille, pfou, insupportable qui me faisait du piano, du Clementi, du Hanon...c'était l'horreur bon. Alors j'ai dit au curé « je voudrais bien voir ». Alors le curé y, c'était le trente-et-un décembre. Il me dit « bah écoute ce soir », je l'entends encore, « ce soir c'est le salut du bout de l'an ». Dernier jour de l'année, il appelait ça e bout de l'an. C'est le salut du bout de l'an, c'est un salut avec l'orgue, les chants, « tu montes à la tribune, tu te présentes et tu diras que c'est moi qui t'envoie ». Bon. Donc je suis monté, c'était la première fois que je montais à la tribune, j'ai vu un homme assis là y'a y'avait de la chorale y'avait un homme assis, je me suis présenté. Et j'ai été émerveillé de voir, je, à ce moment-là j'imaginai que, pour moi c'était, c'était, un orgue mécanique maintenant ça n'existe plus comme ça. Y'a plusieurs claviers. Et, quand on fait accoupler les claviers, on joue sur les plusieurs claviers en même temps, les notes s'en vont, on aurait cru qu'un diable jouait au-dessus en même temps. Et avec ses pieds, pareil on joue sur les claviers. On avait des, j'étais, époustoufflé ! Alors j'ai fait la connaissance de ce monsieur-là, monsieur A., hein. Et, je lui dis : « écoutez je suis émerveillé ». Et il me dit « mais, t'as déjà fait de la musique ? », j'dis « j'en ai fait pendant, de huit ans jusqu'à onze ans, trois ans », mais je dis « écoutez, la musique qu'elle me fait

faire cette professeure m'a jamais plu ». Bon bah il me dit « écoute, tu viendras à la maison, on va voir un peu qu'est-ce qu'il te plaît ». Bon alors j'ai vu quoi, bah il dit « je vais te donner des leçons ». Bah j'dis le piano ça m'intéresse pas c'est l'orgue ». Oui mais il faut d'abord faire le piano. « Mais je peux pas vous payer deux cents parce-que mes parents, ils sont pas riches et ils payaient à une, amie de la famille qui ne paye pas. Il me dit « je ne te demande pas d'argent, si ça te plaît tu verras ». J'dis « écoutez pour vous rendre service, je vais apprendre le braille ». Donc j'ai appris le braille.

P.P : Parce-qu'il était aveugle ?

Y : Il était aveugle ! Il était, il sortait de l'institut de jeunes aveugles. Mais c'est un aveugle qui avait vu. A sept, à sept ans il a fait un abcès dans le cerveau, on lui a ouvert le crâne et on lui a coupé le nerf optique. Donc quand il s'est réveillé, il voyait plus rien. Mais il se rappelle avoir vu. Hein. Mais alors c'était un bon organiste. Et alors moi je, parce-que des partitions en braille c'est assez cher, à ce moment-là je le transcrivais en braille. Et la difficulté du braille, c'est que quand on écrit, c'est l'inverse de ce qu'on lit. C'est basé sur six points. Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Le « A » c'est le point en haut à droite. Mais le point saillant. Et quand on le fait c'est le trou. Donc c'est en haut à gauche

P.P : Aaaa...

Y : Ah bah...est-ce que vous voyez ? Bon quand on est écrit, c'est l'inverse, le négatif. Euh le « B » c'est deux points à droite, c'est eux points à gauche quand on fait les, quand on fait les...

P.P : Ah quand on fait les trous.

Y : Voilà. Le « D » c'est le l'angle droit et trois points sur la droite. Ah oué j'avais...Et j'ai travaillé et après donc j'ai vraiment appris, j'étais enchanté de l'orgue. J'ai travaillé longtemps encore, donc jusqu'à, jusqu'à dix-neuf ans, et même, oh oui j'ai eu beaucoup de chance même, j'ai réussi à jouer à E.. Parce-que je me rappelle j'ai eu une chance inouïe, même mon professeur a dit « t'as osé ! ». Bah tu...J'ai raté mon bac en Juillet. Un drame dans la famille hein bien-sûr bon. Euh ma famille, mes parents, pourtant pas à l'aise, « on va te mettre en boîte à bac à Paris ». Lycée K. à E. pensionnaire euh, juillet, août, septembre, bon. Alors juste en face c'est l'église F., bon. Alors on allait, bah à la messe parce-que pensionnaire en ce temps-là on n'osait pas sortir, on allait là. Et quand

on fait la quête, c'était une messe basse à huit heures du matin. Là y'avait un curé qui faisait la quête, je l'ai harponné j'dis « monsieur le curé, monsieur l'abbé pardon c'était pas le curé, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de jouer de l'orgue, chanter un peu pendant l'office ? » Ah, dit « faudrait que j'en parle à l'organiste ». Bien. Le dimanche suivant il dit « c'est d'accord ». Et après je dis « qui c'est l'organiste ? Monsieur Durichelet, un des plus grands, un des plus, peut-être un des plus dix plus grands organistes de France !

P.P : Incroyable !

Y : Ouh le professeur quand je lui ai dit : « quel culot ! ». Rires. Et après j'ai joué les offices pendant les deux mois qui suivaient les offices de huit heures. Ah oué, ah oué oué ça. Et alors j'ai aussi, j'ai eu une chance extraordinaire. Avec mademoiselle G.. Bon moi mes études je vous dis c'était le dimanche matin de huit heures à midi. Bien. J'écoutais le concert d'orgue souvent le jeudi. Et un jour j'entends : vous allez entendre le concert, ça se passait l'institut des jeunes aveugles tous les jeudi, c'était organisé par Gaston Vitez, euh, vous allez entendre mademoiselle G., qui donne un récital, elle est titulaire de l'orgue de Q. à E. Bien. A E., le conservatoire à M., et là y'a une rue, y'a une église Q.. J'entends, j'dis « merde mais c'est l'église, elle est titulaire là » ! Puis elle a joué d'une façon, on pense pas mettre de donner un récital à la radio bon, c'est clair qu'on est plus au conservatoire. Donc sortant à huit heures je fonce là-bas y'avait la messe de midi, j'suis monté, je me suis présenté. Et comme ça pendant les deux années, j'allais la voir tous les, tous les dimanches. C'était un concert, c'était extraordinaire. Un jour même je vais vous dire, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me dit, « vous connaissez Messiaen, Olivier Messiaen ? », j'dis « oui mais je ne l'aime pas ». Oh elle saute en l'air, elle téléphone à l'organiste de chœur, parce-que y'avait l'orgue grand orgue, un orgue de trois claviers qui datait de dix-cent-quatre-vingt. Une merveille. Elle appelle celle qui jouait l'orgue de chœur : « venez me remplacer, j'emène quelqu'un je vais le présenter à Olivier Messiaen, et au moins il verra que c'est quelqu'un ». Elle m'a emmené à la T., elle m'a présenté Messiaen, on a, ce soir c'était sensationnel ! Bon, il était arrivé donc en mille-neuf-cent-cinquante, c'était l'année Bach. Puisque Bach est né en seize-cent-quatre-vingt-cinq et mort en dix-sept-cent-cinquante. Donc en dix-neuf-cent-cinquante c'était l'année Bach.

E : Oui bah ça je me souviens j'avais écouté...

Y : Tout le monde donnait les récitals Bach, mais pour donner un récital Bach faut...Moi mon professeur veut bien jouer une pièce de Bach mais pas deux heures et demi de Bach, c'est pas possible. Alors mademoiselle G. je l'attrape, et moi j'étais militaire, c'était mon service militaire. Et de toute façon j'étais incapable de jouer un récital Bach. J'dis « mademoiselle G., combien vous demanderiez pour venir donner un concert Bach...

E : A C..

Y : Elle voyait que ça faisait déjà depuis deux ans que je venais l'écouter. Elle me dit « je vous dirai ça dimanche prochain ». Alors le dimanche prochain elle me dit « alors vous savez ? », « bah écoutez je voudrais que dans mon église y'ait au moins un concert Bach ». Elle dit « écoutez, si vous me payez l'aller-retour en seconde, pas en première, l'époque c'était un deux trois, et puis le restaurant le midi, je ne vous demande pas d'honoraire. Bah j'dis « écoutez mademoiselle c'est acquis ». De toute façon on vous paiera le voyage ça y'a pas de problème, mais vous viendrez manger à la maison, et effectivement mes parents c'étaient des gens qui...

E : Ah ma belle-mère était très bonne cuisinière !

Y : Donc elle a invité le curé, bon le professeur d'orgue et sa femme.

P.P : Qui devaient être ravis.

Y : Et elle a donné le concert Bach, c'était un concert extraordinaire. Je ne savais pas.

E : J'ai des lettres d'elle, encore d'elle.

Y : Et alors à la fin, quand on a attendu mon premier mouflet, RM, je lui ai écrit, j'ai dit « écoutez mademoiselle vous avez été tellement gentille, est-ce que vous n'accepteriez pas d'être la marraine de mon premier né ? » Alors elle m'a envoyé une lettre, en me disant rien du tout, mais en me disant « je ne peux pas accepter pour l'instant ». Six mois après j'ai su qu'elle était morte d'un cancer du sein. Seulement à C. on pouvait pas savoir ce qui se passait à E.. J'ai pleuré à ce moment-là parce-que c'est, c'est pour ça qu'elle avait refusé, sans ça elle aurait accepté, mais vraiment, c'était une fille extraordinaire ! Moi j'avais été chez elle, elle habitait pas loin, de chez elle on voyait la A., elle avait un bel

petit orgue de salon, ah oué. Mais vraiment j'ai eu de la chance parce-que...A C. c'était le seul concert Bach.

P.P : C'est vous qui l'avez...

Y : Et, et, vous voyez ça me ramène des choses extravagantes aussi ça. Donc je m'étais passionné d'orgue, et je faisais partie de la commission inter-...ici des orgues. Même je suis à la fin j'ai été président parce-que monseigneur, était décédé, c'est moi qui, j'ai été élu comme président, bien. Donc je me suis occupé de la réfection des orgues de R.. Et on a refait l'orgue, c'est un orgue du dix-huitième siècle, et ils avaient essayé de le classer monument historique parce-que il était splendide. Et alors quand le commissaire est venu pour voir j'ai fait camoufler tous les tuyaux d'époque. J'avais mis des faux tuyaux des orgues en zinc comme ça il dit pas dit pas « il vaut rien cette orgue là », nous les faux tuyaux ils étaient camouflés dans la sacristie ! Rires. Alors après, j'ai fait refaire l'orgue par un facteur que je connaissais, de longue date.

E : Et c'est mademoiselle...

Y : Alors à ce moment-là il a fallu l'inaugurer, ici ça a été un petit peu a bagarre pour savoir qui est-ce qui venait l'inaugurer. Monsieur y'avait M.N qui est organiste ici, qui aurait voulu être, il était directeur du conservatoire, il est actuellement co-titulaire de Notre-Dame-de-Paris. Y'avait O.K qui était professeur, tous me faisaient des yeux doux pour être titulaire, bon. Pour être celui qui ferait l'inauguration. Oh écoutez il s'est passé quelque chose d'extravagant. Il s'est passé quelque chose d'extravagant. On avait un comité pour, tous ces travaux, et dedans y'avait le pharmacien qui nous avait beaucoup aidé, hein, j'sais plus son nom il me reviendra. Un jour, on vient me voir, on parlait justement de l'inauguration, il dit « écoutez, j'ai mon frère qui est assureur à I., il ami d'une très grande organiste ». Vous savez maintenant, mademoiselle lelongbec à trifouilli-les-oies est une merveilleuse organiste hein bon. Alors j'dis écoutez, avant tout, dites-moi son nom. La semaine d'après c'est Marie-Claire Alain, c'est la meilleure organiste de France. Même du monde ! Ils ont fait une journée, ils ont fait une journée en Belgique, en France on n'en parle pas.

E : En France ils n'en ont même pas parlé. Elle est morte y'a pas longtemps, y'a trois quatre ans.

Y : Alors, en principe j'dis là y'a pas de problème, j'dis mais attention, faut savoir le cachet qu'elle va demander. Rires. Et finalement on a eu Marie-Claire Alain. Bon. Pour nous ça a été une joie extraordinaire. C'était un orgue d'une splendeur ! Moi j'étais, pas titulaire, j'étais suppléant. Titulaire c'était G.T, mais enfin moi comme il était professeur dans les écoles, ils ne pouvaient pas assurer les enterrements, moi j'étais toujours libre. Donc on était à deux co-titulaire. Et c'est moi qui ait présenté toutes les, parce-que j'ai horreur d'un concert où, fallait tout de même présenter les pièces, expliquer un peu. Et c'est moi qui présentait les pièces. J'ai présenté d'abord Marie-Claire Alain. Et puis qui présentait toutes les pièces. Bien. Y'a deux ans, on voit ici dans une étude, de notaire où j'avais, pour faire le bail de l'appartement que j'avais à S., à U.. Y'a un notaire qu'on me présente, qui est là parce-que c'est une étude où y'avait six notaires associés. C'est maître C.. Bien, C....C.. Bon une fois que tout est fait on commence à bavarder. Il me dit monsieur je vous ai déjà vu quelque part. Bah je dis « j'étais géomètre expert, j'étais au côté de... ». « Vous avez connu mon père ! Il était notaire... ». Ah bah maître R. ? « Bah oui je suis son fils » ! Mais c'est pas là parce-que j'ai pas travaillé chez mon père, on ne s'entend jamais avec son père. Mais je vous ai vu quelque part. Ah...Puis on parle de musique hein. J'dis : « moi je suis un passionné d'orgue ». « Mais monsieur c'est vous qui avait présenté le concert de Marie-Claire Alain ! Moi je suis passionné de musique et j'ai été au concert et c'est vous qui présentiez les œuvres » ! Bah je dis « oui » ! Non mais c'est extravagant ! Du coup y'a deux ans, quand j'ai voulu, j'ai dit L. on pouvait plus y aller j'ai dit c'est pas la peine de rester...usufruitier de L.. Moi ça me fait payer les charges, les impôts, j'dis ma fille tu vas, elle me dit « oui moi j'en veux bien ». Je lui ai fait une donation, là il m'a dit « je fais le cadeau de mes honoraires monsieur ». Non mais, hein, c'est extravagant hein !

P.P : Hasard...ou...

Y : Alors c'est ce que je dis à P., c'est pareil P., on n'imaginait jamais qu'on se serait connu ! Celui qui est croyant il dit c'est la Providence, celui qui est pas croyant il dit pas c'est le bol ! Rires. Et puis c'est tout, non mais c'est tout hein Et c'est vrai hein, c'est le hasard ! C'est extraordinaire parce-que nous P. y'avait aucune chance qu'on la rencontre hein. Hein ? Moi je commençais j'étais tout petit j'avais aucun employé. A ce moment-là y'avait une chaîne de vingt mètres il fallait avoir un bonhomme au bout pour pouvoir porter ! C'était un petit retraité des mines qui me donnait un coup de main.

E : Et Eliane était fille unique, moi j'étais fille unique...

Y : Et alors moi quand j'ai vu que mon travail il commençait à prendre tournure, j'ai dit bah je peux plus rester, on était dans un petit appartement de deux pièces, j'ai dit va falloir que j'ai des employés... Mais un jour faudra que j'ai une voiture. Avant j'allais avec un petit vélo moteur hein ! J'ai commencé comme ça à zéro ! Alors à celle-là un jour j'disais à tous mes clients : « si jamais un jour vous entendez parler d'une grande maison à louer, faites-moi signe » ! Bon peut-être eux mois après, j'avais fait les travaux de partage pour la famille à T., sa mère, ses parents étaient décédés, alors partage entre les enfants. Alors madame L. elle appelle elle dit : « Mr Y., va y'avoir une belle grande maison à louer dans la rue L. à F. ». Ah. Oui c'est le docteur R., entre parenthèses y'a eu le docteur où ma femme était allée pour savoir qu'on attendait S., notre fille, la numéro deux, bon. Bah oui, il ne se plait pas il repart en Guyane ! Bon, il venait de Guyane il se plaisait pas. J'dis « mais à qui c'est la maison » ? Au secrétaire général de la mairie de F. : monsieur H.. J'avais déjà en tant que géomètre, j'travaillais là, et j'avais déjà travaillé pour la commune, j'avais donc déjà vu monsieur H., en tant que secrétaire de mairie, j'avais fait les plans pour les locations des terres. Alors je suis allé le voir, je me présente vous me connaissez, parce que j'ai travaillé pour vous. Oui. J'dis voilà « j'ai mon affaire qui a l'air de prendre bin tournure, je commence à avoir beaucoup de travail, je vais pouvoir engager du personnel, faudra qu'un jour j'aie aussi une voiture, je cherche une grande maison, on m'a dit que vous alliez avoir une grande maison à louer, que le docteur R. allait s'en aller. « Oui c'est vrai, il s'en va dans deux mois ». Bon bah j'dis : « écoutez, moi je serais intéressé, voilà ». Donc quinze jours après je l'ai vu, pas un coup de fil j'avais pas le téléphone. J'ai eu un petit mot de la mairie, bah oui en ce temps-là pour avoir le téléphone il fallait trois ans, hein bon. On ne s'imagine pas ce que c'était ? Hein, bon. Eh ben il me dit « venez », dans un petit mot de la mairie « venez me voir. C'est d'accord je vous loue la maison ». Et c'est de là qu'on est devenu vraiment archi-amis. Hein c'était vraiment devenu, c'est encore pareil c'est tout à fait le hasard ! Tout à fait le hasard ! Voilà, comme vous, nous que vous rencontrez aujourd'hui.

P.P : Voilà, le hasard qui m'a amené ici ! *Rires.*

Y : Bah on a eu le plaisir de bavarder.

P.P : Et moi aussi...

E : Il va plus avoir de voix ! *Rires.*

P.P : C'est comme l'histoire quand vous étiez jeunes !

Y : C'est vrai quand j'ai parlé longtemps euh, tiens j'ai plus de voix.

P.P : Ah, bon bah là je pense que ce soir vous allez passer une soirée tranquille madame.

Rires.

ENTRETIEN 5 : Jojo

Date de l'entretien : 17/12/2017

Lieu : N., péri-urbain

Durée de l'entretien : 1h 13 minutes

Caractéristiques de l'informateur : homme / 80 ans / veuf / pavillon

Pavlos Petit : Ok. C'est parti Jojo, donc je te pose la question, qui est ma question de recherche. Donc euh, c'est une question assez simple : comment est-ce que toi tu te représentes le bien-être, est-ce que tu peux me répondre à travers ton vécu personnel, ton vécu passé, et celui d'aujourd'hui.

J : Comme question simple on fait mieux ! *Rires*. Vaste sujet que celui-là parce-que ce, parce-que dans la notion de bien-être bah y'a, y'a un tas d'éléments qui peuvent entrer en ligne de compte. Le premier que je verrais c'est la forme physique, la santé, enfin la maladie éventuellement. Donc déjà le bien-être pour moi c'est déjà d'être en bonne santé, sans trop de problèmes. Ceci dit c'est assez banal, mais...c'est quand même très important. Sans, surtout quand on a eu des petits accidents, des petites choses comme ça qui sont, qui gênent dans la vie de tous les jours quoi. Par exemple un accident à la colonne vertébrale, à dix-sept ans, ça m'a empêché de faire un certain nombre de choses malgré tout. Comme l'équitation qui était, dont j'étais assez, j'étais très attiré par l'équitation donc c'est vrai il n'en était plus question comme la moto, des trucs comme ça.

P.P : Dès l'âge de dix-sept ans ?

J : Dès l'âge de dix-sept ans.

P.P : Tu n'as plus pu faire...

J : Certaines choses, certaines choses. J'ai quand même fait du sport, j'ai quand même fait du sport, j'ai fait, j'ai quand même fait aussi de, pas mal bricoler sur la voiture, et alors quand je me redressais bah ça fait mal quoi. C'est tout. Donc bah le fait d'être en bonne santé, de ne pas avoir de grosse chose, pour moi c'est un point de départ pour euh, pour le bien-être.

P.P : Oui. C'est-à-dire à partir du moment où y'a une, où y'a une contrainte corporelle, physique...

J : Bah il faut en tenir compte. On s'adapte à son état, point à la ligne. Je dis, comme je dis j'ai pas mal fait du sport euh, plusieurs sports même, et puis ça m'a pas...toujours affecté, mais y'a des choses que j'aurais pas pu faire comme l'haltérophilie ça ça m'était interdit quoi. C'est clair c'est net et c'est précis puisque j'avais un tassement quand même de, au niveau de L4-L5, qui était assez sévère quand même. Bon ça...

P.P : Et est-ce que ça t'as manqué ça, est-ce que t'y penses souvent...

J : Non, non, non, ça se rappelle à, ça me rappelle à l'ordre, mais ça ne m'a pas manqué quoi...à part l'équitation peut-être mais enfin. Après là y'avait une question de moyens financiers aussi mais, à part les, dans le passé, avec le comité d'établissement de l'entreprise où je travaillais, ça devenait abordable. Mais, non, ça m'a pas, j'ai trouvé d'autres centres d'intérêts puis point à la ligne quoi.

P.P : Et quand tu dis ça te rappelle à toi, c'est...

J : Bah c'est la douleur !

P.P : La douleur dans le dos ?

J : Dans le dos qui, qui nous ramène à la réalité quoi, voilà. Mais c'est pas, c'est pas, ça pas été quelque chose de très, mais 'fin, je pense que pour, pour...être en bonne santé est déjà quelque chose de très important, dans la notion de bien-être. Bon ça c'est pour l'aspect corporel. Après l'aspect corporel, en dehors de l'aspect corporel, y'a quand même, l'environnement, l'environnement, que ce soit familial ou social. Bah c'est, c'est aussi un point important, se retrouver en confiance, se retrouver bien entouré, bien supporté, bien euh...être dans, dans des organisations sociales enfin quelconque, que ce soit des clubs, que ce soit des...des organisations quelconques. En...être en bons termes avec tout le monde, c'est, c'est quand même important.

P.P : Quand tu dis « te sentir en confiance » ça...

J : En confiance c'est-à-dire que je peux m'exprimer, que je puisse m'exprimer, que je puisse être écouté, ça c'est déjà important déjà ça. Donc avoir l'écoute des autres, et être écouté soi-même.

P.P : Oui.

J : ça c'est important. Ensuite y'a quand même le problème ensuite travail malgré tout, alors si je me ramène à, le travail ça commence par l'école, bon être dans, dans, ça pas toujours été facile d'ailleurs parce-que quand...surtout compte tenu de mes origines quoi, parce-que mes origines, j'étais un étranger à une époque donc, donc j'étais l'étranger du coin. Non seulement du coin mais du pays ! De la langue quoi...donc là comme à l'école je marchais bien, ça m'a valu quelques coups de poing dans, dans, sur le nez qui m'ont ensanglanté un petit peu quoi.

P.P : Et tes origines c'est...c'est tes origines espagnoles ?

J : Réfugié politique.

P.P : Réfugié politique...

J : Surtout ça réfugié politique où y'avait tout de suite une, un priori sur le, déjà sur les opinions éventuelles. Et, on était tous des voleurs, on était tous des ceci, des rouges on était cela, alors que, j'ai jamais connu autant de gens pacifistes et autres que ceux qui étaient autour de moi, donc dans les mêmes conditions que moi. Ce qui nous a obligé de faire une chose c'est d'être assez irréprochable, d'avoir un comportement le plus irréprochable possible pour qu'on ne puisse pas nous, pour ne pas donner prise, à toutes ces...

P.P : Oui, à tous ces préjugés...

J : A tous ces préjugés.

P.P : Il fallait surtout pas être suspecté de...

J : Non, non parce-que...oh un tout petit exemple, tout petit exemple. Lorsque j'avais dans les seize dix-sept ans, 'fin seize dix-sept ans j'avais seize dix-sept ans, j'étais chez le

boucher un jour puisque je faisais les commissions pour ma mère, et le boucher qui me connaissait bien il connaissait bien la famille, il connaissait, il nous connaissait bien. Je croire pouvoir dire sans prétention qu'on était estimé dans le quartier. Et, y'avait une mémé qui était là, oui mais pour moi, un gamin de seize ans, qui arrêtait pas « oui les espagnols, tous le couteau dans la poche » patati patata, le voleurs, tout ça. Moi je disais rien, je voyais dans la balance où y'a un petit miroir, les anciennes balances comme ça pour, pour éviter le, la parallaxe, comme ça pour être bien dans la parallaxe, je voyais le boucher qui me regardait et qui lui je sentais se mettait à bouillir, et au bout d'un moment : « et mais toi Jojo, t'as un couteau dans ta poche ? ». Bon bah voilà, ce genre de situation, où j'ai répondu bêtement « mais qu'est-ce que c'est qu'un couteau ? ». Et puis la petite dame s'est sentie gênée, voilà. C'était tout quoi, ce genre de préjugés, en voilà un. Ou la, un autre préjugé c'est que j'ai passé le certificat d'étude, bah je sais pas si c'est important ça pour ton entretien...

P.P : Si, si.

J : C'est que j'ai fini premier du canton.

P.P : Oui.

J : Mais je n'étais pas déclaré premier du canton, ça je l'ai su que bien après quand j'avais dans les vingt ans, que j'avais été en fait premier parce-que, le, le député-maire de la ville, qui était de tendance de droite, n'avait pas pu supporter que ce soit un fils de réfugié politique espagnol qui soit déclaré premier du canton. Et ça ceux sont, celui qui avait été déclaré premier du canton il était le fils de la directrice d'école et son père était professeur de français au...mini collège qu'il y avait dans le temps complémentaire, et qui était un bon élève, c'était un bon élève, d'ailleurs il a fait médecine après aussi lui ! Et euh, c'est quand nous sommes partis de, de la petite ville où nous habitons vers la capitale de la région, nous étions partis les premiers puis eux ont été mutés également là-bas, et ces dames se rencontraient sur le marché. Un jour la dame a dit à ma mère « vous savez il faut que je vous avoue une chose c'était pas mon fils qui était le premier du canton c'était Jojo, mais le maire » voilà, voilà comment nous l'avons su. Bon à l'époque à vingt ans bon j'ai rigolé, j'étais dans l'enseignement supérieur ça, ça m'a, ça m'a amusé. Je ne dirais pas qu'aujourd'hui ça ne me gêne pas. Compte tenu de l'environnement dans lequel nous vivons aujourd'hui. Oh oui y'a le racisme qui est là de nouveau, la xénophobie de nouveau qui se sont très développés, bah, ça reste une, comme une petite blessure. Donc déjà ça,

voilà une partie du bien-être c'est-à-dire se retrouver absolument dans, c'est ça la confiance, le climat de confiance.

P.P : Oui, c'est pas, c'est pas seulement l'environnement proche mais c'est le climat de la société...

J : C'est la société, c'est ça que je disais tout à l'heure y'avait donc le familial, et social. Et, voilà pour, pour cette première partie. Ensuite y'a bien-sûr le milieu familial quoi, ça c'est important, c'est très important, aussi avec ses joies puis ses peines puis ses petits tourments et puis tout ça quoi. Mais dans l'ensemble ses joies, disons ses joies. Et encore y'a toujours le facteur confiance qui intervient quoi.

P.P : Donc toujours dans le fait...

J : Dans cette relation. Puis ensuite la relation aux autres, relation aux autres, ou des autres vis-vis de soi mais de manière autre que celle que je viens d'évoquer quand même c'est...comment dire, j'aime plaisanter, bon. Quand je vois que quelqu'un sourit à la, à ma plaisanterie, bon bah ça, ça me fait plaisir, je me sens bien, je me sens confiant, voilà surtout c'est des choses comme ça quoi.

P.P : Quand tu as ce retour-là de...

J : De retour oui. Bon une fois j'étais en, à une caisse d'un supermarché, devant moi y'avait une personne grincheuse, qui arrêtait pas de d'être désagréable avec la caissière, et puis quand mon tour est venu je lui ai dit bon "ouf elle est partie n'est-ce pas ?". Et puis la caissière elle m'a pas répondu elle ne pouvait pas me répondre ne sachant pas qui j'étais, et puis après j'ai tenté une petite, mais toute petite plaisanterie d'abord puis là j'ai vu qu'elle souriait, alors après j'ai raconté une autre plaisanterie un peu plus et puis pour la détendre, pour chercher à la détendre, hein et puis euh là y'a eu un grand éclat de rire de sa part à un moment donné, y'a une personne qui me connaissait qui était quelques caisses plus loin qui a dit, elle me l'a raconté après, "tiens y'a Jojo qui est dans le coin !", et elle m'a vu effectivement. Bon voilà voilà ce genre de choses comme ça.

P.P : Est-ce que c'est important d'avoir euh, là tu parlais de euh, la personne qui disais "tiens là y'a Jojo qui est dans le coin", c'est-à-dire que...

J : C'est être reconnu !

P.P : Voilà.

J : La reconnaissance de ce qu'on est. C'est très important j'allais y venir. Après mais enfin c'est très, c'est très important. La reconnaissance, la reconnaissance de, du travail fait, même dans le milieu du travail, professionnel quoi. Où c'est pas toujours un milieu des plus, des plus favorables, des plus faciles pour, où la question du bien-être ben elle est parfois très très très très aléatoire quoi.

P.P : Dans le milieu professionnel.

J : Dans le milieu professionnel. Parce-que y'a toujours les jalousies, y'a toujours les arrivistes, y'a toujours les gens qui ne se mettent en valeur qu'en exploitant les fautes des autres. A titre d'exemple euh, là-dessus, ou en mettant en cause le, la capacité des personnes, et puis un exemple qui me vient à l'esprit c'est, j'avais l'habitude que avec les projeteurs qui travaillaient avec moi de, quand je leur demandait un travail, notamment pour pour faire un changement de, dans le milieu du bâtiment c'était un, service travaux neufs dans une usine, où y'avait quelque chose de neuf à faire, donc il fallait faire un présentation au chef, alors en fonction de ceci avec les avantages et inconvénients de de de, des trois solutions j'aimais bien donner le travail à faire, la préparation à mes collaborateurs, et celui qui avait fait le travail je l'amenais avec moi. Ensuite, mais je lui disais de faire la présentation, moi me tenant derrière, pour si jamais y'avait une question gênante ou autre, pour pouvoir prendre le relai immédiatement, et bah il m'a été dit que faire, c'était mauvais de faire cela parce-que c'était une preuve de faiblesse.

P.P : De ne pas être toi en avant.

J : De ne pas être moi en avant. Et tout simplement tout ça pourquoi parce-que pour le garçon qui m'accompagnait, et bah c'était une reconnaissance de son travail quoi. Et moi ça m'enlevait rien.

P.P : Et toi ça te faisait plaisir qu'il...

J : Moi ça m'enlevait rien, mais c'était je donnais une chance à ce garçon-là de se faire valoir. Mais d'ailleurs c'est ce que, ça lui a servi dans la suite. Le retour que j'en ai eu n'a pas été tout à fait ce que je pouvais espérer après coup quoi.

P.P : Parce-que toi tu lui a permis de ...

J : De se faire connaitre. De se faire connaitre comme ça. Bon enfin ça c'est une chose. On va glisser sur le milieu du travail parce-que, ça a pas toujours été gai, euh...ça a pas toujours été, le, y'a pas eu toujours le retour qu'on pouvait espérer quoi.

P.P : Du travail que tu donnais ...

J : Que je donnais, que je faisais. Puis même, le travail jugé par des gens incompetents, alors que j'étais très spécialisé déjà dans un domaine. J'avais fait, puisque je disais travaux neufs, j'avais été de l'autre côté de la barrière, j'avais été en entreprise où je faisais, je réalisais les installations, j'étudiais je concevais, et on réalisait les installations, et on les entretenait, et puis quand dans ce milieu-là bah, non c'était pas moi qui était...enfin c'était un peu, un peu particulier.

P.P : Et quelle était ta spécialité justement ?

J : Ah bah moi c'est un peu particulier, j'étais essentiellement frigoriste conditionnement d'air, et là on touchait un petit peu à tous les domaines, dans ce, donc en raisonnement par analogie avec les autres on arrivait à se faire des opinions, à se créer des compétences et puis surtout surtout surtout, ce que j'aimais bien c'était discuter avec les professionnels, les vrais professionnels, et puis moi absorber tout ce que je pouvais au niveau de leurs connaissances quoi. De manière après, j'essaie de me faire une réflexion et j'ai déjà eu à amener à des gens, à leur faire comprendre que c'était pas la bonne voie toujours, même si j'étais pas spécialement dans la branche quoi.

P.P : C'est-à-dire cet échange d'expériences et de compétences.

J : C'est ça. Recevoir et donner

P.P : Oué. Alors aujourd'hui maintenant que tu n'es plus dans ce milieu professionnel, est-ce que tu as toujours ce, tu peux toujours vivre des expériences comme ça, de donner recevoir, que ce soit en expériences, en compétences ?

J : Un peu moins parce-que maintenant c'est déjà beaucoup, je suis "has been" quoi maintenant je suis "has been", quoi c'est pas, j'ai pas tenu à jour mes connaissances, parce-que quand je suis parti en retraite j'ai dit à mes jeunes collègues surtout surtout surtout soyez toujours très attentifs à tout ce qui va sortir, à toutes les nouveautés, parce-que si vous ne faites pas attention à ça, dans les deux trois, trois à cinq ans après vous êtes de nouveau dépassé, l'évolution technologique est telle, que il faut se tenir en permanence au courant. Bon depuis que je suis en retraite bah, tout du moins, il faut pas oublier que je suis octogénaire, donc les premières années encore un peu, jusqu'à soixante-cinq soixante-dix ans, mais de, puis après j'ai dit "allez hop place aux jeunes maintenant, qu'ils se débrouillent quoi". Et puis et puis ça ça, on se tient, indirectement au courant, mais ce n'est plus, pour réaliser, pour faire, donc c'est simplement pour sa culture générale, c'est tout, c'est pas pareil.

P.P : Tu gardes, tu gardes toujours l'envie l'intérêt de euh bah de lire des questions, que ce soit technique sur la climatisation...

J : Oh non la climatisation non non, j'en avais fait le, j'avais la prétention d'en avoir fait un grand tour, ça me. Non c'est beaucoup plus d'une manière générale à tout par exemple à, aujourd'hui l'informatique exceptera plus d'autres choses, d'autres domaines quoi. Une de mes expressions favorites quand je parle avec des personnes c'est de dire : "bah tiens on apprend à tout âge". C'est de dire à tout le monde "j'en apprend à tout âge". Euh, et le soir ou le matin quand je me rase, je fais le point sur la veille, ou le soir en me brossant les dents, je fais le point sur la journée, je me dis "qu'est-ce que t'as appris aujourd'hui ?", alors c'est tout. Donc ça peut être n'importe quoi, ça peut être comment on fabrique du pain, ou comment on donne un goût à un pain, ça peut être comment on fait un plat de cuisine, ça peut être n'importe quoi, mais pourvu d'apprendre quelque chose. Avoir l'esprit toujours en éveil. Alors ça c'est...

P.P : Ca c'est important.

J : Bah c'est ce que j'estime être, peut-être c'est pas primordial mais intéressant quoi. Voilà pour cet aspect-là. Ensuite le bien-être, le bien-être, bah bah bah bah, y'a le côté

aussi c'est vrai matériel quand même, qui est important parce-que, on peut pas être dans un bien-être si on est dans un dénuement complet. Donc c'est d'avoir un minimum de, de...de niveau de vie, pour pouvoir non pas flamber, non pas ceci mais, pouvoir être à l'abri de, des besoins essentiels quoi. Après le reste c'est du surplus c'est, c'est faire plaisir aux autres c'est, c'est faire ceci c'est faire cela. Mais, pas la possession en elle-même, mais la possibilité de. Voilà.

P.P : Et la possibilité de quoi ?

J : Et ben de pouvoir offrir. Faire face à certaines situations et puis même aider autour de soi. Dans le milieu familial quoi. Mais même en dehors parfois.

P.P : Ca c'est donc euh, c'est pour ce qui est de la dimension matérielle. Se protéger des besoins...

J : C'est ça.

P.P : Des besoins...des besoins, ce que tu appelles des besoins c'est euh, qu'est-ce que c'est ?

J : Ah bah c'est déjà être logé, être chauffé, être blanchi et puis être nourri, ça c'est déjà la base. Au moins cette base-là quoi. Et rien ne m'irrite que de savoir que quelqu'un, si quelqu'un de ma famille ne pouvait pas réunir au moins ces bases-là quoi.

P.P : Donc ça concerne toi et ça concerne ta famille.

J : Eventuellement oui, éventuellement. Et puis, mon entourage aussi, pas forcément ma famille mis même des, des connaissances quoi, des connaissances proches. Voilà.

P.P : Euh. Je reviens sur la, la reconnaissance puisqu'on parlait de la reconnaissance dans le milieu professionnel, et maintenant que, maintenant que tu n'es plus dans le milieu professionnel cette reconnaissance elle euh, de qui elle peut, de qui elle peut venir, est-ce qu'elle est toujours importante ou est-ce qu'elle ne l'est plus ?

J : Bah je crois qu'on peut résumer cela à travers une chose. Bon on va faire allusion un petit peu à la religion. Je, je suis athée. Je suis athée, absolument le gros mécréant, mais

pas, pas forcément le, pas du tout, sans violence quoi, je cherche pas à faire du prosélytisme autour de moi, « soyez athée », non pas du tout, chacun ses opinions, point à la ligne, je les respecte. Mais je veux qu'on respecte les miennes, voilà déjà au départ. Et, un type de reconnaissance que j'apprécie, c'est quand quelqu'un dit par exemple à mon épouse, ou à d'autres membres de ma famille : « mais finalement Jojo il est plus chrétien qu'un chrétien », dans son comportement, voilà ce que j'appelle une reconnaissance. Ou un autre, un patron un jour, il y avait un procès entre un syndicat contre l'entreprise, où j'avais à connaître un certain nombre de choses, à ce moment-là il y a eu un coup de fil qui est arrivé, alors que j'étais en entretien avec lui, c'était mon directeur, et, sur le procès, donc je me suis levé pour sortir par discrétion, il m'a dit : « mais non, mais non, vous, vous, restez-là vous êtes comme une tombe », c'est-à-dire qu'on pouvait me faire confiance je n'allais répéter tout ce que je pouvais entendre. Ça c'est un, ça été un des plus beaux compliments qu'on m'ait fait quoi par exemple.

P.P : C'est ça.

J : Voilà, voilà ce que j'appelle de la reconnaissance quoi. Est-ce que ça, c'est dans l'esprit de la question ou pas ?

P.P : Bien-sûr. Ce qui est important c'est que, des personnes reconnaissent certaines qualités humaines ?

J : Ah oui, ça revient à ça. C'est ça que, ça revient à ça.

P.P : Et peu importe les personnes ou...

J : Peu importe les personnes, peu importe les personnes. Moi je vois dans le village de mon épouse, j'étais, j'étais admis aussi bien par le manoeuvre de l'usine d'à côté, avec qui je jouais aux cartes des fois, qui m'amenait voir ses coins de champignons, et ça Dieu c'est que...tiens « Dieu », c'est beau hein comme expression pour, pour un mécréant hein ! *Rires*. Mais euh, lui, un chercheur de champignons il donne jamais ses coins, par contre il m'avait amené sachant, après m'avoir fait promettre de ne jamais les divulguer, il est décédé depuis au moins trente ans, et puis j'ai jamais divulgué, j'ai jamais dit ses coins. Même pas aujourd'hui je ne le dirai jamais, parce-que j'avais promis. Voilà, ce genre de choses-là quoi. Donc j'étais aussi bien admis par ces gens-là, que par le gros maquignon du coin, qui était riche comme Crésus et qui m'amenait avec lui faire le, la

tournée de ses vaches comme ça parce-que, parce-que je m'intéressais, je m'étais intéressé à son activité. Donc c'était déjà reconnaître qu'on pouvait, faut pas oublier que dans les villages comme ça, mon titre d'ingénieur ça peut impressionner dans les campagnes quand-même. Ah surtout, moins aujourd'hui, aujourd'hui le titre devient un peu galvaudé, mais quand je suis sorti d'école c'était encore, ça avait encore une valeur sociale important. Aujourd'hui c'est devenu banal quoi.

P.P : Et justement aujourd'hui, euh aujourd'hui même dans ta vie de tous les jours, cette reconnaissance elle est aussi importante ?

J : Oui mais elle a pas la même, elle a pas la même, le même caractère, c'est plus le même caractère d'abord parce-qu'il y a l'âge qui est là puis, on relativise beaucoup de choses, on relativise énormément de choses quoi. Après tout bon, si ça leur fait plaisir allez que ça fasse comme ça, puis j'en ai rien à faire quoi, j'en ai plus rien à faire.

P.P : Par exemple, par exemple...

J : J'ai pas d'exemple précis à venir en tête là. Par contre j'ai un exemple de quand j'étais, j'étais gosse, 'fin gosse, je devais être j'sais pas en quatrième un truc comme ça, et j'étais, à un moment donné j'étais resté en étude, et puis y'avait les sixièmes et les cinquièmes qui, qui avaient des difficultés dans certains domaines, et puis j'allais près d'eux, ils m'appelaient, puis je leur expliquais, j'essayais de leur expliquer, et le professeur qui n'aimait pas trop ça, mais qui était un brave homme, à la fin un jour il m'a dit : « mais Jojo, t'es beaucoup trop philanthrope ça te jouera des tours dans la vie quoi ». C'est vrai ça m'a joué des tours. Mais, mais, mais j'ai toujours le plaisir de me regarder dans la glace le matin. Et pour moi c'est important. Donc ça ça fait partie de mon bien-être.

P.P : Ça ça veut dire quoi pour toi, ça veut dire, que tu puisses te regarder dans la glace le matin ?

J : Et bah que j'ai pas fait de vacherie à qui que ce soit, de trop grosse vacheries à qui que ce soit, ou que j'essaye d'arranger des situations même si je n'ai pas eu le retour que j'espérais. Voilà.

P.P : Ça veut dire que tu te sens bien avec ton image.

J : C'est peut-être un peu prétentieux, mais disons que ça correspond un petit peu à ça. Voilà. Je ne baisse pas les yeux quand je vois mon image dans la glace quoi. Et c'est important. Ceci dit je suis pas de, fait partie de, de quelque milieu philosophique où, je n'ai pas fait partie, où on parle beaucoup de la glace quoi. Je, je n'en suis pas membre. Ni jamais été, jamais, approché de trop près.

P.P : Euh est-ce que, tu me parlais de l'environnement, est-ce que euh, ton lieu de vie, est aussi important quand tu parles de l'environnement ?

J : Ah le lieu de vie dans le sens de ville, de région d'habitation, de choses comme ça ?

P.P : Oui voilà, ton habitation, la région dans laquelle tu vis, le...

J : Oh, je sais m'adapter tout le temps. Y'a des contingences de la vie qui font que, que l'on n'est pas dans le milieu que l'on préférerais, mais faut savoir s'adapter puis ne pas se laisser prendre par les regrets, les ceci, les cela, « oué mais si j'étais là-bas ce serait mieux patati patata ». Non ça ne m'a jamais posé de problèmes.

P.P : Parce-que le, toi tu...

J : Sauf une fois...

P.P : Sauf ?

J : Parce-que je venais du midi, et puis euh, ça faisait une dizaine d'années que j'étais dans la région où j'habite aujourd'hui, et bah c'est un climat qui est beaucoup plus humide que, qu'en bas, et une fois, une fois seulement ça m'est arrivé ça d'arriver à fin octobre début novembre, je me voyais partir pour six mois d'hiver et de manque de lumière, et là j'ai eu un coup de bourdon terrible que si j'avais pas eu, si j'avais été sans famille heureusement que j'avais de la famille parce-que si j'avais été sans famille je crois que j'aurais tout laissé tomber pour aller même, quitte à aller faire plongeur de restaurant dans le, dans le sud pour avoir...Mais ça a été une fois puis ça a été passé puis ça été fini, ça après non. Un gros coup, de blues.

P.P : De blues. C'est-à-dire que oué...

J : Mais ça non, après, à partir du moment où y'a un travail qui est captivant, que l'on a pas trop de problèmes familiaux et autres, et pécuniaires ou autres, et ben ça va, tout va bien. Quand on commence à avoir des problèmes au travail, pour des raisons diverses, c'est pas toujours très agréable, et là y'a parfois...Et heureusement que l'entourage est là pour rattraper les choses quoi.

P.P : Ce qui a permis de t'adapter euh, dans, dans les climats plus humides, dans le nord on va dire, c'est le travail, et l'entourage familial surtout ?

J : Oui, oui, oui. Parce-que je me suis beaucoup investi dans le travail. Je, j'étais très curieux, très curieux des choses nouvelles exceptera, donc, et là où j'étais, après avoir quitté le midi, dans l'usine où j'étais, y'avait énormément, j'ai énormément appris de choses différentes. J'ai touché à des tas de domaines qui ont, auxquelles, pour lesquelles je n'étais pas destinées, par formation et autres. Bah au point même de faire découvrir au professionnels, je crois que je l'ai dit tout à l'heure mais, des points nouveaux, qui eux-mêmes ont ensuite, réappliquer dans leur travail ! J'avais mis en cause ce qu'ils me disaient, mais parce-que j'avais bien lu les documentations, et j'avais vu que ce que je pouvais, je demandais était faisable, et eux me disaient que non. Et après quand on a pu réaliser que c'était faisable, eux l'ont recommandé ensuite dans, dans leurs installations...

P.P : Dans leurs propres installations.

J : C'est en informatique ça. C'était en informatique, qui était pas du tout mon domaine, parce-que moi je suis mécanicien.

P.P : Donc, euh, dans la relation que tu as avec, avec tes proches, en, tes relations familiales, euh, qu'est-ce qui, qui t'importe, qu'est-ce que, tu disais que c'était important pour toi mais dans quel sens ?

J : Bah c'est important de savoir que les gens, que tout le monde est heureux autour de moi. Ce qui est pas toujours le cas mais enfin c'est, très important pour moi. Bon, et puis et puis là à partir de là, ben ma foi chacun doit mener sa vie hein, après c'est tout. Mais, que eux-mêmes soient, se réalisent quoi.

P.P : Oui.

J : En tant que, n'importe quoi. Dans tous les domaines. Bon, c'est pas toujours le cas mais enfin c'est, c'est autre choses. Par exemple ma fille là, qui elle a voulu retourner dans le pays de, de sa mère, qui est de l'est de la France, et bien bon elle, elle cherche du travail là-bas donc, euh, qu'elle puisse trouver un bon poste, un poste qui lui convienne, où elle se sente à l'aise, pour le moment est très important. Voilà ça, le jour où elle aura pleinement réussie ce point-là, je serai de ce côté-là, pour elle tout du moins je serai satisfait.

P.P : Oué, tranquilisé.

J : Tranquillé et puis satisfait parce-que c'est, ça ça, c'est un, oh c'est un petit souci parce-qu'on a, on, quand le dicton « petits enfants petits soucis, grands enfants grands soucis » bah, il est oh combien vrai quoi ! Il est oh combien vrai. Voilà.

P.P : C'est important que, tes enfants, que chacun se réalise quoi.

J : Oué.

P.P : Et c'est-à-dire, et aussi, quand tu dis se réaliser c'est-à-dire ?

J : Ah ça couvre tout.

P.P : Ça couvre tout.

J : Ça couvre tout. Mais enfin, glissons sur ce point.

P.P : Et euh, est-ce que c'est important pour toi quand tu dis que, euh, justement quand tu parles que les gens aillent bien autour de toi, euh est-ce que c'est aussi important pour toi que y'ait des choses qui soient transmises ? Euh, par exemple à tes enfants ? Voir à tes petits-enfants ?

J : Bah, le plus, le plus satisfaisant c'est de voir que la façon dont on s'est comporté a porté ses fruits. Voilà c'est tout. C'est tout. Après, après, c'est tout le monde, ça couvre tout le monde. Si on se comporte, si on se comporte en être humain parfait, pas parfait non, parfaitement en être humain c'est déjà beaucoup quoi. Avec euh le, tous les, les mérites et les défauts, si j'ose dire, les qualités voilà, les qualités et les défauts,

qu'impliquent le mot être humain quoi. Bon. Et puis de tout façon chacun mène suivant sa vie, suivant ses euh, ses circonstances enfin y'a des tas de circonstances. Je ne me permets pas de juger. Donc j'espère que tout va bien. Que tout aille bien.

P.P : Ok. Mmm...

J : Autrement comme autre aspect intéressant...bah les amitiés bien-sûr, ça c'est important ! J'ai peu d'amis, j'ai très peu d'amis, j'ai beaucoup de connaissances, mais très peu d'amis. Parce-que faut pas confondre connaissance, même si, si les relations entre, entre, avec ces personnes-là sont très, très cordiales, presque amicales, même voir de caractère amicale, ce ne sont pas forcément des amis. Ça c'est important ça. Malheureusement à l'âge où j'arrive bah beaucoup partent, ou sont déjà partis et puis, autant si, quand j'étais jeune j'avais des amis, autant on a pris ensuite des voies différentes, mais après, se retrouver c'est toujours un plaisir. J'ai eu récemment des appels comme ça donc...

P.P : De vieux amis ?

J : De vieux amis d'enfance.

P.P : Ah oui.

J : Même que un qui m'a envoyé sur le livre qu'il a écrit sur sa vie, et bah oui je suis invité bien-sûr chez eux quoi comme ça, surtout maintenant étant veuf, je suis invité puis, mais ça me gêne un peu d'y aller. Dire j'irai à l'occasion comme ça. Quand ça se présentera. Mais je garde le contact. Avec par exemple j'ai une amie d'enfance, quand ma sœur est née donc bah j'étais reçu dans la famille parce-que c'était juste pendant la guerre, c'était la, la deuxième guerre mondiale n'était pas finie, et la libération était en cours de route bah j'étais reçu dans la famille, puisque mon père n'était pas là donc ma mère était, accouchait à ce moment-là. J'étais pas dans la maison et j'ai dormi chez eux, et, et bah tous les ans, tous les ans, pour le jour de l'an on se téléphone. Nous avons une amie aussi à, quand nous étions étudiants à S., qui est la marraine, qui était la marraine de ma fille aînée, bah tous les ans, tous les ans pour les anniversaires, pour le jour de l'an et pour les anniversaires on se téléphonait. Jusqu'au jour où, une année j'ai pas, j'ai pas eu le coup de fil je me suis dit « bon bah c'est une distraction ». Pour le jour de l'an suivant, elle était du mois de janvier donc, c'était peu après le jour de l'an, je téléphone pour

souhaiter à la fois la bonne année et l'anniversaire, et je tombe sur un téléphone qui me dit « il n'y a plus d'abonné au numéro que vous avez demandé », qui m'a inquiété puis j'ai appris que, elle était décédée, quelques jours après mon anniversaire, trois ou quatre jours après. Bon bah là ça m'a, ça nous a beaucoup touché. Ça c'est voilà le genre de relation que je dis amicales puisque nous étions très amis et puis, on s'était vu entre temps on s'était reçu et autres.

P.P : Vous gardiez contact.

J : Garder, garder ce contact ! Mais j'en ai peu comme ça quand même.

P.P : Et les vieux amis c'est important, c'est important pourquoi parce-que, est-ce que ça rappelle un moment de vie ou est-ce que ?

J : Non parce-qu'on se sent bien avec eux. On se sent bien, on peut plaisanter on peut se dire même des vacheries mais on sait que c'est pas méchant. C'est pas, c'est pas violent c'est...Même si on se dit quelques petites vacheries quoi c'est pas...

P.P : C'est-à-dire que tu te sens libre avec ces personnes.

J : Libre. Et puis même même, que si je vois ils ont, on a eu besoin d'eux, ils ont répondu présent, ils ont eu beaucoup besoin de nous, je dis nous mon épouse et moi, et, et on a toujours répondu présents. Et aujourd'hui pour les enfants, au mariage d'un des fils ils nous a présenté à des gens qui socialement étaient nettement plus hautes que nous, il a dit voilà ça ce sont des vieux amis, et c'est mieux que de la famille. Bon, ça ça, voilà un genre de reconnaissance qui est importante.

P.P : Par les amis aussi.

J : Et puis pourtant socialement il y avait un très grand écart entre, entre nous, et puis les gens qui étaient à la même table que nous.

P.P : Quand tu disais euh, c'est important de pouvoir s'adapter quand euh, on a un problème physique, un problème de santé, euh, est-ce que, est-ce que euh, alors, est-ce que toi tu as toujours su t'adapter, et comment ou est-ce que des fois tu as dû faire autrement, comment, comment tu as affronté ça ?

J : Ah s'adapter...A partir de moment où j'ai eu toujours un boulot intéressant, ça ne posait plus de problèmes.

P.P : Euh c'est-à-dire les problèmes de santé ? Quand tu dis ça ne posait pas de problèmes ?

J : Santé si bah la santé de toute façon, c'était pas la santé c'était mécanique, il faut pas oublier que la, la colonne vertébrale un peu un peu abîmée, qui fait mal de temps à autre, où on est bloqué complètement et on marche de guingois, ce n'est, ce n'est pas, une maladie. C'est purement un problème mécanique. Donc à partir de ce moment-là bon y'a pas les pièces de rechange pour ça mais euh, quoi qu'aujourd'hui il semblerait que oui. Mais, mais à l'époque il n'y avait pas de pièces de rechange bon bah qu'est-ce que, qu'est-ce que j'allais y faire ? Bah je subissais je faisais les exercices qu'il fallait, c'est ça déjà s'adapter, ne pas, ne pas se, se morfondre dans la chose et puis faire face et puis essayer de, de, d'être de nouveau dans les conditions correctes quoi. Et puis, puis, ma foi, connaissant bien les petits, les petits inconvénients, et ben de vivre en tenant compte de ça. C'est ça, pour moi c'était ça s'adapter, voilà sur ce point, ce problème-là. Après pour le reste bah, c'est toujours, on peut pas changer les choses ? Et ben on vit avec. On vit avec. Et si on peut, si on peut éventuellement dans certaines circonstances changer les choses, on pourrait éventuellement changer les choses en prenant des décisions draconiennes, et ben se dire bon « qu'est-ce que je fais après ? Comment, dans quelle situation je veux me trouver ? ». Donc après tout, on sait ce qu'on a, on sait pas ce qu'on aura après. Donc autant vivre avec ça et puis, et trouver, trouver son équilibre là-dedans quoi, un certain équilibre. Pas toujours facile mais ce, c'est ça.

P.P : Et tu disais que pour ça c'est important que tu aies un travail stimulant ?

J : Ça été, oui, parce-que, on m'a reproché souvent de m'être trop donné au travail et pas suffisamment à ma famille, choses que, moi j'essaye de me partager. Mais, quand on a, quand on a par exemple une responsabilité comme dans une entreprise où j'étais, où y'a quarante-cinq personnes derrière qui attendent après les commandes que je puis ramener le travail que je puisse ramener, bah c'est quand même une responsabilité. Il faut se donner à fond d'abord pour donner le travail à ces personnes. D'autant plus que matériellement en plus en se donnant comme ça, bah avec les commissions qu'on peut toucher bah ça améliore la partie financière quoi. Mais c'était pas la partie financière qui

me prenait c'était le, goût de ce, d'avoir réalisé des choses quoi. De réaliser et se dire si je fais pas ça, y'a des gens qui vont se trouver en difficulté. Donc euh, on leur rapporte du travail point. Donc ça sert à tout le monde. Ce qui n'est pas toujours bien, ce qui n'avait pas toujours été bien perçu par mon employeur qui finalement devenait jaloux du résultat que j'obtenais. Il avait peur que je lui mange son entreprise, chose que je n'avais pas du tout envie de faire. C'était vrai ce truc-là c'était à T. quoi.

P.P : Et quand tu, quand tu as été à la retraite est-ce que ça a été, comment tu l'as vécu ? Parce-que c'est...on voit que c'est important pour toi de, travailler.

J : Bah c'est-à-dire que je n'étais pas, je n'étais pas à la retraite j'étais en pré-retraite. Donc c'était ce qu'on appelait les FNE, des fonds nationaux de l'emploi, c'est-à-dire que au début ça permettait que quand deux personnes partaient, on embauchait au moins une personne exceptera donc on nous faisait partir un peu plus tôt. Ensuite ça été plus un problème de régulation interne de, adaptation des ressources humaines qu'autre chose, oh sur le coup étant donné que le climat dans l'entreprise se dégradait, je me suis dit après tout bon bah je n'étais plus déjà cent pour cent dans la ligne de management, je n'étais plus dans le management j'étais en staff...heureusement j'avais des activités extérieures à l'usine, on m'avait demandé de m'inscrire à telle association technique, des choses comme ça, où je donnais, où je finissais par donner, je, par période, plus de cinquante pour cent de mon temps. En moyenne sur l'année ça devait bien représenter trente à quarante pour cent de mon temps, donc j'avais déjà des ouvertures sur l'extérieur. Donc là ça m'a facilité le fait de quitter l'usine mais comme je n'étais plus actif j'ai réduit dans ces associations techniques petit à petit je me suis retiré, puisque je n'étais plus tout à fait dans la ligne qui faudrait pour, pour animer, parce-que j'animais quand même, on m'avait demandé là aussi d'animer des sections de groupement, de groupement de cette association, de groupements locaux de cette association, notamment la section industrie, là il fallait que ce soit quelqu'un qui soit toujours en activité, pour pouvoir prendre ce poste. J'avais estimé qu'il fallait que ce soit quelqu'un en activité. Donc j'étais toujours membre, j'étais toujours en parallèle, mais c'étaient eux les responsables.

P.P : Et est-ce que ça t'a manqué ?

J : Alors, ce qu'il y a donc j'ai dit tout à l'heure que c'était un FNE, je suis parti un trente juillet je crois que c'était, un trente juillet oui, oh déjà ça a été dur parce-que personne pour dire au revoir « bon ben salut, adieu la compagnie »...

P.P : Comme ça quoi...

J : Oué parce-qu'il y avait vraiment, le climat était devenu délétère. Et puis c'était « ah bah toi tu pars et, au poil moi ça me donne une chance de rester ! ». Et puis moi c'est arrivé à un moment donné où, où mes filles, j'avais fini de payer, rembourser des emprunts, je finissais de rembourser des emprunts, mes filles finissaient de terminer leurs études, du moins la dernière, donc je, j'avais des charges en moins, du point de vue pécunier ça ne changeait rien. Mais, mais j'ai quand même eu une réaction, parce-que un jour j'ai voulu faire une chose c'est, c'est dire me dire tiens mais t'as des amis qui sont ingénieurs conseils comme ça, et ils connaissent des fois des coups de surchauffes, donc allez leur donner un coup de main ce serait bien, alors j'ai demandé au ministère du travail si, si je pouvais faire cela, il m'a été répondu « vous vous êtes budgété ça ne nous intéresse pas que vous retravailliez ». Là j'ai eu un bon coup de, bon coup de vieux que j'ai pris là...

P.P : Vous êtes budgété ?

J : Oui vous êtes budgété. Et puis d'abord je n'étais plus un nom, je n'étais plus qu'un matricule, déjà, quand même, c'est quand même, c'est dur quand même à vivre...

P.P : Ça veut dire quoi « vous êtes budgété » ?

J : Bah c'est que nos, les pensions que l'on nous versait étaient déjà provisionnées.

P.P : D'accord.

J : Donc pour moi je ne leur posais pas de problème puisque c'était déjà mis de côté. Enfin mise de côté, au moins fictivement quoi. Et puis là là j'ai, réalisé que finalement, avec le FNE, on était, on était volontaire pour partir, mais finalement en analysant bien la chose, on était volontaire pour devenir des chômeurs déguisés et un peu privilégiés.

P.P : En touchant plus que le chômage.

J : Ah bah, on avait une pension qui nous était donné c'était, c'était point à la ligne. Mais ça avait fait partie de, des éléments de choix de partir quand même ça aussi. Et puis là, j'avais mal supporté les choses, et toujours pareil l'histoire on revient à la santé, et ça a

été sur le plan psychologique, ça a été dur, et ça a provoqué, euh j'avais eu un accident au genou, avec un épanchement de synovie énorme, quand j'étais jeune, quand j'étais étudiant, et là je me suis retrouvé à marcher avec les cannes anglaises parce-que le genou me faisait terriblement mal. Après avoir été ausculté exceptera, vu les chirurgiens, notamment un chirurgien qui, qui lui avait parfaitement compris ma situation, je m'étais provoqué un épanchement de synovie.

P.P : Quand tu as eu cette, ce choc psychologie.

J : Six mois après être parti, pas sur forcément le choc psychologique mais, tout l'ensemble venait tout autour quoi. Puis ça retombait sur l'hiver donc partir sur l'hiver quoi, ceci m'était advenu à peu près au début du printemps quoi. Et là je, j'avais fait, j'avais somatisé quelque chose quoi. Et le, le chirurgien m'avait dit « bon maintenant monsieur Jojo maintenant ça suffit, vous allez faire une chose, vous allez lâcher vos cannes anglaises, nous allons vous faire une ponction, on va vous enlever tout ça, vous pouvez aller voir mes confrères si vous voulez qui vont vous dire qu'ils vont faire un gratouillage, mais, faites comme vous voulez c'est vous qui décidez mais personnellement je refuse de vous le faire, vous n'en avez pas besoin ». Euh, effectivement huit jours après je trottait comme un lapin de nouveau, parce-que j'avais pris conscience que, donc...

P.P : Tu avais pris conscience de quoi ?

J : Bah que j'avais somatisé ! C'était pas, c'était pas un truc, j'avais rien, j'avais rien ! Si ce n'est que j'avais somatisé donc je m'étais créé cet, cet état. Et j'avais lâché les cannes anglais et puis je m'étais mis à marcher, il m'avait dit « vous marcherez sans boiter » en plus. Et voilà, huit à dix jours après c'était fini. Parce-que j'avais, j'avais repris sur moi.

P.P : Oué t'avais repris sur toi. Et quand, et, à posteriori, qu'est-ce qui t'avait mis dans cet état euh, parce-que donc c'est le fait que, que, tu avais quand même choisi d'être de, de, d'être dans le FNE, mais euh, à quoi tu ne t'attendais pas ?

J : Bah d'abord j'avais pas réalisé que c'était euh ce truc de chômeur et ça pour moi chômeur volontaire ça c'était quelque chose que, vivre finalement des, des allocations que versaient d'autres, avaient été, ça m'avait, non ça ne rentrait dans mon éthique. Ça ne rentrait pas dans mon éthique donc c'est ça qui m'avait fait, dring ring dring dring tourner la manivelle dans le cerveau quoi. Et ce ce, puis je, non autrement j'avais des activités

dans toujours dans des associations comme, des clubs de, de sportifs ou des clubs de, de loisir comme le bridge ou autre chose quoi. J'avais gardé ça, et puis je m'étais inscrit dans une association qui, justement, est-ce parce-que je ne supportais pas d'être chômeur, que je m'étais inscrit dans une association qui faisait de l'aide à ceux qui étaient en recherche d'emploi. Et donc euh...

P.P : Donc c'était, c'était, tu ne te sentais pas inactif...

J : Je ne me sentais plus inactif.

P.P : Tu ne te sentais plus inactif.

J : Ça m'a aidé à passer le cap.

P.P : Et tu avais besoin de, avec ces activités elles t'ont aidé à quoi justement ?

J : Bah, à me réaliser un petit peu et puis, surtout, rappelons-nous le, l'enseignant qui m'avait dit que j'étais trop philanthrope quoi, finalement j'étais dans, toujours dans cet esprit-là.

P.P : Cet esprit de...

J : De bénévolat.

P.P : De bénévolat.

J : Pour aider les autres. Donc j'étais pas inutile, voilà c'est ça. Je n'étais pas...

P.P : Mais c'est ça qui, qui était dur au début ? C'était ce...

J : Sentiment d'inutilité ? Pas tout de suite mais quand même c'est venu assez vite. Pas tout de suite mais c'est venu quoi. Et puis après bah, après tout je, ça fait quand, quand on a commencé à parler des réductions d'heures, et tout ça, dans les entreprises à trente-cinq heures alors que, bah à certaines époques de ma vie je faisais plus de soixante, soixante à soixante-dix heures de travail par jour, euh par semaine ! Par jour c'est quand

même ! Rires. Euh par semaine. Bon bah je me disais après tout tu l'as mérité ta retraite quoi, tu l'as pas volé quoi. Voilà.

P.P : Tu regardes à postériori tes, comment tu vois toutes ces années de travail que tu as...

J : Bah que j'étais un peu idiot.

P.P : Que tu étais un peu idiot ?

J : Oué, parce-que j'ai trop privilégié la vie professionnelle à la vie tout court. Mais d'un autre côté, j'ai eu tellement de satisfactions à réaliser un certain nombre de choses que, je me dis que j'étais idiot mais je ne le regrette pas.

P.P : Oué.

J : Voilà. J'ai, je me suis réalisé je me suis fait plaisir, en faisant, certaines choses quoi. Voilà mon sentiment quoi. Cette notion de plaisir aussi.

P.P : Est-ce que tes plaisirs, aujourd'hui quels sont tes plaisirs ? J'ai deux questions : est-ce que, quels sont tes plaisirs et est-ce que tes plaisirs ils sont les mêmes qu'avant ou est-ce qu'ils ont évolués ?

J : Oh bah ils ne peuvent pas être les mêmes qu'avant. Ça c'est pas possible. On ne peut pas être et avoir été hein. C'est clair donc à partir de ce moment-là on se contente de ce que l'on a. Le petit plaisir c'est, c'est comme m'avait dit un jour ma sœur, au moment où j'avais une période difficile, j'avais, vraiment difficile quand même c'était presque, c'était pas presque, c'était de la déprime. Elle m'avait dit : « le matin, tu te lèves, tu réfléchis à ce qui te ferait plaisir aujourd'hui. Ça peut être aller m'acheter une chocolatine, ça peut être faire quelque chose dans la maison, ça peut être aider quelqu'un, décider de faire telle chose pour aider quelqu'un, ça peut être n'importe quoi mais surtout tu le fais dans la journée. » Voilà, voilà ce que c'est, alors voilà les petits plaisirs c'est ça. Des petites choses des, qui paraissent insignifiantes mais, qui font que je bah, je les fais, je me suis fait plaisir en faisant ça.

P.P : Et donc c'est quelque chose que tu fais encore maintenant ? Aujourd'hui, le matin quand tu te lèves ?

J : Bah là quand même depuis le décès de mon épouse, j'ai peut-être un peu, là quand même, je ne le fais pas systématiquement parce-que y'a des jours qui sont quand même durs, euh, quand je vais pour rentrer à la maison je dis « ah ben tiens je vais passer un coup de fil pour dire que je vais passer ! ». Ah bah non je ne peux plus passer le coup de fil, y'a personne au bout du fil. Donc ça...faudra encore une période pour arriver à vivre autrement quoi. Donc en ce moment je suis dans cette phase de recherche, de cette vie que je dois me créer quoi. Voilà. Mais c'est lié au veuvage quoi. Et aux circonstances du veuvage surtout. C'est brutal comment c'est arrivé, c'est pas comme une longue maladie où on sait que finalement c'est inéluctable où on a le temps de s'y préparer psychologiquement, ça a été brutale, là ça été brutale quoi. Bon.

P.P : Mais parce-que, est-ce que tu, quand tu disais que, comme ça, de façon réflexe tu dis que tu vas appeler à la maison pour prévenir que tu rentres, c'est-à-dire que...

J : C'est parce-que je suis dans, dans mon idée puis que, et puis que, et puis que, et puis que, et puis que...ben, j'aurais fait ça, dans d'autres temps, et puis je, et puis là d'un seul coup la réalité se, on se retrouve face à la réalité quoi. C'est, c'est, c'est difficile à expliquer ce, ce, cet esprit-là quoi. On le vit, on le vit on le subit, mais on s'y adapte à la fin. Et je suis en période d'adaptation. Je, ça m'arrive moins souvent que y'a quelques mois. Mais par exemple l'approche maintenant des fêtes là c'est, c'est très dur quoi, c'est très dur. Enfin, toute façon on ne peut pas revenir en arrière donc...

P.P : Non, c'est vrai. Et est-ce que tu, est-ce que les souvenirs pour toi, le fait, on ne peut pas revenir en arrière mais le fait de revenir en arrière par la pensée entre guillemets ?

J : Ah bah ça ça ne s'arrête pas ! Oh mais même dans mon enfance ! Là je remonte jusqu'à mon enfance !

P.P : Et ça c'est c'est, souvent, c'est important, c'est un besoin ?

J : Non c'est pas, si par moment oui je me dis tiens bah tiens y'a pas tel truc ah bah oui tiens quand, voilà, c'est comme ça mais...Si parfois c'est un besoin quand même. Disons

que ça aide. C'est pas forcément un besoin que l'on éprouve mais c'est, c'est quelque chose qui réconforte.

P.P : Oui.

J : Voilà c'est plus comme ça.

P.P : De, de revenir comme ça dans le passé.

J : Comme ça et puis se dire tiens ben voilà cette époque patate patate, et puis bon ben, c'était des bons moments même si c'étaient des périodes très difficiles.

P.P : Oui. Tu parles de ton enfance ?

J : De mon enfance, y'avait des patates à l'eau tous les midi, matin et soirs quoi. C'est, c'est, c'est j'exagère bien-sûr, mais c'est, c'est, c'est une image. Mais malgré tout y'avait des moments de bonheur. Pécuniairement c'étaient des moments très difficiles, socialement c'étaient des moments difficiles comme ça de conditions sociales, mais y'avait quand même ce milieu de, d'entraide entre, entre gens de, comme moi, comme nous, mes parents et moi, qui faisait que, on arrivait à se créer quand même des joies quoi, on se les créait quoi. Et puis quand on est passé par une période comme ça, ou même étant étudiant quand il ne restait plus que la pièce de cinq francs, des cinq francs d'aluminium c'est-à-dire cinq centimes après, bah après soixante, après cinquante-huit, dans la poche pour finir le mois, bah pfou, ça permet de relativiser bien des difficultés. On se dit « rappelle-toi quand tu étais fauché quoi ». Bon bah après tout, plaie d'argent n'est pas plaie mortelle. Plaie d'argent momentanée, parce-que c'est pas comme, les personnes que l'on voit souvent dehors où, ça fait relativiser aussi les choses. Y'a bien, faut pas toujours regarder en haut. Mais j'avais un camarade de lycée, de lycée technique, qui avait fait pilote d'Air France, il a fini d'ailleurs, sur les concordes pilote du concorde, donc c'était déjà qu'il avait bien, qu'il était bien monté dans la hiérarchie des pilotes, j'avais retrouvé puis j'étais passé le voir, quand je suis arrivé ici dans la région où je travaillais, euh, je suis allé le voir, et il m'en avait mis, on s'était d'abord entretenu téléphoniquement quoi, et puis il m'en avait mis plein la vue sur son yacht, sur son là-bas, ah comment que ça s'appelle, dans le midi là, dans le midi mais le midi marseillais, la Provence quoi, ha....

P.P : C'est pas Saint-Tropez ?

J : Non c'est pas Saint-Tropez, c'était...Ah le truc avec le ministre Monsieur Y....

P.P : Cassis, Monaco...

J : C'était Cassis ou un truc, ah euh...Enfin peu importe, il avait son bateau, sa petite maison là-bas, patati patata, mes moyens ne me permettaient pas de suivre ce train de vie donc, j'ai coupé les ponts quoi ! Oh c'est pas la peine de se créer des, des, comment, des ressentiments à la limite même, de la jalousie à la limite, pour quoi faire ? Bon moi j'ai, j'ai, je vis bien, ça me suffit puis c'est, j'ai mis mes centres d'intérêt ailleurs, que dans la possession quoi. Voilà. Donc, ce qui vulgairement s'appelle : vouloir péter plus haut que son cul. Bah c'est tout, très vulgairement. Bon c'était pas la peine. J'en ai vu des gens qui ont essayé de le faire puis qui sont essoufflés quoi comme ça.

P.P : A chercher euh à atteindre...

J : Non pas chercher à atteindre, ça c'est encore de l'ambition. C'est autre chose, c'est, c'est, vouloir améliorer sa condition. Ça ça d'accord. Mais non vouloir comme celui qui est là, alors qu'on n'est pas dans, à ce niveau-là, socialement, ça c'est ça que je veux dire que....

P.P : D'accord.

J : Ça, pour moi ok d'accord vis ta vie, moi je vais vivre la mienne.

P.P : Est-ce que y'a des, donc on, oui pour en revenir au plaisir, euh, qu'est-ce qui a changé alors, dans, dans ta façon de te faire plaisir ?

J : Je crois pas avoir changé. Y'a peut-être eu une évolution mais je ne pense pas, c'est plus une évolution qu'un changement. Un changement c'est voulu. Une évolution, une évolution c'est quelque chose qui se fait naturellement quoi. Mais alors là je, à partir du moment où c'est une évolution, on ne peut pas dire que quelque chose qui manque, qui manque. Bon euh moi si bah moi ça me manque, bien-sûr cette relation, mais, mais autrement non, non, moi j'ai toujours aimé faire plaisir autour de moi, sous une forme ou

sous une autre, c'est pas toujours bien compris mais tant pis. Tant pis. Je cherche à faire plaisir.

P.P : Quand tu dis « c'est pas forcément bien compris » c'est...

J : Bah des fois c'est, c'est...Peut-être j'suis un petit peu trop insistant, un peu trop comme ça quoi, je le comprends, ça à la limite, ou que finalement je peux vexer des amours propres ou des trucs comme ça donc j'essaie à ce moment-là de, c'est pas facile, j'aime bien, j'aime bien faire plaisir comme ça, offrir, offrir, voilà c'est tout. Difficile à dire tout ça mais enfin.

P.P : Non, non, non mais je...Alors euh...Euh, oui....Comment est-ce que tu vois le, justement le futur, avec le, tu me disais que tu étais en phase d'adaptation, que, que...Est-ce que tu, ton regard se porte aussi sur euh, sur le futur, comment, comment est-ce que tu vois les choses ?

J : Bah compte tenu de mon âge, le futur est très aléatoire. Je vois des tas de gens autour de moi qui disparaissent, qui étaient peut-être en bonne forme puis qui disparaissent, donc mon futur c'est déjà, de vivre presque au jour le jour. Prendre le, et de se dire « bon bah voilà quoi », bon on essaie d'être un peu prospectif quand même, mais, faut pas, faut pas essayer de chercher trop, trop, trop loin parce-que...Je peux très bien vivre encore dix ans, comme dans deux ans bah espérer que personne ne m'a oublié, c'est tout, voilà. Voilà.

P.P : Ça c'est important pour toi de te dire que...qu'on ne t'oublie pas ?

J : Ah bah, je prétends moi que l'on est absolument mort, le jour où plus personne ne pense à toi. Après ma mort, bon la mort c'est, la mort comme disait, comme disait, ah celui qui est décédé récemment là, l'écrivain...

P.P : D'Ormesson ?

J : D'Ormesson oui. Bah la, la mort ça fait partie de la vie. Donc c'est l'aboutissement de la vie. Donc, c'est clair. Mais, le fait que l'on t'oublie, ça...Bah d'abord, bah d'abord je ne le saurai pas, du moins je ne pense pas, parce-que compte tenu de mes opinions religieuses, je ne pense pas. Mais, euh, donc, c'est, c'est là qu'on est vraiment mort,

même si on ne peut pas, le vivre, le, s'en apercevoir, cette chose-là. C'est quand plus personne, quand on passe devant une tombe ou devant une plaque, dire « bah tiens celui-là oh bah il avait un drôle de prénom celui-là, voilà ». Mais, mais qui c'était, ce qu'il avait fait, qu'est-ce qu'il avait, patate patate, ça plus personne ne sait rien quoi. Et si la plaque existe toujours d'ailleurs. Parce-que les concessions perpétuelles maintenant ça n'existe plus donc...

P.P : Est-ce que, de ce fait là c'est important de, euh, non seulement de, pour toi de revenir vers le passé, de se rappeler de certaines choses, mais aussi ces souvenirs-là, de les communiquer, dans...

J : Bah...je, oui, oui, oui, peut-être oui. Bah je le fais, je m'en prive pas d'ailleurs de raconter des, autour de moi des expériences passées, des situations passées, des, des vies passées quoi. Mais, dire que c'est un truc absolument obsessionnel, non sûrement pas. C'est, la circonstance s'y prête, point à la ligne quoi. Mais obsessionnel non. Mais c'est quand même intéressant de savoir que, ce qu'on a vécu, bah toute façon on sait très bien que ce qui est le plus difficile à transmettre dans la vie, c'est l'expérience. Parce-que chacun doit se faire son expérience.

P.P : Oui, donc c'est un paradoxe.

J : C'est un paradoxe mais...mais j'ai la prétention à un moment donné de ne pas m'être laissé piégé par cette chose-là, notamment sur le plan professionnel, surtout sur le plan professionnel. Où là où y'a les jeunes qui arrivent, « paf on va voir les vieux shnoks là, on va leur montrer ceci cela », donc quand j'ai commencé à travailler, d'ailleurs je le disais à mes camarades de promotion, « maintenant nous avons notre diplôme, maintenant c'est un droit, ça c'est comme le permis de conduire, c'est le droit d'aller travailler, et d'apprendre son métier ». Et pour le permis de conduire c'est apprendre à bien conduire quoi. Et, partant de là, quand dans la première entreprise où, où j'ai travaillé, bah y'avait une personne qui était âgé qui était, qui avait une expérience terrible, et chaque fois que j'avais un problème nouveau, et que je pouvais, si les circonstances prêtaient, parce-qu'il était souvent à, sur les chantiers et autres, c'était de lui demander qu'est-ce qu'il pensait de cela, qu'est, comment que, qu'il aurait fait exceptera. Profiter de son expérience, essayer de, d'absorber son expérience. Et ça m'a servi après professionnellement, dans certaines circonstances quoi. L'expériences qui, qu'il avait vécu dans telle situation, pour une panne dans une, une installation quelque chose comme ça, je m'en suis servi pour,

pour dépanner après bien des choses, parfois par, par analogie, pas forcément le directement le même cas mais, par analogie quoi...

P.P : Oué, en te rappelant de...

J : C'est ça. Dans tel cas il y a eu ça, peut-être que, que pour ici est-ce que ça, oui bah voilà peut-être...Et effectivement, d'arriver au résultat. Mais grâce à ce que j'avais gardé comme souvenir de ce que, de son expérience quoi. Autrement dit, être une éponge. Et ça c'est le plus difficile pour les personnes, beaucoup de personnes ne peuvent pas le supporter. Je l'ai, je l'ai expérimenté aussi ce truc-là. Voilà.

P.P : Merci.

J : C'était tout ?

P.P : Merci Jojo. Toi t'as d'autres choses à, tu as d'autres choses à dire ? Peut-être...

J : A brûle pourpoint comme ça non...

P.P : Que j'ai pas exploré...On a fait un bon tour. *Silence.*

J : Ah une chose peut-être. Je ne supporte pas que l'on critique la jeunesse ! On a été jeune, euh c'est pas parce-que y'a peut-être dix pourcent de jeunes qui se conduisent de manière abominable, à côté de ça, y'en a peut-être soixante-dix pourcent qui sont absolument merveilleux. Et puis, un petit pourcentage qui sont entre les deux quoi, qui naviguent entre les deux positions. Bah moi c'est, c'est, je dis soixante-dix pourcent c'est peut-être que cinquante pourcent qui sont formidables et puis, et puis le, peut-être quarante pourcent qui sont dans le, entre, entre les mauvais et puis les bons, les très bons quoi, y'en a des qui peuvent être excellents, sans être des très très très bons, mais qui sont intermédiaires, mais ceux-là ils sont tout aussi admirables quoi. Et c'est pour ça que je dis : les quatre-vingt-dix pourcent quoi. Et je peux pas supporter ça. Surtout quand ce sont des personnes de mon âge qui font ces critiques comme ça en disant, mais bon sang, qu'est-ce qu'ils ont fait eux quand ils étaient jeunes ? Et bah et, moi dans ma jeunesse y'avait les blousons noirs avec les chaines de vélo hein ! C'étaient des, c'étaient des petits voyous aussi puis, puis, y'avait même des fils de bourgeois qui jouaient les petits voyous quoi ! Hein bon. Et ça je ne peux pas le supporter. Et je défends toujours, je

dis toujours « non », ça je le défends toujours. Ça c'est peut-être, un point particulier et ça fait partie de mes plaisirs de ramener les gens à des conditions différentes ? Ça, ça, alors là je prends, je jubile quand j'arrive à le faire.

P.P : A changer l'opinion...

J : Non pas changer parce-que je les change pas, mais leur dire leurs quatre vérités quoi. Ça oui, là oui. Et puis les arrêter les, les...momentanément les arrêter de dire des, des, des sottises de ce genre-là quoi. Ça, là je jubile ! Vraiment là je prends mon, je prends mon pied. Là y'a pas à dire je prends mon pied. Puis dans des circonstances où, ou bien, ou bien contre les étrangers contre ceci, bah oui, ah, en fonction de ce que j'ai dit avant ça je ne peux pas le supporter non plus. Et ça c'est un plaisir de pouvoir remettre les gens dans, remettre les raves dans les paniers des gens quoi.

P.P : Alors moi j'ai une, moi j'ai une dernière question, euh, parce-que on, on est passé au début sur, justement la santé, le corps, est-ce que euh, est-ce que ça fait partie de, est-ce que y'a des habitudes qui sont importantes pour toi euh, tous les jours, et est-ce que notamment y'a des, certaines attentions à ton corps, certains soins qui sont importants ?

J : Ah ça, il faut pas oublier une chose c'est que c'est pas parce-qu'on va pas être obnubilé qu'il faut pas être attentif, il faut être à l'écoute de son corps quand même. Moi j'estime qu'il faut l'être. Quitte à passer pour, comment qu'on dit déjà...ah le cas illustre c'est le présentateur à la télévision, celui qui est tous les matins il descend à l'hôpital pour voir la clinique, pour voir si, les gens qui se disent toujours malade là comment qu'on dit déjà...

P.P : Oui un, un...hypochondriaque ?

J : Un hypochondriaque. Quitte à passer pour un hypochondriaque, mais être à l'écoute, et une fois qu'on sait ce que sait, on s'en occupe plus, on prend le traitement terminé et après ça évolue, ça évolue quoi...Mais être attentif, à tel truc « ah ben tiens y'a tel symptôme qui apparait, est-ce que c'est pas un symptôme, moi maintenant je fais quand même attention à une chose, est-ce que ça ne vient pas de là (montrant sa tête), est-ce que ça vient d'ici ou est-ce que c'est réel », voilà c'est tout. Une fois que je sais ce que, ce qu'il en est, terminé, ça me soucie pas. Pour la voiture c'est pareil, par exemple j'entends un bruit ah, qu'est-ce que c'est ? Ah c'est ça, bon je l'entends plus après. Bah ce n'est

pas, ce n'est pas dangereux. Là sur la santé bah c'est un petit peu cette philosophie-là aussi.

P.P : Oui, ok.

J : Mais...on est toujours attentif, faut pas...faut pas non plus. Mais une fois que c'est bien connu, ou traité, point à la ligne. Alors bon ben tu sais que tu pourras, tu auras toujours mal bon t'as mal quoi, ça fait partie de l'adaptation après. Si y'a rien à faire.

P.P : Est-ce que tu arrives facilement à, à accepter quand y'a quelque chose, euh, une douleur ou disons, un problème dont on sait qu'on ne pourra pas faire grand-chose ?

J : Bah...Rires. De par mes origines je suis un peu fataliste. Ah on est un peu fataliste nous donc euh, bon bah, bah oui bah, c'est pas la peine de se pourrir la vie pour quelque chose qu'on sait qu'on pourra pas de faire ! Donc, autant, bah bon d'accord on essaie de, on vit avec c'est pas marrant c'est sûr c'est, c'est parfois douloureux mais, qu'est-ce qu'on peut y faire ? Donc il faut pas s'obnibuler là-dessus quoi. Maintenant, je me suis jamais trouvé en situation très, très critique non plus. Sauf peut-être récemment mais enfin ça c'est autre chose. Mais bon à partir du moment où l'évolution est positive, bon bah ok c'est fini quoi. Mais on va, on fait attention quand il y a un petit, un petit, un clignotant orange qui s'allume, avant qu'il soit au rouge on fait attention quoi, il est plus au vert. Et puis prendre conseil. J'aime bien prendre, j'ai toujours aimé prendre conseil, auprès des gens qui savent. J'ai jamais eu honte de dire : « je ne sais pas ». Je ne sais pas. Plutôt que de dire n'importe quelle bêtise. Et pour moi, d'après moi, bon c'est peut-être prétentieux ce que je vais dire c'est pas c'est : dire je ne sais pas c'est déjà un signe d'intelligence. Bon c'est tout.

P.P : Ça commence comme ça.

J : Et après on apprend. Si on veut on apprend. Mais...voilà ce, est-ce que ça fait partie du bien-être ? Sûrement. Sûrement après tout...

P.P : Le goût d'apprendre...

J : C'est pas seulement le goût d'apprendre, c'est le goût de ne pas paraître plus qu'on est. C'est surtout ça après tout. Toute façon, toute façon, on attrape, on dit on attrape plus

vite un menteur qu'un voleur. Donc on peut, on arrive très facilement à, le gars qui va fanfaronner bon disant « je connais tout », il est très vite pris, il est très vite pris en faute, et très vite discrédité. Donc, j'ai eu l'occasion de côtoyer des, des polytechniciens, des gens très intelligents. Bah ils m'ont posé des questions puis, j'ai, une fois un polytechnicien il m'a dit « qu'est-ce que c'est que le froid ? ». Je lui ai expliqué, puisque, puis à un moment donné je fais un raccourci. Alors lui tout de suite paf j'ai eu le coup de raquette j'ai dit bon d'accord, je suis allé de A à C, en fait il faut passer par A, B et on en arrive à C. D'accord. Et après il m'a posé une question sur un truc je lui ai dit « écoutez ça fait dix ans que je suis dans l'industrie maintenant, c'est une question, quelque chose de très théorique, je crois que c'est comme ça, mais comme maintenant j'ai la main dans le cambouis, enfin c'est une image hein, euh dans le cambouis, si vous permettez je vais le vérifier et je vous donne la réponse mais je pense que c'est ceci ». D'accord. Et après je lui ai téléphoné, parce-que j'en étais presque certain de ma réponse, à quatre-vingt-dix pourcent, mais, il restait ces dix pourcent, donc j'ai vérifié, puis j'ai téléphoné, j'ai dit effectivement je confirme c'est bien comme ça ». « Parfait, merci ». Après j'étais considéré. Je n'avais pas raconté n'importe quoi. Et ça c'est important C'est important même, même commercialement parlant, puisque je fais du technico-commercial à ce moment-là, je vendais des installations donc, ça crée un climat de confiance. On revient à la confiance. Voilà.

P.P : Oui, très important.

J : Je sais pas si j'ai bien, si ça correspondait à ce que...

P.P : Merci, c'est parfait, c'est parfait. Merci beaucoup.

ENTRETIEN 6 : Mme Dada

Date de l'entretien : 22/02/2018

Lieu : L. (banlieue résidentielle)

Durée de l'entretien : 1h 23 minutes

Caractéristiques de l'informateur : femme / 89 ans / mariée / pavillon

P.P : Est-ce que je peux vous demander votre âge Mme Dada ?

Dada : Oui. J'aurai quatre-vingt-dix ans au moins de juin.

P.P : D'accord. Ah ! Alors vous allez faire quelque chose pour ça ?

Dada : Et bah ça s'est déjà passé dimanche dernier, les enfants nous ont fait la surprise, d'un anniversaire, mon mari et moi nous allons avoir soixante-dix...quatre-vingt-dix ans, donc ils ont fêté ça dimanche dernier, les enfants, les petits-enfants, les arrières petits-enfants, et les amis, que c'était organisé par, nous avons trois enfants, c'était organisé par les trois enfants, chez ma fille qui, qui a une maison qui permet de recevoir du monde donc, ça s'est passé dimanche dernier. Et nous étions quarante !

P.P : Oh ! Une belle fête !

Dada : Oui c'était, et surtout une surprise plus qu'agréable quoi. Ma fille nous avait invité sans, on pensait que c'était une invitation habituelle et puis nous sommes arrivés devant quarante personnes ! Rires. C'était vraiment une grande joie.

P.P : Ah la la !

Dada : Et donc, Et donc nous allons avoir quatre-vingt-dix ans, et l'arrière, une dernière arrière petite fille avait un mois ! Donc, c'était vraiment...

P.P : Toutes les générations...

Dada : Oui, oui, oui.

P.P : Magnifique !

Dada : Oui. Donc, ma représentation du confort...

P.P : Alors je repose bien ma question. C'est, Mme Dada, comment est-ce que vous vous représentez, comment est-ce que vous voyez votre bien-être, et vous pouvez me répondre, ça peut, vous pouvez évoquer le passé, comme le présent, comme le futur que vous envisagez, et à travers votre vécu personnel des, de la vie ?

Dada : Bon. Moi je pense que, ce qui est obligatoire, ce qui est nécessaire, c'est le bien-être matériel. Euh, je crois que, il n'est pas suffisant, mais à mon avis il est nécessaire. Et bon nous nous avons la chance de vivre dans une maison qui nous plaît, de continuer à, de pouvoir continuer à vivre dans cette maison, donc c'est une chance à notre âge quoi, d'être autonome. Bon, nous avons diminué nos activités, obligatoirement à cause de l'âge, mais disons que nous avons encore une vie familiale, une vie relationnelle, à mon avis c'est, c'est ce que nous souhaitons, les conserver maintenant je sais pas combien de temps ça durera.

P.P : Quand vous dites euh, vous souhaitez rester dans cette maison, euh pourquoi, vous y êtes attachée de quelle manière ?

Dada : Disons que, euh, mon mari aime le jardin, donc cette maison le lui permet, et, moi je, 'fin c'est une maison que nous avons prise à la retraite, donc ça va faire, ça fait plus de trente ans quand même. Mais nous nous y sommes bien plu à cause de son plan, et à cause de sa situation près d'une, près de L., ce qui nous permet d'avoir les avantages de la ville.

P.P : A la fois à côté, et...

Dada : Oui, nous, à la fois nous sommes dans un quartier calme, mais nous ne sommes pas loin de la, la vie citadine. Donc euh, bon, ça s'est, c'est une occasion qui s'est présentée au moment de la retraite et, le hasard a bien fait les choses.

P.P : Euh, c'est important d'être proche de la ville ?

Dada : Oui. C'est-à-dire oui. Moi j'aime beaucoup les activités de la ville, ça permet d'avoir des activités associatives, j'ai conservé, ça a été possible mais mon mari et moi nous continuons d'avoir une vie relationnelle.

P.P : Donc à la fois un calme, à la fois un jardin...

Dada : Un jardin ! *Rires.*

P.P : Et à la fois continuer une vie relationnelle.

Dada : Oui, oui.

P.P : D'accord. Euh, est-ce que vous êtes euh, est-ce qu'il y a d'autres choses dans lesquelles vous êtes attachée dans cette maison mis à part la situation, mis à part le, vous m'avez parlé c'est ça de cette situation du jardin pour votre mari, est-ce que, ça fait trente ans que vous vivez là donc j'imagine que y'a un attachement qui se crée ?

Dada : Oui c'est, c'est une maison de type « bâtir » hein donc euh, mais je pense que, elle nous convient, elle n'est pas trop grande, nous ne sommes plus que deux mais elle, nous ne sommes pas perdus dans la maison quoi. Nous utilisons quasiment toute la maison et, on se sent encore chez soi.

P.P : C'est important de vous sentir chez vous ?

Dada : Oui, oui. Oui euh j'ai des activités de, je joue aux cartes hein, je joue au bridge, et je vais jouer dans un foyer logement avec des résidents, et je, avant je disais j'aimerais bien aller dans un foyer logement, mais je ne suis pas sûre que je vivrais bien la promiscuité. Maintenant que j'ai vu...

P.P : Oui, que vous voyez concrètement comment c'est. C'est la promiscuité qui vous gêne ?

Dada : Oui, la promiscuité et puis oui, oui. Ici on est la fois comment, à la fois seuls et, et avec la possibilité de recevoir quoi.

P.P : Oui. Est-ce que le foyer logement vous donne l'impression d'une, je lance un mot comme ça, d'une vie communautaire ?

Dada : Cela me donne cette impression-là oui.

P.P : Et que le, le groupe prend le pas sur l'intimité ?

Dada : Oui. Et pourtant je, avant je pensais que je m'habituerai bien, mais maintenant que j'y vais en tant que, j'y vais pour des activités quoi, une après-midi, je suis pas sûre que je m'habituerai.

P.P : Oui.

Dada : Enfin, il faudrait, il faudrait ! Mais la maison permet de conserver, euh, sa propre vie quoi, de rester seule quand on a envie d'être seule.

P.P : J'allais, j'allais y venir c'est, euh, vous m'avez parlé de la vie relationnelle qui est importante, et y'a aussi le, pouvoir être seul quand, quand on l'entend...

Dada : Oui. Pourvoir être, vivre, oui enfin je vis avec mon mari mais la maison ici, permet même, j'ai un bureau en haut de, comment, d'avoir ma pièce et puis, d'être chez moi quoi. Oui.

P.P : Justement qu'est-ce qui, vous avez j'imagine des activités que vous aimez faire seule, qu'est-ce que ça peut être ?

Dada : Bah, pendant ma retraite avant, je faisais partie d'une chorale, c'est-à-dire mon mari et moi nous n'avons pas les mêmes aptitudes, pas eu dans la vie les mêmes aptitudes. Mon mari aime beaucoup la vie sportive ou la vie dehors. Et moi je suis pas douée du tout, donc euh, bon, la vie à L. lui a permis à lui de faire du tennis, de faire partie d'une associations sportive, de, bon il a arrêté le tennis cette année, donc, il en a bien profité. Moi la vie à L. m'a permis de faire partie d'un club de femmes, du club nord madame, de, d'un club de bridge, euh, le club de L., j'ai fait partie d'une chorale, donc euh, c'est des activités qui me plaisaient quoi, donc euh, maintenant j'ai arrêté la chorale parce-que les répétitions ont lieu le soir, et que ça m'est difficile le soir. Euh, je continue de faire partie du club nord madame et de jouer au bridge.

P.P : D'accord. Le club de, ça s'appelle club des mesdames ?

Dada : Club nord madame.

P.P : Ah club nord madame. Et c'est un club où vous vous réunissez entre femmes ?

Dada : Y'a que des femmes oui. Et, euh y'a un bureau, et les activités sont, euh comment j'allais dire principalement culturelles, y'a une conférence tous les quinze jours, et il y a une sortie par mois, soit d'une demi-journée soit d'une journée, bon ça je ne peux plus les faire, et il y'a une section de bridge dont je m'occupe.

P.P : D'accord.

Dada : Qui se réunit une fois par semaine. Une demi-journée. Donc euh, c'est un club amitié-détente-culture.

P.P : Amitié-détente-culture.

Dada : Donc c'est, y'a, je crois que y'a plus de cents adhérents...

P.P : Ah oui !

Dada : Donc c'est important. Mais il y a une fédération parce-que, il y a des clubs nord madame dans les principales villes du nord. Cela a été créé à l'origine je crois il y a une cinquante d'années par une journaliste. Pour sortir un peu les femmes de la cuisine quoi.

P.P : Oui, c'est ça l'idée. De sortir aussi de, de sortir de la maison.

Dada : Bah à une époque où, les femmes travaillaient moins.

P.P : Oui. Et vous ça vous a fait du bien de rencontrer ces, ces autres femmes ?

Dada : Oui. L'amitié, ça m'a, que j'aime beaucoup, moi la vie relationnelle, et puis les sujets de conférence sont intéressants, les sorties sont intéressantes, à la fois quand on

fait une sortie y'a toujours un but quelque chose à visiter, et puis on mange dans un bon petit restaurant. C'est le bien-être intellectuel et matériel quoi.

P.P : Oui.

Dada : Et j'apprécie.

P.P : Ce que vous aimez dans la vie relationnelle, qu'est-ce que c'est pour vous, je vous pose un peu la question, qu'une relation ? Vous m'avez parlée d'amitié, pour vous comment...

Dada : Ce sont des échanges. Je vivrais difficilement complètement toute seule, et pour échanger avec plaisir il faut échanger avec des gens, euh, comment j'allais dire, avec qui on est sur la même longueur d'onde quoi.

P.P : Alors, dans la même longueur d'onde, ça veut dire, qu'est-ce que ça veut dire pour vous ?

Dada : Ben...des gens qui ont des intérêts à peu près semblables dans la vie quoi, des centres d'intérêt, qui ont les mêmes centres d'intérêt quoi. C'est agréable et je crois qu'à nord madame il y a ce, à nord madame à L. il y a ce, ce milieu intéressant quoi, c'est pas, c'est pas un milieu, c'est pas un milieu snob, c'est pas un milieu vulgaire...

P.P : Voilà. Ni snob ni vulgaire. Et vous partagez des centres d'intérêt sur lesquels vous pouvez échanger.

Dada : C'est ça. C'est agréable. Moi je crois que, comme une fois je parlais avec un de mes petits-fils il me dit « l'homme est un animal social ». Mais, je crois que les échanges sont importants, hein. Et c'est, c'est un milieu très sympathique, très, oui.

P.P : Et vous partagez, si j'ai bien compris une vie culturelle aussi, intellectuelle.

Dada : Oui, bah c'est difficile d'avoir des relations à propos de rien quoi ! Donc euh, c'est important quand y'a des centres d'intérêt.

P.P : Tout à fait.

Dada : Je vois par exemple hier j'ai pas pu y aller mais la conférence était sur l'île de Pâques, voyez fait par quelqu'un qui, qui fait des voyages, enfin qui regarde par terre tout ça, c'est intéressant, oui, oui.

P.P : Et vous c'est quelque chose qui vous fait vivre cette vie culturelle, intellectuelle ?

Dada : Oui, oui. Pas seulement, pas seulement intellectuelle, pas seulement culturelle, je fais partie aussi d'un groupe de réflexion sur la Bible. Euh je suis également intéressée par des échanges religieux quoi. Alors là c'est un, je fais partie d'un groupe amical, on est parti de, d'un, comment, de quelques personnes avec un stagiaire de la paroisse qui est venu, c'était un prêtre qui est venu un an avant de partir en Afrique, qui est venu un an en stage à L., et qui a créé ce, et ça continue depuis ça fait plus de quinze vingt ans et, nous nous réunissons une fois par trimestre avec un bénévole qui est intéressé aussi, nous avons quelqu'un qui était brillant, qui faisait une licence de théologie c'était un haut fonctionnaire mais qui faisait ça par intérêt. Et comme il est décédé le flambeau a été repris par quelqu'un qui nous a conseillé avant de mourir, qui est à la fac également de théologie, donc c'est intéressant. Donc on se réunit à peu près une fois tous les, tous les mois, tous les deux mois, soit chez l'un soit chez l'autre, enfin on est de la région, et c'est le, ce monsieur qui anime la réflexion quoi.

P.P : C'est une réflexion...

Dada : C'est une réflexion...

P.P : A partir de certains fragments, de passages de la Bible ?

Dada : Oui, c'est une réflexion sur le, comment j'allais dire, par exemple la dernière réflexion ça a été sur Noël. Un peu Noël comment, dans les Evangiles, mais aussi historiquement un peu c'est, c'est intéressant. Et ça aussi ça m'intéresse !

P.P : Oui, donc vous avez, vous avez une curiosité ?

Dada : Oui, oui, je vois au point de vue religieux, bon je suis partie évidemment d'une religion de famille, mais j'ai quand même toujours été intéressée par la réflexion parce que, j'étais dans l'enseignement et je faisais partie, avant d'avoir des enfants, des équipes

enseignantes qui réfléchissent euh, c'était avec la revue Esprit de Paul Ricoeur vous savez, donc euh, avant d'avoir les enfants enfin quand j'avais le temps. J'ai, c'est une réflexion qui m'avait apporté beaucoup quoi hein.

P.P : Donc c'est quelque chose qui est déjà là depuis longtemps.

Dada : Oui. Oui, oui. Ben disons que, j'ai fait beaucoup de scoutisme et, ça ça m'a, comment j'allais dire, ça m'a amené à une vie authentique quoi, quoi une vie, rechercher ce qui est vrai quoi, ce qui est, ce qui a de la valeur vraie.

P.P : Oui. Euh...

Dada : C'est le passé ça ! Rires.

P.P : Oui c'est le passé, mais j'imagine que ça vit toujours.

Dada : Oui ! Disons que ça m'a formé.

P.P : Cela vous a formé.

Dada : Ce qui m'a aidé justement, ce qui m'a beaucoup aidé pour vivre, c'est le scoutisme, ensuite j'ai été dans l'enseignement et j'ai fait mes études à l'école normale d'institutrice d'A., alors là j'avais le milieu laïque, exigeant, parallèle. Rires. Et donc j'ai eu cette formation, double en somme, et ça m'a fait du bien, ça m'a donné, comment, une exigence de laïcité absolue.

P.P : Oui, donc vous avez eu à la fois...

Dada : Mais personnellement une formation religieuse quoi, oui.

P.P : Et, en quoi ça vous a, disons, ça vous a donné l'exigence de, de vivre de façon authentique ? Qu'est-ce que, je dirais, qu'est-ce que ça veut dire ça pour vous, déjà ? Et euh, en quoi votre vie, à la fois 'fin, disons votre, passage dans le scoutisme et dans l'école laïque vous a, je dirais presque conforté là-dedans dans cette recherche d'une vie authentique ?

Dada : Oui. Oui. Parce-que, ça m'a donné la formation laïque, l'exigence, une exigence, mon séjour à l'école normale a été très bénéfique, parce-que nous avons une directrice très exigeante, mais très, très honnête. C'était une agrégée de physique et, euh, elle était très exigeante sur le, comment, le travail, l'organisation, comme ça. Et elle nous, elle s'adressait à nous tous les matins, avec les pensionnaires, et elle s'adressait à nous tous les matins mais sur des questions de vie quoi, pas seulement sur les questions d'étude, mais elle était très exigeante, par exemple nous participions à l'entretien de la maison, et ben on avait, on avait chacune un secteur et elle était très exigeante sur, que le travail soit bien fait quoi. Vous savez, même le balayage des couloirs ça devait être bien fait. C'est, et puis ensuite c'est, c'était une découverte pour moi quand je suis arrivée j'avais été habituée à une école laïque très triste, et là y'avait des crédits. Donc je suis arrivée dans une école avec des parquets cirés, des plantes vertes, des doubles rideaux, donc ça m'a donné l'idée que l'école peut être autre chose, que, qu'une école avec des bancs, des bancs noirs. Rires. Vous savez. Donc ça m'a donné une exigence de beauté, de travail, de beauté enfin. Et, j'ai eu cette chance, cette formation.

P.P : Comme vous dites, le mot « beauté » qui m'arrête parce-que, euh, on pourrait penser ce qui compte c'est simplement, une exigence intellectuelle, ou le l'exigence...

Dada : Non...Oui mais y'a le tout. Vous voyez j'ai fini ma carrière directrice de collège, et je m'intéressais beaucoup à la demi-pension, à la cantine, hein, à la, au menu, je, j'ai pu avec une section professionnelle de mon établissement transformer le réfectoire en salle à manger, avec des cloisons pour isoler, pour faire des boxes, des plantes vertes sur les cloisons, et puis mon collègue et moi nous étions présents au repas, nous exigeons que, de la tenue quoi, c'était, on venait pas bouffer on venait manger. *Rires.*

P.P : Alors quelle est la différence entre les deux ? C'est, c'est vraiment intéressant ! Je regarde si ça fonctionne (*jetant un coup d'œil sur le dictaphone*). Voilà, oué c'est bon.

Dada : Bah la différence c'est, c'est le niveau de vie si vous voulez, c'est là où on met le, surtout j'ai toujours travaillé dans les milieux défavorisés moi hein, donc bon j'ai fini ma carrière à C. c'est pas défavorisé mais c'est pas un milieu culturel non plus, surtout que dans la vallée de la Lys les nantis vont à l'école privée, donc moi j'avais tous ceux...

P.P : Qui n'avait pas accès...

Dada : Qui n'était oui. Et donc je voulais qu'ils mangent, qu'ils mangent de tout, qu'ils mangent, qu'ils apprennent à manger autre chose que ce qu'ils avaient l'habitude de toujours manger en famille. Et, c'était pas facile mais, j'avais cette exigence-là.

P.P : Qu'ils savent qu'est-ce que c'est que d'apprécier de la bonne nourriture...

Dada : Oui, oui, que la nourriture ça fait aussi partie du niveau de vie, et euh, la nourriture, la toilette aussi, je m'adressais souvent à mes élèves pour, euh, parler de la manière dont ils étaient vêtus, j'exigeais toujours une tenue correcte, j'étais à la porte, et je disais qu'on ne vient pas au collège comme on vient à la plage quoi. Hein. Et, disons que ça je crois que c'est ma formation qui me l'a donné.

P.P : Selon vous on ne peut pas dissocier le, par exemple le, vous étiez chargée à la fois de, directrice de collège...

Dada : De l'enseignement...

P.P : De l'enseignement, mais vous vous intéressiez à, des choses euh, je dirai plus prosaïques comme la nourriture, comme, c'est-à-dire qu'on ne peut pas séparer les deux ?

Dada : Non, non, non je ne crois pas. Je crois pas. Mais je crois je vous dis c'est, quand vous parlez de bien-être je crois que y'a le bien-être, y'a tous les aspects, beaucoup d'aspects dans le bien-être.

P.P : Tout à fait. Au tout début vous disiez donc euh, ce qui est très important c'est le bien-être matériel...

Dada : Oui. C'est nécessaire.

P.P : C'est nécessaire mais pas suffisant vous disiez. C'est-à-dire qu'on, finalement on peut avoir un bien-être matériel sans pour autant...

Dada : Et être malheureux.

P.P : Voilà. Alors qu'est-ce qu'il, qu'est-ce qu'il y a en plus, de ce nécessaire matériel ? On a commencé à en parler mais...

Dada : Oui. Ben disons que, à mon avis ce qui est nécessaire c'est la vie relationnelle, moi je crois que l'homme n'est pas heureux tout seul quoi. Il est pas complet.

P.P : Oui. Oui.

Dada : Il est restreint. C'est, je pense que c'est la, la vie relationnelle quoi donc euh, la vie, quand on a plus de milieu professionnel, je crois qu'il est important de conserver des relations.

Entrée du mari de Mme Dada. Il me salue puis sort de la pièce pour aller dans la petite véranda.

P.P : Bonjour monsieur, enchanté, Pavlos Petit.

Dada : Je crois qu'il est important de conserver des relations.

P.P : Oui, tout à fait.

Dada : Et, après elles s'établissent à tous les niveaux les relations mais enfin les échanges, je crois que y'a des moments d'échanges vrais quoi par moment. Par moment, oui.

P.P : Cela vous le ressentez comment, qu'il se passe un échange vrai ?

Dada : Bah je vois par exemple quand des gens se trouvent dans une situation difficile et qu'ils vous en parlent. Je pense que, on n'en parle pas à tout le monde hein. Donc à ce moment-là c'est un échange privilégié. Je crois qu'il faut du temps de fréquentation pour en arriver là. Faut avoir eu le temps de s'apprécier.

P.P : De s'approprier.

Dada : Oui, oui, oui. Bon et puis après y'a aussi le, de pouvoir pratiquer les intérêts qu'on a dans la vie quand même. C'est, dans le bien-être y'a aussi ça quoi hein.

P.P : C'est-à-dire alors pratiquer les intérêts ?

Dada : Bah par exemple si on aime aller au cinéma avoir la possibilité d'y aller, si on aime lire, si on aime euh, faire la cuisine ! Rires. Moi je suis gourmande. Donc par exemple j'aime bien essayer une recette par exemple, hein euh. Je vois c'est dommage quand vous voyez des femmes qui se limitent à du potage ou à, hein c'est...

P.P : Vous aimez inventer...des plats, des recettes ?

Dada : Oui c'est je crois que c'est, on a l'impression qu'on, qu'on vit ! Hein.

P.P : C'est euh, le fait de, de créer quelque chose ?

Dada : Oui, oui, on a l'impression de continuer à vivre quoi, de pas être dans...

P.P : Dans la répétition.

Dada : Oui, oui, oui.

P.P : J'ai une question donc, la vie relationnelle, euh, est très importante, l'homme est un animal social, et, en même temps y'a euh, cette exigence de, pouvoir avoir une intimité, de pouvoir, vous disiez, avoir une pièce à vous, et euh...

Dada : Cela oui, c'est un, je sais pas c'est un côté peut-être critiquable de ma personnalité, j'aime bien avoir ma bibliothèque, mes papiers, donc pouvoir euh en profiter quoi, aussi c'est agréable.

P.P : C'est, c'est des moments où par exemple votre bureau, donc y'a vos objets, votre biblio, vos livres, vos papiers...

Dada : Mes souvenirs.

P.P : Vos souvenirs...et alors qu'est-ce que, qu'est-ce que vous faites par exemple quand vous allez dans votre bureau, retrouver cette intimité ?

Dada : Mon désordre ! Je ferme la porte ! *Rires*. Oui c'est...disons que je me retrouve à travers mes objets. On a l'impression de, bon moi je commence à dire faut que je fasse du tri, parce-que y'a des choses qui n'intéressent personne, qui n'intéresseront pas mes enfants, et puis des choses qui n'ont pas de valeur quoi. Mais c'est difficile pour moi de les, les jeter, c'est difficile. Parce-que une photo, tout ça c'est difficile bon, c'est, c'est pas la peine de les garder y'en a trop et puis, mais c'est difficile.

P.P : Chaque objet...

Dada : Oui, c'est la vie !

P.P : ...porte quelque chose ?

Dada : Oui, oui...ça fait partie, ça matérialise la vie passée quoi, hein. Et, on a l'impression encore d'exister quoi c'est. Les objets permettent d'exister quoi hein.

P.P : Tout à fait. Le passé justement, euh, vous pouvez parfois vous y replonger via ces objets ? C'est quelque chose...

Dada : Oui, oui. Oui je, mais disons oui. Mais ça me fait plaisir de les...mais ça je me demande, ça doit être un truc que, de l'homme ça, une caractéristique humaine je sais pas, parce-que je vois euh, ma fille, chez ma fille y'a énormément de photos. Dans la petite salle à manger là, y'a toutes les photos des enfants, quelque fois je dis c'est un peu trop ça au point de vue, "oh moi, elle dit, j'ai besoin de, j'ai besoin de les voir" enfin vous voyez ? C'est un, je crois que, et je vois dans, c'était pas des photos là mais, y'avait des photos aussi mais, dans la chambre de son dernier fils qui est parti d'ailleurs, je lui dis "faudrait qui vide un peu sa chambre si tu déménages", "oui mais tu sais, elle dit, W. il a besoin de vivre dans ses ronds de bière, ses, enfin des..." *Rires*.

P.P : Des bibelots, des...

Dada : Oui ! Oui, oui. Mais, je dis "on voit plus la tapisserie tellement..." *Rires*.

P.P : Tellement c'est chargé...

Dada : Et je crois que voyez ça fait moi je suis peut-être un peu comme ça aussi, oui. Oui c'est...Non parce-que vous avez au contraire des gens qui ont un intérieur vide, impeccable.

P.P : Du désordre nécessaire.

Dada : Oui.

P.P : Dans la vie, votre vie relationnelle, il y a j'imagine beaucoup de relations différentes ? Vos relations...

Dada : Professionnelles...

P.P : Professionnelles que vous avez eues, maintenant il y a les activités, euh, mais y'a aussi les relations entre guillemets "plus intimes", votre mari, vos enfants, voilà comment, est-ce qu'on peut essayer de parler plus finement de ces relations ? De voir qu'est-ce qui pour vous, qu'est-ce qui peut être différencié dans toutes ces relations ?

Dada : Oui, mais je crois que je vois, j'ai neuf petits garçons, j'ai deux garçons hein, et, je vois dimanche tout le monde était là, pourtant ça a nécessité des sacrifices, enfin des contraintes pour euh, y'en a au Luxembourg, y'en a à Marseille, enfin bref c'est, bon. Mais je crois que nous sommes restés, nous avons conservés ces relations avec moi qui sont, très détendus, enfin on se téléphone enfin, ils m'ont acheté un smartphone pour que je puisse être, voir leur vie régulièrement. Rires. Ils ont créé whatsapp euh, pour voir des photos. Mais disons que, ce qui est important je crois il faut avoir un lieu dans, matériel. Je vois nous avons une maison au bord de la mer, à M., et c'est là qu'ils venaient en vacances. C'est là qu'ils allaient...

P.P : Vos enfants...

Dada : Les petits-enfants !

P.P : D'accord.

Dada : Soit avec leurs parents, soit avec moi. Et je crois que ça ça a créé un lieu où ils se retrouvaient, où ils vivaient leurs vacances, je crois que ça leur a permis de vivre

ensemble, et de créer des liens, oui. Je crois que c'est important un lieu où on vit ensemble, hein.

P.P : Vous mettiez en comparaison le, les whatsapp, toute cette virtualisation du contact aussi...

Dada : Oui, oui. Oui je vois par exemple whatsapp c'est l'aîné de mes petits garçons qui a trois filles, qui l'a mis sur mon smartphone, il m'a dit "comme ça tu pourras voir les filles", il habite au Y., "tu pourras voir les filles régulièrement", enfin le dimanche je les vois au bord de la mer enfin. Je reste témoin de leur vie ! Hein c'est, je vois encore ce matin, la dernière à moi, donc elle m'envoie une photo de la petite, vous voyez c'est, on reste euh, comment j'allais dire, on est au courant quoi. On reste témoin de leur vie, je crois que le matériel est important, pour ne pas se quitter de vue et se perdre de vue.

P.P : Mmm, avoir un point de réunion.

Dada : Oui.

P.P : L'idée de famille est important, est importante pour vous ?

Dada : Oui. Oui, famille et amis, oui, c'est important. Mais ça je me rappelle que quand, j'étais fille unique j'en ai souffert, et je, je me souviens très bien pour moi c'était important d'avoir des amis, quand je me querellais avec mon ami j'étais très malheureuse, perdre mes amis pour moi c'était impensable, vous savez. Donc ça dépend, mais je vois mon mari il dit qu'il était content d'être fils unique, personne n'abîmait ses jouets... *Rires.*

P.P : Vous avez des caractères différents, si j'entends bien.

Dada : Oui, absolument !

P.P : Et comment vous avez vécu, et comment vous vivez ça, cette justement, cette différence avec votre mari ?

Dada : Oui. Bah disons une certaine, liberté réciproque quoi. Bah écoutez nous avons des, c'est bizarre parce-que, on était au lycée ensemble, mais on n'était pas copains. *Rires.*

P.P : D'accord, de vue vous vous connaissiez...

Dada : De vue oui, il était dans une autre classe d'ailleurs et, mais on n'avait pas le même, les mêmes amis...

P.P : Le même réseau d'amis...

Dada : Non. Bah lui, c'était les gens qui jouaient bien au foot et tout ça, moi non, moi j'étais nul en sport donc, c'était pas du tout ce style-là non, mais disons bon la vie nous a rapprochée, mais on a toujours eu quand même des activités propres quoi, euh. C'est pas possible que je me ridiculise moi avec un ballon et puis, lui la visite des musées point trop n'en faut quoi ! *Rires*. Donc euh, c'est, je vois au moment de la retraite on est arrivé ici bon bah moi je dis j'ai, j'avais des activités amicales, culturelles, lui il a toujours été dans les clubs sportifs. Alors on avait pris comme décision quand même de pas prendre d'activité le dimanche parce-que, j'ai dit "si tu t'en vas le dimanche ou si je m'en vais le dimanche à ce moment-là autant vivre séparés hein ! *Rires*.

P.P : Voilà, y'a à la fois liberté réciproque et euh...

Dada : Oui c'est ça ! Y'a quand même, il faut quand même des activités communes quoi hein.

P.P : Et alors vous vous êtes rencontrés plus tard alors ?

Dada : Oui. Bah on était enseignant tous les deux.

P.P : Ah oui lui aussi était enseignant d'accord !

Dada : Oui donc c'est euh, bon on s'est rencontré je crois à l'âge où on se marie quoi vous savez, on aimait bien danser alors on, on s'est rencontré en dansant et puis, on a continué mais c'est, oui, oui puis on avait vingt-quatre ans tous les deux donc c'est l'âge où on crée une famille quoi. Puis vous savez la vie était plus facile, que maintenant.

P.P : Comment ça, dans quel sens ?

Dada : Bon, on voulait des enfants, bon on les a pas programmé parce-que, mes enfants ont soixante ans à cette époque-là il y avait pas de programmation possible, on en a eu trois en suivant ! *Rires*. Et c'est quasiment des jumeaux quoi puisque, mon aîné n'avait pas trois ans quand mon dernier est né, donc euh, on a eu beaucoup de travail matériel. On était enseignant tous les deux on avait une servante. Mais on n'avait pas le temps de penser parce-qu'il y avait beaucoup de travail quoi !

P.P : Avec les enfants, avec le travail...Oui c'étaient des années...

Dada : Mais c'est plus facile que maintenant on se posait pas de questions quoi parce-que, le soir on était crevé...*Rires*. Oui et, je trouve que maintenant, la vie maintenant c'est peut-être plus exigeant, plus, mais...

P.P : Plus exigeante euh...

Dada : Avant on se laissait plutôt vivre quoi, on faisait ce qu'il fallait, la psychologie on n'y pensait pas, euh.

P.P : Oui, vous voulez dire vis-à-vis des enfants ?

Dada : Des enfants ou...

P.P : Vous vous posiez moins de questions que maintenant.

Dada : Oui, oui. Puis on, enfin, sur le coup je dis pas que c'était facile d'avoir trois enfants, j'avais une fille au milieu heureusement qui a toujours été, euh, qui s'est toujours occupée de ses frères, elle est très, elle est médecin ça lui va bien d'ailleurs ! *Rires*. Mais, euh, ça, comment j'allais dire euh, bon on vivait je vous dis euh, on se posait moins de problèmes que...

P.P : Comme si il y avait une insouciance.

Dada : Oui, oui, bah vous savez quand vous avez beaucoup de travail matériel euh, hein, les, très tôt j'ai demandé, j'ai mal au coeur un peu maintenant parce-que ma fille était au milieu, les garçons, alors l'aîné était plus fragile, le dernier était très turbulent donc euh, je lui demandais beaucoup elle elle était raisonnable !

P.P : Vous comptiez sur elle.

Dada : Oui, oui. Mais quelque fois je me dis j'ai pas été tendre avec elle quoi parce-que, à quatre ans elle emmenait son frère à l'école quoi il avait trois ans, mais si il se faisait mal en route c'est elle qui se faisait gronder, je lui disais "t'as pas fait attention !" vous savez c'est, elle est restée un peu comme ça vis à vis de ses frères vous savez, elle est restée maternelle avec ses frères. Hein c'est, elle s'occupe toujours de ce qui se passe chez eux, d'ailleurs son mari qui est médecin aussi l'autre jour il dit : "pour toi y'a d'abord tes garçons, après y'a tes frères après y'a moi !". *Rires*. Alors elle lui a répondu : "bah y'a ceux qui ont besoin de moi." *Rires*.

P.P : Elle a du répondant !

Dada : Hein c'est, oué.

P.P : Et ça quand vous y repensez, vous y repensez avec regrets ou avec des questionnements sur, euh...

Dada : Bah je pense que j'ai pas bien peut-être profité de mes enfants. D'abord c'était une époque plus exigeante que maintenant au point de vue ordre, au point de vue tenue de la maison, au point de vue, euh, on jugeait la femme si le mari était bien habillé quoi, vous savez, c'était cette époque là hein. Et, si mon mari avait eu un pantalon froissé ma mère m'aurait dit ton mari est négligé ! *Rires*. Elle aurait pas dit c'est lui qui, hein...

P.P : C'est parce-que vous n'auriez pas repassé comme il fallait...

Dada : Voilà, oui, oui. Donc je pense que c'est une, mais enfin c'était l'époque où on tenait bien sa maison, où on, où les enfants étaient, le dimanche étaient bien habillés enfin, c'est.

P.P : Il fallait paraître.

Dada : Paraître, c'est ça. C'est beaucoup moins exigeant maintenant hein. Oui c'est, oui. Je vois mes petits-garçons c'est pas du tout ce style-là. *Rires*.

P.P : Et, euh, vous auriez aimé plus profiter de vos enfants, par rapport à votre vie professionnelle ?

Dada : Oui mais, oui ma vie professionnelle bon je l'ai bien faite puisque, euh c'est une vie un peu spéciale professionnellement parce-que j'ai fait mes études en deux temps, j'ai repris la fac à quarante ans, donc euh...

P.P : Qu'est-ce que vous avez enseigné ?

Dada : Bah j'étais institutrice, et puis après on a ouvert les collèges dans les petites villes pour développer l'accès à l'école pour tous. Donc, avant de me marier j'avais fait un certificat de licence, j'avais fait une année de propé en lettres donc euh, comme j'avais, j'étais institutrice en ayant eu une année de lettres, euh je suis partie dans un collège voisin, qui ouvrait quoi, je sais pas si vous vous souvenez de ça on appelait ça des groupes d'observation dispersés, c'étaient des sixièmes et des cinquièmes seulement. Donc je suis partie dans ce, dans la ville voisine, c'était dans le Pas-de-Calais dans la région de Lens, donc, alors là c'est terre d'alphabétisation pour le CUEEP (Centre Université-Economie d'Education Permanente) et terre d'évangélisation pour l'église ! Donc y'avait du travail ! Donc je suis partie là en sixième et puis là euh, on a eu un titre un peu, comment j'allais dire euh, par, comment on appelle ça...y'a les diplômes par concours et puis y'a les diplômes...par ancienneté c'est ça, donc j'ai été nommée professeure sans passer le CAPES, donc j'ai eu un poste de direction dans la région de Lille à ce moment-là. Et j'ai été à Z.Y, c'est vraiment pas loin de J.K. Donc, j'ai fini ma licence. Alors j'ai commencé en fac avec mes deux aînés. Mon fils aîné faisait droit et ma fille faisait médecine et moi je faisais lettres. Rires. Mais en travaillant quoi ! Mais j'ai essayé pour euh, je faisais une demi-année où on avait cette possibilité-là, une demi-année par an, je faisais deux U.V (Unité de Valeur dans les universités). Donc j'ai mis quatre ans pour finir.
Rires.

P.P : A quarante ans !

Dada : À quarante ans oui mais, les enfants étaient grands donc...j'avais moins de travail à la maison. Et ça m'a permis de mieux vivre avec eux. J'ai évolué si vous voulez.

P.P : Voilà. Le fait de refaire cette formation...

Dada : Avec des jeunes quoi !

P.P : Et oui ! Oui.

Dada : Et, ça m'a permis de, par exemple je me rappelle que j'ai, je m'étais bagarrée avec mon fils pour qu'il mette une cravate pour aller à l'oral du bac, quand j'ai vu qu'après en fac y'en avait pas beaucoup, les profs n'avaient pas de cravate...Vous voyez. Donc ça m'a permis d'évoluer quoi ça...

P.P : Oui, bien sûr...une mentalité qui a évolué...

Dada : Oui, oui, oui. Puis j'ai découvert les qualités des jeunes quoi, qui n'ont pas que des défauts quoi, qui, ce que les adultes ont tendance à voir les défauts hein c'est...

P.P : Oui, à vouloir corriger les défauts.

Dada : Puis, ce que j'ai beaucoup apprécié, ça j'ai été étonnée, c'est que j'ai été admis dans le, dans, personne m'a jamais dit "oui mais toi euh", au moment des grèves par exemple, personne, quand je faisais pas grève, personne n'a jamais dit "oui mais toi t'as ton repas tout cuit, t'as un poste, qu'est-ce tu fous ici" enfin voyez ?

P.P : Y'a pas eu de distance de séparation ?

Dada : Non.

P.P : Entre les jeunes...

Dada : Au contraire quand je pouvais pas aller au cours y'a, y'avait un jeune qui me prenait mes cours avec un carbone enfin, je vous dis ça, ça c'est vraiment très bien passé.

P.P : Aujourd'hui comment vous voyez le, euh, les générations qui viennent, l'époque, comment vous vous sentez dans cette époque ?

Dada : Différente de la mienne hein mais disons, j'ai peut-être, euh comment, bon je suis pas d'accord toujours avec leur manière de vivre, bon, mes enfants, mes petits-enfants, mais ça c'est leur problème ils sont, ils sont indépendants hein, et, mais, j'ai abandonné

beaucoup de préjugés de ma génération, vous savez. Parce-que, en vivant avec eux, je crois que y'a des, bon, y'a des qualités qui sont estimables mais y'a aussi, d'autres qualités plus, comment, plus chaleureuses quoi plus...

P.P : Moins formel ?

Dada : Oui, oui.

P.P : Ceux sont ces préjugés-là que vous avez abandonnés ?

Dada : Oui je les ai, j'ai donné une valeur relative quoi. Bon c'est peut-être mon âge aussi. C'est facile d'être philosophe à quatre-vingt-dix ans hein ! Puis, on est plus, on a beaucoup moins de responsabilités...ça c'est agréable !

P.P : Oui c'est...

Dada : Quand on est âgé de ne plus avoir, parce-que, quand c'était mes enfants je me sentais responsable de leur devenir.

P.P : Donc aussi sous une certaine pression.

Dada : Oui, oh j'ai été autoritaire, je me rends compte maintenant que...je, je vois par exemple mon fils aîné voulait faire lettre, et moi je trouvais qu'il avait pas les qualités pour être enseignement, parce-que bon, il est passionné c'est bien, mais pour être enseignement il faut être très méthodique. Faut être organisé ce que je trouvais qu'il était pas. Donc euh, c'est peut-être pas bien mais enfin je, j'allais en fac à cette époque-là, j'ai demandé à la prof de le tester. Bon elle l'a testé honnêtement, elle lui a dit qu'il était moyen au point de vue, mais que c'était pas...un littéraire remarquable, bon donc il a fait droit quoi ! *Rires*.

P.P : Donc il a fait droit.

Dada : Il me le reproche hein. Mais je pense qu'avec l'évolution de l'enseignement il aurait été très malheureux à mon avis, dans les classes actuelles parce-que, moi j'ai eu des collègues qui étaient très malheureux hein. Pour être enseignement, il faut avoir une certaine fermeté hein. Faut pas être sensible, faut pas être trop...faut pas être trop

sensible. Puis faut être ferme, faut s'affirmer hein. Parce-que des classes difficiles, vous savez ils sentent si vous êtes faible. Donc euh...

P.P : Avoir de l'autorité.

Dada : Oui. Pas une autorité, pas être, pas d'autoritarisme mais, il faut qu'ils sentent la solidité.

P.P : Et quand vous dîtes sensible, est-ce que, la sensibilité est-ce que c'est aussi, vous voyez porter, faire attention à la nourriture comme vous le faisiez, à, à la beauté d'un lieu, ou on l'entend comme ça aussi la sensibilité.

Dada : Oui, ça c'est, il faut le faire ça. Mais il faut pas être fragile quoi. Faut pas être fragile, moi j'ai passé des moments quelque fois pénible, et, une fois j'avais, j'avais des élèves qui sont, quelque fois caractériels ou, c'est pas évident hein.

P.P : Oui.

Dada : Moi j'en avais, j'avais à S. j'avais une classe je ne pouvais pas me retourner. Il fallait que out mon travail soit prêt, il fallait que je fasse des photocopies, qui travaillent, qui écrivent, je pouvais me retourner pour écrire au tableau.

P.P : Sinon ils faisaient le chahut...ça demande une préparation.

Dada : Rires. Donc il faut une préparation, il faut...eh oui.

P.P : Je reviens à une autre question, c'était au passage au tout début, vous disiez, euh, on ne peut plus faire autant de choses qu'on faisait avant, euh, alors, par exemple, qu'est-ce que, par exemple ?

Dada : Bah dans mon cas présent je deviens très lente. Donc il faut que je revoie mon organisation de vie par exemple. Je vois par exemple le matin, je prépare le repas mais je peux, je peux rien faire d'autre, j'ai pas le temps.

P.P : Oui, plus lente pour certaines tâches.

Dada: Mais je, j'ai une paralysie de la jambe gauche, j'ai été opérée d'une laminectomie lombaire, mais les nerfs étaient abîmés donc les muscles releveurs sont paralysés.

P.P : D'accord.

Dada : Bon ça, faut pas rêver ça ne reviendra pas donc, je suis lente, donc pour aller chercher des légumes je vais longtemps, je le fais encore mais je suis lente. Donc il faut revoir, faut revoir mon organisation de vie quoi. Le matin je fais à manger et c'est tout. Hein.

P.P : Et ça comment vous le vivez ce changement ?

Dada : Mal !

P.P : Oui.

Dada : Mal. Et je vois je le dis plus à ma fille parce-qu'elle me dit "t'as quatre-vingt-dix ans". Mais, ça m'agace ! Mais...

P.P: Vous aimeriez être aussi...rapide qu'avant quoi ?

Dada : Bah oui faire, des choses, des choses sans intérêt, il me faut longtemps pour les faire. Y'a, dans la vie y'a beaucoup de choses qui sont sans intérêt, et, qu'il faut faire hein. Où je vois, mon mari, ça lui est égal de s'asseoir dans le fauteuil, et de laisser le plaid tout froissé, bon ben...si je lui dis, bah il va me dire "bon bah c'est bien" euh, donc bah, si je vais ranger le fauteuil, il me faut une demi-heure quoi, voyez c'est, c'est agaçant, c'est irritant.

P.P : Oui...ça fait longtemps que, que vous avez cette faiblesse ?

Dada : Non, euh ça a commencé je trouve que, vous ne serez peut-être pas généraliste si vous soutenez une thèse, ça a commencé mes problèmes, je n'ai jamais beaucoup souffert, j'ai eu des crises de sciatique mais j'ai jamais beaucoup souffert, mais une impossibilité de, par exemple la rue pour, on quitte un lotissement ici pour aller dans le centre de l., elle monte, et je faisais beaucoup de commission à pied, je fais pas de sport mais je faisais mes commissions à pied, et j'avais l'impression que le moteur ne tirait plus,

j'avais l'impression d'une voiture fatiguée. Et je le disais à mon généraliste mais il a jamais trop, bon, il m'a fait un examen cardiaque, au coeur ça allait mais, et...ça a toujours augmenté ça et, bon pourtant j'avais, j'ai un bon rhumatologue mais, bon, après j'ai eu des crises de sciatique, on m'a fait des infiltrations ben ça a calmé. Et puis après quand les infiltrations n'ont plus été suffisantes bon ben c'est là qu'on m'a proposé une opération. Mais, vous voyez, je peux dire que j'ai des ennuis moteurs comme ça depuis, je vais avoir quatre-vingt-dix ans donc, ça fait cinq ans.

P.P : Et est-ce que vous vous y faites, ou non ?

Dada : Obligatoirement ! Obligatoirement. Si je me pourris la vie y'a que moi qui en souffre, alors c'est.

P.P : Vous arrivez à passer outre parfois ce...ça dépend ?

Dada : Oui. De même que j'ai des chaussures orthopédiques qu'on m'a fait au O., ça ça me, avec des...comment des releveurs. Donc ça m'aide, mais enfin on peut mettre que des pantalons, ça, oui, ou ça supprime oui, c'est plus la peine de m'habiller quoi. Je peux plus mettre de robes, je peux plus mettre de, bah tant pis hein, c'est, c'est, faut l'accepter quoi. Si je l'accepte pas ça changera pas je me pourrirais la vie et inutilement. *Rires.*

P.P : Là vous avez parlé d'un exemple c'est vrai de, où physiquement il y a une limite qui apparaît, et est-ce que à l'inverse, est-ce que à l'inverse avec l'âge, euh, des plaisirs nouveaux apparaissent ? Comment, du côté des plaisirs comment ça se passe ?

Silence.

Dada : J'ai toujours aimé aller au restaurant, par exemple, c'est un plaisir, qui vaut ce qui vaut, mais c'est un moment agréable quand même, bon, je peux encore le faire ça. *Rires.* J'estime vous voyez qu'il faut des moyens matériels suffisants. Si vous voulez conserver une vie qui vous plait, euh, c'est pas possible de le faire sans moyens matériels, hein c'est, il faut que les revenus soient suffisants. On en a pas besoin, mais enfin, j'ai jamais eu envie d'aller au club med moi par exemple, parce-que je suis pas mondaine, parce-que, mais j'ai jamais aimé euh, acheter parce-que c'est pas cher quoi, voyez euh, avoir des moyens restreints j'aurais été malheureuse, donc euh, les moyens, les plaisirs actuels qui me restent, bon j'ai la famille qui est très présente, ça c'est authentique. Euh, on peut

encore voyager parce-que je trouve que le monde s'adapte quand même, euh, je vois nous allons, au mois de juin nous allons sur la côte d'azur, par le train parce-qu'il y a un service qui est très bien. On me prend dans, à la gare de Lille Europe, on me conduit dans le train, on vient me chercher à Y., on me, je trouve que la vie matérielle, les, comment, les obstacles sont bien surmontés maintenant pour les personnes âgées ou malades. Donc euh, les plaisirs pour moi je peux encore voyager, on peut encore aller au restaurant, bon. Euh, c'est agréable de faire ça à mon âge hein.

P.P : C'est vrai, tout à fait. Et le rapport, on parlait physiquement de cette limite qui est arrivée, et euh, de façon plus générale, le rapport au corps, comment, comment il évolue avec l'âge et, euh, comment oui ?

Dada : Bah je crois que ça dépend ce qu'on, comment j'allais dire, ça dépend peut-être le rapport qu'on avait quand on était dans sa vie normale bon moi, j'ai jamais été particulièrement coquette, particulièrement élégante, donc euh, je n'en souffre pas, pour vous donner un exemple j'ai eu un cancer du sein à cinquante ans, j'ai eu une ablation du sein, bah ça m'a pas...je l'ai accepté quoi. Voyez c'est, du moment que vous, j'ai eu une prothèse euh, j'ai des soutiens gorges adaptés bon bah c'est tout quoi !

P.P : Oui ça vous a pas...

Dada : Non, non, donc maintenant, je, ne peux plus mettre que des pantalons, je ne peux plus mettre que des chaussures orthopédiques qui sont, ou bien, si je mets des, à talons il n'en ai pas question, des chaussures plates, je n'ai pas d'équilibre, donc bah tant pis quoi. Je mets des pantalons hein. Je suis assez pragmatique en fait. *Rires.*

P.P : Et est-ce que, euh, prendre soin de, prendre soin du corps, prendre soin physiquement c'est important ?

Dada : Oui, oui mais c'est long. Mais il me faut du temps. Par exemple quand je prends une douche je fais que ça dans ma matinée. Mais j'y arrive encore, à le faire seule, voyez. *Rires.* Vous savez c'est, mais c'est long. Donc il faut que j'organise pour n'avoir rien d'autre à faire ce matin-là quoi, hein.

P.P : Vous vous organisez autrement.

Dada : Il faut s'organiser autrement quoi.

P.P : On a parlé plaisir, on a parlé contrainte aussi, alors y'a une chose que j'aimerais évoqué c'est qu'en est-il du désir ? Alors, à vous de l'entendre comme vous le voulez. Comment avec l'âge cette chose-là évolue ?

Dada : Bah c'est important d'avoir des désirs euh, d'avoir des projets d'avoir des désirs, je crois que c'est important, moi j'ai un peu, c'est peut-être un défaut aussi, j'ai besoin que ma vie soit programmée. Donc le matin j'ai besoin de savoir ce que j'ai à faire, dans la semaine mon agenda c'est nécessaire quoi euh, savoir ce que, les rendez-vous, les dates, les travaux à faire c'est important. Donc, j'ai une exigence d'organisation en somme. Donc, je vis encore avec une programmation quoi, pour moi c'est important. Ce que je n'aime pas c'est me laisser faire. Et je vois quelque fois mon mari ne comprend pas toujours, je lui ai dit, si j'ai besoin je te demande. Mais, j'aime bien le, comment, organiser moi même quoi.

P.P : Avoir une prise sur les choses.

Dada : Oui, oui. Oui.

P.P : Et comment vous voyez justement, comment vous voyez le futur ? Est-ce que, vous dites que vous organisez votre semaine, donc, on peut pas dire que vous viviez au jour le jour, c'est vous, quand même y'a, un regard sur le futur, et de façon plus vaste comment, comment vous voyez le futur ?

Dada : Mais il faudra s'adapter en fonction des, de l'handicap qui va augmenter sûrement, donc je crois que l'important, c'est de s'adapter à sa situation. Donc pour les choses que je ne pourrai pas décider moi-même, bah il faudra que je me laisse faire. Mais j'aime bien programmer, décider, mais en même temps y'a un imprévu, que j'accepte hein, mais je me dis quatre-vingt dix ans il faut être logique hein je connais pas beaucoup de gens qui ont quatre-vingt quinze, quatre-vingt ans et qui vivent encore autonomes hein, donc, bah là, je crois que pour l'instant, j'essaie de m'adapter le plus possible à ce que je peux faire actuellement. Mais pour le reste, quand ça ne sera plus possible, faudra que je me laisse faire.

P.P : Et ça c'est une perspective que ça va vous acceptez ?

Dada : Oui. Bah c'est-à-dire que j'ai des enfants qui, jusqu'à maintenant ont été compréhensifs quoi. J'ai trois enfants qui sont compréhensifs quoi. Qui, comment, qui ne m'ordonnent pas, qui ne, hein qui m'apportent une aide de, importante quoi hein. Sans me dire...

P.P : ...qu'est-ce qu'il faut faire...

Dada : Oui.

P.P : La part d'imprévu que vous acceptez c'est, ça peut être aussi à l'échelle d'une journée, d'une semaine ? Vous vous aimez prévoir les choses mais, est-ce que...

Dada : Bah il m'arrive d'être surprise, oui si, il m'arrive d'avoir des imprévus dans la journée, bon après euh, comment, c'est agréable aussi si, si ils sont agréables maintenant, si c'est un imprévu, je sais pas moi euh, si j'accroche ma voiture, oui si, je conduis encore hein, si j'accroche ma voiture, ça c'est un imprévu désagréable mais faut le faire hein ! Rires. Cela fait partie des imprévus désagréables ça hein, oui.

P.P : J'arrive, un peu, les dernières questions, euh, est-ce que euh, est-ce que transmettre, notamment je pense à vos enfants, aux générations d'après, est pour vous quelque chose qui compte, et si oui qu'est-ce que ça veut dire, pour vous que transmettre ?

Dada : Bah y'a...transmettre. Bon y'a l'héritage d'abord hein, donc. Je crois que, comment j'allais dire...bon il faut être intelligent, il faut s'adapter aux situations pour transmettre le plus comment j'allais dire, en donnant le moins possible à l'Etat quoi ! Rires. Donc euh, y'a cette transmission matérielle là, à mon avis qui est intelligente, qui est, hein. D'un autre côté je suis un peu réservée parce-que je pense que les enfants doivent prendre leur vie à charge. Donc c'est mon côté peut-être Ancien Régime ça mais, je crois aussi que, ils doivent être les auteurs de leur vie quoi hein. Donc...

P.P : Y'a ces deux aspects.

Dada : Oui. Donc il faut les concilier tous les deux je crois qu'il faut adapter hein. Quand je discute avec des amis je suis pas toujours d'accord de leur, d'aplanir toutes les difficultés.

Quand elles sont importantes évidemment, si j'avais es enfants au chômage, hein. Mais je pense que...je vois par exemple, j'ai un exemple j'ai un de mes petits-garçons qui jusqu'à maintenant a choisi l'interim, comme mode de travail. Je suis pas d'accord. C'est son problème quoi, hein.

P.P : Dans le sens l'interim...

Dada : Il travaille quand il veut quoi. Quand ça lui convient mais enfin il a une spécialité il est soudeur, on demande beaucoup de soudeurs, donc il, en interim il a toujours du boulot mais, mais j'estime je suis pas d'accord mais enfin, si il bouffe de la vache en mangeant un de ses jours il faut que, hein c'est...

P.P : Parce-que travailler c'est...pourquoi, pourquoi vous n'êtes pas d'accord ?

Dada : Moi j'estime que son avenir, sa vie et son avenir on doit en être l'auteur. Alors je sais bien que c'est pas toujours possible mais quand on n'est pas malade, quand on n'est pas handicapé on doit en être l'auteur donc on l'organise quoi on hein...

P.P : C'est, le sens de la responsabilité ?

Dada : Oui. Et je pense que, j'ai toujours, je vous dis nos enfants, je vois par exemple j'ai jamais, on habitait R., donc ils allaient en fac en mobylette, ma fille elle disait "y'a que moi qui arrive trempée", bah je dis "écoute t'as qu'à mettre un imperméable !". Euh, parce-que elle allait à la cité, voyez ? Euh, j'ai, la vie ne doit pas être, il faut en être l'auteur soi-même quoi. Il faut le mériter, c'est un peu une notion, qui dit, je vois mes petits-enfants, moi je dis tant mieux si vous le pouvez mais c'est pas nécessaire d'avoir un studio à cinq cent mètres de la fac hein, c'est, on peut faire ses études autrement et les réussir quand même, mais...

P.P : Quand ils vous demandent par exemple un studio ?

Dada : Non mais je vois par exemple mon fils que j'ai vu dimanche bon, c'est bien son fils travaille bien mais, euh, bah il a tout, il a fait des classes prépa, bah il allait pas dans un foyer d'étudiants, il avait un studio bien tranquille à lui, pas trop loin, une voiture tout ça, bon bah je dis tant mieux, mais euh, c'est...

P.P : Beaucoup de confort.

Dada : C'est ça, moi je trouve, à mon époque ça n'existait pas, hein donc euh...si on voulait continuer ses études longtemps bah il fallait se débrouiller quoi. *Rires.*

P.P : Donc y'a cette tension dans la transmission c'est transmettre matériellement, mais en même temps, transmettre...

Dada : Avec réserve. Oui. Et puis moi aussi je j'ai toujours été assez individualiste quoi enfin. Assez, avoir mon compte...vous savez euh, j'ai jamais vécu...comment. J'ai jamais coûtée chère à mes parents quoi.

P.P : Très vite autonome.

Dada : Oui, oui. Je me rappelle que, quand j'ai commencé à travailler je me rappelle mes parents, bon j'étais fille unique, je n'avais pas besoin de ce que je gagnais, je me suis acheté une bibliothèque, pour moi, elle était belle ma bibliothèque ! Mais voyez c'était moi qui me la suis achetée quoi euh c'est...

P.P : Et ça c'est source de...

Dada : Oui, de plaisir. Oui.

P.P : De savoir que ça vient de vous.

Dada : Voilà, c'est ça, oui.

P.P : Et, dernière question, ça vient de, est-ce que vous avez l'impression que ça vient d'une volonté ? Ou que ça vient de, de plus, une impulsion de vous-même ? Vous voyez ?

Dada : C'est de la volonté pour moi. Moi j'estime, mais je vous dis, j'estime que sa vie on la fait, si on fait une bêtise on suce quoi, c'est...c'est vrai que y'a des impondérables hein, y'a des choses...la maladie, tout ça, hein. Mais je vois par exemple, quand on fume, et quand on a des ennuis après bah écoutez on les a cherchés quoi quand même, hein. Moi je comprends pas, hein. Faut pas dire c'est malheureux, bah si on fume et qu'on a cancer

bah, on le mérite hein, quoi c'est, je vous dis j'ai ce sens de la responsabilité. Hein c'est...Rires. Ma fille est très différente de moi, celle qui est médecin. Hein. *Rires*.

P.P : Elle pense moins comme ça ?

Dada : Oui. Elle est beaucoup plus, elle accepte beaucoup plus, elle moins exigeante.

P.P : Et pourtant elle est responsable de ses frères, ses...

Dada : Oui, oui. Puis si je vois à l'hôpital, elle est au X., elle a quand même eu une vie de responsabilité hein. Mais...oui mais elle discute jamais avec moi. "Laisse tomber" elle me dit "non je pense pas comme ça, c'est tout". *Rires*.

P.P : Est-ce que j'ai oublié certaines, est-ce que vous avez peut-être d'autres choses à ajouter ?

Dada : Bah non. Vous cherchiez les représentations du confort ?

P.P : Alors du bien-être. Mais en effet le terme confort est proche.

Dada : Oui, du bien-être c'est vrai.

P.P : La santé, elle est actuellement définie comme le bien-être. C'est-à-dire c'est comme ça qu'elle est définie alors euh, c'est pour ça je fais une enquête, sur comment les personnes se représentent le bien-être, parce-que les médecins voient le bien-être d'une certaine manière mais, les personnes peuvent en avoir une idée différente donc...

Dada : Moi je crois que, je trouve les médecins au point de vue profession, très ouvert l'humain, ceux que je fréquente, Dr F., Dr U., je les trouve très, je compare avec avant...c'est beaucoup plus ouvert à l'humain, qu'avant.

P.P : Et quand vous dites ouvert à l'humain c'est, ça veut dire quoi, ça veut dire ?

Dada : Que l'homme est complet quoi, il, que, comment, il soigne un secteur, mais qu'il faut faire attention aux autres aussi quoi et aux conséquences, je crois que c'est ce qui ne, ce qui existait moins avant. Je vois nous on a eu, au point de vue médical, c'était pénible,

mon aîné, il a eu une naissance difficile, et, il était pas bien coordonné, donc mon médecin lui disait « ne le regardez plus, foutez-lui la paix », et, je suis allé en fac quand même pour le faire tester enfin. Et ça s'est très bien passé mais on m'a, à Y., et on m'a dit qu'il fallait l'opérer des pieds creux. Il avait les pieds creux. J'ai fait confiance, c'était un prof agrégé, j'ai fait confiance. C'était une opération ratée et puis, qui l'a fait souffrir et puis, qui l'a laissé plus handicapé qu'il ne l'était quoi, bon. Et, j'estime vous voyez que, c'est quelque chose à mon avis, bon, quand un des derniers contrôle, Dr Z. professeur a dit « bah ça va c'est bien », je dis « non c'est pas bien, euh, il marche plus mal et il souffre plus quoi », et il m'a dit « bah moi j'ai remis les os en place », oui mais un individu c'est pas des os seulement hein donc, les pieds sont redevenus creux, et puis c'est...les pieds n'ont jamais retrouvés leur mobilité complète bon....ça va il a passé une vie quand même tout le monde, il est fonctionnaire, mais voyez je trouve que maintenant les médecins seraient peut-être plus...une vision plus globale. Hein parce-que, on remet les os en place oui mais faut s'en servir après, y'a des nerfs, y'a des muscles. *Rires.*

P.P : Tout à fait...

Dada : A mon avis quand on n'est pas certain, enfin, surtout là c'était une opération qui n'était pas vitale quoi, hein. Donc euh, je trouve que maintenant je pense que les médecins sont beaucoup plus attentifs à la vie après quoi, au confort, au bien-être.

P.P : Et pas seulement rétablir une fonction...

Dada : A leur petit secteur. Oui, oui. Je vois au point de vue personnes âgées aux Y. je trouve c'est très bien organisé, vous y allez ?

P.P : Bah non j'y travaille pas, mais j'en ai entendu...

Dada : C'est très bien organisé !

P.P : J'en ai entendu plein de bonnes choses en effet.

Dada : Et Dr U. disait qu'il avait un service où les gens participent bien, sont partie prenante. Vous vous adressez à une secrétaire elle est au courant, vous savez.

P.P : La communication se fait entre...

Dada : ...ça passe bien. Oui, c'est bien.

ENTRETIEN 7 : Mme FIFI

Date de l'entretien : 24/03/2018

Lieu : H. (banlieue résidentielle)

Durée de l'entretien : 1h 13 minutes

Caractéristiques de l'informateur : femme / 88 ans / veuve / pavillon

Pavlos Petit : Je repose ma question de recherche. Euh, bah voilà c'est comment est-ce que vous vous représentez le bien-être, ou, qu'est-ce que ça veut dire pour vous que le bien-être ?

FIFI : D'accord. Bien pour moi le bien-être ce serait de...de ne souffrir de nulle part. Voilà. Là je oui, je serais bien contente !

P.P : Et de quelle souffrance parlez-vous ?

FIFI : Et bien du bas du dos, et des genoux, voilà. Alors pas suffisamment pour être, enfin pas suffisamment pour être opérée, de toute façon j'y tiens pas mais bon. J'ai déjà consulté un chirurgien qui m'a dit de, mais enfin y'a cinq ans, de toute façon je crois que je préfère faire avec ça que de me faire opérer. Parce-qu'il y a toujours les risques, à l'anesthésie de, de, un petit peu décarocher après. Et, puis le dos y'a rien à faire c'est le L5, le L4 qui est tassé, alors il faut faire avec. Voilà.

P.P : Et alors comment vous faites avec ?

FIFI : Alors. Pour faire avec, eh bien je, je vais, j'essaie d'aller tous les jours à, j'ai la chance d'avoir un club sport, de fitness à côté de chez moi. Donc, j'y vais tous les jours, entre oui trois quart d'heure ou une heure. Alors soit que j'ai un cours, de gym douce ou de, détente. Aujourd'hui c'était intégral. Et, ou alors, quand y'a pas de cours, une fois par semaine, et puis de toute façon on se met toujours en forme en faisant un peu soit de vélo, soit de la planche hein, et puis y'a des fois je fais que des appareils pendant trois quart d'heure et j'en trouve énormément de bien, ça va faire deux ans que je suis inscrite et que j'y vais pratiquement tous les jours et, encore ce matin, ce matin, et j'arrive pas à m'en débarrasser aujourd'hui j'ai mal au dos. Et je me suis dit « non j'y vais » parce-que quand je sors de là je suis beaucoup mieux.

P.P : Donc grâce à cet exercice...

FIFI : De détente !

P.P : De détente !

FIFI : De surtout d'élongation, de oui, oui, d'étirement. Mais je sais que c'est pas donné à tout le monde d'avoir cette chance, que je ne dois pas prendre la voiture pour aller à ce club quoi hein. Voilà. Mais c'est vrai qu'il faut, non seulement se forcer quelque fois surtout quand il fait, mais maintenant j'y vais à pied hein c'est à trois minutes, c'est dans la zone artisanale qui se trouve là vous voyez.

P.P : D'accord, ok. Oui en descendant là.

FIFI : D'ailleurs c'est pour ça que je m'y suis inscrite, après la mort de mon mari, j'avais vraiment du temps, et, bon j'ai reçu cette proposition j'ai dit oui, je m'inscris parce-que vraiment, j'ai pas d'excuse de ne pas y aller quoi. Pfou, c'est la seule chose qui fait, mais c'est tout de même rasoir, enfin oui c'est difficile le matin de se lever, et dès que je me lève, allongée j'ai pas mal, assis j'ai pas mal, et dès que je suis debout, j'ai mal au dos, et alors, ce qui me désole le plus en ce moment, c'est que j'ai de plus en plus de mal de marcher longtemps. Au bout de vingt minutes j'en ai vraiment. Alors bon, ou alors faut que je prenne les bâtons, là j'ai décidé de, l'autre fois j'ai vraiment marcher un peu plus, sans avoir mal, dès que j'ai les deux bâtons comme ça.

P.P : Ça vous le faites maintenant, marcher avec les ... ?

FIFI : Oui enfin c'est tout nouveau ça, on peut pas dire, enfin c'est tout nouveau oui j'i fait ça depuis, y'a quinze jours euh. Oui.

P.P : Cette difficulté c'est venu petit à petit à la fois ?

FIFI : Bah oui euh, le mal de dos est là depuis assez longtemps. Alors, je suis contre les médicaments, mais il faut tout de même, mais ce matin ça ne m'a fait aucun aucun effet, parce-que en principe je dois prendre aspegic quinze euh, aspegic soixante-quinze je parle, pour le corps soit disant enfin bref, euh, pour la douleur moi depuis des années ce

qui me va le mieux c'est les, aspegic mille, mais alors ou soit je prends du cinq-cents ou mille parce-que maintenant les docteurs sont très réticents pour l'aspegic, alors que je trouve que c'est ça par exemple quand vous attrapez froid, tout ça, vous prenez un aspegic ça va mieux tout de suite, enfin moi c'était un médicament qui me réussissait bien, si bien que y'a des fois je me dis flûte, euh je, je saigne pas pour un aspegic par jour quoi. Donc le matin, mais ce matin je l'ai pris ça m'a fait aucun effet alors là je viens de prendre un, oui c'est comme un efferalgan, quelque chose comme ça cinq-cents, mais c'est aussi une chose, apparemment moi, ça ne me fait pas d'effet le doliprane, ça ne me fait vraiment pas d'effet alors que l'aspegic me fait, j'en ai toujours pris quand j'étais petite, mais c'était de l'aspro à ce moment-là, si j'avais un rhume, si je me sentais fiévreuse, je prenais de l'aspro et puis ça marchait très bien. J'ai jamais eu de saignements à cause de ça. C'est sûr que je suis très prudente je vais pas exagérer.

P.P : Au niveau des doses oui.

FIFI : Alors la rhumatologue, bon elle vous fait de temps en temps, bah oui elle m'en a fait maintenant, on va plus en avoir, pour le genou ça ne fait pas tellement d'effet, alors si quand vous avez une crise, alors j'ai eu des crises de tendinite, aussi bien à l'épaule, mais tout est bien rentré en moi à l'épaule, euh, mais j'ai deux années de suite de tendinite aux hanches là, à ce moment-là la rhumatologue vous donne des médicaments hein. Mais, alors, c'est comme arthrotec, moi j'aime pas prendre ces anti-inflammatoires on dit que c'est pas bon hein. Puis elle, elle m'a dit vous savez, j'ai quatre-cents clients, euh y'en a trois-cents vingt, qui en prennent tous le temps tout le temps tout le temps, mais moi je me méfie alors euh, voilà je suis plus méfiante.

P.P : Avec les médicaments. Vous préférez faire quelque chose avec votre corps, comme vous dites avec de la détente.

FIFI : Bah, je pense que c'est plus sain !

P.P : Et quand vous dites la détente vous fait du bien, donc y'a des étirements, mais est-ce que c'est une détente aussi, comme si vous vous sentiez plus relaxée, plus relâchée ?

FIFI : Oui mais ça je sais le faire chez moi ça.

P.P : Vous savez vous auto...

FIFI : Ah oui tout à fait. Bah oui, une fois que vous n'avez plus de surcharge comme quand j'ai soigné mon mari, qui avait la maladie de Charcot, euh, vous n'avez plus d'enfants, oui, oui. Oui mais alors qu'est-ce que je fais bon, moi j'aimerais mieux habiter un appartement pour ne plus avoir ce jardin à faire mais bon les enfants n'y tiennent pas et puis je crois que même pécuniairement je, je suis mieux chez moi, euh plutôt que bon, d'aller dans une maison de retraite j'y tiens pas non plus, mais, je ne sais plus pourquoi je vous dis ça, euh...

P.P : Vous disiez pour vous relâcher, pour...

FIFI : Oui, euh. Mais enfin y'a de l'ouvrage. Ah oui c'est ça, y'a de l'ouvrage dans une maison, mais qu'est-ce que je fais quand je sens que j'ai travaillé longtemps, je me repose et puis c'est tout ! Bon c'est tout, comme si, si je me repose une heure avec vous, bah je peux très bien aller repasser tout à l'heure là-haut quoi.

P.P : En fait, parce-que vous m'avez parlé en premier de vos douleurs, vous faites plutôt bien avec j'ai l'impression ?

FIFI : Je les gère. Oui mais j'aimerais mieux ne pas avoir à les gérer ! *Rires.*

P.P : Oui.

FIFI : Bah oui parce-que, dans notre tête, j'ai pas quatre-vingt-neuf ans, donc je voudrai toujours faire tout ce que j'ai fait, et qu'on ne s'arrêtait pas de la journée ! C'est c'est un peu dans la tête ça, et..

P.P : Vous dans votre tête, vous avez quel âge ?

FIFI : Oh comme quand j'avais soixante ans, soixante-dix ans et, oui c'est oui.

P.P : Et donc là il n'y avait aucune limite physique.

FIFI : Voilà, voilà, il n'y avait pas de limite physique, tout à fait, c'est ça que je voulais dire.

P.P : C'est ça qui, c'est comme si euh, votre tête voulait faire beaucoup de choses pleins de choses, mais physiquement, c'est plus possible de faire autant.

FIFI : C'est plus possible. Alors bon, ce que je fais encore très bien c'est la cuisine, j'ai onze petits-enfants ils appellent pour manger chez moi, « Mamie je peux venir manger », bon d'accord ça va, mais euh, ça je le fais au contraire volontiers, la, quand je dois faire du raccommodage aussi, ça ça me va très bien, le repassage ça ne me gêne pas non plus, bon, j'ai la chance d'avoir une personne qui vient faire le gros ménage, trois heures par semaine donc ça c'est, c'est parfait. Euh...Voilà. C'est ça. Oui parce-que, si vous voulez, dans ma tête je pense que j'ai toujours quelque chose à faire. Hein, y'a des choses à faire dans cette maison, y'a des choses à faire aussi bien la cave que là-haut, y'a des choses à trier, y'a des choses à envoyer, mais, on a, pfou, bah le courage est en moins, et alors oui, je voulais vous dire ça, oui, parce-que, par exemple, le corps s'use de tout, je commence à avoir des difficultés, d'ouvrir les bouchons, vous voyez...Alors, ça me fait rire parce-que, oui jusqu'à présent j'avais pas de mal, au contraire quand j'avais des amis bon je les ouvrais mais je me rends compte que je commence à avoir bon. A cause de mon mari j'ai mon doigt qui est cassé là, à SOS mains ils m'ont encore réparée, là je sais que j'ai un os de cassé aussi, si vous voulez, tout s'use. Et encore par rapport, j'ai de la chance, j'écoute bien, je vois encore clair, j'ai pas encore été opérée de la cataracte, bon, voilà.

P.P : Ça vous vous en rendez compte aussi de tout ce qui va bien, dans votre corps ?

FIFI : Oui, oui, oui. C'est sûr, c'est sûr. J'ai des bons pieds, j'ai pas d'hallux valgus, enfin, c'est vrai y'a un tas de vieilles personnes qui ont un tas de bricoles, c'est vrai hein. Mais là moi c'est, oui je vous dis c'est la marche qui me peine le, alors je vais encore au jardin, mais quand j'ai travaillé une demi-heure au jardin, pas ça je ne sais plus depuis longtemps je ne sais plus remuer la terre, mais couper hein, vous voyez couper, ramasser les branches, mettre dans la poubelle et tout ça, euh bon, je le fais au contraire, quand tout à l'heure quand vous serez parti je vais aller faire un petit tour au jardin là.

P.P : Comme il fait beau !

FIFI : Comme il fait beau, c'est sûr !

P.P : Ça c'est quelque chose par exemple le jardin, ça fait partir de, de plaisirs, de, c'est important ça, d'avoir un jardin euh...

FIFI : Les gens croient que oui, moi je m'en passerais bien.

P.P : Oui parce-que vous disiez juste avant que vous aimeriez peut-être aller dans un appartement.

FIFI : Oui, oui. Non je...pfou, je crois que je m'en passerais bien, parce-que si vous voulez dans les appartements c'est aussi entouré de, de jardin, dès que...Non parce-que c'est toujours la même chose je suis bien obligé de prendre aussi quelqu'un pour tailler les haies, pour tailler l'arbre, ça coute très cher chaque fois de prendre quelqu'un pour euh...

P.P : Et pourquoi du coup vous n'allez pas dans un appartement plus petit ?

FIFI : Euh, vu tout ce qu'il y a, vous savez y'a as bientôt soixante ans que l'on est ici, en vingt, y'aura soixante ans puisque c'est en mille-neuf-cent soixante que l'on est rentré dans cette maison qu'on a fait construire, si bien que y'a tellement de choses, tellement de choses, que les jeunes veulent plus, que pfou, oui j'ai du mal à mettre à la poubelle. *Rires.* Oui, et puis de toute façon ça me coûterait plus cher.

P.P : De déménager, de...

FIFI : Bah oui parce-que ici, j'ai rien à payer, je vais dans un appartement ou dans une résidence ou n'importe, tous les mois vous devez payer. Et même un appartement, même si vous l'achetez, y'a une copropriété que vous devez payer chaque moi, et ça c'est, bah je ne pourrai pas. Donc, donc raisonnablement, tout le monde me dit oui, alors que j'ai tout de même de la chance, je sais rentrer ma voiture mais voyez, en ce moment il fait beau, je la laisse là sur le côté, c'est, bon je dois ouvrir les portes et refermer et tout ça, les trottoirs sont larges pour se gare, vous savez les gens sont pas doués pour se garer moi c'est très facile de me garer et rentrer la voiture avec des larges trottoirs comme ça. Et, j'ai le soleil le matin, le soir je l'ai là, bon alors c'est vrai que la maison est trop grande mais enfin, tant que l'on sort oui ça va.

P.P : Vous vous plaisez bien quand même ?

FIFI : Oui, tout à fait, et puis je suis pas, vous voyez pourtant Dieu sait si on a râlé quand, quand on a construit y'avait un champs devant notre maison, un champs de blé, à perte de vue. Et c'était d'ailleurs du, du terrain d'hospice donc en principe, on ne pouvait pas le vendre ce terrain d'hospice, puisque c'est pour euh, c'est un terrain qui rapporte, et puis le maire et ben il a donné un autre terrain, il a fait un échange, et pour pouvoir le vendre celui-là à cette station...ça nous a pas plu, mais à part, maintenant, quand y'a les quads surtout le dimanche qui font énormément de bruit, c'est pas tellement que ça me gêne et je dirai presque que même ça me donne de la vie, vous voyez, hein.

P.P : Oui que y'ait du bruit comme ça.

FIFI : Oui un peu de passage, oui, ça donne de la vie et je me voie pas dans une maison où je ne verrai plus personne si vous voulez.

P.P : Oui, ça c'est intéressant, c'est-à-dire que l'isolement c'est pas quelque chose qui vous...

FIFI : Non. Non, non je n'aimerais pas, je n'aimerais pas habiter dans un endroit où, tandis que là euh, y'a de la vie.

P.P : Quand vous dites y'a de la vie c'est que y'a du passage c'est ça ?

FIFI : Oui c'est ça.

P.P : Et euh vous aviez parlé un peu avant de la maison de retraite que vous ne vous voyez pas y aller.

FIFI : C'est marrant parce-que, en principe je me suis vue d'ailleurs je suis inscrite dans un foyer logement à I., parce-que maman y est allée, elle est rentrée là à quatre-vingt-un ans et elle est décédée à quatre-vingt-douze, très heureuse, et moi je m'y voyais bien, donc je suis inscrite et chaque année ils me demandent et puis bon je les renvoie bouler. Mais, c'est les enfants qui sont contre et je vous dis rien que le fait de déménager, oui parce-que là-bas aussi vous pouvez encore avoir votre voiture, vous pouvez avoir le garage, mais c'est, c'est trop tard pour déménager, c'est trop de choses, et puis j'ai aussi la chance d'avoir une fille qui habite une villa là cinq maisons au-dessus vous voyez, qui a cinq enfants donc euh je vous dis je les vois souvent, soit qu'ils demandent à venir déjeuner

soit qu'ils viennent chercher un œuf ou un citron, enfin vous voyez c'est, c'est la vie, ce matin déjà ma fille est venue après j'ai un autre fils à Z. qui vient tous les quinze jours, je suis entouré ça c'est clair, j'ai de la chance. C'est sûr. Mais peut-être que je finirai là-bas ! Il suffirait que je sois davantage handicapée, je finirai là-bas. Parce-que je pense ce que je vais finir, pour pouvoir marcher d'avoir un petit truc à vous savez ?

P.P : Un déambulateur ?

FIFI : Pas...un déambulateur qui roule.

P.P : C'est ça, avec des roulettes oué oué.

FIFI : Pour pouvoir marcher dans la rue si vous voulez plus longtemps. Je veux faire ça le plus loin possible quoi parce-que c'est c'est, c'est pas rigolo quoi. Hein et puis qu'il soit pliant pour que je puisse le mettre dans la voiture quoi. Parce-que une chose qui est incompréhensible, enfin, c'est que dès que, si je fais mes courses dans les petits supermarchés où il y a une poussette, je n'ai pas mal !

P.P : Dès que vous avez un appui...

FIFI : Un appui je n'ai pas mal ! Et il comprend pas non plus mon amie, j'ai une amie qui vient souvent avec moi là, sur la planche là, du fait qu'on se tient là ou là mais enfin moi je ne me tiens pas, je n'ai pas mal au dos ! Ça ça m'énerve, enfin ça m'énerve parce-que je comprends pas pourquoi je n'arrive pas, ou on arrive pas à me soulager ce dos. Ce serait bien !

P.P : Vous avez peur de, justement de l'handicap, la dépendance ?

FIFI : Oui. C'est sûr, c'est sûr, c'est sûr. C'est, c'est la, comment vous dire c'est toutes mes amies, encore hier j'étais à l'enterrement d'un, du mari d'une amie, quatre-vingt-huit ans, là j'ai une cousine de U...et c'est ça notre hantise, parce-que on dit comme maintenant bah on est encore sans perte d'autonomie mais le jour où on va perdre l'autonomie bonjour les dégâts ! C'est pas rigolo de devoir dépendre alors là c'est l'horreur moi je vous dis tout de suite moi j'ai dit à mes enfants, alors N. me dit, mon fils me dit faut que tu fasses une lettre maman. Moi je vais en Belgique et je demande d'avoir la...la

solution de, comme en Suisse de pouvoir avaler quelque chose et aller hop ! C'est vraiment, je crois, ce...

P.P : Ça vous y pensez de temps en temps ?

FIFI : Oh oui. Oh oui oui. D'ailleurs j'essaie de chasser, mais comme vous ne dormez pas la nuit et que, oui, oui, on y pense hein.

P.P : Ça vous arrive d'y penser la nuit et de pas pouvoir en dormir ? Pas arriver à vous endormir ?

FIFI : Oui j'essaie...oui ça m'arrive souvent, forcément on se lève une ou deux fois la nuit, et vous vous levez ça y'est dès que vous êtes sur vos jambes vous avez mal au dos, euh, bah vous y pensez quoi, bon. Faut respirer, on essaie tous les...Moi je, une chose qui me va très bien c'est de manger une pomme avant d'aller dormir. Je trouve le sommeil avec une pomme.

P.P : Ah oui ?

FIFI : Y'a longtemps ça. Mais bon vous savez...Chacun son truc !

P.P : Chacun son truc, bah oui, c'est bon une pomme !

FIFI : C'est probablement le sucre qui est dedans qui fait que immédiatement on peut s'endormir.

P.P : Donc, à cette...parce-que vous pensez à, je vous pose la question, vous pensez à la mort ? Ça vous est arrivée, de penser à ça, à la mort ?

FIFI : Ah ça ne me gêne pas du tout !

P.P : Ça ne vous gêne pas.

FIFI : Non. Demain je peux mourir, je serais ravie ! Mais vraiment très contente pour éviter justement cette perte d'autonomie, cette déchéance qui est le, qui est la fin de vie de

toutes les personnes. C'est, c'est...c'est odieux ça mais c'est la vie que voulez-vous ?
Mais c'est vrai que...

P.P : Et quand vous dites c'est la vie, c'est-à-dire cette déchéance fait partie de la vie aussi ?

FIFI : Bah oui parce-qu'on a pas encore trouver les moyens de...Et en revanche vous avez des gens qui sont très bien moi j'ai un beau-frère, le frère de mon mari et il est décédé, il a reçu, il habite G., il a reçu sa petite-fille et on arrière-petite-fille et son compagnon un dimanche, et, le dix-huit décembre, il y a deux ans, il était en pleine forme je peux vous le montrer, et le, les, ils mangent ensemble et tout, le soir ils s'en vont, et le lendemain on l'a trouvé sur son bureau, affalé et il est mort comme ça, c'est une mort merveilleuse ! Ah c'est vraiment, et là ils ont gardé, ses enfants sont venus, parce-que une fille lui a téléphoné il avait quatre-vingt-treize ans, elle lui téléphonait tous les jours, et quand ils ont vu qu'il n'avait même pas été au lit le matin, euh la nuit, donc il est mort à huit heure du soir, affalé comme ça sur son bureau, en marquant ses petites notes, comme il avait l'habitude, ça c'est merveilleux ! Même ce monsieur hier il avait un cancer des os il est mort, il y a un mois il conduisait encore sa voiture, moi y'a quinze jours je l'ai eu au téléphone, et puis voilà il s'est éteint. Mais mon mari par exemple avec sa maladie de Charcot et encore il avait de la chance parce-qu'il a, au début on a cru que c'était un, enfin, on nous a dit que c'était un cancer de la moelle épinière, et les six derniers mois c'était la maladie de Charcot.

P.P : C'est quelque chose qui s'est déclaré tard ?

FIFI : Oui. Oui parce-qu'il est mort aussi à quatre-vingt-huit ans.

P.P : Et quand vous dites « par contre », votre mari c'est que ça a été difficile la fin de vie ?

FIFI : Bah euh, lui il a eu toute sa tête mais, on a dû le, euh six mois avant on a dû le nourrir par sonde, il ne tenait plus rien donc même mon élévateur parce-qu'il a toujours été propre donc il fallait que je puisse le mettre sur la chaise, on avait un lit médicalisé là donc j'avais un élévateur vous savez, mais même l'élévateur les derniers temps je devais le lier avec des bandes Velpeau ses mains, ça lâchait, y'avait plus rien plus rien plus rien, et pourtant il avait toute sa tête et puis, alors à Noël, il est mort le douze janvier, alors il

pouvait encore écrire très mal et après plus, tout se dégrade avec cette maladie de Charcot. Silence. Oui alors oui, moi j'adore les morts subites, pour revenir à ça !

P.P : Vous vous voyez partir comme ça ?

FIFI : Oh, c'est pas que je me voie, je le souhaite mais, je le souhaite en me disant probablement ce sera pas comme ça parce-que c'est pas nous qui décidons hein. Il y a personne qui décide d'ailleurs, on sait pas pourquoi tout d'un coup...regardez là c'est le frère de mon mari (*me montrant une photo*) ...voilà il est avec son arrière-petite-fille, voilà c'est, et puis le soir il meurt.

P.P : Le soir même de cette photo.

FIFI : Voilà, le soir même de cette photo. Voilà, le dix-huit Décembre vous voyez. C'est incroyable ! C'est incroyable ça, c'est magnifique ! Oui... (*me montrant d'autres photos*) Alors ça c'est mon mari quand il était jeune ça c'est sûr !

P.P : Ouah !

FIFI : Mais bon je ne vais pas vous embêter avec ça.

P.P : Et quand vous parlez de la Belgique, c'est une décision arrêtée, vous savez que, ou vous le dites comme ça ?

FIFI : Non, non, je, non, non, je voudrais l'écrire et puis que ce soit effectif, pour si, si je perdais mon autonomie...voilà ça c'est mon mari quand il est décédé, on va le voir tout de même avant...Voilà ça c'est, quand il avait...

P.P : Quand il avait la sonde...

FIFI : La sonde là.

P.P : Il avait encore le regard vif.

FIFI : Ah oui, oui, oui ! Et il m'appelait hein même la nuit pour faire pipi dans l'urinal, il a toujours été propre ! C'est drôle que, mais voilà dès, il avait du mal de déglutir, et puis vers

la fin on a eu tout de même un appareil pour, parce-que je lui mettais pas tout le temps pour la respiration vous savez hein, ça je lui mettais pas tout le temps. Voilà, c'est comme ça...Mais...Alors quand on est à deux tout va bien, hein tant qu'on est à deux, qu'y en a l'un pour surveiller l'autre, mais après, moi si je suis toute seule c'est pas que j'ai peur d'être mal soignée, mais je vais pas embêter les enfants ! Et puis c'est pas ça, c'est pas drôle, vous savez c'est pas drôle mon mari, bon, il a accepté parce-que y'en a qui acceptent pas, ils veulent que ce soit toujours la femme qui fassent leur toilette et tout, moi j'avais tous les matins un personnel qui faisait sa toilette, et que je pouvais même appeler dans la journée. Mais c'est ça que je comprends pas trop parce-que à ce moment-là, j'étais toujours sur le qui-vive, les infirmières venaient trois fois par jour, j'allais toujours leur ouvrir la porte, j'étais toujours machin, et puis j'ai l'impression qu'à ce moment-là je sentais plus mes douleurs ! Hein vous comprenez...

P.P : Vous en aviez avant ?

FIFI ; J'en avais déjà avant, oui le dos c'est vieux !

P.P : Mais quand il a fallu s'occuper de votre mari, c'était passé au second plan c'est ça ?

FIFI : Voilà. Oui oui, sûrement et puis je voyais, y'avais que le soir, le soir, on était là tous les deux, on regardait la télévision, et y'avait justement ce fauteuil qui, manuel, enfin qui n'est pas manuel puisqu'il est électrique, des fois il me demandait dix fois de le bouger...

P.P : Pour trouver la bonne position ?

FIFI : Voilà trouver la bonne position parce-que il était pas bien quoi. *Rires*. Mais après quand on perd son compagnon c'est autre chose hein, c'est enfin bon.

P.P : C'est quoi ?

FIFI : Ah bah c'est la solitude de se retrouver seule le soir, le matin quand on se lève et tout, mais c'est compensé par la liberté, hein la liberté, vous voyez la liberté de pouvoir aller faire de la gym. Hein bon.

P.P : Parce-que les dernières années vous ne pouviez plus avec votre mari ?

FIFI : Bah c'est aussi, bah oui forcément j'avais beaucoup plus d'ouvrages à, avec mon mari, rien que pour la nourriture...Mais d'un autre côté, lui faisait des choses, j'allais faire des courses mais il débarrassait ma voiture, ou c'est lui qui rentrait la voiture dans le garage, c'est lui qui, qui rentrait les poubelles, enfin...

P.P : Vous vous partagiez les...

FIFI : Bah oui les tâches on les partageait. Ce qui est aussi pénible c'est quand par exemple, si la chaudière ne marche plus bon bah il faut faire venir, là j'ai eu un problème avec la cheminée il faut, euh, c'est tout ce que l'homme s'occupait, même au début, mettre de l'essence dans ma voiture ça m'énervait, bon enfin c'est pas que ça m'énervait ça mais bon. Et on prend l'habitude après hein, c'est des bricoles, ça c'est rien. C'est rien. Faut tout faire alors que quand on est en couple, tu peux partager, que ce soit les affaires de banque, les papiers, on peut tout faire. Et c'est, ça qui serait embêtant aussi dans la dépendance ça, ça compte aussi les histoires de finances. Dans la dépendance...

P.P : C'est-à-dire ?

FIFI : Bah je me dis ma cousine elle est pourtant un peu plus jeune que moi à O., elle a dit j'ai une amie qui vient faire tous mes, et Dieu sait si elle s'y connaît, qui vient faire tous mes chèques alors j'ai très bien compris est-ce qu'elle, bon elle aussi son médecin à elle, elle ne peut plus conduire. Non mais y'a, c'est une dépendance de, beaucoup de choses quoi ! Vieillir c'est pas bien ! *Rires*. Enfin c'est sûr que...on est bien obligé ! On doit subir !

P.P : Et est-ce que c'est, c'est, tout est négatif dans le vieillissement ou est-ce qu'il y a des choses que vous avez trouvée positives ?

FIFI : Je dois chercher. *Silence*. Qu'est-ce qui pourrait être positif dans la vieillesse ? Mon Dieu ! C'est peut-être un peu plus calme...

P.P : Plus calme...Et c'est-à-dire plus calme ?

FIFI : Bah. Moins stressée de faire vite les choses pour moi, c'est vrai que moi j'ai toujours été une rapide mais...Je sais pas si c'est un avantage en tous les cas y'a sûrement plus d'inconvénients que de...que de choses positives hein ! J'en vois pas trop non.

P.P : Et c'est quelque chose dont vous souffrez cette solitude d'avoir perdue votre mari ?

FIFI : Ah oui sûrement ! Oui, oui, oui. Oui mais d'un autre, oui mais tout de suite vous voyez même tout de suite quand mon mari a déclaré cette maladie, on s'est dit ensemble, on se parlait, on a eu de la chance, on a fait toute une vie ensemble, on a fêté nos soixante ans de mariage, on a eu quatre enfants ils étaient tous en bonne santé bon, on a eu le malheur d'en perdre un à l'âge de quarante-quatre ans qui a fait un, un AVC, euh, mais, on a eu de la chance justement de faire cette vie, ensemble quoi, avec les enfants. Et donc on trouvait là au départ on a presque trouvé normal qu'il ait ce cancer qu'on a dit de la moelle épinière, euh, oui on s'est pas révoltés. Oui non on s'est pas révoltés, ni l'un ni l'autre.

P.P : Pourquoi normal ?

FIFI : Parce-que c'est la vieillesse on doit avoir quelque chose et puis c'est tout. Hein bon c'est tout. Après est-ce qu'on se révolte contre la douleur, je sais pas. Parce-que lui il a souffert il a eu de la morphine il a eu pas mal, de patch de morphine. Et c'était un calme, il a accepté aussi...ça c'est sûr que c'était un...c'était, sûrement un bon mari, un bon père et, bah ça fait beaucoup hein...

P.P : Et vous avez eu une belle vie conjugale avec...

FIFI : Voilà, voilà c'est ça, c'est ça qu'on peut se dire. Alors, si vous voulez on prend la mort comme une fatalité. Bon, et, là où quand on revient au bien-être, là ce qu'on, ce qu'on aimerait bien ne pas avoir comme fatalité c'est la souffrance au fond...Mais c'est la vie !

P.P : Mais quand vous dites souffrance c'est une douleur ? Ou c'est une souffrance qui inclut aussi une souffrance morale ?

FIFI : Le moral. Bah forcément quand la souffrance vient que vous vous sentez diminué ça devient une souffrance morale ! Et qu'on est constamment entrain de chasser, parce- qu'on ne veut pas embêter nos enfants avec ça. Oh c'est pas la peine, de toute façon ça sert à rien. Et même nos amis, parce-que ça sert littéralement à rien. Y'a des jours moi je me suis même dit, je devrais peut-être quelque fois aller voir un, j'ai jamais eu de psychologue et j'ai jamais eu de dépression non plus, mais je me dis bon bah quand je lui

aurais dit tout ça, bon bah il va me dire ceci, il va me dire cela mais ça n'y change rien ! J'ai qu'à trouver en moi-même la solution quoi...la solution et de, allez hop, chasser tout ça ! Les, les idées négatives.

P.P : Les idées négatives qui touchent beaucoup le futur finalement ?

FIFI : Voilà le futur ! Alors je vous dis c'est pas la mort, c'est la perte d'autonomie. Devoir être dépendant, dépendant de quelqu'un qui va vous laver, vous pensez si c'est drôle ! C'est affreux !

P.P : Et quand vous ressentez une limite, une souffrance dans votre corps, c'est, la souffrance morale qui arrive c'est celle-là, c'est celle de se dire, je, y'a la dépendance, je risque la dépendance c'est ça ?

FIFI : Oui, oui, oui. Le matin ça m'énerve, le matin bon immédiatement je mets, un genre de ceinture vous savez, pour tenir mes reins, et puis bon on déjeune, on fait sa toilette, on fait sa vaisselle et après, on va au toilette, et puis bon petit à petit il faut se chausser, surtout bien se chausser à notre âge, j'ai très peur de tomber donc je fais très attention dans les escaliers, parce-que je sais que ce serait la cata, que j'embêterais tout le monde, que je devrais aller à l'hôpital...j'aime pas ça puis voilà.

P.P : Vous avez peur d'embêter les autres ?

FIFI : Oui, tout à fait. Vous voyez c'est parce-que, je sais si c'est à cause de ça parce-que je, bon moi j'ai eu cette chance que j'ai pu travailler jusqu'à l'âge de quarante ans, après j'ai élevé mes enfants donc je suis resté, donc j'étais très libre, donc j'ai...j'ai soigné beaucoup les gens autour de moi. Hein c'est-à-dire que maman avait deux sœurs qui n'avaient pas d'enfants donc c'étaient deux tantes qui habitaient ici sur Y., et maman qui était au foyer logement, tante W. la même chose, après une cousine de Valenciennes, qui était célibataire et qui était d'ailleurs médecin en biologie, et qui a fait à soixante-dix ans un cancer du péritoine et que je me suis occupée pendant les deux ans avec mon mari ! Et voilà on était libre tous les deux donc c'était normal, et mon mari m'a toujours suivi pour accompagner toutes ces personnes âgées, donc je sais ce que c'est, d'avoir la charge, mais nous nous avons pu le faire mon mari était en retraite, nous avons pu le faire pour ces quatre personnes, parce-que on était encore en bonne santé, et puis qu'on l'a fait volontiers parce-qu'on les aimait, mais c'est vrai que y'a des fois ça nous a privé de

voyage. Par exemple nous on serait bien parti à la retraite de mon mari sur la côte d'azur bon, on a pas pu le faire parce-que maman était là, mais y'a eu tout de même certaines contraintes vous voyez. Et, est-ce pour ça que l'ayant vécu je ne veux pas le donner...et puis alors maintenant c'est plus du tout la même vie, voyez c'est plus du tout la même vie donc, les enfants travaillent, moi ma fille elle a bien eu cinq enfants elle a arrêté de travailler un moment mais maintenant elle a repris du travail !

P.P : Ce n'est plus la même vie, c'est-à-dire que vos enfants n'ont pas la même vie que vous vous avez eu ?

FIFI : C'est ça, c'est ça.

P.P : Il y a une différence de génération.

FIFI : Euh oui.

P.P : Parce-que comme vos enfants travaillent vous n'avez pas envie de les embêter.

FIFI : Exactement, oui. Et c'est, c'est général autour de moi. Voyez par exemple euh. J'ai une amie qui doit se faire, je sais plus comment ça s'appelle, elle a trop de fer dans son sang, donc elle doit tous les quinze jours se faire, pas tous les quinze jours elle, c'est son fils tous les quinze jours, elle doit tous les six mois se faire retirer de l'essence euh...

P.P : Du sang...*Rires*. Parce-qu'on n'est pas loin de la station-service c'est pour ça.

FIFI : Bon enfin bref ! Eh bien, donc à ce moment-là elle ne peut pas prendre sa voiture, elle a pourtant quatre enfants aussi, dont deux filles qui sont ici et même un garçon, eh bien on se rend service mutuellement c'est moi qui vais la conduire. Hein quand elle a eu, elle a été opérée de la cataracte, c'est une autre amie qui s'en est occupée. Et pourquoi ? Parce-que ses enfants travaillent.

P.P : Elle n'a pas voulu les déranger.

FIFI : Oui et puis elle a dit, elle s'est rendu compte que c'était beaucoup plus facile moi de le faire que ses enfants de devoir demander un congé pour le faire ! Vous comprenez ? Non ça c'est très, c'est très clair dans notre tête. Alors, une chose qui est très importante

dans notre vie c'est d'avoir une vie relationnelle avec des amis, ça c'est très important, très important, oui.

P.P : Vous, vous l'avez ça ?

FIFI : Oui, oui. Bah je l'ai parce-que j'étais guide jusqu'à mon mariage, on a gardé des contacts, on a continué à avoir des réunions une fois par mois, après bah je me suis occupé dans une aumônerie de lycée comme catéchiste et, là aussi on a eu, et on garde ses relations, hein mais ça peut être aussi des amis de nos enfants tout ça, on garde ces relations ça c'est sûr !

P.P : C'est des relations de tout âge ?

FIFI : Bah plus de nos âges. Non de nos âges, uniquement de nos âges ! Oui forcément c'est...

P.P : Et euh qu'est-ce qui est important pour vous dans cette vie relationnelle ? Je dirai dans une relation ? Qu'est-ce qui pour vous fait que c'est important ?

FIFI : Bah c'est la rencontre qu'on se donne, c'est une fois par semaine et on marche, avant on faisait du vélo vous voyez c'est vieux parce-que on partait en vélo dans la campagne et puis après petit à petit on ne pouvait plus faire du vélo donc on marche, donc maintenant on prend la voiture et puis on marche dans le parc B. enfin vous voyez ? C'est là où maintenant je prends mes bâtons pour pouvoir les suivre parce-que y'en qui ont tout de même dix ans de moins que moi. Hein je suis dans les plus âgées. Mais, et chez les guides alors chez les guides, à part trois quatre ans plus jeunes que moi, euh on est du même âge, là c'est qu'une fois par mois mais, bon ce qui est important c'est le partage, le partage de nos vies, hein vous voyez ? Le partage de nos vies, le partage de nos soucis, hein, euh...ça nous a fait avancer par exemple, de notre temps y'avait pas tous ces divorces maintenant c'est nos enfants qui se séparent. Du fait qu'on le partage, qu'on le vit, bah voilà puis c'est comme ça, c'est comme ça hein ! Puis qu'on voit que peut-être que pour les enfants ça se passe bien, oui c'est un partage de oui, oui, c'est ça surtout je crois. Je pense que c'est ça que ça nous apporte.

P.P : Partage de vie, c'est que, vous...vous partagez sur votre expérience de vie, sur...

FIFI : Bah je ne sais si on peut dire expérience, mais sur le vécu.

P.P : Sur le vécu...

FIFI : Oui parce-que comme on s'est connu très jeune on n'a pas de, y'a pas de tabou entre nous, hein y'a pas de tabou c'est la simplicité euh oui.

P.P : Oui sur le vécu de tous les jours, ou le vécu de...Silence.

FIFI : Bah je sais pas comment vous dire là.

P.P : Qu'est-ce que vous appelez le vécu ? Cela peut être, c'est vos émotions, c'est vos...

FIFI : Oui ça peut, oui c'est le ressenti des...des difficultés qu'on peut avoir, qu'on a eu, y'a eu un certain moment avec nos propres parents. Oui parce-que ça date de loin ça.

P.P : Oui ce sont des amitiés que vous avez depuis longtemps.

FIFI : Depuis très longtemps.

P.P : Et est-ce que c'est important d'avoir des relations euh, avec d'autres générations que la votre ?

FIFI : Bah pfou...Je pense qu'on l'a si on a des enfants et des petits-enfants. Après les, bon c'est sûr que...que j'accueille facilement leurs mais enfin c'est...c'est bonjour au revoir, ça va pas plus loin. Je vais pas rentrer dans leur, dans leur intimité et leur vie, leur vie est tellement différente de la nôtre. Bon celui-là il a cinq enfants euh, dimanche dernier J. était là bon bah bonjour J. et puis voilà c'est tout, après ceux de C. quand ils viennent ici ils viennent avec soit leur compagne qu'on a très bien accueilli et...oui alors quand on les a plusieurs jours, parce-que à A. j'ai un petit appartement alors tout le monde peut y aller, et puis au mois d'août l'année dernière, E. est venue et D. de l'autre côté, parce-que là y'a deux garçons une fille, avec leur compagne, alors là oui quand vous êtes à table, que vous partagez pendant deux trois jours, ça va plus loin, forcément ça va plus loin ! Bon c'est les seuls endroits où je côtoie d'autres, les jeunes quoi, c'est seulement avec les amis de leur, de mes petits-enfants. J'ai pas encore d'arrières ! *Rires*. Il sont pas pressés et puis, c'est peut-être très bien comme ça. *Rires*.

P.P : Qui sait on va voir ! Et j'avais une question c'est euh, la, c'est sur la transmission. Est-ce que, est-ce que ça vous arrive de penser à ce que vous allez transmettre ? Ce que vous transmettez ?

FIFI : J'y pense pas, et, je ne le fais pas volontairement, parce-qu'ils prennent de ce que je peux transmettre bah tant mieux, mais c'est pas mon souci. Ce qu'ils adorent c'est, téléphoner pour demander comment on fait ceci comment on fait cela, mais d'accord ça oui, mais enfin c'est, ça va pas loin hein ! *Rires*. Transmettre des recettes ! Oui ça va pas très loin. Euh après, transmettre autre chose bah ça...c'est chacun son, sa façon de faire. Chacun ses croyances aussi. Et puis je les laisse libres.

P.P : Oui c'est-à-dire, vous les laissez libres de leur façon de faire c'est ça, de leur ?
Silence. Oui c'est...d'accord.

FIFI : Je vois pas pourquoi je...Non à notre âge on n'a plus d'autorité. Puis je vois pas pourquoi j'en aurais. Ce n'est pas un problème pour moi ça. Ils ont leurs propres parents hein.

P.P : Mais alors comment...parce-que là vous parlez de vos petits-enfants surtout.

FIFI : Oui, bah oui parce-que vous dites transmettre. Je pense aux petits-enfants, les enfants ils, moi les miens ils ont déjà cinquante ans ! La dernière va avoir justement cinquante ans cette année, et l'aîné a soixante-deux ans donc euh, ils attendent plus rien de moi ! C'est pas...Si ils voudraient que j'écrive un livre sur le que j'ai vécu, sur l'évacuation et tout ça mais j'ai pas le courage !

P.P : Sur l'évacuation ?

FIFI : Bah oui parce-que comme j'ai vécu la guerre, hein donc j'avais tout de même euh dix ans à, oui, parce-que je suis de vingt-neuf donc en trente-neuf j'avais dix ans donc j'ai connu tout ça. Mais c'est, bon alors de temps en temps ça les, c'est vrai qu'on raconte moins moi j'ai, maman racontait davantage, mais c'est vrai que maintenant à cause de la télévision, les plaquettes et les téléphones portables on n'a plus besoin de tout ça. Alors quelque fois ils voudraient que j'écrive...

P.P : Ils vous demandent de raconter ?

FIFI : C'est rare. Parce-que je vous dis on se voit pas souvent, mais oui quelque fois ça leur arrive oui. Ils demandent de raconter. Mais comme, comme si vous voulez on n'est pas souvent ensemble c'est vraiment des moments très rares quoi, hein, tandis que moi je me souviens qu'avec maman, maman racontait, mais c'est parce-qu'on passait des soirées et on était oui.

P.P : Et vous c'est quelque chose que, vous faites volontiers de raconter ?

FIFI : Bah...je peux pas dire que je le fais volontiers parce-que...qu'est-ce que ça les intéresse toute façon ma vie ils s'en foutent. Non enfin je les fais oui quand c'est des anecdotes, mais y'en a tellement, tellement, tellement de choses à raconter que...j'ai pas envie d'être polarisée là-dessus. Y'a des gens qui aiment raconter, en rajouter et...Alors je raconte une anecdote et puis c'est tout. Un livre faut que j'ai le courage...Oh j'aurais qu'à prendre un truc comme ça et puis (*montrant le dictaphone*) ...

P.P : Oui pour le dicter.

FIFI : Oui c'est ça.

P.P : Mais vous n'avez pas envie d'être polarisée là-dessus ça veut dire que vous n'avez pas envie que vous soyez...vue comme que à travers cette histoire ?

FIFI : Je me dis, je sais pas je me dis, quel intérêt pour eux quoi.

P.P : Et vous vous replongez dans ces souvenirs ? Et c'est quelque chose qui pour vous garde un intérêt ?

FIFI : Bah c'est l'histoire hein. Par exemple maman, ma mère qui a suivie, puisqu'elle est de dix-neuf cent, elle avait quatorze ans à la guerre quatorze, bon elle a écrit son journal de la guerre quatorze ! Ils ont été évacués après sur R. et tout ça, et elle a écrit son histoire. Et c'est vrai que je l'ai lu plusieurs fois, c'est vrai que, je peux comprendre que les enfants voudraient que je le fasse. Mais bon c'est pas une chose que j'ai envie de faire.

P.P : Oui. *Silence*. Bah je sais pas si vous vous avez des choses à, à ajouter ou...

FIFI : Bah non je pense que vous m'avez pas mal questionné. Donc, c'est vous surtout qui devez dire ce que vous avez envie de savoir.

P.P : Moi je, je, j'avais disons une dernière question. C'est, est-ce que, alors voilà, est-ce que dans la journée, vous avez des plaisirs qui sont importants, que, auxquels vous tenez ?

FIFI : Manger du chocolat !

P.P : Par exemple !

FIFI : Rires. Ah ça me fait rire mais c'est comme ça...Oui je dis ça oui. Après c'est vrai que j'aime bien, mais je crois que c'est parce-que, j'aime bien les émissions politiques. Bon alors on va dire aussi parce-que je suis assise et je suis bien, quand je suis assise je suis bien, mais, j'ai, c'est ça que je préfère. Mais y'a eu un moment je me disais oh la barbe la télévision je, j'ai envie de faire autre chose quoi. Alors ce que j'adore c'est faire des sudokus. Oui. Et alors là c'est génial parce-que je sais écouter le matin d'ailleurs avec le petit-déjeuner j'écoute la radio et je fais des sudokus, et je sais faire les deux en même temps.

P.P : Ah oui ?

FIFI : Oui. En revanche, je ne sais pas faire des mots croisés et écouter la radio. Ah c'est curieux mais c'est une question de chiffres je crois vous voyez. Toute façon les sudokus c'est bête hein au fond c'est ranger des chiffres, bon mais j'aime que faire les moyens et les difficiles, les faciles c'est plus la peine c'est pas rigolo. Mais, si vous voulez quand je fais ça j'oublie tout. Voilà oui, on oublie. Et déjà mon mari lui c'étaient les mots croisés ou les mots fléchés, alors quand on allait, on a eu pas mal de visites de médecins, on s'en allait chacun avec dans notre sac, pour ne pas attendre, parce-que j'ai horreur d'attendre, mais comme on doit attendre dans les...et alors chacun faisait moi des sudokus et lui ses mots croisés. Cela passe le temps c'est très agréable à cause de ça. Y'a des fois je me dis mais qu'est-ce que je suis bête avec ces sudokus ! Et puis non ça me permet d'être assise, donc de ne me sentir bien, au fond, dans mon corps, et puis d'occuper l'esprit, sans soucis, puisque mes soucis c'est des chiffres ! *Rires*. C'est rigolo.

P.P : C'est ça. Vous préférez les soucis des chiffres que d'autres soucis.

FIFI : Voilà c'est ça tout à fait ! *Rires*. Sinon c'est vrai que voyager maintenant ça n'a plus d'intérêt alors...on a tout de même pu voyager avec mon mari et on aimait bien parce-que, on s'entendait bien sur, sur ce qu'on voulait faire. Mais maintenant, oui y'a des fois je me dis il faudrait que je, j'ai des projets pour que ce soit agréable ! Prou ! Euh bah des projets...C'est parce-que tout demande un effort si vous voulez maintenant. Tout demande un effort physique et le corps ne suit plus au fond. Et je sais que c'est pas bon du tout d'être dans son fauteuil, c'est pour ça que je vous dis je suis ravie de, de devoir aller à cette gym. Bah oui.

P.P : Et des projets, des projets ce serait quoi par exemple ? Qui vous semblent difficiles à réaliser justement ?

FIFI : Bah par exemple des projets de voyage ! On n'a plus du tout envie c'est trop difficile pour nous. Parce-que on a trop, un peu de contraintes vous voyez le matin qui est difficile de se lever, que on commence à être en forme, bah je sais que quand mon beau-frère est mort là, ma fille est venue tout de suite, elle me dit « je te prends un train pour aller à l'enterrement ». J'ai dit « non », franchement c'est plus possible que, on met beaucoup plus de temps pour s'habiller aussi ! Parce-qu'on n'est moins...c'est vrai pour mettre ses bas, ses chaussures, vous voyez hein de nouveau ! Et...me presser le matin pour prendre un train au petit matin c'est trop dur quoi. Heureusement mes trois enfants y sont allés, ils avaient bien compris mais...y'a des choses, maintenant qu'on se dit non on ne peut plus le faire ! J'ai une cousine aussi en Suisse qui a quatre-vingt-onze ans, on est allé chaque année en Suisse et encore hier je l'ai eu au téléphone, heureusement que y'a encore le téléphone justement, elle espère toujours que je vais aller chez elle, ça me semble difficile, il faudrait que quelqu'un m'emmène en voiture encore vous voyez. On a des contraintes de toilette qui sont plus difficiles vous voyez hein de...Si l'on dérange un peu les habitudes ça coince et puis après vous allez être embêté...La vieillesse a des contraintes ça c'est sûr.

P.P : Oui y'a toutes ces habitudes, une vie assez réglée justement pour que ça se passe bien...

FIFI : Pour que ça se passe bien. Là dernièrement j'ai eu une grosse douleur à l'épaule, j'ai passé un IRM et tout, je suis très curieuse d'avoir récupéré, c'est vrai que j'ai eu un bon kiné, j'ai vraiment tout récupéré, j'ai toujours un petit peu de mal de me coiffer si vous voulez, vous voyez hein, retirer les vêtements c'était difficile il fallait toujours trouver des vêtements qui se boutonnent, bon heureusement j'ai récupéré de l'épaule. J'ai bien récupéré je suis étonnée.

P.P : Oui comme quoi.

FIFI : Comme quoi oui, oui. Le médecin m'avait dit l'acromion faut que le kiné le remettre en place, puis un jour il a dit « il est en place maintenant ! ». Mais c'est vrai je vois bien que, je suis même beaucoup plus costaud pour mes mouvements de gymnastique avec mes bras, enfin avec les jambes si tout de même mais c'est pour la marche que ça m'énerve. Remarque quand vous voyez à la télévision y'a beaucoup de gens qui sont âgés qui sont encore bien, hein y'en a encore pas mal ! Heureusement. C'est vrai que depuis quelques années on dit on peut aller dix ans de plus. Ce qui m'affole d'ailleurs parce-que comme maman est allée jusqu'à quatre-vingt-dix ans ben si je dois aller jusqu'à cent deux ans euh...c'est pas drôle. Bah ça dépend si je reste comme ça, si je peux arriver à me maintenir comme ça, ça va, mais...qu'est-ce qui va se passer, c'est pour ça que je vous dis que je fais très attention de pas tomber.

P.P : Oui c'est-à-dire que toute aggravation, du corps, de limites du corps, ça c'est...

FIFI : Que voulez-vous vous médecins vous ne pouvez pas faire de miracles non plus hein ! Vous ne pouvez pas faire de miracles bien-sûr. On ne vous en demande pas d'ailleurs ! Enfin si ce qu'on aimerait c'est, bon ce serait facile si, bon après j'ai une amie qui a été mal opérée du dos et...ah...elle prend des patchs de morphine. Je sais si c'est une bonne solution. D'autant qu'elle est plus jeune que moi.

P.P : Et justement vous trouvez que cette question du bien-être elle a du sens ou pas ?

FIFI : Bah oui, oui elle a du sens parce-que ce serait bien !

P.P : Ce serait bien voilà ! *Rires.*

FIFI : C'est, c'est un bon but, hein, si on va dans ce sens-là, mais il me semble que la médecine elle a ses limites. Alors moi je suis toujours euh, ça m'énerve d'ailleurs, je reçois presque une fois par jour, un truc sur la santé vous savez, avec des gélules à prendre, mais c'est de la blague tout ça ! Vous ne savez pas ?

P.P : Non. Vous recevez des gélules à prendre ?

FIFI : Ah oui bah naturellement faut les acheter ! Ah oui !

P.P : C'est de la publicité ?

FIFI : Oui, oui ! C'est bien fait vous savez ; c'est bien fait parce-que, ils nous disent que ça va nous guérir, mais justement dernièrement on avait tout un paquet j'ai tout jeté à la poubelle. J'ai tout jeté à la poubelle parce-que ça m'énervait. Parce-que vous comprenez, je me dis c'est de l'arnaque tout ça ! Je vais aller acheter pour quatre-vingt-dix euros de pilules, et puis...je dois en avoir encore quelques-uns ici. *(Elle va chercher les publicités)*. « Tandem santé » vous voyez, « le guide du mieux-être » !

P.P : Vous voyez on n'est pas loin, le mieux-être ! « Spécialistes du bien-être », voilà !

FIFI : Oui euh...alors j'ai acheté le guide pratique du citron, les vertus du vinaigre...vous voyez après « savez-vous tout ce que vous pouvez faire... » bon. Encore une fois, « la nouvelle sélection du vivre naturel » bon...tout ça, je me dis si vraiment les pilules faisaient effets vous le sauriez vous les médecins ?

P.P : Je pense que s'il y avait une pilule miracle on le saurait oui.

FIFI ; Bah voilà ! Bon bah alors vous voyez c'est bien de l'arnaque ! Vous voyez du radis noir, voilà, des compléments alimentaires, de l'aloé véra...oui un jour avec mon mari on a essayé c'était pas mal du silicium, hein du silicium...

P.P : Cela vous donnait quoi, c'était pas mal...

FIFI : Maintenant en ce moment c'est la mode du curcuma...Bah le silicium c'était plus pour les articulations mais pour finir c'est vrai que je me suis rendu compte que c'est mieux pour les cheveux et pour les ongles ! *Rires*.

P.P : Qu'est-ce que vous avez fait comme métier ?

FIFI : J'ai, je tenais un magasin de jouets, on avait hérité ma sœur et moi d'un magasin de jouets rue de R. à U. et on l'a tenu jusqu'en soixante et là on s'en ai séparé. Voilà on a vendu on a bien fait parce-que tout ça après c'était pour les grandes surfaces. Mais alors là quand j'avais mes enfants, j'en avais que deux à ce moment-là, et puis, j'ai habité sur place, et j'y allais que l'après-midi parce-qu'on avait une vendeuse, alors on pouvait se permettre...et c'était surtout Novembre et Décembre qui étaient intéressants...mais j'aimais bien ce métier, alors quand ma sœur a voulu vendre, elle est plus âgée que moi, euh j'avais de la peine parce-que j'adorais être commerçante, ça, j'adorais ! Puis on voyait les collections alors quand les enfants venaient on leur montrait la nouvelle collection de jouets, puis le jouet c'était intéressant, c'était amusant, on conseillait les clients mais ça a beaucoup changé ça maintenant. Y'a eu un moment j'ai acheté des jouets là on pouvait avoir aucun conseil dans les grandes surfaces ! Si vous pouvez les appeler pour prendre un colis qui est tout en haut, mais après pour connaître le jeu ils connaissent rien. Je vous dis tout a changé hein ! Mais enfin bref on a vendu quand j'avais trente ans j'ai eu le troisième ici, on a fait le troisième ici, puis voilà la vie a changé. Mais j'étais très contente d'ailleurs après parce-que ça donne tout de même une certaine liberté quand vous ne travaillez pas, je pouvais faire ce que je voulais. Hein aussi bien les amis que le bénévolat, c'est...c'est agréable ! Mais la vie était totalement différente hein ! Hein quand on est arrivé ici on n'avait ni le téléphone ni le réfrigérateur ! Hein bon voilà on a commencé par le réfrigérateur puis après par le téléphone ! Puis voilà. C'est plus simple maintenant ! Quand les jeunes se mettent en ménage vers vingt-trois, vingt-quatre ans ils ont déjà tout...

P.P : Tout sous la main.

FIFI : Ils s'imagineraient pas de ne pas avoir de lave-vaisselle ! Ah oui ça a tellement changé, mais bon.

P.P : Quand vous dites que le matin c'est lent, c'est difficile pour mettre la machine en route, euh, justement, ça c'est quelque chose qui vous agace ou finalement ce changement de rythme, c'est, est bien vécu ?

FIFI : Bah oui ! Tant que je suis toute seule je l'accepte ! Hein vous voyez je l'accepte.

P.P : Quand vous êtes toute seule, c'est-à-dire, quand vous n'avez pas besoin de quelqu'un ?

FIFI : Non...C'est parce-que, voilà j'imagine aller en vacances avec ma fille par exemple...parce-que ils viennent d'acheter quelque chose sur Q., et qu'elle me dit « tu viendras maman » et tout, bah, je réfléchis et en moi-même je me dis, euh...je sais pas parce-que j'aurais l'impression, j'aurais cette impression de peser par ma lenteur, si vous le voulez, par euh, donc je sais même pas si j'aurais du plaisir d'y aller. Parce-que...parce-que y'a une grande différence, parce-que euh...

P.P : Une grande différence de quoi ?

FIFI : Bah de vie ! De vie, de vivacité disons.

P.P : Entre votre fille et vous ?

FIFI : Oui. Et puis euh, on n'aime pas se montrer diminuée vis-vis des autres hein !

P.P : Des autre en général ou de vos enfants ?

FIFI : Bah...bah de...plutôt de nos enfants parce-que dans notre génération, comme on est tous diminués euh, on est tous pareils. Parce-que vous voyez moi j'ai vécu ça avec maman, c'était surtout mon mari, bon, maman a vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans, et puis à la résidence de la H. hein, mais pendant...Alors les premières années quand elle a été là, quatre-vingt-un ans, elle s'est bien intégrée, puis après elle a eu la vésicule biliaire, après elle a eu la hanche et...bon quand on la prenait en voiture il lui fallait un coussin et tout ça...alors maintenant moi je comprends tout ça ! A cette époque-là, on trouvait qu'elle exagérait ! Après son médecin disait qu'elle était...je sais plutôt comment qu'on dit...je trouve le mot. Enfin bref, mais c'est pas vrai, c'est pas vrai ! C'est parce-que elle aussi elle vieillissait ! Et elle a demandé aussi d'aller à la résidence de la H. parce-que elle habitait plus bas là en bas du boulevard du rond-point, et elle venait souvent chez moi pour repasser, elle était aussi très active et...mais tout d'un coup elle a plus su non plus ! Cela grimait, c'est plus dur de monter ! Hein, et elle a demandé d'aller là et, elle s'est bien habituée et c'était bien. Mais c'est vrai que j'y allais tous les deux jours, et quand elle a été opérée de la vésicule biliaire à ce moment-là, je lui faisais à manger parce-qu'elle voulait

plus aller au restaurant, elle avait un dentier qui tenait pas, enfin bref des bricoles quoi ! Alors elle trouvait qu'elle ne mangeait pas proprement donc elle voulait manger dans son appartement. Alors maintenant on peut le comprendre si vous voulez ! Hein mais...je ne l'ai pas compris non plus à cette époque-là !

P.P : Vous pensiez qu'elle en rajoutait un peu ?

FIFI : Voilà c'est ça, tout à fait. *Silence*. Alors euh, on ne veut pas que les enfants croient la même chose que nous !

P.P : Que vous en rajoutez, que, vous n'avez pas envie de vous plaindre de...

FIFI : Voilà c'est ça, et puis c'est pas agréable, faut avouer que c'est pas agréable.

P.P : Et ça vous est arrivé de vous dire « bon bah je vais en...je fais un petit voyage avec une amie » de..par exemple de votre âge ? Pour pas qu'il y ait cette différence et cette...euh, cette peur de peser sur l'autre, c'est quelque chose que parois vous vous dites entre amies ?

FIFI : Bah là je vois j'ai deux amies, mais elles sont dix ans plus jeunes que moi, elles vont partir euh...à Stalingrad avec un voyage organisé par la ville de R., mais alors elles disent mais c'est toutes des vieilles personnes comme nous et c'est très, très bien organisé, pour les arrêts, ils prennent vraiment soins de tout, de la valise de, parce-que c'est toutes des vieilles personnes si vous voulez vous voyez. Mais moi c'est terminé les voyages comme ça, moi j'aurais pas envie d'aller bon euh...en bas de l'Espagne euh je sais plus où...

P.P : Andalousie ?

FIFI : Oui Andalousie...mais monter les escaliers c'est terminé pour moi, ça fait trop mal, ça fait trop mal alors je dis bon c'est pas la peine...Non alors on se nourrit un peu des voyages que l'on a fait. Et puis voilà c'est tout. Alors je ne sais pas si pour vous le bien-être c'est justement être servi à domicile, être chouchouté, mais moi je suis pas du tempérament à être chouchoutée. Voyez je pense que y'a des personnes qui sont contentes d'aller justement dans ces foyers logements ou ces résidences où on va les servir comme quand dans le temps on avait une bonne pour nous servir et tout. Prou ! Alors ça pour moi ça a pas l'air euh...

P.P : C'est pas votre truc.

FIFI : C'est pas mon truc. J'aime autant être encore en activité.

P.P : Faire les choses vous-même...

FIFI : Voilà c'est ça. Justement !

P.P : (*sursautant*) Oh vous m'avez fait peur ! *Rires*.

FIFI : *Rires*. Toute à l'heure j'avais prévu de vous faire un café, voulez-vous un café ?

P.P : Allez volontiers !

ENTRETIEN 8 : Joyeux

Date de l'entretien : 18/04/2018

Lieu : P. (banlieue résidentielle)

Durée de l'entretien : 38 minutes

Caractéristiques de l'informateur : homme / 88 ans / veuf / résidence pour personnes âgées

P.P : Alors ma question Mr Joyeux c'est comment vous vous représentez le bien-être...

J : Le bien-être ?

P.P : Le bien-être. Et vous pouvez me répondre à travers votre vécu personnel, votre vie, votre parcours de vie, c'est-à-dire votre vie passée, votre vie actuelle, c'est euh, très libre !

J : Bah. Bah je vais vous dire tout de suite, euh...Je suis assez sociable, euh...J'ai rarement si vous voulez le moral à zéro. Je suis assez d'un naturel un peu optimiste quand même.

P.P : Oui.

J : Bon j'ai été un peu obligé, enfin obligé on n'est jamais obligé ! Mais dans ma vie bon bah, je me suis marié, et j'ai eu quatre enfants donc ça faisait pas mal de boulot, hein et puis bon bah, j'ai toujours réussi à faire face et puis, euh, je me suis toujours senti bien. Je n'ai jamais été esclave de la famille rien du tout, j'ai été bien dans mon élément.

P.P : Oui, à votre place.

J : Exact. Oui, oui, oui. Hein et maintenant mes petits-enfants c'est pareil, je m'entends très bien, tout va bien quoi de ce côté-là. Bon bah il faut voir si vous voulez, euh, c'est le côté primordial, la famille ! Si tout va bien avec la famille, bon bah le reste après ça suit hein.

P.P : Ça pour vous c'est la base, la famille ?

J : Pour moi oui, pour moi oui.

P.P : Et que tout aille bien ça veut dire quoi, ça veut dire que tout le monde s'entende bien ?

J : C'est ça ! J'ai quatre enfants, neuf petits-enfants et tout le monde bah s'entend bien, et...On est même peut-être encore une famille un peu spéciale mais, on continue à se revoir plusieurs fois par an mais tous ! Voilà.

P.P : Tous réunis.

J : Oui.

P.P : Et pourquoi spéciale ?

J : Bah parce-que y'en a plus tellement qui, qui se réunissent encore comme ça, comme on fait, enfants, petits-enfants, et j'espère bientôt arrière-petits-enfants ! Rires. Hein bon question famille, et je vous répète c'est primordial pour moi quoi !

P.P : Et vous avez dit au début c'est important pour vous de, de ne pas vous être senti prisonnier de la famille...

J : Ah non du tout ! Je ne mêle jamais si vous voulez des affaires de mes enfants ! Je suis à leur dispo...à leur disposition, s'ils veulent bien un renseignement, s'ils veulent, bah des conseils enfin n'importe d'accord, mais jamais je m'occupe de leurs affaires ! Bon. Jamais !

P.P : D'accord, vous les laissez libres.

J : Ah exactement ! Ils font ce qu'ils veulent.

P.P : Et c'est ça pour vous ne pas se sentir emprisonné par la famille ?

J : Bah c'est ça oui, oui ! Et eux de leur côté, bah, ils me rendent visite régulièrement tout, et, ils me laissent aussi si vous voulez, ma liberté hein ! Voilà.

P.P : Votre indépendance.

J : Exact. Indépendant mais je sais que, si j'ai un coup dur je peux compter sur eux. De même, c'est réciproque, dans la mesure du possible si je peux leur rendre service je le fais.

P.P : Et ça ce lien-là, c'est important, c'est à la fois vous vous sentez indépendant, et en même temps euh...

J : Exact, et en même temps je sais que la famille est là. Hein mes enfants et me petits-enfants quoi ! Pour moi ça c'est sacré, voilà.

P.P : Ils habitent loin ?

J : Non tous dans le coin.

P.P : Et vous êtes veuf Monsieur Joyeux ?

J : Oui, malheureusement, ça fait un bout de temps, depuis...quatre-vingt-dix-huit.

P.P : Quatre-vingt-dix-huit.

J : Ah là ça fait déjà un bail hein. Oui malheureusement mais que voulez-vous c'est la vie hein. Oui.

P.P : Et ça, parce-que ça a été le, le, le socle de la famille votre relation conjugale ?

J : Ça été le ?

P.P : Ça a été la base de, du commencement de la famille, votre relation avec votre femme ?

J : Ah oui !

P.P : Et est-ce que ça déjà c'était un, euh, c'était important cette relation avec votre femme ?

J : Ah bah oui quand même hein ! Oui bah on s'est toujours bien entendu, non...on s'est quelque fois chamaillé comme tout le monde et, non, non, j'ai toujours été très heureux avec mon épouse.

P.P : D'accord. Et dans votre famille vous avez des enfants, vous avez des petits-enfants, et, est-ce que la transmission, est-ce que transmettre à vos enfants, à vos petits-enfants, j'imagine que c'est pas la même chose, est-ce ça c'est quelque chose euh, qui est important pour vous ?

J : Oui mais transmettre quoi ?

P.P : Je ne sais pas justement c'est à vous de me le dire.

J : Ah...Moi je ne leur transmets rien ! Euh si vous voulez, bah, ils ont l'exemple de ce que j'ai fait et puis, et puis voilà ! Mais, je me répète, je ne m'occupe pas du tout de leurs affaires ! Ils font ce qu'ils veulent hein !

P.P : Bien sûr ! Et quand vous dites ils sont l'exemple ce que j'ai fait ?

J : Comment ?

P.P : Vous dites ils sont l'exemple de ce que j'ai fait. C'est ça que vous avez dit ?

J : Non euh, non mais on s'est mal compris euh...Quelle est la question que vous m'avez posée ?

P.P : La question c'est est-ce que pour vous c'est important de transmettre quelque chose, à vos enfants et à vos petits-enfants ?

J : Bah transmettre...Euh je vous dis tout ce que je peux transmettre c'est, bah, l'exemple de ma vie c'est tout, mais je n'ai moi, à me mêler de leurs affaires, de leurs, non voilà c'est tout.

P.P : C'est ça, c'est ça.

J : Maintenant, ils font pareils ou ils font autre chose pour moi, c'est leur choix à eux hein.

P.P : Et qu'est-ce que ça veut dire pour vous l'exemple de votre vie ?

J : Bah pfou...l'exemple de ma vie, bah je crois que j'ai toujours été correct, j'ai élevé mes enfants régulièrement, enfin...je crois que j'ai été un bon père de famille.

P.P : C'est ça.

J : Et maintenant un bon grand-père. Voilà.

P.P : Et la relation avec vos enfants et petits-enfants est différente ?

J : Non.

P.P : Non c'est la même ?

J : C'est pareil. Ah oui, oui, les petits-enfants m'aiment très bien comme mes enfants c'est...Non on a, on a encore si vous voulez les, très l'esprit famille.

P.P : Oui.

J : Hein et chose que, je vous dis, les réunions plusieurs fois dans l'année, c'est quelque chose qui se perd quand même. Et nous nous avons gardé ça.

P.P : Vous voyez que c'est quelque chose qui se perd chez les autres ?

J : Euh quand même ce n'est plus comme avant. Avant il y avait beaucoup plus de, je trouve hein, maintenant c'est mon choix à moi, c'est peut-être pas la réalité hein.

P.P : D'accord. Et qu'est-ce que vous avez fait comme métier ?

J : J'étais bah, gratte papier, employé de bureau, en fait j'étais...pour terminer si vous voulez, enfin pendant quand même vingt ans j'étais responsable d'un service commercial.

P.P : C'était dans quel...

J : Dans l'emballage.

P.P : Dans l'emballage.

J : Papier, carton, polyéthylène euh...Enfin tout ce qui sert à emballer quoi !

P.P : Ça vous étiez, une vingtaine d'années ?

J : Ah non, non. Vingt ans que j'ai été responsable du service ! Ah non, j'y ai été trente-sept ans.

P.P : Ah oui trente-sept ans dans cette entreprise.

J : Oui.

P.P : D'accord. Et vous avez dit au début que vous étiez de nature optimiste, mmhm, c'est-à-dire que, et vous avez dit aussi, vous avez toujours fait face ?

J : J'ai toujours fait... ?

P.P : Face. Faire face.

J : Ah oui, oui. Exact.

P.P : Faire face c'est, faire face à des difficultés ?

J : Oui.

P.P : C'est ça ? Est-ce que vous pouvez me donner des exemples justement ?

J : Ah bah les exemples euh, bah oui, bon par exemple je me suis marié donc, et...nous avons eu un enfant trois ans après, et mon épouse si vous voulez a fait phlébite sur phlébite. Donc elle était restée couchée, alors que la naissance venait d'avoir lieu. Donc euh, j'ai été obligé si vous voulez, enfin non obligé, si, oui et non, j'avais une nounou qui

venait tous les jours chez moi étant donné que mon épouse ne pouvait pas bouger, mais le matin et le soir c'est moi qui m'occupait du bébé.

P.P : C'était votre combienième enfant ?

J : C'était ?

P.P : C'était le premier enfant ?

J : Exact.

P.P : C'était le premier enfant.

J : C'est ça. Donc euh, à...bah tout de suite dès la naissance le matin c'est les biberons, c'est moi qui fait, 'fin, comment dire, il était allé en clinique pendant dix jours et quand il est rentré, pour pas faire venir la nounou à six heures du matin, c'est bibi qui donnait le biberon. Alors là bah j'ai été tout de suite mis dans le bain. Alors c'est là bon bah, oui j'ai réussi à faire face quand même, à m'occuper de ce petit bout 'chou quoi !

P.P : De ce petit bout 'chou et vous vous attendiez pas forcément à devoir le faire !

J : Ah bah non, et je m'attendais pas non plus que mon épouse aurait été comme ça immobilisée.

P.P : Eh oui. Et puis euh, et puis à l'époque, les hommes de votre génération étaient assez distants par rapport à, aux soins du nourrisson ?

J : Bah distant...On peut pas dire distant non.

P.P : Non je sais pas c'est une question. Est-ce que par rapport aux hommes de votre génération, c'était euh, c'était euh disons assez unique de, de s'occuper d'un bébé comme ça ?

J : Bah non !

P.P : Non il y avait d'autres hommes de votre génération qui...

J : Bah oui quand même hein !

P.P : D'accord.

J : Oui, oui j'étais pas, j'étais pas un être exceptionnel dans ce, pour ce sujet-là ! Ah non, non. J'avais plusieurs copains qui également s'occupaient, bon peut-être un peu moins étant donné que leurs épouses étaient moins handicapées que la mienne mais, mais enfin on était, quand même non...

P.P : D'accord.

J : C'était un peu le, c'était un peu général quoi !

P.P : Donc ça, ça a été une des épreuves...

J : Bah quand même oui c'est...au début du mariage c'est plutôt dur quoi.

P.P : Bien-sûr. Et est-ce qu'il y a eu d'autres exemples comme ça ?

J : Bah non bah après...d'autres exemples...Si je me suis fracturé le calcanéum par exemple, en sautant, en faisant, en sautant d'un mur comme ça là-haut.

P.P : Ah oui.

J : Et puis, bah j'ai été immobilisé six semaines. C'est le seul coup dur que j'ai eu.

P.P : D'accord.

J : Après ça, la grippe tout ça je connais pas.

P.P : Vous avez été plutôt tranquille.

J : Oui. Oui de ce côté-là je ne plains pas. Et encore maintenant, bon à quatre-vingt-huit ans j'estime que je me tiens encore, bah euh, dans une bonne forme.

P.P : Oui vous vous sentez en bonne forme ?

J : Ah oui ça va, oui, oui la forme.

P.P : Autonome, vous faites...

J : Comment ?

P.P : Vous êtes autonome ?

J : Ah oui, oui. Mais enfin je suis ici maintenant, bah j'habitais une maison si vous voulez avec cinq chambres, une assez grande maison moi j'avais quatre enfants donc il y avait bien la place, et... moi je serais encore resté mais mes enfants se faisaient beaucoup de soucis que j'étais seul. Hein...

P.P : Dans cette grande maison.

J : Oui. Même ça aurait une petite c'était pareil étant donné qu'ils disaient « ah il est seul » quoi. Alors à la fin j'ai capitulé et puis, c'était prévu que je vienne ici. Hein mais pas si vite. Hein donc, pour leur tranquillité allez...on fait le pas et on avance !

P.P : Vous, vous vous sentiez de rester dans la maison ?

J : Ah moi j'aurais encore resté un peu, oui. Bah j'étais bien, mes habitudes vous savez hein, les habitudes, j'ai habité là quarante-deux ans et, alors, on prend des habitudes hein. Et j'y étais bien c'est tout.

P.P : On est attaché aussi à des lieux ?

J : Hein ?

P.P : On se sent attaché à certains lieux aussi.

J : Oui, m'enfin euh...je ne regrette rien du tout. J'ai jamais regretté d'ailleurs ce que je faisais. Ce que je faisais ça a toujours été bien étudié, j'ai jamais foncé à l'inconnu comme ça...

P.P : Oui, peser le pour et le contre...

J : Exact, c'est un peu ma nature de, savoir un peu où je mets les pieds quoi.

P.P : D'accord. Et donc ici vous avez été content de venir ici ?

J : Bah, tousse. Oui et non. Comme je voulais dit j'aurais bien encore resté chez moi un peu, bon. Mais je connaissais déjà ici, étant donné que ma sœur y était déjà. Donc, comme je venais la voir assez souvent, donc et puis je connaissais beaucoup de monde, d'elle, et puis, bah je me suis bien fait, bah je suis content d'y voilà, toute façon c'est comme ça. Et content ou pas j'y suis. Alors étant donné que j'ai un naturel plutôt optimiste bah j'ai dit « voilà on y est, on y est ».

P.P : Oui, en fait, voilà, une fois que vous y êtes, vous êtes pas trop ah vous tracasser...

J : Ah non, non, si vous voulez étant donné que ça a été si vous voulez, euh, volontaire de ma part voilà quoi.

P.P : D'accord. Et qu'est-ce que vous aimez ici, dans cette résidence, qu'est-ce que vous appréciez ici dans cette résidence ?

J : Pfoou...Bon on n'est pas seul d'abord. Enfin je suis seul ici mais, on est seul sans être seul, on n'a, on est autonome on a tout ce qui faut sur place on fait ce qu'on veut, hein on va au resto si on veut, on mange chez soi si on veut. Mais non ce que j'apprécie, pourtant j'adore faire la cuisine, mais non tous les midis je vais au resto, voir des gens, on cause et puis voilà quoi... Je ne reste pas enfermé ! Hein l'après-midi on va faire la belotte. C'est ça.

P.P : Oui c'est ça, c'est de se retrouver avec vos amis...

J : Exact, exact.

P.P : Oui. C'est le contact !

J : C'est le contact, c'est le contact oui. Ben vous savez bon j'ai travaillé euh, dans un service commercial je vous l'ai dit, pendant quarante-deux ans donc, le contact, le contact clientèle et tout, non, non, le contact ça va y'a pas de problème.

P.P : C'est quelque chose que vous aimez, vous vous voyez pas rester, isolé ?

J : Ah non, non, non, et puis, quand il fait beau comme là cet après-midi je m'en vais faire un tour. Je m'en vais dans la campagne, dans la nature.

P.P : Ah vous vous baladez ?

J : Ah oui, oui.

P.P : Tout seul, avec quelqu'un ?

J : Tout seul. Non, non tout seul. J'aime être tout seul parce-que, je suis très curieux si, je sais pas je vais voir un lapin qui court, je vais arrêter, je vais regarder pendant dix minutes. Ou bien un oiseau ou n'importe. Alors là j'aime bien, quand je suis dans la nature j'aime bien être tout seul, voilà. Je savoure la nature.

P.P : Ah ! Et ça je pense que, vous me dites si je me trompe mais c'est important de, à la fois avoir accès comme ça à des amis, des contacts facilement, et à la fois pouvoir avoir une intimité ?

J : Exact.

P.P : C'est ça ?

J : Oui, oui.

P.P : Et ça vous le sentez ici, la possibilité de garder votre intimité ?

J : Ah bah oui hein, oui hein ! Oui bon bah l'après-midi je vous dis, soit je vais à la belotte, ou alors bah je m'en vais me balader hein.

P.P : Vous vous sentez libre de faire ce que vous...

J : Exactement, enfin, libre...Non parce-que bon, si on des partenaires de joueurs de cartes qui nous attendent euh, on peut pas non plus les laisser attendre. Donc c'est tout un arrangement à faire, mais c'est très facile.

P.P : D'accord. Et alors donc vous jouez aux cartes souvent l'après-midi, y'a des ballades dans la nature, est-ce que vous avez d'autres choses qui, qui, qu'est-ce qui remplit votre journée, d'autres choses que vous aimez faire, à plusieurs avec des amis, ou seul justement ?

J : Bon bah le matin, allez je vous raconte ma vie. Le matin je me lève sept heures. C'est pas trop vite, c'est pas trop tard, ça va. Toilette, déjeuner. Mon journal, qui est dans la boîte, que je prends, que je regarde un peu. Et en principe la matinée, bon je reste ici, un bon journal, ma vaisselle, mon lit qui n'est pas fait...

P.P : Des bricoles.

J : Le petit ménage. Hein ensuite bien souvent vers onze heures, onze heures et demi, je vais dire bonjour à ma sœur qui est également là. Temps en temps on boit un petit Banyuls, hein, et à midi je vais au restaurant. Et l'après-midi je vous dis, soit me balader, soit jouer aux cartes, voilà.

P.P : Avec les amis.

J : C'est ça. Voilà comment se passe mes journées.

P.P : Et le soir vous...

J : Ah bah le soir, bon disons que vers six heures je suis rentré, bon bah je prépare mon petit frichti si je fais un truc ou un, si c'est un truc à réchauffer, j'adore faire les mots fléchés, les mots croisés donc, je mets à la table, et alors un truc que je devrais peut-être pas faire mais, en faisant ça je sirote un petit porto.

P.P : C'est bon le porto !

J : Et après à sept heures et demi, sept heures et demi, huit heures moins le quart je casse la croûte et après c'est la télévision.

P.P : Ah oui. Vous regardez la télévision après le dîner ?

J : Là je suis arrivé bien souvent aux info à huit heures. Pour avoir les infos, et après suivant le programme qu'il y a, enfin les chaînes, je choisis ce qu'il me plaît. Si ça me plaît pas, je me fous au lit et puis voilà.

P.P : Et est-ce que vous aimez regarder de films, ou vous aimez regarder des...

J : Bah les films ça dépend. Ça dépend oué les navets tout ça niet, hein, par contre si y'a un beau western ça je vais regarder. Hein ou bien un beau policier ok. Mais les trucs romance et compagnie, c'est pas...

P.P : C'est pas votre truc.

J : Non.

P.P : D'accord. Bon. Et alors vous avez des bons partenaires de cartes ?

J : Oui ça va, on change hein, on ne choisit pas...D'ailleurs y'a un principe si vous voulez, on joue et on tourne. A chaque partie si vous voulez on décale d'une place. Comme ça on joue jamais avec les mêmes, et comme ça on joue avec tout le monde. Moi je trouve que c'est un très bon principe, comme ça on est tous...

P.P : Et est-ce que ici vous vous êtes fait de nouveaux amis euh...masculins comme féminins ?

J : Euh non féminins, non. Euh j'ai fait des connaissances, y'a des gens que je connais pas bon bah, je vous ai dit je suis assez sociable. Euh, j'ai fait des nouveaux copains mais, c'est...ce n'est plus des copains comme quand on est plus jeune hein. C'est pas pareil du tout.

P.P : Pourquoi ?

J : Bah...Je sais pas c'est difficile à expliquer, je suis très bien avec eux mais c'est, on se lie moins je trouve que quand on est jeune on a vraiment un pote là, à qui on raconte tout, hein mais, bon ici ce n'est plus pareil, on est un peu plus réservé si vous voulez. 'Fin, pour moi hein.

P.P : Oui, pour vous. Vous, c'est-à-dire vous n'avez pas envie de vous livrer comme...

J : Bah non étant donné que de côté-là, quand j'ai vraiment à m'épancher j'ai ma famille. Voilà j'ai mes enfants qui sont là. Alors avec des étrangers si on peut dire mais enfin, avec mes collègues, c'est train-train c'est tout hein. Mais ça ne dépasse pas, ça ne dépasse pas.

P.P : D'accord. Alors euh, les quelques questions que je voulais aussi vous poser c'est, euh, vous, comment vous vivez d'avancer en âge ? Euh est-ce que c'est quelque chose que vous ressentez ou justement que vous ressentez pas pour vous ?

J : Bah non, bah non, ça va. Toute façon on peut rien faire pour changer, hein euh, ça évolue, toute façon je peux pas revenir en arrière, je ne peux qu'avancer, continuer !

P.P : Et pour vous ça c'est quelque chose qui ne vous gêne pas ?

J : Non ça ne me gêne, ça me touche pas. C'est la vie, c'est comme ça, non.

P.P : Vous acceptez...

J : Bah oui. Toute façon accepter ou non c'est comme ça. Alors c'est mon principe.

P.P : Vous avancez.

J : Bah oui, bah oui. Toute façon c'est pas possible de revenir en arrière alors, hein.

P.P : C'est vrai. Et comment vous, est-ce ça change dans votre corps justement, y'a des choses qui changent dans votre, votre vision du corps change ou pas ?

J : Non. Non, non. Oui je me suis. Bah je vous dis je connaissais déjà un peu la maison et je m'y suis fait et puis, donc je vous l'ai dit je suis resté sociable dont je cause à tout le monde...non moi non pas de problème.

P.P : Et est-ce que, alors ça c'est une question peut-être plus intime mais, est-ce que euh, la présence d'un autre ou d'une autre, d'une femme, du corps d'un autre, vous manque ?

J : Ah bah ce qui me manque si vous voulez y'a rien à faire elle est toujours là c'est mon épouse ! Bah oui euh...Bon, attention j'ai, j'y pense plus à pleurer c'est, non, non, c'est, mais elle est toujours dans mon esprit, bah elle est, elle est là derrière (*montrant une photo de son épouse*).

P.P : Elle est là avec, avec un petit-enfant ?

J : C'est ça c'est mon dernier oui. Hein mais non mais oui j'y pense mais, euh...Rires. J'y pense sans y penser. Elle ne m'a jamais quitté bah c'est simple !

P.P : Vous la sentez toujours prêt de vous ?

J : Oui exactement. D'ailleurs j'ai jamais eu besoin de la remplacer. Voilà, maintenant, chacun fait ce qu'il veut hein c'est. Et je n'ai rien contre ceux qui se remarient et compagnie, hein du tout. C'est le choix de chacun hein !

P.P : Vous en tout cas vous n'avez jamais pu la remplacer...

J : Non du tout ça ne m'est jamais venu à l'idée, non. Bah peut-être que mes enfants font beaucoup aussi hein ! Qui ne m'ont jamais laissé tomber, qui sont toujours là, toujours là quoi. Disons que je suis le gars simple, ordinaire, puis voilà.

P.P : C'est ça. Justement, que votre famille soit encore proche, soudée, euh...ça permet encore de vous sentir proche de votre épouse ?

J : Comment ?

P.P : Le fait que votre famille soit encore soudée, vous voyez, est-ce ça vous permet de continuer à vous sentir proche de votre épouse ?

J : Bah oui parce-que...elle serait très heureuse si vous voulez de nous voir tous réunis comme ça ! Hein parce-qu'elle était assez sensible. Mais, oui mais, il est tout à fait certain qu'avec mes enfants, euh c'est sujet qu'on n'aborde jamais. C'est mon truc à moi ça. Hein eux ils pensent à leur mère sûrement, ils vont lui rendre visite au cimetière je sais bon, mais on en cause pas quoi ça c'est mon problème ça. C'est mon jardin secret. Voilà.

P.P : C'est important d'avoir son jardin secret.

J : Ah bah oui c'est sûr. Oué. Attention hein, pas que je veux me vanter je suis pas un saint, hein mais. Voilà moi je vous ai dit toute ma vie.

P.P : Parfois vous vous posez des questions sur votre vie ?

J : Non.

P.P : Vous ne regardez jamais en arrière ?

J : Non. Ce qui a été fait a été fait.

P.P : Et est-ce que euh, vous avez besoin, enfin pas besoin mais, par exemple avec votre famille, vos enfants, est-ce que ça compte pour vous de raconter, euh des choses de votre vie ?

J : Non.

P.P : Non vous êtes pas...

J : Non, non. Moi je ne veux pas les ennuyer avec, avec tout ça, ils ont leur vie eux ils ont assez de trucs comme ça. Hein je ne veux pas les encombrer avec autre chose.

P.P : Avec des récits de votre vie...

J : Du tout.

P.P : Et eux parfois dont en demande ou pas ?

J : Bah c'est-à-dire, euh il m'arrive parce-qu'on faisait assez quand même, euh avec mes oncles et tantes alors ça remonte quand même. Euh c'était du côté de mon père, qui étaient aussi c'étaient quatre enfants très liés, et ils se recevaient très souvent aussi donc, mes petits-enfants après, alors quelque fois je leur raconte des anecdotes quand il s'est passé, avec tel oncle et telle tante euh, marrante, mais autrement non euh...

P.P : C'est léger quoi.

J : C'est ça.

P.P : Est-ce que ça vous arrive de penser à la mort ?

J : La mort ? Non. Bah je sais que ça arrivera mais, bah le plus tard et puis voilà hein. Ah bah non, non, de ce côté-là ça ne me dérange pas du tout, demain je peux aller voir les morts et tout non, non, non la mort ne me fait pas peur, non. Non bah, ça doit arriver c'est la vie hein. C'est la vie et la mort et, non, non, du tout.

P.P : Pas quelque chose qui vous...

J : Du tout, ça ne vient jamais à l'idée.

P.P : Et, la dernière question que je voulais vous poser, c'est un peu à côté, euh, est-ce que alors, est-ce que vous aimez bien cultiver quelque chose, ça peut être euh, quelque chose comme un petit bout de jardin...

J : Ah bah j'adorais ça, ça me manque ça. Ah bah c'est encore hier j'en parlais avec un copain, alors je lui ai dit si j'avais mon petit bout de terrain comme maintenant, je pourrais commencer à piquer des laitues et compagnie, ah si j'ai toujours fait le jardin !

P.P : Vous aviez un jardin avant dans la maison ?

J : Bah, c'était surtout une pelouse que j'avais fait, et puis des fleurs tout autour. Mais j'avais un jardin ouvrier ailleurs, j'avais deux cent mètres carrés ailleurs où là je faisais mes légumes. Ah oui !

P.P : Et vous avez la possibilité ici ou pas ?

J : Ici non du tout. Je regrette bah oui hier je parlais avec un gars là, j'dis c'est dommage qu'on n'ait pas un petit bout là...

P.P : Oui une petite parcelle de jardin.

J : Oué. Moi j'en avais un morceau derrière la maison, c'était j'avais une pelouse puis toutes les fleurs autour. Hein j'ai pas voulu mais après j'avais un ouvrier, un deux cent mètres carrés que je cultivais, et je faisais mes légumes, et j'ai toujours aimé le jardin. C'est-à-dire chez mes parents, y'avait un très grand jardin alors euh, j'ai été habitué tout en étant, dès petit à travailler au jardin, et ça m'a toujours plu quoi. Bah de temps en temps ça me manque mais enfin...Bah euh je n'ai plus l'âge non plus de forcer à bêcher. Faut être sérieux !

P.P : D'accord. La cuisine c'est quelque chose que vous aimez bien faire ?

J : J'aime bien faire la cuisine. Bien-sûr ici je suis limité, hein, mais quand on recevait mes enfants avec mon épouse ben c'est bibi qui faisait la popote. J'ai toujours aimé ça, aussi bien les entrées que les desserts. Et les plats tout !

P.P : Et vous faisiez toujours les mêmes choses ou parfois vous inventiez ?

J : Ah non on variait hein ! Ah oui hein !

P.P : Je veux dire vous aviez vos recettes type ou parfois vous...

J : Ah oui bah oui, c'était toutes des recettes mais enfin j'en avais quand même pas mal, oui !

P.P : Et vous continuez quand même un peu pour vous ?

J : Bah non. Bah non.

P.P : Parce-que c'est, parce-que la cuisine c'est lié, est-ce que vous vous faites la cuisine à vous-même comme vous faites la cuisine pour les autres ?

J : Pareil.

P.P : Vous faites pareil. Alors pourquoi vous ne continuez pas ici ?

J : Pfou...Bah, c'est pas pareil que chez soi. Bon chez soi vous avez tout, bah ici j'ai un frigo j'ai aussi mais, euh, c'est pas pareil euh. Là à la maison je faisais ma popote, et ici euh...non, l'environnement puis, la chambre à côté, c'est pas une cuisine quoi.

P.P : Oui, oui, je vois ce que vous voulez dire. C'est pas une vraie cuisine séparée de...

J : Du tout. Je vois chez moi j'avais ma cuisine, voilà bien séparée, hein voyez, la salle à manger...Mais ça j'adorais faire la cuisine. Et je savais mijoter les bons petits plats. Voilà.

P.P : Alors c'était quoi votre spécialité ?

J : Comment ?

P.P : C'était quoi votre spécialité ?

J : Je faisais pas mal de choses. Aussi bien poulet au riesling qu'un bon cassoulet, ou bien, tous des choses comme ça.

P.P : Et ça vous aviez appris de qui la cuisine ?

J : Comment ?

P.P : Vous aviez appris de qui la cuisine ?

J : Bah ma mère était très bonne cuisinière, mais dès que j'ai été élevé tout petit à dix ans si vous voulez, euh l'école c'était le jeudi qu'on arrêtait à l'époque, au goûter je me faisais les crêpes, tout seul.

P.P : Oui, déjà oui.

J : Oui, j'avais déjà le goût.

P.P : De vous faire vous-même...

J : C'est ça, et ma mère me laissait me disait bon bah disait, tiens bah, ça lui plait, j'ai toujours aimé faire la cuisine. Maintenant je fais plus, ici, je suis seul ici, non c'est fini. Et ça, j'aimais ça. Cuisine et pâtisserie.

P.P : Et pâtisserie aussi. Vous êtes un gourmet ?

J : J'aime faire bonne chère mais pas...Non je suis pas difficile, on peut pas dire que je suis un gourmet, non. Je sais apprécier mais...

P.P : Mais après vous êtes ouvert à...

J : Ah oui, oui.

P.P : D'accord. Bon et est-ce que vous avez peut-être d'autres choses à dire sur le sujet ?

J : Non que voulez-vous que je dise ? Si y'a un truc qui me manque c'est mes oiseaux ! Voilà.

P.P : Vous aviez des oiseaux ?

J : Ah j'avais des oiseaux !

P.P : Des oiseaux en cage ?

J : Ah oui y'en avait une trentaine dans le garage.

P.P : Une trentaine d'oiseaux dans le garage !

J : Mais maintenant je peux le dire de toute façon étant donné que, on ne peut plus rien me faire, c'est j'avais pas le droit.

P.P : Ah bon ?

J : Parce-que c'étaient des oiseux du pays.

P.P : C'étaient des oiseaux du pays...

J : Du pays d'ici.

P.P : Ah on n'a pas le droit d'avoir...Il faut les laisser en liberté ?

J : Ah oui obligé. J'allais acheter ça en Belgique.

P.P : Et vous c'était, c'était, c'était vous qui les aviez, c'est vous qui les aviez pris ces oiseaux ?

J : Ah non, non, non, j'allais les acheter en Belgique !

P.P : Ah d'accord excusez-moi j'avais pas compris. Et c'était une passion ça ? C'était, ça vous venait d'où d'avoir des oiseaux ?

J : Ah bah j'ai toujours aimé, toujours aimé les oiseaux ! Et toujours l'oiseau du pays. Le canari tout ça, ça ne m'intéresse pas. C'étaient les chardonnerets, les tarins, 'fin tous les oiseaux du pays quoi, qui, ceux qui vivent en cage. C'est-à-dire les gros becs, parce-que les fins becs ça vit pas en cage. *Rires.*

P.P : Et ça, qu'est-ce que vous aimez chez les oiseaux ?

J : Hein ?

P.P : Qu'est-ce que vous aimez chez les oiseaux comme ça ?

J : Ah bah je sais pas c'est, leur compagnie, leur chant, parce-que y'en a qui sifflent très, très bien hein ! Ah oui j'étais au garage quelque fois j'étais à la porte du garage entrouverte, et je les entendais siffler mais alors, y'en a qui sifflent formidablement hein ! C'est pas comme le canari qui a un chant brouuuuuu, qui roule là ! Là c'est beaucoup plus varié, ah oui ! Oui c'était, là c'était mon dada les oiseaux.

P.P : Et y'en pas qui viennent un petit peu dans le jardin ?

J : Ah bah ici, non, mais le tout d'en mettre un, de la même race qui siffle, qui crie comme il faut, bah, il ramène les autres hein.

P.P : Et parfois vous les nourrissez les oiseaux ?

J : Comment ?

P.P : Vous les nourrissez les oiseaux ?

J : Ah non, non, non. Non j'ai jamais nourri les oiseaux. Jamais. C'est très mauvais.

P.P : Ah oui ?

J : Ah oui. Très mauvais parce-que, il faut qu'ils apprennent eux-mêmes à chercher la nourriture. Ah bah oui.

P.P : Mais les oiseaux en cage que vous aviez...

J : Ah oui, bah ceux-là obligatoirement !

P.P : Mais par contre faut pas donner...

J : Ah non, dehors jamais !

P.P : Oué. Il faut qu'ils puissent eux-mêmes trouver...

J : Exactement.

P.P : Hein je savais pas.

J : Si l'hiver, les (*nom d'oiseau incompréhensible*) restent l'hiver alors là on peut. Là ils trouvent un peu de réconfort avec ça, mais autrement non, ce n'est pas à conseiller.

P.P : D'accord.

J : Hein de même que jeter du pain tout ça c'est très mauvais, parce-qu'ils s'étouffent avec alors. Ah oui !

P.P : Vous vous y connaissez bien en...

J : Ah bah oui j'aimais ça. Oui mais enfin ça c'est... de l'autre côté ça n'a rien à voir avec, mais enfin si ça faisait partie de ma vie quand même.

P.P : Et c'est quelque chose que vous regrettez quand même ?

J : Ah oui quand même oui. Oui les oiseaux j'aimais ça. Bah et, faut dire aussi que, mon épouse faisait de l'asthme, donc les oiseaux c'était à déconseiller. Tout ce qui était plume et compagnie donc, y'en avait un ou deux au garage c'est tout quoi. Et malheureusement quand mon épouse est partie donc, j'ai dit tiens je vais compenser, ça compense pas, y'a rien qui peut compenser ! Mais j'ai augmenté au peu le nombre oiseaux. Je me suis rabattu un peu là-dessus. Voilà. Mais enfin, j'avais, j'ai toujours aimé, les oiseaux. Mais enfin voilà, c'est parti, les oiseaux c'est fini.

P.P : D'autres choses Mr Joyeux ? Vous vouliez me parler d'autre chose ?

J : Bah non, non. C'est à votre disposition si vous avez des questions à poser. Mais enfin je crois qu'on a fait le tour.

P.P : Oui on a fait un bon tour là. Bah écoutez merci.

J : Bah je vous en prie. C'est pas désagréable.

ENTRETIEN 9 : Lisette

Date de l'entretien : 14/05/2018

Lieu : EHPAD à U. (urbain)

Durée de l'entretien : 71 minutes

Caractéristiques de l'informateur : femme / 83 ans / veuve / établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (EHPAD)

Avant que l'enregistrement ne commence, j'ai exposé à Lisette la question de recherche : « comment concevez-vous le bien-être ? Vous pouvez me répondre à travers votre vécu personnel. » Je comptais la reposer au début de l'enregistrement mais c'est elle qui va mener le début de l'entretien.

Lisette : Et donc là je suis, euh, pas en forme du tout parce-que...

Pavlos Petit : Il vous est arrivé quelque chose ?

L : Oui. *(Elle se met à pleurer)* J'ai perdu mon mari...y'a trois mois.

P.P : Y'a trois mois !

L : Oui. Il était avec moi, on était... *(elle montre une photo à côté d'elle)*.

P.P : Il est sur la photo là.

L : Oui. On était arrivé ici, pour lui, parce-qu'il était très malade, puis 'fin...comment on s'appelle ça ? Les artères qui se bouchent...L'artérite...

P.P : Il avait de l'artérite.

L : Artérite oui. Et on ne pouvait pas l'opérer parce-que son cœur aurait pas supporté. Donc on est arrivé parce-que...moi je suis tombée, on vivait en appartement, ça allait très, très bien. Et puis moi je suis tombée sur l'arrière, en arrière je sais pas pourquoi, je saurai jamais. Et don j'ai été hospitalisé quinze jours, et je suis revenue pas en très bon état, euh...psychologiquement, intellectuellement.

P.P : Après l'hospitalisation et cette chute ?

L : Oui. Et bah un choc à la tête je suppose que, ça a du déplacé des choses hein. Donc euh, mes enfants ont dit « on peut plus les laisser à deux dans l'appartement ». Donc on nous a, moi j'en suis...On nous a, je dis ça mais, c'est ce que je pense, casés !

P.P : Vous avez eu l'impression d'être casés ici ?

L : On nous a casés en maison de retraite.

P.P : Et qui vous a casés ?

L : Mes enfants !

P.P : Vos enfants ?

L : On avait deux filles. Alors ce sont les enfants qui ont décidé. Parce-que c'était compliqué de nous remettre à deux en appartement. On avait un quatre-vingt-quinze mètres carrés, euh...mon mari il fallait s'occuper beaucoup il était en fauteuil en roulant, euh, fallait s'en occuper beaucoup. Bien-sûr on avait une infirmière, un kiné, qui venaient pour lui mais, les enfants ont eu peur que on soit à deux handicapés, comme ça tout seuls. Donc, moi je dis on nous a casés ici.

P.P : Et ça fait combien de temps ?

L : Bah deux ans et demi je pense ?

P.P : Deux ans et demi.

L : Oui, oui.

P.P : Je relis simplement...Vous, vous disiez, vous les avez encore vos filles parce-que vous avez parlé au passé ? Vous avez deux filles ?

L : Euh oui. Nous avons deux filles et...et donc euh...quand j'étais hospitalisé...J'avais une fille, une volage, qu'on ne voyait pas beaucoup. Elle était mariée avec un super gendre. Elle a eu deux enfants, et puis euh...Elle a, comment on dit...elle a volé de ses propres ailes, si bien que maintenant elle est au Maroc. On ne sait pas...elle a divorcé bien-sûr, elle a eu le divorce à ses torts. Et les deux enfants bah sont restés avec leur père, et viennent me voir, aucun problème, mon gendre vient me voir, ça se passe très, très bien. Et ma fille on n'a plus de nouvelles. Et les enfants, au début ils avaient des nouvelles de leur mère, mais maintenant...elle a coupé son téléphone, ils savent qu'elle est au Maroc mais c'est tout. Voilà, donc euh bon. Tout ça c'est dur aussi à encaisser hein. Donc euh. Et puis là, mon mari...Voilà.

P.P : C'était il y a trois mois ? C'était il y a trois mois ?

L : Mon mari ?

P.P : Oui.

L : Oui au mois de décembre...ça doit faire quatre maintenant.

P.P : Et vous étiez tous les deux...vous étiez tous les deux en fait ici, jusque-là ?

L : Oui. Lui il avait sa chambre à-côté. Il avait une chambre à-côté. Et alors, comme il était en fauteuil roulant, quand il était encore bien, l'après-midi il venait ici, et puis on mangeait ensemble, et puis après bon voilà. Il s'est, il s'est fort...Bah il était fort drogué pour la douleur alors je crois que...ça n'allait plus. Oui donc euh...Il inventait des choses, il voulait retourner à l'appartement, il disait « va chercher la voiture on va aller à l'appartement », il décarochait comme ça quoi.

P.P : Oui.

L : Oui.

P.P : Donc vous l'avez accompagné ?

L : Oui.

P.P : Dans des moments difficiles aussi.

L : Oui. Et ma fille, mon ex-gendre, mon autre fils son mari, les deux enfants là j'ai été très, et je suis encore très bien entourée. Oui. J'ai des anciens amis enfin des, de, un copain de, d'école de commerce de mon mari, on s'est connu les deux couples. Ils se sont mariés et son se fréquente, ils viennent aussi me voir. Donc euh, j'ai ma sœur qui me téléphone tous les jours parce-qu'elle est dans le Pas-de-Calais, et...bah sinon j'ai vu beaucoup de personnes que je n'avais pas vues à l'enterrement de mon mari mais sinon on est vite oubliée hein...quand on n'est plus dans l'action.

P.P : Vous avez l'impression d'être vite oubliée ?

L : Bah c'est aussi normal à mon âge hein. Qu'est-ce que vous voulez que je raconte moi j'ai pas de nouveauté ici. Donc...

P.P : Vous avez l'impression que c'est pour ça que vous êtes vite oubliée ?

L : Que ?

P.P : Que c'est pour ça que vous êtes oubliée ? Parce-que vous n'avez, pas de choses à raconter ?

L : Bah j'ai des choses à raconter. J'ai ma vie ! J'ai des bouquins, des voyages que j'ai alors, la nuit quand je dors pas, bah je fais mes voyages ! Alors ça tout va bien je repense à tous ces bons moments, et...Mais dans la journée heureusement j'ai la télé. Mais ici, y'a des animations euh...au ras des pâquerettes. Je me sens pas...pour aller chanter « petit quinquin », pour faire des recettes de pendant la guerre, des trucs comme ça...Donc je ne participe pas du tout aux animations. Donc...je vous dis je suis dans mes bouquins, mes souvenirs. A la télé je regarde bien parce-que y'a des ventes aux enchères tout ça, alors ça je regarde. Mais...et puis je ne peux pas ici, c'est des grabataires hein !

P.P : Vous avez l'impression de...

L : Je ne peux pas discuter avec les personnes comme moi, 'fin des personnes, je dis pas des clients...

P.P : Des résidents ?

L : Des résidents ! Y'avait un monsieur en face il était très, très bien, mais il est pas resté longtemps, il est resté deux mois, il s'est pas habitué du tout, et il est reparti à Paris, il vit tout seul à Paris. Mais alors il venait tous les jours ici. Je passais un bon moment avec lui il me racontait...quatre-vingt-treize ans il avait ! Et il était intéressant, on parlait des tas de choses, il a été euh, ingénieur et, en électronique, et c'est lui, il a quatre-vingt-treize ans hein, il faisait partie de ceux qui avaient installé la téléphonie. Donc, alors on parlait...

P.P : Passionnant.

L : Oui. Il faisait des tas de choses. Il voyageait pas lui. Et, donc on discutait, les guerres, les...Alors là on avait fait la guerre quarante, et puis à la fin on était à la guerre quatorze-dix huit ! Alors je dis : « écouter, alors là j'ai pas connu hein ! ». *Rires.*

P.P : Ça c'est quelque chose que vous aimez, pouvoir raconter vos souvenirs ?

L : Bah...Non pas en parlez, non parce-que ça...ça n'intéresse pas les gens. Mais, euh, entendre parler comme ça quelqu'un, il était très collectionneur, alors il collectionnait tout ce qui était facture, d'anciens temps, des écrits d'anciens temps et tout ça, alors il s'est ennuyé parce-qu'ici y'avait rien. Alors il est retourné à Paris, et puis y'avait une sœur qui était par ici, c'est pour ça qu'il était venu ici, elle l'avait fait venir mais, sa sœur est fort inquiète parce-que, y'a des cartons en hauteur, avec tous ses documents et tout ça, et il monte à l'échelle, pour aller pour aller chercher ses cartons. Alors elle est fort inquiète. Mais enfin c'était quelqu'un de très, très intéressant, mais je l'ai eu trois mois, donc euh...

P.P : Et là vous n'avez plus trouver d'autres personnes avec qui échanger ?

L : Non, non, non. J'ai dit les animations ça ne m'intéresse pas, ici à l'étage, y'a personne, on m'a dit que y'avait une dame qu'on allait me présenter, mais bon, qu'est-ce que vous voulez, ma vie ne l'intéresse pas et la sienne elle ne m'intéresse pas.

P.P : Comment vous le savez ?

L : Bah...Rires. Par rapport à moi. Si elle me raconte sa vie je m'en fous !

P.P : Alors qu'est-ce que vous auriez envie de partager avec quelqu'un que vous rencontrez, aujourd'hui ?

L : Bah, c'est comme ça, c'est comme avec les amis qui viennent euh...je dis toujours nous encore ! Qui viennent me voir, euh...Bah une vie de partage, tout ce qu'on a partagé, hein c'est ça ? On a fait beaucoup de voyages, donc, parler de mes voyages, mais bon...Ecouter aussi parce-que des personnes peuvent dire des choses intéressantes, mais moi les, les menus de la guerre...Oh non c'est pas possible des trucs comme ça.

P.P : Les activités qui sont proposées là oui...

L : Oh non c'est au ras des pâquerettes hein.

P.P : Qu'est-ce que vous aimeriez vous par exemple ? Comme activités ?

L : Je ne sais pas. Exactement je ne sais pas. A ce niveau ici, faut que ça intéresse tout le monde alors, je vois vraiment pas ce qui peut intéresser, je vous dis ils ont voulu parler de faire des menus, qu'est-ce qu'on faisait comme menu tout ça, même Y. avait dit qu'on ferait de la préparation, 'fin ça ne s'est jamais fait, parce-que y'a une cuisine, y'a un réfrigérateur, une cuisinière, mais y'a pas d'ustensiles. Alors on peut pas faire ! Alors ces dames elles racontaient les menus pendant la guerre, et alors, je l'ai pas dit ça ?

P.P : Oui c'est ce que, oui, oui.

L : Mais que donc pendant la guerre, comme y'avait pas de pomme de terre, on faisait des topinambours...moi j'ai pas connu ça hein ! Quand même j'ai pas connu ça. Donc, et puis c'était tous des trucs comme ça alors ça ne m'intéresse pas hein...Hein ça ne m'intéresse du tout. Non c'est vraiment au ras des pâquerettes ici hein. Ah oui.

P.P : Ça a été difficile quand, donc la venue ici, de quitter votre maison ?

L : Bah on a quitté notre appartement. Au début, on avait une maison avant, euh, à H., on avait une grande maison à H., et quand mon mari euh, a eu son, il s'est fracturé la hanche, la comment on dit...

P.P : Le col du fémur...

L : Le col du fémur, c'est mieux. Donc euh, il s'est fracturé deux fois, il est retombé alors il était cassé deux fois donc là il était en fauteuil roulant. Dans une maison il fallait, à l'étage, les chambres étaient à l'étage, donc on a dû prendre un appartement. Donc on a vendu à H. et on a acheté un appartement à O., qui était magnifique, magnifique sur l'hippodrome de O.. Alors c'était, on avait une grande terrasse, et il y avait des courses de chevaux, il y avait les balades à poney des enfants, y'avait un terrain, oui y'avait un golf, tout ça c'était passionnant ! Et puis...j'ai fait cette chute et puis voilà.

P.P : Vous avez l'impression que tout s'est dégringolé après la chute ?

L : Bah oui parce-que mes enfants n'ont plus osé nous laisser à deux dans l'appartement.

P.P : Ils ont eu peur ?

L : Ils ont eu peur pour nous. Oui bien-sûr c'est pour nous préserver hein.

P.P : Et vous vous aviez votre mot à dire ?

L : Bah, on n'a pas tellement demandé mon avis. Non. Et bon. Toute façon, alors y'a un gros, gros problème, c'est que...euh, quand je suis tombée, qu'on m'a, je suis retournée à l'appartement, mes enfants ont voulu s'occuper de moi, donc ils nous ont placés ici, et ma fille aînée, qui est revenue du Maroc, s'est installée dans mon appartement. Dans notre appartement. Parce-que comme elle venait du Maroc elle s'est installée là. Ça a duré, je sais pas, quatre mois, cinq mois. Oh c'était merveilleux. Merveilleux ! Elle venait toujours nous voir, elle rapportait des friandises, même un jour c'était à la fin de l'année ou quelque chose, elle a rapporté des huîtres, du champagne, oh, c'était merveilleux ! Mais pendant ce temps-là, elle vivait dans notre appartement, et elle vivait bien. Parce-que moi j'ai pas fait attention, jamais vu les carnets de chèques, les cartes bancaires, j'ai rien ici, on n'a pas de courrier, on n'a rien ! Donc euh c'est...Mais mon autre fille a vu ça, aussi mon gendre, ont vu ça, donc ils nous ont placés en...en curatelle.

P.P : Parce-que euh...

L : Parce-qu'elle a vidé le compte !

P.P : Votre compte ?

L : Ah bien-sûr c'était avec notre compte ! Parce-que vous pensez, un enfant, que vous allez pas contrôler vos papiers, toute façon tout était là-bas, c'était un accident, quand je suis arrivée ici j'avais rien ! J'ai encore ma carte d'identité c'est tout ! Donc elle, elle a pris la carte bleue, les carnets de chèques, et bah voilà, donc ça y'allait ! Donc voilà. Donc, mon autre fille, et ma sœur, dans le Pas-de-Calais, on leur a conseillées, pour nous protégés, de nous mettre euh...en curatelle. Alors là, c'est la catastrophe, la catastrophe !

P.P : Pourquoi ?

L : Parce-que, ma fille nous a pillés, et la curatelle ici, ça prend le reste. Parce-que je n'ai pas le droit, l'appartement est en vente, personne s'en occupe, et j'ai pas le droit de mettre quelqu'un, euh...j'ai pas le droit, rien ! Euh...ils prennent l'argent pour la pension. C'est eux qui...les papiers je ne vois rien ! Rien, rien, rien ! Donc l'argent de poche bah c'est ma fille qui fait mes petites courses pour les soins de beauté, pour euh...

P.P : Pour vous.

L : Pour moi, c'était pour nous, maintenant c'est pour moi. C'est elle qui paie tout.

P.P : Et vous ça, vous êtes d'accord avec ça ?

L : Ah non bien-sûr que non ! Alors on a une dame qui s'occupe de nous, et là j'ai, on a fait une lettre pour changer de, comment on appelle ça, la personne qui est responsable auprès de l'association, elle est entre nous et l'association en fait. C'est un vol manifeste ! J'ai lu un article dans le journal, et y'a eu une émission télé, c'est un vol manifeste ! Alors j'ai été volé par ma fille et maintenant je suis volé par ce truc-là donc euh, donc c'est vraiment alors, on a eu une belle vie, mon Dieu qu'on a eu une belle vie ! On a travaillé mais on a eu une belle vie, mais alors la fin...C'est très, très, très dur. Voilà, donc voilà. Moi j'attends...

P.P : Quand vous dites c'est dur, y'a plusieurs choses j'entends donc euh, y'a le fait que, y'a le fait que vous avez quitté votre domicile, que vous êtes venu ici, que c'était pas forcément de votre gré, c'était pas de votre gré même.

L : Non mais...

P.P : Y'a eu les rapports avec votre fille...

L : Je le comprenais par rapport à mon mari, parce-qu'il avait besoin de beaucoup de soins, hein, mais lui il en souffrait aussi hein.

P.P : D'être ici ?

L : Oh oui, oh oui, il en souffrait aussi. Mais moi j'étais embêtée parce-que c'était à cause de moi, parce-que c'est moi qui suis tombée, qui n'était plus à la hauteur pour m'occuper de lui. Même avec des aides. Bien-sûr que j'ai récupéré, bien-sûr que maintenant ça irait ! Mais quand j'ai eu ce traumatisme euh, j'étais pas capable. Donc là, je me suis sentie fautive, je me sens encore fautive. Et, mon mari a beaucoup souffert de la trahison de notre fille. Oh oui, parce-qu'on a eu deux filles difficilement, donc euh, ses enfants c'étaient...et il a bien dû constaté que...qu'elle nous spoliait donc...Il en a beaucoup souffert.

P.P : Et votre autre fille ?

L : Comment ?

P.P : Ça se passe bien avec votre autre fille ?

L : Oh oui, oui, très, très bien. Son mari aussi, euh...Ils ont deux enfants mais quinze ans et dix ans. Tandis que mon autre fille c'est vingt-deux et vingt. Et eux viennent, sont, sont très, oui, ah oui, ils ne voient plus leur mère, ils ne comprennent, oh non, non, non elle est partie, elle est partie. Elle devait payer la pension alimentaire de son mari puisqu'elle a eu le divorce à ses torts. Elle n'a jamais payé. Et mon gendre, ex-gendre, il s'occupe de ses enfants, ses enfants sont chez lui, oh oui, oui, oui. Euh, sa fille elle veut, en école pour être soignante puéricultrice pour enfants plutôt handicapé. Et mon petit-fils il veut être gendarme. Il a voulu être avocat, Rires, il est marrant ! Il a voulu être avocat alors il a fait une année de préparation, mais...il a été dégoûté complètement, il allait à la fac, et on leur a parlé de la fondation d'avocat quoi, comment c'était au début, euh, alors il dit « moi je veux être avocat maintenant hein ! Et pas n'importe-quel avocat ! » Rires. Alors il a été

dégoûté. Il paraît que y'a beaucoup de, 'fin, à la fac paraît que la salle c'était plein à la première année, et à la fin, tout le monde était dégoûté, parce-qu'ils reprennent au début quoi, alors les jeunes...

P.P : Et en parlant de vos petits-enfants qui viennent, est-ce que euh, les liens que vous entretenez avec eux, la transmission que vous pouvez leur apporter, est-ce que ça c'est des choses qui comptent pour vous ?

L : Qui comptent pour moi ?

P.P : Oui.

L : Bah oui ! Mais, oui...

P.P : Comment vous envisagez la transmission avec votre fille qui reste, avec vos petits-enfants ?

L : Bah moi, je les voie, je les aime, euh...Ils sont contents quand ils viennent mais je ne peux pas les gâter. Je ne peux pas ! Ça va être l'anniversaire de ma petite-fille qui va avoir ses quinze ans là. Et bah...je peux rien...'fin j'ai donné beaucoup de bijoux que j'avais. Mais maintenant par exemple c'est son anniversaire, je peux rien lui donner, donc euh...

P.P : De ce fait que y'a la curatelle ?

L : Oui. Je n'ai pas d'argent ! Ils ont tout bloqué ! Tout est bloqué. On peut boire un café en bas, bon, des trucs comme ça, euh, qu'est-ce qu'il y a d'autre encore qu'on peut faire ici ?

P.P : Est-ce que, pour en revenir à, est-ce que la transmission elle est, est-ce qu'elle est seulement matérielle la transmission ? Avec...

L : Avec mes petits-enfants ? Ah bah non parce-que, je suis leurs études, ils me racontent leurs copains. Maintenant les grands, le grand il a une copine. Et, ma fille là, c'est tout nouveau, ma petite-fille elle a un copain.

P.P : Vous suivez ça ?

L : Ah bah ils me racontent oui hein. Alors mon petit-fils, il est venu avec J., il m'a présenté J., et alors lui, oui je crois qu'il va s'installer à mon avis vite ! Rires. Tandis que l'autre sa fille c'est, ma petite-fille c'est plus nouveau, enfin c'est merveilleux hein, oui. Et les autres ils sont plus petits hein, donc euh...on parle pas encore de ça. Euh...Oui non elle va passer son brevet donc euh. Et l'autre il est encore petit. Oui mais bon. Euh...mon gendre qui me reste, enfin l'autre, R., il peut pas s'occuper de mes affaires, puisque il est divorcé, hein donc il peut pas s'occuper. Et mon autre gendre qui est là, il en a marre parce-que on peut rien faire.

P.P : Il aimerait bien vous aider, mais...

L : Bah oui, il m'aide. Euh...je le dis parce-que...mais c'est trop, on peut pas. Faut attendre des permissions, on a beau demander-ci, 'fin là c'est une catastrophe, une catastrophe ! Alors il est un peu aussi déçu hein. Oh oui. Alors si on demande quelque-chose, il faut demander d'abord à, comment elle s'appelle, c'était madame Y., et madame Y. elle doit demander au président, si bien que faut un an avant d'avoir une réponse. Alors on est dégoûté hein ! Alors bon je dis c'est la situation comme ça, c'est la situation comme ça ! C'est...on peut pas lutter. On peut pas lutter. Alors...

P.P : Dans cette situation où vous êtes bloquée financièrement, 'fin dans...

L : Oui !

P.P : Quelle impression ça vous laisse ?

L : Ça me laisse ?

P.P : Ça vous laisse quoi comme impression ça ?

L : De mal finir, hein. On a vraiment eu une belle vie, on a voyagé, on a tout fait, les vacances dans le midi, tout...très super bien avec mes filles, tout, et...et voilà, avec l'âge, bah ça se dégrade, c'est physique au fond.

P.P : C'est-à-dire ? C'est physique cette dégradation ?

L : Bah au départ c'est physique, hein, donc euh, après mon mari s'est dégradé psychologiquement parce-que il souffrait tellement, il était tellement drogué, puis c'est sa fille, il a su ce que sa fille a fait, et on lui pas tout dit, mais donc euh, il était...Et alors tous ces évènements pour moi euh...bah c'est pas, c'est aussi déstabilisant. Et donc ici y'a rien qui peut me redonner goût à, à faire quelque chose quoi. Donc euh...mais enfin je me dis que, à mon âge, j'irai rejoindre mon mari...

P.P : Vous disiez que, parfois vous vous plongiez dans vos souvenirs ?

L : Oui.

P.P : Et c'est quelque chose que vous faites souvent ?

L : Je dors très mal alors c'est souvent la nuit. Oui. Et puis...

P.P : Vous dormez mal pourquoi ?

L : Y'a longtemps que je dors mal. Je dors mal depuis longtemps parce-que, si je vous raconte ma vie...incroyable. Y'a de nombreuses années, mes enfants étaient petits et on habitait encore à H. La nuit, une nuit, mon mari a été très agité. Il, il, très, très agité, euh, il parlait, donc on a mal dormi. Et le matin, c'était lui qui se réveillait le premier, qui conduisait les enfants à l'école, c'était lui le premier. Après il allait ouvrir notre entreprise, et, là ce matin-là il dormait. Alors je dis bah je vais laisser dormir, il a mal dormi cette nuit je vais le laisser dormir. Donc je l'ai laissé dormir. Je suis allé ouvrir, et...Et puis dans la matinée j'ai appelé ma fille, je crois que ça devait être un mercredi ou un jeudi, 'fin je sais plus, elle n'avait pas classe. Donc y'avait une de mes filles qui était à la maison, alors je lui téléphone et je lui dis « comment ça va papa ? ». Bah elle dit « ça va, il a pris sa douche... », mais, elle dit « il parle bizarre ». Alors, bah je dis « qu'est-ce qu'il dit ? », « Bah, je sais pas mais je comprends pas ce qu'il dit ». Bon alors je lui dis bah, on était, notre médecin traitant était pas loin j'dis « va voir le docteur Z. ». Donc elle est allée le chercher, il parait à Paris. Alors je lui dis « il faut appeler un médecin », et donc, je sais plus, y'a un médecin qui est venu, et après ils ont appelé le SAMU, alors moi j'ai sus ça, je suis revenu tout de suite, et donc euh...ce qu'il a fait, cette nuit-là, c'est un AVC. Et, moi je n'y connaissais rien, je le, m'en suis pas rendu compte. Depuis ce temps-là, je ne dors plus ! Parce-que je me suis senti responsable, parce-que j'ai pas vu ce qu'il se passait. Voilà.

P.P : C'était quand ça ?

L : Oh ! ...Les enfants étaient petites...

P.P : Ah oui, c'était y'a longtemps !

L : Ah oui ! Oui, oui, oui ! On habitait H. dans notre maison, c'est mon mari qui conduisait les enfants à l'école, ils étaient en école...primaire hein, donc c'est y'a très longtemps hein. Donc j'ai toujours eu un cachet pour dormir. Depuis ce temps-là. Alors ici j'ai eu du mal de l'avoir. Et donc c'est l'infirmière de nuit qui me le donne, elle a pas toujours d'heure, alors bon. Et malgré tout j'ai beau prendre ça, ah je sais pas, je me réveille à quatre, cinq heures, je me rendors à six heures enfin, je dors quand même très mal. Parce-que c'est pas très fort ces cachets-là.

P.P : Alors qu'avant vous dormiez bien, avant cet épisode-là ?

L : Oui, oui. Et même après avec un cachet je dormais bien. Mais ici non, avec tous ces problèmes. Je dors mal.

P.P : Vous disiez que vous aimez lire, vous aimez lire ? Vous disiez que vous aimiez bien avoir des lectures ?

L : Bah on peut en avoir des lectures, alors j'ai des bouquins, enfin des magazines illustrés, mais...depuis que je suis ici, je ne prends plus vraiment un livre, hein. Donc c'est la télé.

P.P : C'est la télé. Et vous aimez bien ?

L : Oh bah on a que ça à faire. Qu'est-ce que vous voulez, moi je vous dis je ne peux pas aller discuter avec quelqu'un, les soignantes elles sont toujours pressées, euh...donc on peut pas discuter, et donc là bah je regarde les ventes aux enchères, euh...les discussions politiques, oui, ça je m'occupe comme ça. Qu'est-ce que y'a aussi...je ne sais plus comment il s'appelle, qui parle de voyages, de jardins, alors je sélectionne tout ça. Hein.

P.P : Vos émissions fétiches.

L : Oui. Et alors là c'est le mariage de William !

P.P : Ah ! Vous suivez ça alors ?

L : Bah on est obligé ! Dans le journal ils en parlent, le soir ils en parlent alors on est obligé hein ! Bon, on se dit que vraiment l'aristocratie maintenant, ils acceptent tout hein, c'est vrai ! Quand je pense que elle est divorcée, c'est fou ! Et nous, de notre temps quand on, on se mariait, on devait être vierge ! Hein, c'était comme ça hein. Tout ça ça a changé hein. Maintenant, quand je vois maintenant les enfants, bah la copine elle vient dormir, ou le copain il vient dormir chez la copine, ou la copine elle vient dormir chez le copain hein ! Ça je dis, c'était le vieux temps hein. *Rires*. Alors je ris de moi !

P.P : C'est vrai ?

L : Oui parce-que je dis j'ai des réactions de vieilles ! Comme, alors je me souviens, je me dis tiens ma grand-mère elle disait ça aussi ! *Rires*.

P.P : Ah vous vous souvenez de ça ?

L : Mes grands-parents oh oui ! Oui parce-que, euh mon père était à la guerre, et ma mère est retournée vivre chez ses parents, avec ses deux filles, et quand mon père rentré il en a fait une troisième. *Rires*. Mais, oh oui, oui, oui, je me souviens de tout ça ! M'enfin, là la nuit je repense pas à ça. Faut pas exagérer c'est trop vieux ! *Rires*. C'est trop vieux.

P.P : Dans quels souvenirs vous vous replongez ?

L : Dans ?

P.P : Dans quels souvenirs vous vous replongez ? Des souvenirs de votre vie, de votre...ça peut être euh, vous disiez les voyages ?

L : Oui, oh oui, oui, oui. Alors à l'époque...*Rires*...Je dis toujours maintenant ça...A l'époque, je pense que vous n'avez pas connu, existait le club Méditerranée.

P.P : Oui, oui. Le club Méditerranée oui.

L : Le club Méditerranée. Alors on était, on a eu des enfants tard, donc au début on allait toujours en vacances au club Méditerranée, dans les paillottes, hein, été comme hiver on allait là ! Donc on est allé, on a fait beaucoup de villages, en Turquie, en Grèce, euh...tous les villages. L'été et l'hiver. L'hiver on allait à Val Thorens, on allait...fin là je vais pas creuser tout ça. Mais...donc mes, après avec les enfants on a été plus calmes. Donc on avait un appartement, ma belle-mère avait un appartement au Touquet, donc les week-ends on allait au Touquet. Alors l'été, on louait euh...à Megève, avec les enfants. Et puis une année on a eu de la pluie à Megève, donc on est parti dans le midi et on a acheté un appartement, ça s'appelait à l'époque « temps partagé ». On avait un mois à Saint-Tropez, dans une résidence où on achetait comme ça un mois ou quinze jours ou, donc on est allé beaucoup là, donc là, bon, c'était la belle vie hein. Et...alors après euh...on s'est retrouvé à deux, et donc on a beaucoup voyagé aussi, on est allé deux fois aux Etats-Unis, à New-York, je dis les Etats-Unis mais c'est seulement à New-York. On est allé au Maroc plusieurs fois aussi, euh...

P.P : Vous avez bien voyagé.

L : Je vous dis, une belle vie.

P.P : Quand vous repensez à votre vie c'était une belle vie ?

L : Oui. C'était une belle vie oui. Mon mari était, charmant, toujours courageux, souriant, euh...Oui, toujours. On a jamais eu de problèmes, non. On a eu un problème pour avoir des enfants. Mais, après non...

P.P : Vous avez fini par avoir deux filles...

L : Oui, euh...Oui.

P.P : Ça a été difficile de les avoir ?

L : Ce sont des filles adoptées.

P.P : Ah d'accord !

L : Oui. Parce-que j'avais un problème de nidation. Donc j'avais beau, j'étais enceinte, eu bout de trois mois, l'utérus ne se développait pas. Et à l'époque hein, c'était, on soignait moins que maintenant. Maintenant avec une insémination et tout ça, ça aurait pu se faire, mais à l'époque non. Non. Donc voilà. Une vie chargée.

P.P : Oui.

L : Voyez, y'a de quoi raconter hein !

P.P : Et oui.

L : Donc c'est pour ça que...

P.P : Et vous aimeriez, vous aimeriez avoir un...trouver un interlocuteur avec qui parler de ça ? Ou vous, ou...

L : Maintenant non.

P.P : Maintenant non ? Vous vous êtes un petit peu...

L : Renfermée sur moi, oui.

P.P : Depuis le décès votre mari ? Ou...

L : Oui, oui. C'est vrai. Oui. Enfin depuis qu'il est malade.

P.P : Depuis qu'il est malade.

L : Oui. Parce-que, il était très réservé aussi, il voulait pas se plaindre, hein, donc...c'est, mais depuis alors là, la coquille s'est refermée. *Silence*. Mais là, vous voyez, j'arrive à en parler.

P.P : Oui.

L : Parce-qu'on m'écoute hein !

P.P : Vous disiez que parfois y'a des amis qui viennent vous voir, je crois des amis de l'école de commerce, si je me souviens bien...

L : Ah non, non, non ils se sont connus au collège les hommes ! Ils se sont connus au collège.

P.P : Ce sont aussi vos amis ?

Le téléphone sonne.

L : Ah ça doit être ma sœur. Non je refus, je ne sais pas ce que c'est. Depuis quelques jours appel manqué tout ça, c'est une zéro neuf je sais pas quoi, donc non, je refus ça, paraît que c'est taxé ?

P.P : Ah y'a des...

L : Oui. C'est ma fille qui m'a dit ça. Donc voilà.

P.P : Oui donc, ce que je voulais savoir, vous avez gardé des amitiés, anciennes ?

L : Bah là, euh oui. Ils viennent me voir. On a un couple d'amis aussi, T. et sa femme, euh, ils sont pas loin, ils étaient à G., ils habitaient près de chez nous. C'est des mais très, très anciens. Mais quand ils sont là, ils habitent G., mais ils sont quelque chose dans le midi, alors tout l'hiver ils sont dans le midi. Et puis donc, mais quand ils sont là ils viennent me voir. Mais...donc j'ai ces mis-là, j'ai ma fille, j'ai les petits-enfants, mon gendre mais enfin il vient pas souvent, et...bah des amis, on me téléphone, là c'est l'anniversaire de ma nièce, donc je l'ai appelé, elle m'a dit « je vais venir Tati, je vais venir Tati ! ». Enfin, on peut pas dire qu'ils se précipitent, ils étaient tous là aux funérailles mais, sinon...Hein, bon. C'est pas marrant non plus de venir ici. Donc euh.

P.P : Est-ce que vous vous êtes fait des...de nouveaux amis. Disons, vous voyez, est-ce que avec l'âge, vous vous êtes fait aussi de nouveaux amis, de nouvelles amitiés ? Ou pas ?

L : Non. On a gardé nos amis, les anciens amis. Là, depuis qu'on était à G., on était bien avec madame S. qui habitait à l'étage, on était bien avec monsieur V., euh...c'est les cafés « Nunu », monsieur V., les cafés « Nunu », l'usine oui. Euh madame S., c'était les tricots euh...y'avait aussi un Professeur, une Prof ! Comment on dit ? Un Professeur mais c'était une femme. Oui. Euh...

P.P : Est-ce que c'est plus difficile de se, de lier amitié avec l'âge ou pas, ou ça peut...

L : Bah oui je crois que ça doit être plus difficile, parce-que...Moi, quelqu'un vient me raconter sa vie ça ne m'intéresse pas beaucoup, et moi je vais pas lui raconter ma vie, parce-que ça ne va pas l'intéresser. C'est les choses actuelles qui sont intéressantes, ce que l'on fait, hein mais, ce qu'on a fait ça n'intéresse personne, et moi, c'est pareil, les gens qui me racontent...

P.P : Pourtant cet homme-là, cet ingénieur, c'était intéressant ce qu'il vous avait raconté ?

L : Ah oui, ah oui.

P.P : Donc ça existe quand même, des rencontres.

L : Oui, oui. Enfin, à nos âges...*Rires*. Hein, mais, y'avait quand même, enfin c'est lui qui parlait beaucoup plus que moi, oh oui. Lui il était, ça c'était un célibataire, un vieux garçon, qui a pas eu d'enfants, alors...Non, moi j'aimais bien, il me racontait ses histoires. Alors je vous l'ai dit déjà, on a parlé de la guerre tout ça, mais là à la fin on parlait de la guerre quatorze dix-huit, alors, j'ai dit là non je connaissais pas. *Rires*.

P.P : C'était trop loin.

L : Oui c'était trop loin. Mais bon, non. Mais je n'ai pas le besoin de faire des rencontres. Hein d'élargir, je vis, repliée sur moi-même maintenant. Oui.

P.P : Sur vos souvenirs ?

L : Sur mes souvenirs oui. Oui. Alors, bon, ce qu'il y a c'est que depuis ma chute, j'ai...c'est venu petit à petit, j'ai du mal à marcher, j'ai peur de perdre l'équilibre. Alors ici y'a une ergothérapeute...

P.P : Une kiné ? Ou une...

L : On dit plus kiné nulle part ! Ah oui, donc elle me fait marcher, elle me fait marcher dans les barres, elle me jette des ballons des trucs comme ça, et, avec elle, et je suis devant elle, personne me tient, je marche ! Les couloirs et tout ça. Mais dès que je dois bouger moi, toute seule, je prends, on m'a donné cet instrument (*montrant son déambulateur*), comme ça...par exemple, je vais, je suis allé chez ma fille dimanche, et bah pour faire le couloir et descendre, traverser parce-que on peut se garer juste en face, euh bah là je prends mon déambulateur. Alors mon gendre il le plie dans le coffre et puis c'est tout, j'en ai plus besoins chez lui !

P.P : C'est pour vous, une assurance ?

L : Tellement j'ai peur de tomber. Quand on est tombé, et il paraît que c'est le problème des personnes âgées ça, la peur de tomber. Mais en plus moi je suis tombée. Alors euh...oui.

P.P : Est-ce que, alors c'est une question, est-ce que y'a quelque chose que vous cultivez encore, ça peut être, euh, vous-même, votre esprit, euh, ça peut être pratiquer quelque chose de manuel que vous aimez faire, est-ce que y'a quelque chose comme ça que vous aimez continuer de cultiver ?

L : Bah non je ne crois pas, non. Ici, quand...c'est pas de la culture, quand je dois recoudre un bouton, quand je dois faire des bricolages comme ça hein, mais...là il faut que je me coupe les ongles, mais c'est pas du bricolage, je m'entretiens dirons-nous. Mais...quand je vais chez ma fille, j'aide quand même parce-que j'épluche la salade, je fais les tomates, je fais des trucs comme ça, hein. Mais...sinon je vois ce que je pourrais faire, je suis pas capable, je ne suis plus capable. Donc sinon au point de vue santé, j'ai un pacemaker, c'est tout. J'ai eu un gros problème à l'épaule parce-que, j'ai été agressé dans la rue. Pour mon sac à main. J'ai eu beau le retenir, il est parti quand même. Quand on habitait à H., c'est vieux. Et après je ne sais pas j'ai une cicatrice au pied, et, bah je ne me souviens plus du tout ce que c'est ! *Rires*.

P.P : C'est bien, c'est bien ! Ça a bien guéri !

L : Oh oui parce-que j'ai été, en Dujarrier pendant longtemps là, euh, c'était pas facile, et puis forcément c'est toujours le bras droit quand c'est comme ça ! Quand on est droitier en plus. Mais, sinon la santé, je n'ai pas de gros problèmes, non. C'est mécanique, et puis maintenant quand même, je dois noter tout sur mon agenda. Parce-que autrement, j'ai des trous de mémoire. C'est-à-dire que, on ne la fait plus travailler non plus. Hein ! Donc euh...je crois que ça doit pas être bon ça. Mais donc je note tout, mes rendez-vous...je note tout.

P.P : Est-ce qu'il y a d'autres choses dont vous voulez me parler dans votre conception du bien-être ? Est-ce que y'a d'autres choses que...

L : Bah c'est-à-dire que, moi je réponds à vos questions, mais au fond...formuler une demande toute façon c'est pas réalisable alors euh...

P.P : Pour vous ce serait ça, le bien-être, ce serait accéder à une demande ? A votre demande ?

L : Oh bah oui !

P.P : Et qu'est-ce que ce serait votre demande ?

L : Quitter ici ! Moi je voudrais euh...parce-que ça je peux pas retourner à mon appartement ça c'est pas possible, aller en foyer logement. On m'a dit que c'était bien. Au moins je suis...chez moi, plus grand qu'ici, euh bah les enfants, c'est, les petits-enfants, ça serait plus gai qu'ici, hein. Et moi j'ai mon gendre O. qui, est bien gentil, mais il a horreur des hôpitaux ! Alors ici c'est un hôpital, donc euh...Ils viennent mais contraint, il est pas décontracté. Heureusement sa femme elle vient plus, ça va bien quoi. Et elle me rapporte tout ce qui me manque et tout ça. Euh...mais c'est vrai, elles le savent d'ailleurs que je voudrais quitter. Mais euh...bah voilà il faut l'autorisation, de la curatelle, voilà, je suis tenu comme ça.

P.P : Qu'est-ce que vous espérez retrouver dans le foyer logement ?

L : Ben, mon indépendance. Beaucoup mon indépendance.

P.P : Et votre indépendance, concrètement qu'est-ce que c'est ? Concrètement, dans la vie de tous les jours ça voudrait dire quoi ? Ou, c'est plutôt un sentiment, un sentiment d'indépendance ou est-ce que, ça a des répercussions concrètes cette indépendance ?

L : Bah ça les deux ! Parce-que je, à H., j'étais allé voir une amie, qui était dans un, c'était un foyer logement, c'était une ancienne petite clinique, qui avait été transformée en foyer logement. Je pense que c'était avenue de l'hippodrome. Et, oui je crois. Et donc euh, et y'avait on traverse la rue, y'a des magasins. Alors, je trouvais que c'était bien. Si je pouvais faire ça. Aller acheter mes légumes, mes fruits, euh, si y'a...

P.P : Vous faire la cuisine ?

L : Oui bien sûr, oui, oui ! Je ferais pas trucs énormes mais enfin !

P.P : Mais au moins vous pourriez vous faire votre...parce-qu'ici vous n'avez pas de cuisine ?

L : Non là y'a la salle de bain, ça c'est les toilettes salle de bain.

P.P : Vous aimeriez reprendre ça, cette vie-là ?

L : Bah oui, oui. Une vie active au moins...Je vous dis parce-qu'ici en dehors de ça, on s'embête, on s'ennuie, oui, je dirais même plus ! *Rires.*

P.P : Bah c'est pas impossible que vous puissiez aller dans un foyer logement ?

L : Non. Non, non, non elles le savent.

P.P : Mais faut débloquer cette situation.

L : Voilà, voilà. Mais elles le savent. On a fait une lettre d'ailleurs que j'ai demandé à la dame en bas de faire une lettre. Parce-que faut passer comme ça. *Déplie la lettre et me la tend.*

P.P : Voilà, une demande de changement de curateur.

L : Oui.

P.P : D'accord oui, oui, oui je vois. Bon bah c'est une lettre claire au moins.

L : Bah oui je l'ai fait avec l'assistante sociale d'ici.

P.P : C'est bien.

L : Oui mais maintenant pour avoir des réponses...Trois mois moi je dis mais ma fille elle dit six mois. Et donc, voilà. Donc vous savez c'est très, très difficile d'accepter cette situation. Ah, très, très difficile. Je sais pas, il paraît que y'en a beaucoup, ici, qui sont même sous tutelles, mais comme elles n'ont plus leur tête, elles s'en rendent pas compte ! Se rendent pas compte. Elles ont peut-être pas eu non plus une vie...quoi qu'il y en a quelques-unes, alors je le vois dans l'ancien bâtiment y'avait des personnes euh, qui étaient biens, y'avait une dame elle était marrante comme tout, elle était en fauteuil roulant, mais elle avait des, on m'a dit après qu'elle avait été représentante. Alors elle voyageait beaucoup tout ça. Alors elle vivait encore comme ça, alors elle dit « faut que je me dépêche parce-que j'ai mon train qui va bientôt arriver » et tout ça, elle me dit « alors vous allez me conduire ? », alors moi je la conduisais un petit peu. Et puis après, je disais « attendez il va venir », bon et puis c'est tout après elle n'en parlait plus hein. Mais elle vivait comme ça, dans ses souvenirs, oui. Mais elle était pas triste, hein. Elle était coquette, et...alors y'a une autre dame avec qui je parlais aussi, qui était notre voisine de chambre. Elle, elle racontait parce-qu'elle a tenu une brasserie, un restaurant brasserie, donc elle racontait tout ce qu'elle faisait à manger, euh, que elle avait des entreprises qui venaient, donc on parlait. Mais, euh...oui c'est tout ! *Rires.*

P.P : C'est déjà pas mal.

L : Ici pas possible de parler à quelqu'un.

P.P : Ah oui.

L : On m'a dit qu'on allait me présenter une dame, qui est à un autre endroit. Et...mais bah qu'est-ce que vous voulez que je lui raconte, je vais pas lui raconter mes malheurs ! Elle qu'est-ce qu'elle va me raconter, je m'en fous !

P.P : Vous ne sauriez pas de quoi parler ?

L : Bah voilà. Moi quand Y. et W. viennent on sait de quoi parler. Hein, avec nos maris, eux ils ont voyagé, incroyable, incroyable, et...bah quand ils viennent ils parlent de tut ça, ils ont une fille qui a des enfants euh...On se recevait. Oh oui. On sait de quoi parler, mais là quelqu'un, qu'est-ce que vous voulez que je lui raconte, je vais pas lui raconter ma vie elle va, moi la sienne ça ne m'intéresse pas, alors...c'est difficile. Est-ce que je suis anormale ?

P.P : Je crois que je ne sais pas ce que c'est que la normalité.

L : *Rires.*

P.P : Non, non, vous n'êtes pas anormale.

L : Enfin.

P.P : Vous êtes ce que vous êtes.

L : Bah oui. Oui. Enfin j'ai été gaie, j'ai travaillé, euh, j'ai, au départ j'ai fait, à l'époque, euh, j'ai fait kiné, l'école de kiné. C'était au CHR. Et, c'était un an ! Un an ! Et en un an on faisait des stages. Alors, donc c'était la charité ici je crois ? Donc je faisais des stages à la charité, euh...où est-ce que je suis encore allée ? Au CHR aussi. Les pauvres aussi. Un truc d'enfant, ah oui. Oh là c'était terrible, je ne sais plus comment ça s'appelle ? Les enfants qui sont...

P.P : Paralysés ?

L : Non c'est pas paralysé.

P.P : Qui ont de la spasticité ?

L : Non. Alors le médecin qui faisait kiné, il devait la piquer pour arriver à allonger son bras. Je sais plus comment ça s'appelle ça. Mais des cas ! On...mobilisait des personnes qui étaient dans des poumons d'acier ! C'est vieux hein ! Ah oui c'était...spécial, c'était au CHR.

P.P : Vous avez l'impression d'avoir une vie spéciale ?

L : Bah disons une vie bien remplie, hein. Oui, oui. C'est pour ça que je m'ennuie pas trop la nuit ! Rires. Je m'ennuie plus la journée que la nuit.

P.P : Parce-que la nuit vous êtes dans vos pensées ?

L : Bah oui si je me réveille euh...je suis dans mes pensées, tandis que là je suis dans la réalité. Sauf que j'ai, au moins à qui parler. *Rires*.

P.P : J'ai une dernière question qui est euh...un peu intime, vous n'êtes pas obligée d'y répondre. Mais, c'est parmi les questions que je pose. Quand votre mari était encore vivant, est-ce que vous aviez encore, je dirai une relation charnelle ? Sexuelle ou ça pourrait être de tendresse aussi pour moi la sexualité je l'entends au sens large. Mais voilà je voulais savoir comment avec l'âge comment...cela se passe-t-il ?

L : Euh...la tendresse ça c'était oui...L'amour ! Mais, physiquement, sexuellement, ça faisait quelques années depuis que mon mari était...malade. Oui, oui. Mais enfin on s'habitue aussi hein. C'est pas, c'est pas un trouble, qui me, non...Mais c'était sentimental plus hein oui, oh oui. Autrement avec l'âge, il paraît que y'en a qui sont encore...*Rires*...demandent, qui demandent. Oui mais bon. Non, enfin on l'accepte, c'est comme ça, c'est comme ça...Ah oui. On ne peut pas être et avoir été.

P.P : Oui, oui.

L : Oui. Qu'est-ce que vous faites comme thèse ? Enfin pour devenir... ?

P.P : Ah pour devenir ? Médecin généraliste.

L : Généraliste ?

P.P : Oui.

L : Oui, c'est vague, c'est pas vague, c'est grand !

P.P : Rires. C'est vaste !

L : Vaste, c'est ça.

On toque.

L : Oui ?

P.P : Bonjour, bon bah c'est le repas du soir qui arrive. Bon bah je vais débarrasser mon matériel.

L : C'est un peu tôt.

P.P : Quelle heure est-il ?

L : C'est la doctoresse ?

P.P : Oui c'est la doctoresse.

L : Moi je mange pas hein.

P.P : Vous avez d'autres choses à ajouter Mme Lisette ?

L : Comment ?

P.P : Vous avez d'autres choses à ajouter ?

L : Bah que j'ai passé un bon moment.

P.P : Et bah moi aussi. Moi de même.

L : J'ai eu confiance. Oui. Ça fait du bien d'être écoutée. Oui.

P.P : Oui.

L : Donc, cette doctoresse-là elle est bien. Oui. Parce-que la notre là...Je ne sais pas si vous la connaissez, elle vient le matin, elle va, elle vient, je la vois dans le couloir je dis « docteur ? » bon, « j'ai pas le temps Mme Lisette, j'ai pas le temps Mme Lisette ! ». Bon je vais dans son bureau, parce-que j'ai besoin de mes papiers pour mon pacemaker, je vais voir le cardiologue bientôt donc j'ai besoin. Donc je vais lui demander. Mais « vous voyez bien que je suis occupée Mme Lisette ! ». Ça fait deux fois cette semaine. Alors j'ai demandé en bas, alors elle m'a dit « faut demander à l'infirmière ». Je vais demander à l'infirmière, on verra bien. Mais moi c'est pour la semaine prochaine, mais je veux avoir mon dossier. Hein donc. L'écoute, y'a pas d'écoute. Et...donc on met tout le monde, pour dire vulgairement, dans le même sac.

P.P : Vous avez l'impression qu'on regroupe tout le monde.

L : Tout le monde au même niveau quoi. Tout le monde au même niveau. Sauf là cette doctoresse-là, je sais pas comment elle me connaît, parce-que, mais elle est venue me voir trois fois. Oui elle est vraiment très sympa. Je sais pas si pour vous elle aurait pu trouver quelqu'un de plus intéressant mais enfin.

P.P : Elle a trouvé une très bonne personne. Parce-que ça m'a, ça m'a intéressé.

L : Mais enfin si vous avez des questions...

P.P : J'ai pu les poser. Et vous y avez répondu de façon, très gentiment...

L : Non parce-que le courant passe.

P.P : J'ai une dernière question que je ne vous ai pas posée. Que âge avez-vous ?

L : Bah je vous l'ai dit toute à l'heure !

P.P : Vous me l'avez dit au tout début ?

L : Oui vingt-huit ans !

P.P : Vingt-huit ans ! Voilà c'est bien ça. *Rires.*

L : Ça me rassure.

P.P : C'est l'âge que vous choisissez.

L : Comment ?

P.P : C'est l'âge que vous choisissez.

L : Non, c'est pour rigoler, pour blaguer. Je dis ça, alors comme ça quelque fois ça fait rire.
Rires.

P.P : Vous attendez de voir la réaction, c'est ça ?

L : Oui parce-qu'ici si je dis ça à quelqu'un, y'en a qui sont capables de me croire, de pas voir que c'est une blague. Oui, oui, je suis née le trente-et-un décembre, trente-cinq, ma pauvre mère, n'a pas pu faire de réveillon ! Hein, trente-et-un décembre !

P.P : Vous êtes arrivée pour la nouvelle année.

L : Oui. Il paraît qu'elle est arrivée en réveillon familial, et puis elle a eu mal, alors on l'a embarquée, puis c'était moi. *Rires.*

P.P : Incroyable !

L : Oui. Et donc mon autre sœur, j'ai une sœur qui est décédée très jeune, elle, elle était née le trente.

P.P : Ah bah dis donc !

L : Oui, et ma plus jeune sœur, est née au mois de février, voilà. Alors je dis mon père il était toujours à la même date !

P.P : C'est ça, la date fétiche !

L : Voilà, Bob il était en forme !

P.P : Et ça arrive dans les familles ça. Bah merci Mme Lisette.

L : Bah écoutez non, ça fait du bien d'être écoutée. Beaucoup de bien.

EXTRAITS DU JOURNAL DE BORD

_ **Compte rendu de terrain :**

Dada me reçoit chez elle dans sa maison de la banlieue de I.. Tout est bien rangé, l'atmosphère est douce, le mobilier bourgeois sans qu'il ne soit tape à l'œil. Le mari fait irruption durant l'entretien puis se retire et réapparaît à la fin, s'allonge sur le canapé du salon où notre entretien se déroule. Sa présence inhibe-t-elle la parole de Mme Dada ? Difficile à dire, en tout cas, leur vie conjugale est très peu évoquée ce qui me surprend, peut-être par pudeur.

_ **Compte rendu de codage :**

La douleur : frein au mouvement : le 3^{ème} temps

Le mouvement est freiné. Un temps s'ajoute avant le mouvement, un doute : le corps va-t-il suivre ? Vais-je avoir mal ? Puis-je encore le faire ? Le mouvement n'est plus spontané. Un temps s'est intercalé entre la commande de l'esprit, et l'action du corps. Le mouvement, l'action, ne sont plus automatiques. Ce « 3^{ème} temps » fait entrer un doute.

Le corps inquiète l'esprit : l'appréhension d'agir

Le corps qui se met à défaillir c'est-à-dire à désobéir inquiète l'esprit qui n'est plus libre de commander comme il le faisait avant, lorsqu'il ne se préoccupait pas de savoir si le corps allait « désobéir ».

Le doute précède l'action désormais.

_ **Compte rendu théorique :**

Le matériel comme confort, protection, transmission Vs valeur symbolique d'un objet et transmission symbolique :

Le bien-être est tout de suite ramené à la dimension matérielle. Les notions de confort, d'aisance sont évoquées et s'associent directement avec la dimension matérielle. Le matériel, les « biens » sont vus comme un moyen d'accéder au confort. Il est un moyen de protection aussi : se protéger du besoin dans un premier temps, mais aussi de la dépendance. Moyen d'avoir un lieu pour réunir la famille et donc support relationnel. Se

comprend aussi comme défense d'un éventuel éclatement familial. Enfin, le matériel, les « biens » se transmettent. Là, un problème se pose car la limite du matériel apparaît précisément dans cette question de transmission : que transmet-on à travers les biens ? Je pense en effet au livre *Patrimoine* de P.Roth où l'auteur raconte l'accompagnement de la maladie de son père. Il refuse la transmission matérielle de son père puis s'en veut, non pas parce-qu'il souhaite accéder aux « biens », mais parce-qu'il perçoit toute la valeur symbolique de cet héritage, fruit du travail et courage de son père. Il demande alors à son père de lui transmettre certains objets à forte valeur symbolique comme le bol pour le rasage contenant les initiales de son grand-père.

_ Compte rendu opérationnel :

Rebondir sur les réponses en reformulant avec le verbe « que signifie pour vous ».

Explorer les ambivalences, notamment sur l'âge. Explorer le thème du temps, du corps.

Explorer la modification du rapport au corps, au temps.

Explorer la frustration : pourquoi l'évocation du bien-être fait ressortir les frustrations (limites, contraintes...) ?

GUIDE D'ENTRETIEN

_ Pour le premier entretien :

Comment vous représentez-vous le bien-être ? Vous pouvez me répondre à partir de votre vécu personnel.

_ Pour le dernier entretien (élaboré en fonction des comptes rendus opérationnels) :

Comment vous représentez-vous le bien-être ? Vous pouvez me répondre à partir de votre vécu personnel.

Est-ce que transmettre est important pour vous ? Dans quel sens ?

Le passé était-il insouciant ? Qu'en est-il du présent ? Pourquoi cette différence s'il y en a ? Souffrez-vous de faire les tâches de la vie lentement, d'avoir à changer votre rythme ? Pourquoi ? Comment voyez-vous le futur ?

Pensez-vous aux relations que vous vivez et avez vécues : mari, enfants, amitié ? Quel regard y portez-vous ?

Comment voyez-vous la dépendance ?

Avez-vous déjà pensé à la mort ?

Comment voyez-vous votre corps ? Le voyez-vous décliner ? Le cultivez-vous et comment ? Qu'est-ce qui fait du bien à votre corps ?

Avez-vous besoin du corps de l'autre ? De tendresse ? De sensualité ?

La culture vous apporte-t-elle quelque chose et si oui quoi ? Cultivez-vous quelque chose de vous-même ou d'extérieur ? Quel sens cela a pour vous de « cultiver » et « se cultiver » ?

Besoin de raconter ? Avez-vous un ou des interlocuteurs ?

L'amitié qui se crée après un certain âge est-elle la même que celle de la jeunesse ? Si non pourquoi ?

Prenez-vous des décisions pour rassurer vos enfants ?

AUTEUR : Nom : PETIT

Prénom : Pavlos

Date de Soutenance : 18/05/2018

Titre de la Thèse : Evaluation des pratiques en médecine générale : Comment les personnes âgées de plus de 75 ans conçoivent le bien-être

Thèse - Médecine - Lille 2018

Cadre de classement : Médecine Générale

DES + spécialité : Médecine Générale

Mots-clés : personnes âgées, bien-être, recherche qualitative

Résumé :

Contexte : Identifié au concept de « santé » depuis 1946, le bien-être tend à être promu comme objectif de soin et de politique de santé pour les personnes âgées.

Objectif : Analyser la conception du bien-être chez les personnes âgées afin d'améliorer leur accompagnement en médecine générale.

Méthodes : Analyse par théorisation ancrée d'entretiens individuels compréhensifs réalisés auprès de personnes âgées de plus de 75 ans, recrutées dans l'entourage du chercheur ou parmi les patients de médecins généralistes de la région Haut de France, après consentement éclairé recueilli oralement. Les entretiens ont été enregistrés par dictaphone puis retranscrits sur logiciel NVivo. Un journal de bord a permis d'articuler le matériau des entretiens avec l'élaboration théorique.

Résultats : L'expérience du vieillissement était celle d'un « vacillement » marqué par une fragilisation physique, psychique et relationnelle. Les rapports au corps, au temps et aux autres étaient remis en question : « rien ne va plus de soi ». Cette expérience était celle d'une incertitude pouvant aboutir à des questionnements. Le bien-être était vu comme une solution au malaise suscité par l'incertitude. Il était marqué par les idées d'acceptation, de sérénité, de confort, et de reconnaissance sociale. En dehors du sentiment de malaise, les notions de plaisir, de vie intérieure et relationnelle, ainsi que de liberté s'exprimaient. Une dimension nouvelle apparaissait au-delà de la conception du bien-être. Cette dimension s'interrogeait sur l'illusion que pouvait recouvrir le terme de bien-être lui-même. Elle exprimait la nécessité de cultiver, de créer et d'affirmer une singularité. Enfin, une dimension existentielle, marquée par l'incertitude, posait la question du rapport à la mort, à la transmission et à la vie vécue, suscitant parfois la nécessité de raconter sa vie.

Conclusion : Le concept de bien-être se forme à partir d'un malaise et propose une approche réductrice du vieillissement basée sur la gestion des risques. Ce malaise peut être projeté sur les personnes âgées et intériorisé. La dimension singulière et existentielle exprimée dans les entretiens remet en cause le concept de bien-être, et interroge la société comme chaque individu dans sa relation avec les personnes âgées.

Composition du Jury :

Président : Monsieur le Professeur Cottencin

Assesseurs : Monsieur le Professeur Puisieux

Madame le Docteur Bayen

Monsieur le Docteur Cunin : directeur de thèse